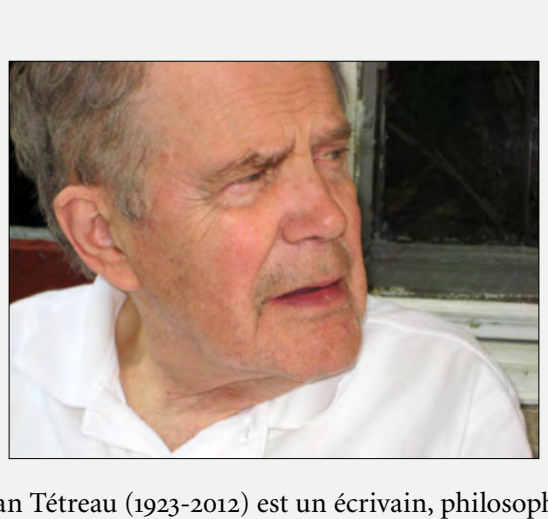
Jean Tétreau

Hertel,
l'homme et l'œuvre

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Marc-Aurèle Fortin (1888-1970), *Le Port de Montréal* (vers 1928), collection particulière.



Jean Tétreau (1923-2012) est un écrivain, philosophe, romancier et essayiste québécois. Photo : Philippe Tétreau.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cet ouvrage comprend une PRÉFACE, quatre parties principales (PREMIÈRE PARTIE, 1905-1925, *Enfance et jeunesse, formation du cœur et de l'esprit*; DEUXIÈME PARTIE 1925-1948, *L'expérience religieuse et pédagogique*; TROISIÈME PARTIE, 1949-1966, *L'exil volontaire et l'aventure intellectuelle*; QUATRIÈME PARTIE 1968-1985, *Les derniers combats et les dernières œuvres : solitude, sagesse, sérénité*) et une LISTE DES NOMS CITÉS. La structure des lecturiels ne permettant pas de créer un index traditionnel – *renvoyant un nom vers une page* – les lectrices et lecteurs sont invités à utiliser le moteur de recherche d'Adobe Reader (⌘F) pour trouver dans le texte les endroits ou l'auteur mentionne ou cite l'un ou l'autre nom – ou pour rechercher n'importe quel autre mot significatif.

PRÉFACE

LE PREMIER biographe de François Hertel fut François Hertel lui-même[1]. Il n'a d'ailleurs pas attendu la vieillesse pour commencer le récit de ses expériences. L'auteur de *Mondes chimériques, d'Anatole Laplante, curieux homme,* du *Journal d'Anatole Laplante* et de *Louis Préfontaine, apostat,* a raconté sa vie dans ces quatre livres et dans quelques autres du même genre, publiés durant sa maturité. Arrivé sur l'autre versant de l'existence, là où l'écrivain, juge et partie dans plus d'une cause ou se considérant comme le témoin d'un siècle déclinant, peut enfin rédiger ses mémoires, il a écrit le plus important de ses ouvrages de la série autobiographique, *Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge,* intitulé aussi *Mémoires humoristiques et littéraires.* La légèreté, en effet, plus encore que l'humour proprement dit, est un des traits dominants de son style.

[1] En ce qui concerne les travaux essentiellement biographiques publiés jusqu'ici sur le poète philosophe, je dois signaler d'abord les éléments réunis par Rose-Aline Saint-Louis dans sa bio-bibliographie de 1943, intitulée *François Hertel et son œuvre,* brochure de 33 pages préfacée par E. Hamelin; deuxièmement une brève biographie rédigée par Clément Marchand et citée dans le travail de madame Saint-Louis (cette biographie est donc antérieure aux pages où l'on en fait mention); troisièmement les paragraphes relatifs à la vie de l'auteur que l'on trouvera dans les divers manuels ou livres d'histoire de la littérature canadienne-française, comme dans les essais de critique et d'histoire littéraires parus au Canada depuis cinquante ans, c'est-à-dire depuis Camille Roy et Berthelot Brunet, jusqu'à Gérard Tougas en passant par Guy Sylvestre, Pierre De Grandpré et Gilles Marcotte; enfin, les nombreux témoignages, notamment celui de Yolande Grisé, dans *Lettres québécoises,* et ceux de Jean-Éthier Blais et de Micheline Ménard, dans *L'Incunable,* parus peu après le décès de l'écrivain.

Comme historien de son propre passé, sa manière peut surprendre. *Jérémie et Barabbas* contient ces phrases justes, qui nous éclairent sur les limites de sa méthode : « On ne raconte jamais que soi-même. À moins que l'on ait cette sorte de talent facile qui consiste à créer des histoires superficielles. Celui qui vit en profondeur, s'il raconte, tombe presque toujours dans son autobiographie, réelle ou imaginaire. » Il est tombé bien des fois dans la sienne, où le réel et l'imaginaire se confondent. Confusion qui nous oblige à décrypter, comme un message venu de Sirius ou d'ailleurs, tel de ses personnages de conte ou de roman. Il lui arrivera, pris de remords peut-être, ou de pitié pour ses lecteurs les plus fidèles, de projeter brusquement une lumière crue sur une partie plus ou moins obscure de son œuvre. Plusieurs années après la publication de *Louis Préfontaine, apostat,* dont le personnage principal, a-t-il écrit dans l'introduction, lui ressemble comme un frère, il affirme dans un autre livre que Louis Préfontaine avait « quelques points communs » avec lui, mais qu'il « était totalement différent ». Quand il évoque son enfance et sa jeunesse, les éléments autobiographiques se rapportant à cette période, sans être toujours le fidèle reflet des faits, y correspondent néanmoins avec assez de rigueur et prennent alors, pour les historiens, valeur de documents. C'est là notamment le cas des soixante premières pages de *Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge*[2], livre où il déclare, sur l'honneur, qu'il se raconte pour la « dernière fois ». Il est non seulement spontané, sincère, expansif, enthousiaste, mais il est encore véridique lorsqu'il nous entretient de sa carrière d'enseignant. Il tenait le professorat en haute estime et il a beaucoup aimé ses élèves. L'énigme, chez lui, ne surgit vraiment qu'à propos de son intimité, je devrais dire : à propos de sa vie intérieure. Écoutons-le plutôt : « Personne ne m'a jamais connu. J'ai su me retrancher. Aux êtres que j'ai rencontrés sur mon chemin, je n'ai livré que la frange de moi-même. L'intérieur est toujours vierge[3]. » Reconnaissons que souvent, avec un sourire ou une œillade, il nous livre le mot de l'énigme, nous permettant ainsi de faire le départ entre le paradoxe et le fond de sa pensée, comme entre la mystification et la réalité. Mais la trame se resserre singulièrement, elle s'épaissit jusqu'à devenir opaque quand il aborde sa vie sentimentale. Dès lors, le mystère naît du mélange, voulu par l'auteur, d'une réalité qu'il déforme comme à plaisir, avec la fiction pure et simple. Il est modeste cependant. Et jamais il ne jouera les Casanova. Ce n'est pas qu'il manque de virilité. Seulement, sur le chapitre de l'amour, excepté certaines pages plus rabelaisiennes que donjuanesques, il pèche souvent par excès de pudeur. Ainsi s'abstiendra-t-il méthodiquement, dans l'évocation de ses amitiés féminines, de nommer une seule fois Annie Charbonnet, qui fut sa compagne pendant des années et sa meilleure amie. Ils étaient si étroitement liés qu'ils envisagèrent de se marier, à un certain moment; « puis nous nous sommes rendu compte, précise-t-il, que nous n'étions ni l'un ni l'autre faits pour cette contrainte[4] ».

[2] Stanké, Montréal, 1977.

[3] *Journal philosophique et littéraire,* Éditions de la Diaspora française, Paris, 1961, p. 23.

[4] *Nouveaux souvenirs, nouvelles réflexions,* Éditions de la Diaspora française, Paris, 1973, p. 21.

Philosophe, ses principaux outils sont la raison, l'intuition et une vaste culture; poète, il s'inspire de la nature, comme tous les poètes, c'est-à-dire que les êtres vivants et pensants l'inspirent, ainsi parfois que les objets inanimés, qui ont probablement une âme. Romancier et conteur, il use tantôt de sa mémoire, tantôt de son imagination; le plus souvent de l'une et de l'autre réunies, et alors il invente le personnage de Charles Lepic, puis ceux d'Anatole Laplante, de Louis Préfontaine, de Louis Gombauld. Aucune de ces créations n'est tout à fait l'auteur, quoique chacune incarne un aspect simple ou multiple de sa personnalité. Le romancier procède aussi comme tout romancier : il emprunte divers traits de caractère à des personnes qu'il a observées et il en compose un personnage. Il y aurait peut-être à cet égard une étude à faire sur la manière dont il a créé les héroïnes de ses romans.

Personnalité archi-complexe que celle de François Hertel et qui, sans être absolument insaisissable, demeure difficile à décrire parce que, comme on l'a vu, elle se dérobe volontairement aux regards.

Dans sa correspondance, dont j'ai lu la partie qui se trouve à la Bibliothèque nationale du Québec, Hertel abandonne ses attitudes de pudeur ou de mystère et il se montre tel qu'il est, avec franchise, naturel, quelquefois avec cynisme. Je doute cependant que, pour peu que l'on veuille le connaître, on puisse fonder de sérieux espoirs sur ses lettres qui, dans l'ensemble, sont plutôt d'un homme d'affaires que d'un écrivain. « Quand j'étais jeune, m'a-t-il répété, j'écrivais de longues lettres très littéraires. Je me suis lassé de ces exercices et depuis longtemps je n'écris plus que des lettres de quelques lignes, qui vont à l'essentiel. » Malgré ces précisions, le poète philosophe est si imprévisible que si l'on publie un jour sa correspondance, le lecteur y trouvera sans doute maint sujet d'étonnement. A-t-il beaucoup écrit aux femmes? Il existe probablement une correspondance sentimentale de François Hertel. Quelle en est l'étendue? Et que vaut-elle au point de vue de la connaissance intime de l'écrivain? En attendant la réponse à ces questions, que nous reste-t-il pour nous faire une certaine idée de ce qu'il fut? Ses livres, évidemment, et ses confidences.

Dans ses livres, nous le savons déjà, il s'est presque toujours amusé, de son propre aveu, à brouiller les pistes qui auraient pu nous amener à mieux saisir, non pas peut-être sa pensée philosophique, qu'il s'est efforcé d'exposer clairement et simplement, mais sa riche personnalité; ses œuvres ne nous font pas nécessairement comprendre sa vie, dont il a gommé plus d'un événement et même, dans certains cas, des faits relatifs à son enfance. Il écrit dans la préface de *Louis Préfontaine, apostat :* « C'est surtout dans les descriptions et les noms des lieux, dans le déroulement des événements de l'enfance et de l'adolescence, que je me suis amusé à égarer les critiques littéraires qui s'aviseraient de parler de cet ouvrage. J'ai toujours eu assez peu d'estime pour ceux qui ne sont bons qu'à critiquer. Quant à mes futurs historiens, qui auront à séparer le réel de l'imaginaire, je leur souhaite bien du plaisir, comme dirait le général de Gaulle. »

Pour ce qui est des confidences, il en a fait, bien sûr, à ses amis les plus intimes. Il en a fait nommément à son frère Raymond, à madame Charbonnet, à Alvarez (Gérard Hébert), à monsieur et madame Ménard, anciens libraires, à Alfred Pellan, à Fernand Léger, au docteur Joseph Saine, qui le connaissait depuis plus de trente ans lorsqu'il l'a soigné en 1976, au docteur Roméo Boucher, fondateur de *L'Information médicale et paramédicale.* Il a eu plusieurs autres confidents, soit pendant sa vie religieuse, soit après l'avoir quittée. Que leur a-t-il confié au juste? Tout est là. Car il n'était pas facile de le confesser. Il est certain que François Hertel ne nous a pas tout dit sur lui. Retenons cette petite phrase : « Je n'ai livré que la frange de moi-même. » Il fut le contraire de Jean-Jacques Rousseau, tout en réussissant, comme Rousseau, à parler de lui-même durant presque toute sa vie et jusque dans ses essais philosophiques les plus sérieux. À ce sujet, on trouvera dans *Mystère cosmique et condition humaine* toute l'histoire de son évolution spirituelle.

Les confidences sont, pour tout biographe, une matière explosive de manipulation particulièrement délicate. Les confidences sont généralement des paroles et non des écrits. Elles sont difficilement contrôlables. S'il était facile de les vérifier, l'histoire officielle ne serait peut-être pas, comme elle l'est aujourd'hui, pleine de « mots historiques ». On ne doit jamais abuser des confidences d'autrui, sous peine de faire peser un doute sur l'ensemble de ses sources.

Donc, pour toutes les raisons que nous venons d'examiner – pudeur, goût du mystère, art de brouiller les pistes – qui chez notre écrivain sont moins des défauts que des attitudes souvent justifiables et parfois justifiées, ses biographes éprouveront, pendant quelque temps encore, une difficulté certaine à comprendre parfaitement ce qu'il a été. Peu d'artistes, il est vrai, quelque énigmatique qu'ait été leur comportement, résistent aux moyens actuels d'investigation psychologique. Songeons seulement à l'analyse magistrale du caractère, du tempérament et de la personnalité de Flaubert par Sartre dans *L'Idiot de la famille.* La psychologie et la psychanalyse vont beaucoup plus loin, aujourd'hui, dans l'étude de la vie et de la pensée d'un auteur, que la critique littéraire classique, qui s'en tient habituellement à ses œuvres. Aussi, malgré toutes ses ruses et l'application qu'il a mise à se dérober aux indiscrétions de ses contemporains et de la postérité, Hertel n'échapperait que par miracle à ce genre d'enquête, qui vient à bout de presque toutes les résistances. Il faudra quand même du temps pour arriver à cerner l'homme, puis à le percer. Ce sera l'affaire d'une génération ou deux. Dans trente-cinq ou quarante ans, quand tout ce qui le concerne aura été publié, on aura des chances de connaître enfin toute la vérité à son sujet. Ses biographies contiendront alors non seulement tous les faits importants de sa vie (ce qu'on trouvera dans celle-ci, j'en suis sûr), mais en outre bien des détails que nous ignorons encore.

C'est du vivant de l'auteur que j'ai entrepris le présent travail. Je l'avais mis au courant de mon projet et j'ai pu l'interroger assez souvent lors de ses fréquents séjours à Québec et à Montréal, entre 1966 et 1978. Lorsqu'en septembre 1978 la maladie eut diminué considérablement sa capacité de travail, il retourna à Paris en compagnie de mon fils aîné, qui remplit auprès de lui, pendant un an, le rôle de secrétaire et d'infirmier. Naturellement, nous avons continué, Hertel et moi, comme nous le faisions depuis toujours, à échanger des lettres, bien qu'à un rythme moins régulier qu'auparavant. Ses dernières lettres sont venues grossir notre correspondance, où j'ai puisé, bien entendu, plus d'un renseignement utile.

On sait maintenant pourquoi cet ouvrage ne peut se présenter comme un récit absolument complet de la vie de François Hertel. Les faits qu'il renferme n'en sont pas moins avérés, et les témoignages ont été contrôlés dans toute la mesure du possible. J'aurais pu donner à mon livre le titre plus modeste de « Matériaux pour servir à la biographie de François Hertel et à l'histoire de son temps ». Or les matériaux, justement, ont été mis en forme, et la narration suit en général l'ordre chronologique. Ces deux conditions sont suffisantes, je crois, pour justifier le titre donné à ce récit qui, de toute façon, comprend l'essentiel de la vie et de la pensée de Rodolphe Dubé.

PREMIÈRE PARTIE
1905-1925

ENFANCE ET JEUNESSE
FORMATION DU CŒUR ET DE L'ESPRIT

CHAPITRE 1

UN ENFANT PLUTÔT PRÉCOCE
DANS UNE FAMILLE PEU BANALE

> « Des ramiers blancs volaient sur le bourg endormi, L'air bleu fleurait la marjolaine… »
>
> PAUL MORIN

DEPUIS QU'IL Y A DES HOMMES et des femmes qui pensent, s'agitent et se bousculent, le hasard a fait bien des choses, mais il ne les a pas toutes bien faites puisqu'on le blâme plus souvent qu'on ne s'en félicite.

Ce qu'il a fait de mieux a été de nous projeter dans l'existence sans nous consulter sur l'opportunité de ce saut périlleux. Car, bien entendu, tout le monde aurait voulu vivre à l'âge d'or, sauf peut-être un petit nombre de sages qui se contenteraient probablement de la fin du siècle dernier et des débuts de celui-ci. Ils iraient à la rigueur jusqu'à 1914, arrêtant leur course juste avant l'usage inconsidéré des explosifs. D'autre part, s'il est permis à certains personnages de soigner leur sortie du monde après y avoir triomphé dans plusieurs rôles, personne ne choisit le moment de son entrée en scène. La date de naissance est une détermination absolue pour le principal intéressé. On peut toujours fignoler la fin de sa vie – réussir, avec de l'esprit et un peu de chance, son dernier départ, le rendre inoubliable ou encore, avec du courage, l'abréger d'une manière non équivoque – mais en aucune façon on n'est le maître du commencement.

Certains déplorent ce genre de fatalité. La plupart n'en ont cure. Et le reste, sans aller jusqu'à se réjouir de l'inévitable, l'accepte en souriant, comme le faisait justement François Hertel, à qui bouder son temps eût semblé du dernier ridicule. On lui attribue cette réflexion : « Si Socrate vivait de nos jours, il s'empresserait de s'acheter une automobile. » À la vérité, il fit dans sa vie l'acquisition de deux voitures, que jamais il ne conduisit lui-même.

Beaucoup plus jeune qu'Émile Nelligan et qu'Olivar Asselin, plus jeune aussi que Paul Morin, qui était de seize ans son aîné et dont il saluait à l'occasion, outre le fabuleux talent, cet art prodigieux de vivre en équilibre instable, Hertel aura quand même connu la sérénité des années 1900 à 1914 : il avait dix ans quand son père, combattant volontaire, partit pour le front. Si peu qu'il ait vécu dans ces paisibles commencements d'un siècle dont la barbarie allait tant l'irriter, il garda des années immédiatement antérieures à la guerre de 1914, à travers la fraîcheur de ses souvenirs d'enfance, le sourire imperceptible d'une douce et silencieuse nostalgie. Il conserverait aussi, de ces temps déjà lointains, l'amour que les contemporains de Fabre, de Maeterlinck et de Marie-Victorin vouaient à la nature; il garderait longtemps le goût de la campagne. En outre, la mer lui inspirera un de ses meilleurs poèmes. Il aimera la forêt canadienne, la forêt française et les « hautes collines boisées à plaisir et qui semblent presque vierges de l'extrême orient soviétique ». Il aura, devenu vieux, la nostalgie de la forêt : « Mon amour pour la forêt date tout particulièrement de l'époque où je passais, chez les Jésuites, tout l'été à Nominingue. (…) Nous partions vers les cinq heures du matin et ne rentrions que vers les onze heures du soir. Entre temps, nous avions navigué sur une dizaine de lacs, les plus lointains possibles, quand nous allions en canot et devions portager une vingtaine de fois[1]. »

[1] *L'Information médicale et paramédicale,* 7 février 1978, p. 25.

Lorsqu'on habitait au village, comme c'était le cas de la famille Dubé, il n'y avait évidemment pas loin entre la maison paternelle et la grande nature. Celle-ci, toujours rude au Québec, un peu hostile même, mais presque partout magnifique, offrait un spectacle grandiose à partir de l'île d'Orléans, vers le Saint-Laurent inférieur dont les rives s'ornaient alors de communes prospères, adossées à un arrière-pays aux richesses forestières et hydrauliques jusque-là inexploitées. La révolution industrielle dépeupla lentement, au profit des grands centres urbains, ces bourgs, ces villages et ces hameaux, sans en modifier trop la physionomie : fort heureusement, le pittoresque demeure. Ainsi, à quelque cent dix kilomètres en aval de Québec, le village historique de Rivière-Ouelle, toujours coquet, s'étend très épars, capricieusement, le long du fleuve. L'engagement qui s'y déroula en 1690 ainsi que les tremblements de terre de 1860, de 1870 et de 1925[2] l'ont rendu célèbre. Il n'est pas impossible que le premier colon nommé Dubé à s'établir à Rivière-Ouelle, Mathurin Dubé, ait pris part à la défense du hameau attaqué par Phipps avant le siège de Québec. Commandés par l'abbé de Francheville, les habitants mâles du lieu, une trentaine peut-être, contraignirent les envahisseurs à reprendre la mer après avoir coulé deux ou trois de leurs embarcations. Suivant une autre version, c'est Charles Le Moyne, baron de Longueuil, qui commandait la petite troupe formée non seulement de la population mâle de Rivière-Ouelle, mais aussi d'éléments venus de Sainte-Anne et de Saint-Roch. On peut consulter à cet égard, comme à beaucoup d'autres, l'ouvrage de Paul-Henri Hudon, *Rivière-Ouelle de la Bouteillerie,* publié en 1972 à l'occasion du tricentenaire de la localité.

[2] La faille de Logan se situe à cette hauteur.

Longtemps la région fut hantée sinon par l'esprit du moins par le souvenir de l'ermite dom Poulet; elle le fut aussi par le souvenir de Chiniquy. Ce dernier fut une espèce d'Antéchrist, en tout cas aux yeux de nos grands-mères[3].

[3] Charles Chiniquy naquit à Kamouraska en 1809, dont il devint curé en 1842, après avoir prêché contre l'alcoolisme à Beauport et à Québec. Grâce à ses dons d'orateur, il exerça une grande influence sur la population. Sa rébellion contre l'archevêque de Montréal, monseigneur Bourget, et son adhésion à l'Église presbytérienne firent scandale.

Dans la première décennie de ce siècle, l'agglomération de Rivière-Quelle comprenait quelques paroisses. Rivière-Ouelle était plus importante, au point de vue administratif, qu'elle ne l'est aujourd'hui.

C'est dans ce bourg que, le 31 mai 1905, naissait le poète et philosophe Joseph-Zéphirin-Rodolphe-Magloire Dubé qui, vingt-neuf ans plus tard, signa son premier recueil du pseudonyme de François Hertel. Il conserva ce nom de plume pendant tout le reste de sa vie.

Louis Fréchette, originaire de Lévis, avait attiré l'attention du public sur Rivière-Quelle en y situant les personnages d'un conte. On se souvient en effet de George *(sic)* Lévesque et de ses histoires de pêche à l'éperlan. Plus véridique est l'histoire de la pêche aux petits dauphins ou marsouins, qui se pratiquait dans l'estuaire. Deux citoyens de Rivière-Ouelle « inventèrent » l'huile de marsouin, dont *La Minerve* du 19 juin 1843 signale l'existence en ces termes : « Cette huile, clarifiée par un procédé particulier, est un nouvel objet de commerce dont le Canada est redevable à messieurs Casgrain et Tetu, de la Rivière-Ouelle. Sous le double rapport de la durée et de la beauté de la lumière qu'elle produit, elle est supérieure aux meilleures huiles d'olive employées à l'éclairage. Sous le premier rapport, nous en avons nous-mêmes éprouvé la supériorité; quant au second, on peut s'en assurer en passant le soir devant le beau magasin de monsieur Levy, rue Saint-Jean, dont le brillant éclairage est produit par cette huile. »

Ne croirait-on pas lire un prospectus rédigé par un certain commis-voyageur de *la Comédie humaine?*

Hertel naît trois ans jour pour jour avant la mort de Fréchette, dont les récits humoristiques et fantastiques sont déjà, en 1905, sur les lèvres et dans la mémoire des gens de Rivière-Ouelle. Cette littérature populaire, où le conteur a peint des dizaines de portraits inoubliables, et où vit tout un peuple de paysans, d'ouvriers, d'artisans, de fonctionnaires, de politiciens, *etc.,* est particulièrement remarquable par la verdeur du langage et par une atmosphère romantique favorable à l'apparition du diable ou des anges, bref empreinte de manichéisme. Lejeune Dubé fut pour ainsi dire élevé dans cet esprit à la fois rabelaisien et hugolesque.

Il fut baptisé le 1er juin 1905, dans la paroisse de Notre-Dame-de-Liesse de Rivière-Quelle, par l'abbé Philippe Delisle, curé. On le prénomma Rodolphe, d'après le nom de religion d'une de ses tantes, Marie-Joséphine Dubé (sœur Saint-Rodolphe, membre de la communauté des Sœurs de la charité de Québec); elle y mourut le 6 mars 1901, à l'âge de vingt ans, après un peu plus de deux ans de vie religieuse[4].

[4] Selon une notice biographique établie par l'assistante générale de la communauté, sœur Sainte-Hélène, Marie Dubé, serait morte en odeur de sainteté, « tout embrasée encore des ardeurs de sa profession ». L'auteur du document écrit : « Sœur Saint-Rodolphe avait la pratique de saint François-de-Sales, elle ne demandait rien. Elle disait un soir à une de ses compagnes : J'espère qu'on ne me donnera pas de calmant ce soir, car, lorsque j'en prends, je ne puis penser au bon Dieu la nuit quand je m'éveille, cependant, je ne saurais refuser, puisqu'on me l'offre : souffrir ce n'est rien. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas connu le bon Dieu plus tôt. »

Le prénom de Magloire venait du parrain, l'oncle Magloire Bélanger. La marraine était la femme de celui-ci, Césarie Dubé. Magloire et Césarie étaient aussi les parrain et marraine du père de Rodolphe, Joseph Dubé. Le grand-père Dubé, natif de Rivière-Quelle, vécut longtemps à Saint-André-de-Kamouraska, où il était voyageur de commerce pour la maison Desjardins. Il « s'était formé tout seul dans une famille où l'on fréquentait l'école une couple d'années et encore[5]! »

[5] *L'Information médicale,* 18 novembre 1975, p. 20.

Dans l'esprit de François Hertel, le souvenir de son parrain, Magloire Bélanger, était lié à une coutume paysanne : l'eau de Pâques. C'est qu'un matin de Pâques, son oncle l'avait emmené recueillir de cette eau « magique » avant le lever du soleil, du côté de la petite anse, où demeuraient les Bélanger.

Petits havres, quais de bois, jetées, barques de pêche, bacs, tels étaient les éléments permanents du paysage marin de Rivière-Quelle; on les retrouvait du reste, de loin en loin sur la rive droite du fleuve, jusqu'à Rivière-du-Loup. La région la plus familière aux Dubé était comprise entre Sainte-Anne-de-la-Pocatière, dont Rivière-Quelle n'est séparée que de quelques kilomètres, et Saint-André-de-Kamouraska. En sens inverse, soit pour aller de Saint-André à La Pocatière, on traverse Kamouraska, Saint-Denis et Rivière-Quelle. La pêche et l'agriculture sont les principales ressources de cette longue plaine limitée à l'est par le massif appalachien, dont on aperçoit les monts, de Rivière-Ouelle ou de La Pocatière, en tournant le dos au Saint-Laurent.

Joseph Dubé « hérita de la ferme paternelle dont il était l'aîné ». C'était un homme entreprenant, aimant l'aventure et que les dangers n'effrayaient pas. Il était très généreux de nature. Il dépensait sans compter, non seulement ses sous quand il lui en restait, mais en outre son énergie, les ressources de son ingéniosité. Il était presque aussi fier que généreux. S'il aimait à obliger les gens, il ne leur demandait rien, négligeant même de se faire payer les services rendus.

La maturité ne lui aurait pas réussi : il prit goût à l'alcool, penchant qui fut la source de bien des maux dont sa famille et lui-même eurent à souffrir. Il était instable, sans cesse à la recherche de la « bonne affaire » qui le tirerait du pétrin où le mettait sa passion pour la bouteille. Pressé, comme tous les pères de famille de sa génération, par la nécessité de nourrir sa femme et ses enfants, il devint négociant et fit notamment le commerce des grains. Puis il vendit des voitures hippomobiles. Il s'occupa aussi de puits artésiens, sans s'intéresser pour autant à la radiesthésie. (Rodolphe, amateur de curiosités naturelles, allait en revanche s'intéresser un jour à cette forme particulière de sensibilité que certains considèrent comme une science.)

Hertel parlait de son père comme d'un être non conformiste qui se plaisait quelquefois à scandaliser son entourage. Joseph Dubé disait d'un homme maigre : « On n'aurait qu'à le faire sécher un peu plus pour en faire un crucifix. » Il ne pouvait souffrir les courants d'air. Or Rodolphe avait négligé de fermer une porte. « Ferme la porte ! lui cria son père ; une porte ce n'est pas comme un trou de balle, ça ne se ferme pas tout seul. »

Joseph Dubé aimait « faire de la politique ». La propagande électorale ne disposant pas alors des moyens financiers et techniques que nous lui connaissons actuellement, elle se faisait sous forme de prosélytisme, d'apostolat le plus laïque, bien sûr, des apostolats – même si des curés intervenaient officiellement et officieusement dans les débats publics[6]. Il s'agissait en somme de persuader à son voisin qu'il fallait voter pour le « bon candidat ». Joseph Dubé, partisan libéral, se livrait à cet exercice comme on fait du sport. La puissance des libéraux, qui gouvernaient à Québec comme à Ottawa, n'arrivait pas à endormir son zèle, et la peine qu'il prit pour défendre leur cause ne semble pas l'avoir enrichi. Il fut un des organisateurs des campagnes électorales d'Ernest Lapointe. Il devait faire de la politique d'une manière désintéressée, s'estimant bien payé lorsque, de temps en temps, on lui offrait un verre. Il aurait pu à ce propos prendre parfois « un petit acompte en nature », puisque sur l'ordre du parti il lui arrivait d'acheter et de payer comptant, de ses propres deniers, des quantités considérables de gin en prévision des élections, quitte à en attendre le remboursement pendant des semaines. Le parti libéral lui fut-il reconnaissant de ses initiatives et du temps qu'il lui avait consacré ? Poser la question, c'est y répondre : le mot reconnaissance n'existe pas dans le vocabulaire des politiciens[7].

[6] Environ un demi-siècle plus tôt, le clergé, qui soutenait le « clan Chapais », avait pris position contre le « clan Letellier ». Voir Michel Leclerc, « Vous connaissez Rivière-Ouelle ? », publié dans *Perspectives Dimanche-Matin* du 27 août 1972, vol. 4, nº 33, où l'auteur cite P.-H. Hudon.

[7] René Dubé, deuxième fils de Joseph, m'a raconté le fait suivant. À Trois-Rivières, dans les années 1930, outré du peu de considération que les Libéraux avaient eu pour son père du vivant de celui-ci, de libéral qu'il avait toujours été jusque-là, il vota pour Duplessis, en 1936. Il ne cessa depuis lors d'en vouloir aux Libéraux et de voter contre eux. René Dubé mourut en 1977.

Les affaires de Joseph Dubé périclitèrent assez rapidement. Après une série d'échecs commerciaux, ce fut la faillite. On était en 1914. Joseph Dubé avait trente-six ans.

Il s'enrôla l'année suivante et alla combattre en Europe. Hertel m'a affirmé que son père « s'enrôla à la suite d'une virée avec un curé ». Entre la faillite de Joseph et le moment où sa femme put toucher la pension militaire, donc en 1914 et 1915, la famille Dubé aurait vécu dans la gêne sans le secours du père de madame Dubé, Louis Lévesque, et du Fonds patriotique.

Hertel a écrit que son père « était profondément incroyant ». L'organisateur du parti Libéral dans Kamouraska aurait subi l'influence anticléricale du journal *L'Électeur,* devenu *Le Soleil* après avoir été condamné par l'Église. Si Joseph Dubé fréquenta les sacrements, c'était apparemment pour plaire à sa femme[8].

[8] Voir l'article intitulé « Réflexions et souvenirs saugrenus », paru dans *L'Information médicale,* le 19 août 1975.

Rodolphe était le deuxième enfant de Joseph Dubé et d'Alice Lévesque, qui eurent d'abord une fille, Marie-Antoinette, morte à l'âge de six mois. Dans l'année qui suivit la naissance de Rodolphe, naquit René. Le ménage devait avoir trois autres enfants : Raymond, Germaine et Isabelle.

Chez les Dubé, on cultivait les lettres depuis toujours. Le père lisait tout ce qui lui tombait sous la main, y compris les « mauvais livres ». La mère écrivait. Si elle n'a pu faire une vraie carrière de femme de lettres, c'est que le loisir lui manqua. Germaine et Raymond, tout comme Rodolphe, étaient très doués au point de vue littéraire. René, esprit positif, était plus près des réalités quotidiennes. Il exerça la profession de comptable jusqu'à la retraite. Isabelle, la plus jeune, avait du talent pour les arts décoratifs. Elle épousa un employé de Radio-Canada, Robert Poirier, qui fit des travaux de linguistique. Germaine, institutrice à Trois-Rivières, mourut en août 1936. Une embolie la foudroya peu de temps après qu'elle eut subi une intervention chirurgicale à l'estomac. Elle souffrait d'ulcères. Raymond était journaliste. Il travailla au *Nouvelliste* pendant vingt-cinq ans et en dirigea la rédaction avant d'exercer des fonctions analogues au *Soleil*. Il écrivit sur le tard, sous le titre de *Sainte-Sabine de l'abreuvoir,* un roman satirique, sorte de Clochemerle dont les personnages sont bien de chez nous. On raconte une anecdote qui le dépeint et montre à quel point il avait le culte du bon français.

Une jeune fille se présente au *Soleil* pour demander un emploi de reporter. Raymond Dubé la reçoit dans son bureau, bavarde avec elle, puis l'interroge. Patoisante, la postulante se met à préconiser le « québécois », langue abâtardie que des Philistins avait mise à la mode vers 1965. Le rédacteur en chef l'arrête : « Mademoiselle, lui dit-il, si vous voulez travailler pour notre journal, vous repasserez quand je n'y serai plus. »

Il était exigeant, cotait dur ceux qui se présentaient chez lui en vue d'être embauchés. Un jour, pour se divertir à bon compte, il tire une trentaine de lignes d'un livre de son frère Rodolphe et les apporte à un candidat en lui disant : « En guise d'examen, vous me soulignerez toutes les fautes d'orthographe et de syntaxe que vous trouverez là-dedans, et vous me récrirez tout cela en français. » Celui qui sollicitait l'emploi prend la feuille qu'on lui tend, s'assied à une table et parcourt le texte « à corriger ». Il le lit deux fois, trois fois. Il se gratte la tête, se trouble, se tourmente, sue, puis au bout de vingt minutes, la mine défaite, il va rendre sa « copie » à Raymond Dubé qui, après y avoir jeté un coup d'œil, dit : « Quoi ! vous n'avez pas trouvé une seule faute dans cet écrit ? » – « Hélas ! non, monsieur, je suis désolé, veuillez excuser mon ignorance. »

C'est à leurs parents, surtout à leur mère Alice Lévesque, que Raymond, Germaine et Rodolphe devaient le respect qu'ils témoignèrent à la langue française, ainsi que leur amour de la littérature. Alice Lévesque était persuadée, comme Louis Fréchette, qu'« un des plus précieux éléments de notre richesse nationale, c'est notre langue – la langue française » et qu'« il est (...) de la plus extrême importance pour nous de conserver cette portion sacrée de notre patrimoine dans toute sa pureté et dans toute son intégrité[9] ». Elle fut une excellente éducatrice.

[9] *La Patrie,* 22 mai 1890, préface de *Fautes à corriger,* dont l'auteur est A. Lusignan.

Rodolphe ressemble psychologiquement à son père dont il hérita, entre autres qualités, le goût du risque et du rêve ; ce fut sa mère cependant qui éveilla sa sensibilité et forma son esprit. Elle contribua largement à la formation intellectuelle non seulement de Rodolphe mais de tous ses enfants, garçons et filles. Elle les obligeait à faire tous les jours une heure de lecture. Pour des gamins et des gamines qui, comme tous les écoliers du monde, avaient plutôt envie d'aller jouer avec leurs camarades, cette règle pouvait être pénible au début. Tous néanmoins s'y soumirent sans rechigner.

Alice Lévesque, originaire de Rivière-Ouelle comme son mari, menait elle-même une vie intellectuelle assez intense. Elle lisait beaucoup et, nous l'avons dit, elle écrivait. Comme elle croyait à l'inspiration, il lui arrivait, toutes affaires cessantes, de griffonner sur un bout de papier une maxime ou un vers, à l'exemple des poètes visités par la Muse. Attitude romanesque qui impressionnait notamment Isabelle.

Jeune fille, Alice Lévesque avait vécu dans un climat familial des plus favorables à l'activité littéraire. Louis, son père, était un amoureux des livres, passionné de lecture. Il avait une santé fragile. Aussi ne participait-il pas très activement aux travaux de la terre, se contentant de diriger de loin son exploitation agricole. Comme il avait des loisirs, il empruntait des bouquins qu'il copiait à la main. Ce genre d'exercice est loin d'être inutile pour quiconque veut connaître vraiment la pensée des auteurs et voir de quoi sont faites leurs œuvres. On a dit qu'André Maurois, jeune, copia d'un bout à l'autre *La Chartreuse de Parme* pour mieux se familiariser avec l'art de Stendhal. Louis Lévesque reliait en papier peint les livres de sa bibliothèque. En avril 1975, Isabelle Poirier m'en montra quelques-uns : c'était du bon travail d'artisan, le tout en parfait état de conservation. Il rédigeait aussi des notes généalogiques. Sa bibliothèque occupait entièrement une pièce de sa maison. Dans ce lieu plein de livres et de manuscrits, Alice et sa sœur Varina, qui eut beaucoup d'affection pour ses neveux et nièces, en particulier pour Rodolphe[10], s'initièrent à la littérature française et découvrirent les auteurs canadiens qu'on lisait en 1890.

[10] C'est à Varina Lévesque que François Hertel fait allusion dans un entretien avec Madeleine Gobeil (22 octobre 1975), lorsqu'il déclare sans la nommer : « Cette tante entreprit de faire de moi un chien savant. » Madeleine Gobeil était allée recueillir les propos du philosophe à l'hôpital Lariboisière, où, très souffrant, il était en observation depuis plusieurs jours. Elle fit l'interview à la demande de Raymond Fafard, ami de Hertel, dont il avait fait la connaissance à Paris en 1963. Réalisateur à Radio-Canada, Fafard radiodiffusa l'entrevue vers la fin d'octobre 1975, au cours de son émission *Carnet arts et lettres.* Deux mois plus tôt avait paru, à Montréal, *Mystère cosmique et condition humaine.*

Plusieurs années après l'installation de la famille Dubé à Trois-Rivières, Alice publia des articles dans *Le Bien public* et dirigea la « Page du foyer », qui était la page féminine du *Nouvelliste.* Elle écrivait sous le pseudonyme de Solange. Sa collaboration au quotidien commença au début des années 1930. Raymond s'y trouvait. Il révisait la copie de sa mère, qui le consultait sur la valeur de ses textes.

La mort inattendue de Germaine bouleversa madame Dubé au point qu'elle cessa d'écrire. Ce drame avait plongé toute la famille dans la douleur. Rodolphe, qui était chez les Jésuites depuis dix ans au moins, ne fut pas insensible à la disparition soudaine de sa sœur, non plus qu'à l'affliction de madame Dubé. Le 14 août 1936, peu de jours après le décès, il lui adressait une lettre de consolation dans laquelle il lui disait : « Il faut prier pour la petite... Plutôt, il faut la prier de nous donner le courage. (...) elle ne fut jamais faite pour la terre... Elle n'avait pas assez de défauts pour que le Bon Dieu se permît de la laisser ici-bas travailler à se corriger. C'est plutôt notre lot à nous... Et la petite nous y aidera du haut du Ciel. »

Rodolphe, devenu assez jeune un auteur jouissant d'une certaine notoriété, conseilla à sa mère, en 1938, de réunir ses meilleurs articles et de les proposer à un éditeur[11]. Elle en fit un livre qu'il préfaça et qui est intitulé *Il y a soixante ans.*

[11] Dans un mot en date du 25 août 1938, il lui rend compte de ses démarches auprès d'un « imprimeur de ses amis », qui serait prêt à imprimer cinq cents exemplaires pour cent cinquante dollars. « Il garderait les cinq cents autres pour lui-même. »

L'ouvrage ne parut que cinq ans plus tard, chez Fides à Montréal. Abandonnant son pseudonyme, l'auteur signa son livre de son nom : Alice Lévesque-Dubé. Le recueil contient une série d'aperçus (environ une douzaine de sujets) sur les mœurs et coutumes paysannes en 1880. On y décrit, par exemple, les mœurs politiques : « La politique était à la mode, comme de nos jours, mais pour les hommes seulement. » Il ne faudrait pas conclure hâtivement de cette observation que la mère de François Hertel était féministe. Elle poursuit : « Elles (les femmes) avaient assez de calmer leurs bouillants maris, qui, dans le temps des élections, ne gardaient plus de mesure. » Madame Dubé savait de quoi elle parlait. Tel chapitre est autobiographique ; tel autre, plus général, ressuscite une atmosphère campagnarde dont le lecteur respire l'oxygène, comme dans les récits régionalistes d'Adjutor Rivard. Le style s'inspire fortement du folklore, qu'il ne domine pas toujours ; autrement dit, on trouve dans ce petit livre une multitude de tours et de vocables empruntés à une langue qu'on ne parlait presque plus en 1940. La couleur locale justifie, il est vrai, ces expressions et ces mots d'un autre âge. Maints passages, en revanche, témoignent d'un sens de l'harmonie et d'une maîtrise de la langue aujourd'hui assez rares ; ainsi, tirée du chapitre sur nos « grands-mères », cette belle phrase toute simple :

« Puis, un soir, sentant que c'était le dernier, à toute la famille réunie, elles avaient fait leurs dernières recommandations, et s'étaient éteintes doucement comme une lampe qui manque d'huile. »

Rodolphe, dans sa courte préface, souligne le ton optimiste du recueil. Il se garde toutefois d'en juger la forme, bien qu'il écrive : « Une vie forte, savoureuse anime et unifie ces feuilles de passé. » Il ajoute que l'auteur « a compris et aimé de toute son âme la vie paysanne ».

Alice Lévesque exerça sur le plus vieux de ses enfants une influence d'autant plus profonde que celui-ci, pendant son adolescence, ne vit pas son père[12]. À cette époque, Rodolphe ne s'entendait pas très bien avec sa mère. Il se disputait sans cesse avec elle, affirme-t-il dans ses souvenirs, notamment dans un billet publié dans *L'Information médicale* du 2 mars 1976, sous le titre « Les silences de mon père ». Joseph, qui « me prenait parti ni pour l'un ni pour l'autre », lui dit un jour : « As-tu remarqué que je ne discute jamais avec ta mère ?... Elle est comme toi, elle enrage toujours d'avoir raison. Pourquoi la contredire ? Elle a ses idées, moi, les miennes, toi, les tiennes. Gardons-les pour nous et taisons-nous. »

[12] Joseph ne rentra d'Europe qu'en 1920. L'armistice de novembre 1918 n'avait pas mis fin à son aventure militaire : il fit partie des troupes d'occupation cantonnées en Rhénanie. Il devait vivre encore une dizaine d'années. Il avait renoncé au commerce, mais les créanciers n'avaient pas oublié le failli qui, selon eux, s'était dérobé à ses obligations. Ils le relancèrent peu de temps après son retour, le poursuivirent de leurs menaces et lui firent toutes sortes de difficultés. Il gagnait sa vie comme employé d'une grande entreprise de pâte et papier, à Trois Rivières. Il mourut d'anémie pernicieuse au printemps de 1930. Cette maladie fut la dernière conséquence d'un affaiblissement progressif dû aux hémorroïdes, dont il avait souffert longtemps, et qui s'étaient aggravées du fait de son long séjour dans les tranchées.

Dès ce moment, les malentendus cessèrent entre la mère et le fils. En dépit de l'incompatibilité des caractères, les sentiments de Rodolphe à l'égard de sa mère ne sont pas équivoques : un grand amour les domine. Il faut relire le très beau poème qu'il lui a dédié. En voici deux vers significatifs :

« Femme n'aura jamais à mes yeux tant de charmes,
Ô vous que j'ai perdue à l'âge de vingt ans. »

Car c'est à vingt ans que le jeune homme, quittant sa famille, entre chez les Jésuites. Il y restera dix-huit ans.

Au total, François Hertel, qui poussa parfois l'indépendance d'esprit jusqu'au seuil de la contradiction, n'eut pas d'autre maître que sa mère. À propos de cet esprit d'indépendance, voire de contradiction, qui le caractérisait quand on lui faisait observer les variations de son attitude relativement à un problème particulier, il avait coutume de dire : « Je ne change pas d'idée, j'évolue. » Il était « ondoyant » comme Montaigne, et c'est par le détour de l'éclectisme qu'il arriva, vers la cinquantaine, à la suite d'un puissant effort de synthèse, à donner à sa pensée une orientation presque définitive et une forme à peu près systématique. Un des premiers résultats de cet effort fut *Vers une sagesse,* qui annonce *Mystère cosmique et condition humaine,* le plus parfait de ses ouvrages philosophiques.

Voilà donc au moins une chose – l'influence maternelle – que l'on peut affirmer sans risque d'erreur au sujet de cet homme insaisissable et « secret »[13]. Que ses professeurs, ses directeurs spirituels, ses collègues, ses amis et même quelques-uns de ces jeunes qu'il a « élevés », comme il disait souvent, l'aient quelquefois amené à réfléchir à une situation donnée et par suite à se raviser, cela est tout à fait normal : il fallait s'attendre qu'un écrivain si attentif, si perspicace également, qui n'était jamais indifférent aux idées et aux opinions des autres pourvu qu'elles fussent clairement exprimées, prît au moins le temps d'en éprouver la valeur ; mais personne ne peut se flatter d'avoir eu sur sa pensée le moindre empire, sauf sa mère, et encore quand le garçon n'était pas encore un adulte[14].

[13] « Il ne sera pas facile d'écrire ma vie, me confiait-il dans une lettre en date du 21 novembre 1975. Malgré les apparences, je suis un homme très secret. »

[14] Si l'esprit était souple, le caractère ne ployait pas sous le vent ni même sous l'orage. Il était impossible de manœuvrer Hertel. Les parents, les amis ou les femmes qui s'y sont essayés, chaque fois ont déchanté. Lorsqu'il avait décidé quelque chose, on était sans pouvoir sur sa résolution. Je n'ai connu que deux personnes qui aient été moins manœuvrables que lui : Victor Barbeau et Paul Toupin.

De fait, on repère chez Hertel, dans ses premières œuvres naturellement, une foule d'influences littéraires et philosophiques : le jeune auteur ne les rejetait pas, il semblait au contraire les accueillir, afin sans doute de les mieux assimiler par les expériences spirituelles et intellectuelles qu'elles lui inspireraient. Sur ses essais poétiques, le Parnasse projette parfois son ombre. En philosophie, Hertel fut d'abord « aristotélicien », partisan du juste milieu, maître du syllogisme parfait comme le prouve la première pièce de théâtre qu'il composa, intitulée *Vers la sagesse,* et qui fut représentée pour la première fois au scolasticat de l'Immaculée-Conception le 7 mars 1931. Exercice d'école dont ni Aristophane ni Plaute n'eussent rougi, Vers la sagesse est une comédie fort amusante mettant en scène un homme qui, à l'exemple de l'auteur, enrage d'avoir raison. C'est en même temps une analyse très juste de la colère, dont la naissance et le développement sont décrits avec réalisme et beaucoup de force comique.

Hertel puisa par la suite ses idées tant chez Maine de Biran que chez William James, sans du reste se soucier d'opposer Bergson à Kant. L'étude approfondie qu'il fit du thomisme en allant aux sources, donc par l'examen des textes du docteur angélique, lui ouvrit l'esprit à toutes les manifestations de la pensée pure. Il étudia tout particulièrement les œuvres d'Édouard Le Roy, dont *Les Origines humaines et l'Évolution de l'intelligence* ainsi que *Le Problème de Dieu* sont des monuments de la philosophie française du XX^e siècle. Mais il semble que ce soit l'œuvre de Maine de Biran qui ait retenu le plus longtemps l'attention du jeune philosophe pendant ses années d'étude. Après avoir quitté la Société, il prépara une série de leçons sur Maine de Biran, philosophe de l'effort spirituel, de la conscience et du moi, et les proposa en 1947 à l'Université de Montréal, où il aurait souhaité en livrer l'essentiel à un auditoire d'élite[15]. Nous verrons plus tard quels furent les résultats de cette démarche.

[15] Étienne Gilson y donnait alors ses « trois leçons » sur l'essence et l'existence.

Donc, Aristote, saint Thomas, Le Roy, James, Bergson et Maine de Biran firent l'objet de ses études et de ses recherches. Leurs philosophies furent en gros son côté éclectique. Durant sa jeunesse et jusque dans la maturité, il se chercha ainsi à travers des philosophes de la même famille intellectuelle que lui et des poètes d'une sensibilité proche de la sienne. Le souffle et la puissance créatrice de Victor Hugo ne laissaient pas de l'étonner : « Figurez-vous, disait-il quand la conversation tombait sur le grand poète, que cet homme a fait plus de deux cent mille vers, dont une centaine restent gravés dans la mémoire des générations : n'est-ce pas là une moyenne enviable[16] ? » L'allusion, jointe à la profondeur du sens et à la perfection de la forme, était pour lui l'essence de la poésie. Il ne se lassait pas de citer cet alexandrin de Boileau : « Le moment où je parle est déjà loin de moi. »

[16] François Hertel rêva toujours d'écrire de ces vers que la postérité retient et cite. Il en a écrit de fort beaux dans le genre lyrique (Vézelay, La Jeunesse et la Mort) et même dans le genre didactique, comme ceux-ci que Boileau n'aurait pas désavoués :

Un peuple adolescent n'est pas mûr pour la prose,
Quand une page vaut, ce n'est que par hasard.

Il fut en général assez sévère pour ses contemporains qui courtisaient la Muse, en tout cas à l'égard des poètes québécois comme Gaston Miron, Anne Hébert et d'autres, qui raflaient tous les prix littéraires et auxquels la critique québécoise attribuait du génie.

L'allusion ou plus justement l'« équivocité », disions-nous, était le principe fondamental de son « art poétique », pour autant qu'il s'agissait de poésie moderne, qu'elle fût « libre » ou soumise aux « vieilles contraintes prosodiques ». Mais s'il préconisait l'équivocité, il a dénoncé plus d'une fois l'incohérence de la poésie contemporaine où l'image cultivée pour elle même, l'image pour l'image, abolit l'idée directrice et disperse l'inspiration. « Que le poème ne se perde point en voulant s'accomplir hors d'une certaine continuité. » Son analyse du *Cimetière marin,* poème qui fit avec d'autres l'objet de son cours à l'Université de Kingston en 1966-1967, illustre complètement l'« art poétique » de François Hertel.

Il finit par se trouver, non sur le tard d'ailleurs, mais à l'âge où un écrivain produit généralement ses œuvres les plus fortes, celles qui le peignent le mieux. D'autre part, il soupçonna très tôt, semble-t-il, la direction que sa pensée allait prendre un jour. Il eut encore jeune l'intuition de son originalité, le sentiment de ses qualités distinctives. Respecter ses instincts profonds est un principe qu'il expérimenta pour son propre compte avant d'en faire le fondement de sa morale. Sa vision du monde commença dès l'enfance à se former au contact de la nature. Il écrit dans son *Journal philosophique et littéraire :* « Je suis né dans un petit village du Bas Saint Laurent, sous le signe des Gémeaux, un jour de mai 1905. (...) dans ce petit village, où je suis peu demeuré étant jeune, mais où je suis retourné souvent, les étoiles brillaient, la nuit, d'un éclat étrange. Je fus donc, très jeune, fasciné par les astres. (...) Les astres, c'est la matière cosmique, ce sont les éléments mêmes du cosmos. Toute ma vie spirituelle devait être marquée du signe cosmique. »

Si la mère de Rodolphe Dubé était croyante et pratiquante, elle n'était pas dévote. Sa piété, pour sincère qu'elle fût, avait des limites. Mais comme la plupart des Canadiennes françaises qui élevèrent leurs enfants dans les années 1900 à 1925, elle faisait réciter tous les soirs la prière en famille. C'était un long exercice, qui mettait à rude épreuve la patience de la marmaille, plus prompte à se dissiper qu'à se recueillir[17]. Un soir, à bout de patience, Rodolphe demande à sa mère d'abréger ce trop long quart d'heure en supprimant les litanies. Elle y consentit. Il lui demandera, une fois devenu jésuite, de les rétablir.

[17] « ... j'ai toujours eu horreur de la prière : cet appel sans réponse. Quand ma mère disait ou nous faisait dire la prière du soir en famille, c'était pour moi une corvée quotidienne. » « Confidences », *L'Information médicale,* 4 octobre 1977, p. 25.

Souvent Alice Lévesque priait pour le salut de son mari et faisait prier ses enfants pour leur père, plus ou moins brouillé avec Dieu. Elle alla jusqu'à souhaiter que Dieu frappât Joseph dans sa chair, afin de l'amener à reconnaître ses erreurs et à changer de conduite.

Comment en arriva-t-elle à raisonner de cette façon pour le moins singulière chez une vraie chrétienne ? Joseph s'était cassé une jambe dans un accident banal. Ce contre-temps l'obligea donc à garder la chambre pendant plusieurs semaines. Il profita de ce repos forcé, qui l'éloignait de l'estaminet, pour s'occuper sérieusement de ses entreprises. Il entrevoyait même le jour où elles commenceraient à prospérer. L'atmosphère du foyer en fut changée complètement, la joie y succédant à l'inquiétude. Après son rétablissement, Joseph ne tarda pas à retomber dans ses mauvaises habitudes. Sa femme, désespérée, supplia le ciel de l'affliger de nouveau. On exauça cette funeste prière : Joseph, en effet, ne se contenta pas de retomber moralement, il retomba aussi physiquement, se cassant l'autre jambe. Le ridicule de la situation ne pouvait échapper à une femme d'esprit. Alice dut sentir, à ce moment-là, ce qu'il y avait de boiteux dans sa foi catholique. Elle n'était pas une sainte et elle le savait. Sensible, écorchée, supportant mal le joug du mariage, très déçue, peut-être, de son union indissoluble avec un homme incapable de se dominer, a-t-elle seulement soupçonné chez elle ce côté d'une férocité racinienne, et qui n'était pas de la littérature ?

Quel fut son rôle dans la « vocation » de son fils ? Si elle en a joué un, c'est inconsciemment qu'elle l'aurait joué. Hormis l'influence intellectuelle et morale qu'elle eut sur lui pendant son enfance et son adolescence – cette action pouvait aussi prendre à l'occasion un caractère religieux – on ne peut rien dire, avec une certitude absolue, des motifs qui poussèrent le jeune homme à se faire prêtre, sauf à préciser que sa décision surprit tout le monde, surtout ses parents. Naturellement, il la leur annonça lui-même. À la nouvelle que son fils aîné allait entrer chez les Jésuites, Joseph Dubé, qui ne les aimait pas, « haussa les épaules » et lui déclara : « Je te croyais plus intelligent que ça. Je me suis encore trompé. Tant pis pour toi. Ta mère sans doute boit du petit lait ; moi, je vais m'envoyer deux ou trois bouteilles de bière[18]. » Rodolphe ajoute, au sujet de son père : « Le gars sur lequel il comptait l'avait lâché. J'en ai chialé une partie de ma dernière nuit à la maison. Puis j'ai cru qu'il fallait prier pour lui[19]. »

[18] *L'Information médicale,* 2 mars 1976.

[19] *Ibid.*

Les motifs qui déterminèrent Rodolphe à embrasser le sacerdoce sont beaucoup moins clairs, en tout état de cause, que les raisons qui l'amenèrent à l'abandonner.

L'« appel de Dieu » est susceptible d'interprétations diverses, puisque positive ou négative la réponse sera d'abord, de la part de l'« élu », un acte de volonté. La question qui nous intéresse ici reste donc entière : qu'est-ce qui a déterminé la volonté du sujet au point de vue humain ? L'altruisme aurait-il été un facteur déterminant ? J'en doute : ce sentiment s'accorde mal avec l'individualisme radical du personnage. On a vu cependant des jeunes gens, tout aussi individualistes que lui, se dévouer à une cause. Ni la force de la personnalité ni l'égoïsme n'empêchent l'« engagement », du moment que celui qui s'engage conçoit l'action comme un moyen de se dépasser ou du moins de s'affirmer. Et c'est peut-être cette conception de l'action, cette idée que notre jeune homme se faisait du dévouement, qui explique son choix. À vingt ans, il veut faire quelque chose de sa vie. Il a de l'idéal. Le désir de se signaler est commun à presque tous les jeunes de sa génération. Songea-t-il vraiment à agir sur son milieu ? « À jouer » comme on l'a dit, « un rôle dans le monde » ? S'il en fut ainsi, pourquoi alla-t-il frapper à la porte des Jésuites ? Pourquoi alors accepter une règle qui exige de vous une soumission entière à la volonté d'autrui ?

Que disait-il lui-même de sa « vocation » ? Que répondit-il quand on lui demanda pourquoi il s'était fait prêtre ?

Il attribuait sa décision à un « malentendu » ; il aimait l'enseignement, expliquait-il, si bien qu'*il a confondu la carrière d'éducateur avec la carrière ecclésiastique*[20]. Je crois pour ma part qu'il lui est arrivé à peu près la même chose qu'à Ernest Renan. Il a perdu la foi dès le collège. Il a cru la retrouver lors d'une conversion sincère mais illusoire, qu'il interpréta peut-être comme un appel de Dieu.

[20] Entretien avec Madeleine Gobeil, 22 octobre 1975, cité plus haut.

* * *

Rodolphe est né dans la première des deux maisons que les Dubé ont habitées à Rivière-Ouelle. C'était une toute petite maison de paysans, qui n'existe plus. La seconde, qui existait encore en 1974, fut vendue à Alfredo Lizotte. Sa veuve y demeurait toujours à l'époque où j'ai commencé cette biographie (1975). Dans son livre, Alice Lévesque-Dubé décrit une maison qui avait cent quinze ans en 1940 : il s'agit visiblement de celle de son père, de celle où elle a passé les premières années de sa vie. « Aucun tremblement de terre, écrit-elle, n'a eu le don de l'émouvoir. À peine la dernière secousse a-t-elle creusé quelques lézardes dans sa monumentale cheminée. »

À propos de demeures, celle dont Hertel se souvenait le mieux et qu'il avait préférée à toutes les autres se trouvait au bout du village de La Pocatière ; c'était la maison de ses douze ans. Peinte en jaune ocre, elle était dotée d'un balcon qui l'entourait complètement, et où Rodolphe allait jouer avec ses frères les jours de pluie.

Le soir, dans la grande chambre des garçons, Rodolphe, René et Raymond, une fois les lumières éteintes, jouaient aux devinettes au lieu de dormir. « Quelle est la capitale du Danemark ? » demandait Raymond à Rodolphe, qui répondait : « Copenhague. » – « Et celle de la Finlande ? » – « Helsinfors. » Ces gamins ne pouvaient pas prévoir qu'ils visiteraient un jour les grandes villes du monde dont ils s'amusaient à deviner les noms, qui dans bien des cas seraient changés comme la face de bien des pays. Si René ne voyagea guère, Rodolphe et Raymond parcoururent la planète, l'un comme observateur, l'autre comme journaliste. Raymond visita l'U.R.S.S. en 1967, trois ans avant Rodolphe.

Ce fut en 1912 que la famille emménagea à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Rodolphe avait sept ans. On le mit au couvent des Sœurs grises, qui sera sa première école. Il sait lire depuis l'âge de quatre ans grâce à sa mère, et il peut faire des exercices d'écriture grâce à sa tante Varina, qui l'une et l'autre se sont occupées de son instruction. Alice Lévesque s'occupera aussi de celle de ses autres enfants. Les élèves Dubé auront donc plusieurs longueurs d'avance sur leurs camarades de classe[21]. Avant son mariage, Alice Lévesque avait été institutrice dans la campagne de Rivière-Ouelle.

[21] « Nous n'en abusions pas », disait Raymond.

À sept ans, le caractère de Rodolphe se dessine : besoin de s'exprimer, recherche de l'effort physique – hyperactivité ? peut-être – en tout cas espièglerie, spontanéité, gaîté habituelle, foucades. C'est un enfant nerveux. Il n'est pas d'une nervosité pathologique : il est nerveux comme peut l'être un poulain de race pure. « J'étais un enfant absolument impossible », affirmait-il souvent. Il se calomniait. Il aurait été « absolument impossible » s'il avait eu moins bon caractère. Il lui arriva certes d'être paresseux, comme le sont les écoliers qui réagissent par une sorte d'indifférence à un milieu nouveau pour eux, le milieu scolaire, et qui doivent supporter le poids supplémentaire d'une discipline extra-familiale. Son intelligence n'en est pas moins sans cesse en éveil, et elle se manifeste sous la forme d'un amour immodéré de la discussion et sous celle de la curiosité. Il est un ergoteur incorrigible. Et il interroge souvent les grandes personnes. Leurs réponses ne l'éclairent pas toujours. Alors il cherche, sans toutefois s'appesantir, car il n'est pas à l'âge où l'on réfléchit longuement aux problèmes de l'existence. Le point d'interrogation lui est quand même un signe familier. Plus tard, étudiant, professeur ou philosophe, il se servira souvent de cette « petite chose crochue qui fait des questions[22] ».

[22] La légende attribue l'expression à un *gentleman* que Jonathan Swift avait apostrophé dans une taverne. Deux messieurs y discutaient âprement la fonction de ce signe de ponctuation lorsque, se tournant vers eux, Swift leur demande : « Savez-vous seulement ce que c'est qu'un point d'interrogation ? » Le plus vif des deux clients ainsi pris à partie toise l'écrivain, constate qu'il est plus ou moins difforme et lui rétorque : « Oui, monsieur, nous le savons très bien, c'est une petite chose crochue qui fait des questions. »

Rodolphe est aussi un être sociable : loin de se replier sur lui-même à la suite de ces heurts inévitables qui constituent, à l'école, l'« apprentissage de la vie », il a tendance à parler à l'adversaire plutôt qu'à le fuir. Il fera d'ailleurs la paix au lieu d'entretenir la rancune. Et s'il a parfois raison de redouter, pour ses bêtises, le « châtiment bien mérité » dont les religieuses l'ont menacé à l'occasion, il ne craint pas ses camarades. Il se défend assez bien, recourant à la ruse plus souvent qu'à ses muscles, vu que sa taille n'en impose à personne. Il préfère les jeux à l'étude. Il est un écolier normal.

Le moi ne tarde pas à s'affirmer. Le galopin a des sautes d'humeur symptomatiques ; il a tantôt des crises d'égoïsme, tantôt des accès de générosité. La dominante de sa personnalité n'en sera pas moins, nous l'avons dit, l'individualisme. Certes, il sera toujours généreux mais toujours il refusera d'être autre que la nature ne l'a fait, quitte à sacrifier la morale apprise, les préjugés sociaux et même certains principes à ce que la raison lui dicte, et surtout à ce que lui commandent ses instincts.

Le couvent des sœurs grises n'est pas un pensionnat au sens strict ; un certain nombre d'élèves rentrent chez eux après la classe ; mais le collège de Sainte-Anne en est un. Rodolphe, qui commence ses études secondaires (cours classique) dans cet établissement en 1912, devra donc y coucher tous les soirs. « Je fus d'abord dans le dortoir Ledoux. Il y faisait l'hiver un froid de canard ; mais un autre dortoir, que nous avions baptisé « la Sibérie », était encore plus glacial. Il n'y avait pas la division des grands et celle des petits, mais ce qu'on appelait le cours « anglais » qui se terminait avec les éléments latins et le cours latin qui débutait avec la syntaxe (...) Au cours anglais, on faisait beaucoup d'anglais, mais pas de conversation. Je connus ainsi Milton, dans le texte, avant de savoir dire *good morning.* »

Il n'est guère plus studieux au collège qu'il ne l'était au couvent. Cependant, son goût pour les sports s'y développe, en même temps qu'un penchant pour la facétie. Ses succès scolaires s'en ressentent, ils sont « relatifs », comme ils le seront encore, quelques années plus tard, au séminaire de Trois-Rivières. « Il s'en fichait éperdument, m'a affirmé son frère Raymond ; il ne fut jamais premier de classe ; il était brouillon, touche-à-tout et casse-cou. » Ses parents l'appelaient Bécasseau, sobriquet formé sur le nom de Bécassine, personnage d'illustrés pour enfants et célèbre par ses maladresses. Ses proches utilisèrent peut-être encore ce sobriquet pour le désigner, même après son entrée au scolasticat des Jésuites canadiens. Son père, sur son lit de mort, fut probablement la dernière personne à s'en servir. Car, d'après une version des événements, la mère et les enfants entouraient le moribond, et l'on n'attendait plus que Rodolphe. Le voici qui entre dans la chambre. Il s'y prend les pieds dans un fil courant sur le parquet ; le fil tendu entraîne une lampe qui bascule et se casse. « Tiens ! fit Joseph qui allait expirer, Bécasseau est arrivé ! » Selon une autre version, celle de Hertel, il vit son père pour la dernière fois quelques jours avant sa mort. En l'apercevant, Joseph s'écrie : « Mon vieux, tu me sauves la vie, car ton arrivée a coïncidé chez moi avec la pleine et entière satisfaction d'un besoin naturel très pressant. Si tu savais comme ça libère ! » Ces mots furent sans doute le dernier trait de cynisme d'un homme qui aimait bien la plaisanterie grasse.

En 1912, Rodolphe est-il heureux dans sa famille ? L'est-il autant ou moins que chez les Sœurs grises ? Les enfants n'ont pas l'habitude de s'interroger sur leur bonheur. Sans passé, ils vivent dans le présent, qui a toujours ses bons moments. En tout cas, celui-ci ne semble malheureux nulle part. Il possède déjà un fonds d'optimisme qui va s'accroître comme le compte en banque d'une personne économe. Car il n'est pas naturellement optimiste, il doit y mettre du sien. Il écrira un jour « Les bonheurs terrestres, à tout le moins une certaine forme de paix et de sérénité, sont des acquisitions de la volonté. » Enfant, il est déjà trop méfiant, jeune homme il aura trop d'esprit et homme mûr trop d'expérience pour croire béate ment à la bonté naturelle de l'homme.

La conduite de son père lui donna de l'amertume. Le climat familial, dont il sentait parfois la lourdeur, surtout dans ces années difficiles qui accompagnèrent les débuts de son adolescence, ne pouvait l'incliner à un excès d'indulgence envers l'humanité, encore que la bonté fût une de ses qualités dominantes. La vie de famille aurait renforcé chez lui le sentiment de la justice, tout en favorisant son esprit d'indépendance ; et il en aurait été de même, semble-t-il, pour ses frères.

Sa morale de l'instinct le rapproche-t-elle de Jean-Jacques Rousseau ? Qu'il nous soit permis d'en douter : le mot d'instinct n'a pas le même sens pour l'un que pour l'autre, et quand on pourrait établir un rapprochement sous ce rapport, par tout le reste de sa doctrine Hertel s'éloignerait du grand solitaire.

À peine le môme, ergoteur comme il n'est pas permis, a-t-il neuf ou dix ans que le voilà philosophe ou peu s'en faut. Le poète s'éveillera plus tard, avec le développement de l'imagination, notamment à la lecture d'un poème, « La Fée des grèves », que sa mère composa dans le goût lamartinien. Mais, pour l'instant, l'âge de raison n'est pas une expression vide de sens quand ses proches l'emploient à son sujet.

L'âge de raison ? Il y est fort probablement venu avant ses sept ans puisqu'un jour, à Rivière-Ouelle, après l'avoir cherché pendant une heure sa mère le trouve dans la bibliothèque du grand-père en train de lire un conte de Maupassant ! Il eut toujours, pour l'auteur de *Bel Ami,* un faible qui date peut-être, après tout, de ce moment-là. Il convient de signaler dès à présent, parmi ceux et celles qui ont orienté Rodolphe vers la littérature, son cousin l'abbé Mercier, « qui était beaucoup plus large d'esprit que les autres professeurs ».

Beaucoup de penseurs – songeons à Montaigne ou à Descartes, évoquons encore Pascal, Rousseau, Nietzsche, Bergson – ont plus ou moins explicitement associé les débuts de leur réflexion sur Dieu, l'homme, le destin ou la société, à un « moment privilégié » de leur existence, à une sorte d'illumination qui pouvait ressembler à un rêve, prendre la forme d'une angoisse soudaine, d'une intuition ou d'une idée, à l'occasion d'un événement plus ou moins important, voire par suite d'un accident dont ils furent les témoins ou les victimes. Pour l'un d'entre eux, cet instant fut celui de la constatation d'une guérison miraculeuse ; pour un autre, ce fut une chute de cheval ; pour un troisième, la brusque découverte d'un grand auteur. Le soldat Descartes, étant de loisir dans ses quartiers d'hiver, soudain transfiguré par une méditation sur la science, sent son esprit devenir comme le centre d'une inspiration qui changera les fondements du savoir. Sur le conseil de Diderot, Jean-Jacques décide de participer à un concours littéraire dont le résultat lui révèle son talent d'écrivain. Après la lecture de Schopenhauer, Nietzsche ne sera plus tout à fait le même homme. Chez François Hertel, ce choc « métaphysique » se produisit avant l'adolescence ! Et voici dans quelles circonstances.

La famille demeurait à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, lorsqu'il eut le sentiment d'avoir vécu le « moment décisif ». Il a écrit dans son *Journal philosophique et littéraire* ces lignes qui nous invitent à lire entre elles la destinée de l'auteur : « Je me souviens d'un soir de tempête dans mon enfance. J'étais allé dormir dans une villa battue par le fleuve Saint-Laurent, chez une vieille amie de ma mère. J'étais avec mes frères plus jeunes. C'était magnifique. Cette sonorité du vent ; ces coups de mer contre la maison, ces hurlements du toit menacé, tout cela participait de la grande horreur de vivre. Dès ce moment, je sentais[23] qu'il est tragique de vivre. »

[23] L'emploi de l'imparfait (sentais) au lieu du passé simple, qui semblerait ici plus normal, nous porte à croire que l'écrivain soupçonnait justement l'interprétation éventuelle de ce souvenir comme une espèce d'illumination ou de frayeur pascaliennes. Aussi a-t-il modestement refusé (en recourant à une forme verbale équivalant à l'aspect imperfectif) de déterminer trop radicalement le moment en question. Il désamorçait ainsi volontairement l'effet dramatique du récit. Du reste, au lieu d'écrire : « dès ce moment, je sentais... », s'il eût écrit : « dès ce moment, je sentis qu'il est tragique de vivre », la phrase aurait pris une couleur romantique qui n'est pas dans la manière de François Hertel.

Évidemment, la « philosophie » d'un gosse se résume à peu de chose. Elle se définit à la rigueur par le plus élémentaire des empirismes, et encore ne s'agit-il que de premières expériences, dont on ne tire à peu près rien, puisqu'on n'a pas eu le temps de les répéter. Malgré une éducation soignée et une vive intelligence, Rodolphe Dubé ne peut avoir au sortir de l'enfance ce qu'on appelle des idées philosophiques. Il serait grotesque de soutenir qu'il en avait. Une chose est sûre cependant : il réfléchit. La contemplation de l'univers visible et le spectacle des éléments déchaînés l'ont amené à se faire une certaine idée du monde extérieur et du sens de la vie. Il est évident qu'il a des dispositions toutes particulières pour la méditation. S'il n'a pas d'idées philosophiques, il a déjà les qualités d'un philosophe : le sens de l'observation, le pouvoir de s'étonner et celui de s'interroger sur les raisons de son étonnement, et aussi l'esprit critique, qui, bien sûr, ne saurait encore s'appeler esprit critique, mais qui s'appelle déjà esprit frondeur. « Il éprouvait le besoin de provoquer, il était gavroche et il l'est resté », dira de lui son frère Raymond.

Il était aussi facétieux, et là encore on peut dire qu'il l'est resté, du moins jusqu'à la quarantaine, puisque son « club des agonisants » était célèbre à Montréal au milieu des années 1940, et que sa théorie du « moriturisme », qu'il opposait à l'existentialisme à la mode, date de 1947. Mais, de formation, de culture et de tempérament français, malgré tout le bien qu'il pensera et dira d'Alphonse Allais, qui est un des rares représentants de l'humour en France, Hertel sera toujours plus près de l'ironiste que de l'humoriste, plus voltairien que « sherlockholmien ». L'humour est anglais par tradition sinon par définition. Hertel appréciait l'humour autant qu'André Maurois, par exemple, pouvait le goûter. Il a écrit bien des pages sur cette grande vertu et sur ses compatriotes qui la pratiquèrent consciemment ou non. Quant à lui, il adorait la blague. Et s'il avait le rire gaulois, il avait aussi le mot juste et savait manier l'épigramme. Ceci est un trait qu'il avait en commun avec Voltaire : il a souvent demandé à Dieu, même s'il doutait fortement de son existence, de le délivrer de ses amis. Pour ce qui est de ses ennemis, il s'en chargeait habituellement de la manière la plus expéditive qui fût, leur réglant leur compte en trois ou quatre lignes inoubliables. Il n'a donc pas eu besoin de défenseurs de son vivant. Chez Hertel, l'homme et l'œuvre ont toujours su se défendre par leurs propres moyens.

Cela étant dit, abordons la période où le jeune Rodolphe Dubé, après quinze ans de vie à la campagne, donc après une existence en quelque sorte bucolique qui a marqué son caractère, va découvrir avec les siens les charmes d'une ville de province, Trois-Rivières, à laquelle toutefois il demeurera « relativement peu attaché ».

CHAPITRE II

EXERCER SON CORPS ET SON ESPRIT

Religioni et patriæ

LORSQU'À la fin d'août 1920 les Dubé emménagent rue Saint-François-Xavier, Trois-Rivières compte près de 26 000 habitants, à l'exclusion de ceux de l'important faubourg du Cap-de-la-Madeleine. C'est la troisième ville du Québec par la population et la première par son industrie du papier : la Wayagamak, dont la principale usine occupe une île du Saint-Maurice, embauche chaque année des centaines d'ouvriers depuis 1910.

Après l'incendie de 1908, qui détruisit la vieille ville, Trois-Rivières avait secoué ses cendres et s'était rebâtie en quelques années. Les Trifluviens avaient à peine enlevé les déblais, qu'ils entrèrent dans une ère de prospérité qui n'allait prendre fin, comme presque partout ailleurs, qu'en 1930.

L'industrialisation de la région avait commencé tout au début du siècle par deux localités, très prospères elles aussi, Shawinigan et grand-mère. Exploitant le dénivellement de la rivière Saint-Maurice, la Shawinigan Water & Power fournissait alors de l'électricité non seulement à la Mauricie mais aux populations du bassin montréalais, ce qui fera dire à Albert Tessier que la région de Trois-Rivières doit à cette rivière « le miracle de l'eau devenue lumière, chaleur, force motrice, et prodiguant à deux millions d'êtres humains les bienfaits toujours renouvelés de l'énergie électrique[1] ».

[1] *Trois-Rivières 1535-1935,* Le Nouvelliste éditeur-imprimeur, 1935.

D'autres compagnies, à l'exemple de la Wayagamak, implantèrent des usines de pâte et papier au confluent du Saint-Maurice et du Saint-Laurent. La Canadian International Pulp and Paper y commence son exploitation en 1922 ; trois ans plus tard, ayant doublé sa production, elle fabrique plus de sept cents tonnes de papier par jour. À considérer ce chiffre, on se représente aisément la taille de l'entreprise, et l'on s'explique l'intense activité du port de Trois-Rivières, d'où péniches et caboteurs chargés de papier journal partent à destination des ports américains des Grands Lacs pour satisfaire la consommation quotidienne de plusieurs millions de lecteurs de journaux.

Sous ce rapport et toutes proportions gardées, les Trifluviens rendaient des points au reste du Canada : quatre journaux, dont le quotidien *Le Nouvelliste,* étaient publiés à Trois-Rivières et distribués dans toute la Mauricie. Outre *Le Nouvelliste,* il y avait *Le Bien public, La Chronique* et le *St. Maurice Valley Chronicle.* C'était beaucoup pour une ville de province dont la population était loin d'être aussi importante, par exemple, que celle de Hamilton, où ne paraissaient que deux quotidiens. Il est vrai que les abonnés du *St. Maurice Valley Chronicle* ne devaient pas se compter par dizaines de milliers dans une ville que ses habitants considéraient comme la plus française du monde. Dans la « cité » de La Violette, la population d'origine française comprenait plus de 95 % de l'ensemble des habitants, proportion plus élevée qu'à Paris, précisait-on avec fierté.

Il suffisait de se promener rue des Ursulines pour être frappé du caractère français de la ville. Encore de nos jours, quand on parcourt le port, quand on remonte certaines avenues ou que l'on traverse les places, on se défend mal contre le sentiment esthétique que vous inspire la vue d'un toit ancien ou d'une simple lucarne. Le style de plusieurs maisons, dans les années 1920 en tout cas, rappelait celui d'un gros bourg de Normandie ou de Bretagne au XVIIIe siècle. Le quartier le plus historique et peut-être le plus pittoresque, le Platon, avait brûlé ; il restait toutefois bien des immeubles intéressants, et bien des rues n'avaient rien à envier à celles de Québec.

La vie urbaine exerçait alors sur les paysans et les villageois un attrait qui n'a diminué qu'au cours des dernières années, lorsque beaucoup de citadins, nerveux et surmenés, commencèrent à s'éprendre de la campagne. Mais en 1920, souvenons-nous en, l'automobile était un bienfait, non un problème ; on parlait peu de la pollution de l'air, bien qu'à Trois-Rivières on eût eu lieu de s'en aviser, car la fumée des cheminées d'usine y avait, c'est le moins qu'on puisse dire, quelque chose d'empoisonnant ; les gens s'habituaient néanmoins à ces odeurs.

Même pendant la crise économique de 1929 à 1935, l'industrie papetière fit des progrès dans la capitale de la Mauricie ; elle ne cessa de s'y développer de 1934 à 1954. Cette année-là, si l'on tient compte de l'usine du Cap-de-la-Madeleine, cette industrie trifluvienne produisit jusqu'à 2 225 tonnes de papier par jour. « L'agglomération Trois-Rivières-Cap devient ainsi, écrivait Yvon Thériault, le plus puissant des centres papetiers du monde[2]. »

[2] *Trois-Rivières, ville de reflet,* Éditions du Bien public, Trois-Rivières, 1954.

La prospérité de ce centre industriel, dont la population tripla en l'espace d'une génération, n'était pas seulement attribuable à la transformation du bois en papier, elle l'était aussi, quoique dans une mesure moindre, à de nombreuses entreprises commerciales. Le Canadien français, doué pour le commerce, s'y est souvent enrichi. Parallèlement à la révolution industrielle, qui avait commencé à transformer l'économie de la province entre la fin du siècle dernier et le début de la Première Guerre mondiale, une mentalité des plus favorables à toutes les formes de négoce s'était développée dans les villages comme dans les villes. Le nombre des collèges commerciaux dépassait largement celui des collèges classiques : chaque localité d'une certaine importance, comme Sorel, Longueuil, Saint-Hyacinthe, avait le sien ; d'ailleurs, dans plus d'un collège classique le programme d'études comprenait deux divisions : les humanités d'une part, et d'autre part un « cours commercial » complet. Il n'est donc pas tout à fait juste d'affirmer que les Canadiens français, indifférents à leur destin économique, négligeant des carrières telles que le génie civil, l'industrie ou la finance, se ruèrent sur les professions libérales au détriment des affaires, qu'ils auraient abandonnées à l'élément anglais. La vérité est plus simple : nos pères furent d'abord des artisans, puis ils cultivèrent la terre avant de devenir des ouvriers ou des commerçants.

Trois-Rivières attira donc beaucoup de ruraux ; et il est vraisemblable que les Dubé aient obéi à ce mouvement général.

Alice Lévesque avait décidé que le déménagement s'effectuerait avant la rentrée, afin que les enfants ne perdent pas de temps dans leurs études.

On mit Rodolphe au séminaire. Il avait eu quinze ans à la fin de mai.

En 1920, le Séminaire de Trois-Rivières avait déjà une tradition et de nombreux anciens, puisqu'on avait célébré les « noces d'argent » de cette respectable maison en 1885, en évoquant les travaux de son fondateur, monseigneur Laflèche. Ce collège avait également une réputation méritée de rigueur intellectuelle et plus encore de rigueur tout court ; la discipline y était dure et le chapitre des mœurs en était peut-être le plus important : « Tout élève qui se présente pour être admis doit avoir un certificat de moralité satisfaisant. » Telle était une des quinze conditions d'admissibilité. En outre, comme dans toutes les maisons d'enseignement de l'époque, on exigeait des élèves, en plus d'une obéissance et d'une soumission sans réplique, un esprit de travail qui donnait lieu à cette émulation tant décriée dans la suite par les éducateurs de la nouvelle vague et par les adeptes de la psychologie du laissez-faire.

Rodolphe Dubé ne fut pas pour autant meilleur élève au Séminaire de Trois-Rivières qu'il ne l'avait été à Sainte-Anne. Et lorsque, bien des années après en être sorti, le philosophe se souvenait du séminaire, il ne prenait à ce souvenir qu'un plaisir médiocre, contrairement à l'adage : *quae fuit durum pati, meminisse dulce est.* Bref, l'adolescent travaillait peu, ses notes n'avaient rien de reluisant. Mais il lisait beaucoup. D'autre part, ce fut à Trois-Rivières qu'il découvrit les sports, notamment le *baseball,* que l'on pratiquait intensément au séminaire, « le seul sport, écrira-t-il cinquante ans plus tard, dans lequel je devais exceller ». Il songea même à devenir un professionnel de ce jeu mais dut renoncer à ce projet qui déplaisait à sa mère. Il jouait aussi au hockey, aux quilles, au football et au tennis. Il fit même l'expérience de la boxe. Il la racontera non sans grâce et avec une grande simplicité.

« La première aventure de « gros bras » imprudents serait bien à mon débit ; en effet, dans ma jeunesse folle, j'ai pratiqué, avec des amis beaucoup plus forts et beaucoup plus grands que je ne l'étais, une boxe dans laquelle ils se contentaient de m'effleurer, étant donné la différence de poids. Un bon jour toutefois, j'entrai dans l'inconnu de la boxe. J'étais allé assister à un combat amical dans un quartier assez loin du centre de Trois-Rivières. Je devais avoir quinze ans et je me trouvais dans ce quartier assez éloigné de chez moi pour que mes parents, qui n'en savaient rien, ne soient pas témoins de mes exploits. Après quelques petits combats, un garçon très sympathique m'offrit de boxer contre lui. Alors, ne connaissant pas à l'époque qu'une différence de poids est un handicap sérieux, je mis les gants contre mon *challenger ;* dès que le gong eut sonné, je fonçai sur lui, et comme j'étais très vif, pendant les deux premiers *rounds* je donnai l'impression de savoir un peu boxer. À la fin, ce brave garçon qui commençait à se sentir agacé par mes coups d'épingle, m'adressa en plein sur le nez un direct qui m'envoya non seulement dans les cordes mais aussi dans l'autre monde[3]. »

[3] *L'Information médicale,* 2 octobre 1979, « Les Matamores et les gros bras », p. 15.

Il connut pendant longtemps cette exaltation que donne à l'homme l'exercice de son corps. En effet, partout où il vécut, en France comme au Canada, il continua jusqu'après la cinquantaine à jouer au tennis, à pratiquer le plongeon ou à faire des marches de vingt kilomètres. Jeune professeur, il s'adonnait au ski sur les pentes du mont Royal. Il ne se contentait pas de faire du ski de fond. Il pratiquait le saut, mais avec « les jambes de fer d'un joueur de hockey ». Les résultats auraient pu être catastrophiques. « Je me souviens, raconte-t-il, qu'en compagnie de mon ami, le regretté Roger Vigneau, nous sautions sur le mont Royal dans une sorte d'entonnoir naturel dont la piste d'arrivée se situait entre deux arbres[4]. »

[4] *L'Information médicale,* 3 juin 1975. Roger Vigneau, réalisateur d'émissions musicales à Radio-Canada, mourut accidentellement. Tombé de cheval, il fut piétiné à mort par sa monture.

L'élève Dubé faisait donc beaucoup de sport pendant les récréations, et quand il s'agissait d'étudier, il lisait. Heureuse ment, sa vive intelligence compensait les effets de sa paresse, si bien que ses notes étaient suffisantes au bout du compte ; autrement, on l'aurait chassé.

La lecture ne lui prend quand même pas tout son temps, dont il consacre une partie à écrire des poèmes.

Il publie ses premiers essais poétiques dans *Le Bien public* sous le pseudonyme de Jean Caisse, vers 1923. Ce sont des vers humoristiques dirigés contre un condisciple, avec qui il s'escrime par la suite dans le même journal, sous d'autres pseudonymes. À ces premiers essais succèdent des poèmes sentimentaux signés Coulomb de Villiers. Parmi les écrits qu'il n'osa publier, et qui furent de la période 1920 à 1925, figurait une pièce de théâtre sur Dollard des Ormeaux ; ce drame est perdu comme sont perdus la plupart des poèmes inédits de cette époque. En 1925 ou 1926, quelque temps après son entrée chez les jésuites, il fut contraint de détruire les poèmes qu'il avait donnés à sa mère. Il le fit à la demande du père maître des novices, qui avait entendu dire que le jeune homme était poète. Rodolphe écrivit donc à sa mère pour lui réclamer ses vers, et elle les lui rendit sans se douter du sort qu'on leur réservait. Quand il les eut reçus, on lui ordonna de les détruire. Le novice obéit, « le cœur un peu serré ». Hertel a évoqué cet épisode dans une émission télévisée de la série « Propos et confidences », en 1976, émission réalisée par Jean Faucher, et dans un entretien avec Raymond Fafard, l'année suivante, entretien qu'il accordait à cet ami pour le compte de la revue *Forces* (3e trimestre 1977, no 40, p. 31 à 41).

Rodolphe Dubé adopta le pseudonyme de François Hertel au début des années 1930. Son premier recueil de poèmes, *Les Voix de mon rêve,* publié en 1934, à Montréal, aux Éditions Albert-Lévesque, officialisait en quelque sorte ce nom de plume, qui est celui d'un personnage historique. Fils de Jacques Hertel, premier colon à s'établir à Trois-Rivières, François Hertel fut fait prisonnier par les Iroquois, qui le torturèrent en 1661. Il semble qu'il ne se soit pas trop mal tiré de cette dangereuse situation, puisqu'il fit dans la suite une carrière militaire assez brillante. Le poète dédia *Les Voix de mon rêve* à la ville de Trois-Rivières, à l'occasion du tricentenaire de sa fondation.

Dans les années 1920, la famille Dubé menait l'existence besogneuse de la grande majorité des Canadiens, en dépit de la prospérité industrielle que nous avons signalée. Car l'époque, éprouvée par l'avilissement du numéraire résultant de l'inflation (le prix du beurre atteignit alors la somme inouïe d'un dollar la livre), était particulièrement pénible pour les familles d'ouvriers. On arrivait à boucler en économisant sur tout. On se privait de beaucoup de choses et l'on trimait toute la journée. Les rares chômeurs de ce temps-là en étaient vite réduits à la mendicité, car ils ne pouvaient compter sur la sécurité sociale, à peu près inexistante. Le nombre des emplois allait bientôt commencer à diminuer, les anciens combattants ayant envahi plusieurs secteurs de la fonction publique. Mais, même si la main-d'œuvre se faisait moins rare que pendant la guerre, le chômage était loin d'être la plaie sociale qu'il deviendrait dix ans plus tard. Quand, par le sou venir, on remonte à ces temps d'insouciance, on se les représente comme les plus prospères de l'histoire contemporaine, ce qui ne signifie pas que les petites gens en aient pris à leur aise. La majorité s'échinait. Joseph Dubé, bien qu'ancien combattant, ne fut pas fonctionnaire. Après son retour au pays, il trouva un emploi aux chantiers maritimes de la Tide water, puis à la Wayagamak. Ses fils contribuèrent à l'occasion au revenu familial, dans une mesure extrêmement modeste : il leur arrivait de travailler pendant les vacances. Dès 1918, René et Raymond avaient participé à la récolte des légumes à Sainte-Anne, tandis que Rodolphe était chez un de ses oncles à Rivière-Ouelle. L'épisode coïncide probablement avec la fermeture du collège de Sainte-Anne pendant la grippe espagnole. À Trois-Rivières, Rodolphe ne fut pas dispensé du labeur commun. Sa première expérience à cet égard fut celle d'un ouvrier agricole. On l'avait envoyé chez des cultivateurs de la région. Il ne resta chez eux que trois semaines. Il s'y était bien ennuyé et il avait failli s'emporter une jambe en maniant une hache. Il travailla ensuite en usine. Il a évoqué ces « travaux de vacances » dans des pages pittoresques, écrites visiblement avec beaucoup de plaisir, et qu'on trouve dans *Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge.*

L'argent que les fils Dubé gagnaient durant les vacances leur servait, à la rentrée, à l'achat de vêtements et de livres. Mais on avait beau peiner, la situation financière de la famille ne s'améliorait que très lentement.

Au cours d'un entretien que j'eus avec René Dubé à Trois-Rivières, en octobre 1975, il exprima l'avis que la pauvreté du milieu familial fut une des raisons pour lesquelles Rodolphe entra chez les Jésuites. Cette opinion d'un homme qui a pu observer de près les attitudes et les réactions d'un frère mérite examen.

Rodolphe a vingt ans à sa sortie du séminaire. Ses frères et sœurs, trop jeunes encore pour subvenir à tous leurs besoins, demeurent une lourde charge pour les parents. L'argent de poche que René et Raymond gagnent çà et là ne pèse pas lourd dans la balance. Les parents ne pourraient certainement pas, sans recourir à des emprunts ruineux, assumer financièrement les trois ou quatre années d'université que l'aîné ferait normalement à Laval. Cet aspect de la réalité ne saurait échapper à Rodolphe. Il sait qu'en se faisant religieux il allégerait singulièrement le fardeau financier de ses parents.

René avait dû raisonner de cette manière pour se former l'opinion que nous savons, et son raisonnement ainsi que les conséquences qu'on peut en tirer ne sont pas mauvais ; sont-ils inattaquables pour autant ? On peut à mon avis réfuter l'argument de René en tenant compte de facteurs psychologiques, qui l'emportent en l'occurrence sur les motifs d'ordre financier. Car si en 1925, pour un jeune homme pauvre qui a fait ses humanités, la vie religieuse peut être, outre un refuge contre l'avenir incertain, une façon de résoudre immédiatement des difficultés dues à l'impécuniosité, en somme le moyen le plus simple de ne plus vivre aux crochets de sa famille, ce n'est pas forcément le meilleur, et Rodolphe le sait fort bien, lui qui est d'un naturel débrouillard et entreprenant. Un être à la fois intelligent et volontaire aime exercer ses facultés sur les vrais problèmes et non sur des solutions toutes faites. Les professions libérales, il est vrai, sont déjà encombrées. D'autre part, les jeunes gens qui ont terminé le « cours classique » ne cherchent pas de travail dans le commerce ou l'industrie, parce que leur formation ne les oriente pas vers ces domaines. Il reste quand même l'enseignement, où les places ne manquent pas pour celui qui possède un baccalauréat ès arts. Il reste le journalisme, carrière méprisée des bourgeois, mais qui doit tenter un garçon qui a des idées. Bref, si au moment de choisir une carrière, Rodolphe Dubé ne pouvait pas ne pas songer à la situation de ses proches et aux dépenses considérables qu'entraîneraient quatre années d'université, ces raisons d'ordre économique ne peuvent pas avoir été déterminantes dans la résolution qu'il prit, en 1925, de se faire religieux. Il aurait pu dès cette année-là exercer un métier, devenir enseignant ou être embauché dans un journal.

Je persiste donc à croire que son choix fut le résultat d'une crise intérieure. Nous savons qu'il interpréta lui-même cette crise, dans la suite, comme une sorte de malentendu où il aurait confondu la vocation religieuse avec le désir de se dévouer à l'enseignement de la jeunesse. De fait, après avoir perdu la foi en 1922 ou 1923, il la retrouve deux ans plus tard, pendant la « retraite des finissants », ou plutôt il croit l'avoir retrouvée. Sa conversion explique non seulement le pas décisif de l'été 1925 qui surprend tout le monde y compris la famille, comme nous l'avons dit, mais encore elle est, par le « retour sur soi » qu'elle implique, le signe de la future orientation spirituelle du jeune homme. Autrement dit, se convertir équivalait pour lui à faire le point en matière religieuse. Il fera de nouveau le point en 1943, quand il quittera les Jésuites, puis en 1948, une fois que, sûr de ne plus croire à la religion chrétienne, il aura décidé de s'en retirer complètement. Il rompra du reste sans éclat, en cherchant à éviter le scandale et en se conformant à toutes les règles prescrites dans les circonstances. Comme il avait fait au collège l'expérience de la conversion, il en a toujours admis par la suite la possibilité, sinon pour lui-même du moins pour les autres, ainsi que le prouve une de ses boutades les plus souvent citées : « Il est beaucoup plus grave de perdre le goût que perdre la foi, car la foi, on peut la retrouver. »

Donc, grâce à la pratique intensive des sports, Rodolphe Dubé fut un adolescent souple, fort, plein d'endurance, et qui fonçait comme un tank. Ses condisciples et ses camarades de jeu l'appelaient « tauraille », mot dialectal dont l'origine tombe sous le sens.

Il jouait aux quilles le plus souvent avec son frère René. Ils firent ensemble les quatre cents coups. Leur mère les avait inscrits à un cours du soir où ils devaient étudier la technique du télégraphe. Il leur arriva plus d'une fois d'y briller par leur absence. Ils aimaient mieux courir dans la rue qu'étudier. Seulement, ils faisaient toujours en sorte de rentrer assez tôt afin d'éviter les questions de leur mère.

Rodolphe se lia davantage avec Raymond, à mesure que les années passèrent. Néanmoins, dès son premier retour au Canada, en 1966, et presque toutes les fois qu'il y revint, il rendit visite à René. Ce dernier ne quitta qu'à la fin de sa vie la ville de Trois-Rivières et sa région. Il avait été comptable dans une entreprise de bois à Saint-Jacques-des-Piles, puis copropriétaire de l'hôtel Windsor, de Trois-Rivières. Il fut un de ceux que la « vocation soudaine » de Rodolphe surprit le plus.

Le jeune Dubé trouva sans doute bien pénible la discipline du collège, quoique sa répugnance à cet égard ne l'empêchât jamais de reconnaître la valeur et la compétence de ses maîtres. Il eut notamment pour professeurs, au séminaire, Hector Marcotte, qui mourut nonagénaire en 1978, et Joseph Gélinas, prêtre austère, qui fut son directeur de conscience. Hertel a toujours eu de l'admiration pour l'abbé Gélinas. « C'est même à cause de lui, affirme-t-il dans ses *Souvenirs,* que je commençai d'écrire sous le nom de François Hertel. Il signait Jacques Hertel des articles sur des problèmes d'histoire du Canada (...). Le considérant un peu comme le père de mon esprit (...), j'avais choisi de porter, en littérature, le prénom du fils du célèbre coureur des bois de Trois-Rivières au temps de Laviolette. ».

À l'époque où l'abbé Gélinas était professeur au séminaire, Albert Tessier y était préfet des études.

Un autre prêtre pour qui Hertel eut plus que de l'estime, et dont il parlait souvent, fut Camille Mercier, cousin de son père. Ce religieux n'était pas professeur à Trois-Rivières mais à Sainte-Anne, au moment où Rodolphe commençait ses humanités. C'était un homme d'une ouverture d'esprit remarquable, et qui favorisa le développement intellectuel du collégien en lui permettant de venir lire régulièrement dans sa chambre, sans aller toutefois jusqu'à lui prêter *La Philosophie dans le boudoir,* mais en fermant les yeux sur *Vingt ans après* et peut-être même sur *Madame Bovary.*

Si l'élève Dubé eut de bons maîtres au séminaire, il s'y fit également de bons amis parmi ses condisciples. Ses amis les plus intimes furent Hormidas Gariépy, Jules Provencher et Maurice Bourbeau. Ils s'orientèrent vers le droit et se retrouvèrent naturellement dans la magistrature.

Après quelque temps passé rue Saint-François-Xavier, les Dubé emménagèrent rue La Violette. Ainsi ils se trouvaient habiter un quartier bourgeois, un des plus huppés de la ville, bien que leur condition fût celle de petits bourgeois.

La société trifluvienne se composait de classes bien caractérisées, vu le cercle restreint où s'exerçait leur influence. Dans une ville de province, la vie sociale s'organise en général plus solidement que dans une métropole, et il est moins facile de la perturber. À Trois-Rivières, les masses laborieuses dépendaient étroitement, pour leur subsistance, d'une bourgeoisie à l'aise constituée d'industriels et de gros marchands. Et cette bourgeoisie, qui comprenait aussi les membres des professions libérales, dépendait à son tour, non pas économiquement mais idéologiquement pour ainsi dire, de la véritable classe dirigeante d'alors, le clergé, sorte d'aristocratie très souple, quoique fortement hiérarchisée, et s'accommodant fort bien des institutions démocratiques. Ouverte vers le haut, d'où lui venait la lumière, cette classe moyenne (ou si l'on veut ce tiers-état très conservateur) était fermée par le bas. Et non seulement il n'y avait pas de contact humain entre la classe possédante et les classes laborieuses, mais encore le milieu bourgeois formait des cercles plus ou moins étanches, où l'on n'entrait pas facilement. Inutile d'ajouter que les Dubé, vu leur condition modeste, ne participaient pas à la vie mondaine.

Parmi les grandes familles qui donnaient le ton à la ville, ou qui faisaient parler d'elles, il y avait celle du juge Duplessis, dont le fils, Maurice, avocat brillant et chef du parti conservateur au début des années 1930, puis fondateur de l'Union nationale, allait gouverner le Québec pendant presque une génération. La famille Dubé ne fut probablement jamais mise en relations avec les Duplessis du vivant de Joseph Dubé qui, en tant que vieux libéral, ne devait pas frayer avec les conservateurs. Mais quelques années après la deuxième victoire électorale de Duplessis, survenue en 1944, François Hertel le rencontra à Trois-Rivières. Le premier ministre avait demandé à l'écrivain de venir le voir pour parler éducation. À ce moment, Hertel songeait peut-être à officialiser son « université libre », projet qu'il caressa longtemps et qui d'ailleurs avait déjà pris forme à Montréal [5]. Seulement, même s'il « faisait manger les évêques dans sa main », Duplessis ne pouvait autoriser un « enseignement libre » dans la province sans se mettre à dos la hiérarchie, qui dirigeait l'enseignement officiel ; pareille manœuvre aurait été pour lui extrêmement dangereuse au point de vue électoral. Hertel prit position dans la suite, à quelques reprises, contre la politique de Duplessis, notamment au sujet de la grève d'Asbestos. L'homme d'État ne sembla pas cependant lui en garder rancune, puisque, au témoignage de Hertel lui-même, il acheta personnellement à l'écrivain alors installé à Paris une quantité considérable de volumes ; l'affaire fut traitée à Trois-Rivières par Raymond Dubé.

On pourrait croire qu'en raison de son socialisme officiel et de son adhésion, du moins de cœur, à la C.C.F., François Hertel jugeait sévèrement Maurice Duplessis qui, malgré ses qualités d'homme d'État, a presque toujours incarné la réaction aux yeux des libéraux progressistes et des socialistes. L'éducateur, bien sûr, n'a jamais eu d'excès de tendresse pour le premier ministre de la province. Il lui reconnaissait toutefois un sens politique exceptionnel se manifestant par une singulière aptitude à deviner l'adversaire, à pénétrer ses desseins et à les prévenir ; il lui trouvait également du bon sens, du juge ment et beaucoup d'esprit. Il goûtait moins, cependant, cette espèce de démagogie qui aurait consisté, chez l'homme d'État, à négliger consciemment la correction de la langue, la qualité de l'expression, quand il s'adressait aux masses. « J'ai connu dans ma jeunesse le juge Duplessis, le père de Maurice, écrivait-il dans *L'Information médicale* du 16 janvier 1973. C'était un vieux monsieur très distingué, qui s'exprimait fort bien. Maurice lui-même, lorsqu'il était un avocat, dans la trentaine, était loin de parler aussi mal qu'il le fit lorsqu'il fut devenu premier ministre. »

Dans cette ville où la vie sociale est compartimentée, où la grande question à l'ordre du jour est le train des affaires, lesquelles dépendent, on l'a vu, de l'industrie du bois, et aussi du commerce de la quincaillerie, de la chaussure, de la fabrication des chemises et de la vente des cercueils, peu d'événements se produisent qui retiennent l'attention de l'élève Rodolphe Dubé, plutôt moyen en classe mais excellent sur le terrain de sports. Pour ce garçon qui, à dix-sept ou dix-huit ans, aurait besoin de contact féminin, le *baseball* et la pratique de plusieurs autres sports constituent l'exutoire rêvé. Il n'est évidemment pas insensible à l'attrait du sexe opposé. Il doit toutefois se contenter de regarder les jeunes filles, car comme collégien il lui est interdit de leur parler. Interrogé sur ce point cinquante ans plus tard, il déclare à un reporter que l'atmosphère du collège, entre 1915 et 1925, était « effrayante ». Défense, donc, de parler aux jeunes filles. Le rhétoricien se console en écrivant des poèmes. Peut-être correspond-il aussi clandestinement avec une certaine Alice, qu'il aurait connue pendant son adolescence. Il sentira bientôt le besoin de se discipliner. Son directeur de conscience, l'abbé Gélinas, lui souligne la nécessité de la discipline. On ne peut douter que ce prêtre austère se soit réjoui d'apprendre quel choix avait fait l'élève, à la suite de la retraite qui fut pour lui l'occasion d'une conversion. D'un autre côté, rien encore ne permet de croire que l'abbé Gélinas, en dépit de son ascendant sur Rodolphe, ait eu une influence déterminante sur la décision de ce dernier d'entrer chez les Jésuites. Il est certain cependant que le directeur spirituel a accueilli cette décision avec joie, car il voyait dans ce choix le moyen pour le jeune homme de se donner une discipline intellectuelle et morale.

L'abbé Gélinas s'occupait d'histoire. Nous savons déjà qu'il écrivait dans les journaux sur des problèmes précis d'histoire du Canada. Il était nationaliste comme on pouvait l'être au Québec en 1925, donc dans la foulée d'Henri Bourassa et de Lionel Groulx. L'abbé Gélinas n'aimait pas les Anglais, conquérants du Canada. A-t-il jamais réussi à faire partager ce sentiment à son élève ? Il semble bien que non. Hertel fut nationaliste, cela est incontestable ; il le fut dans sa jeunesse, notamment dans ses premières œuvres, où éclate en phrases bien senties son amour du Canada français et de la France ; mais il ne détestait pas les Anglais. S'il fut le premier de nos écrivains, à ma connaissance, à prévoir la transformation politique du Canada, par suite de tensions dues au séparatisme et à certaines nécessités économiques, l'évolution de sa pensée politique comprend plusieurs étapes dont les dernières dépasseront largement le nationalisme tel que le concevaient les Groulx et Gélinas. Aussi est-il permis de conclure que ce dernier n'exerça qu'une action bien relative sur la pensée politique de François Hertel.

Au cours de l'été 1925, la politique n'est pas le premier souci de Rodolphe Dubé, qui vient de terminer ses études classiques. Il songe sérieusement à son avenir. Il a décidé de se consacrer à Dieu, à la plus grande gloire de Dieu, à la suite d'une crise religieuse qui fut le résultat de doutes perpétuels en matière de foi, et aussi de scrupules vraisemblablement attribuables à l'« atmosphère effrayante » du séminaire, relativement aux mœurs. La perspective de la damnation l'aurait elle effrayé vraiment? Chose certaine, la peur de la peine éternelle aurait singulièrement reculé chez lui si jamais il l'avait éprouvée, car sa conversion toute récente a résolu sa crise religieuse. Provisoirement, bien sûr. Il lui reste maintenant tout à faire dans le domaine spirituel. Tout. La sanctification est une épreuve de taille – quelque chose comme la conquête de l'Everest. Le chemin de la perfection morale est long, hérissé de chicanes, d'obstacles de tous genres : le sommet n'est rien en soi, « c'est la pente qui est difficile ». L'élève de philo a résolu de s'y engager. Il ne se fait pas illusion sur ses forces : à cet âge on commence à se connaître quand on est intelligent et porté à la réflexion. Doué d'une volonté capable de forcer tous les passages, il s'apprête à foncer dans la vie comme sur un terrain de jeu.

Le moment est venu de nous demander quelle idée le futur philosophe se fait de Dieu lorsqu'il va renoncer au monde. Il croit, n'en doutons point, à un Dieu personnel, mais à un Dieu déjà libéré de l'anthropomorphisme élémentaire, lot du commun, à un Dieu dépouillé de ces images enfantines et de ces représentations de bonne femme qui lui donnent un visage et lui attribuent des réactions psychologiques. La foi que le futur jésuite a retrouvée pendant sa retraite n'est pas celle du charbonnier. C'est une foi éclairée, qui ne demande qu'à l'être davantage par des études approfondies. Si les deux années de philosophie qu'il vient de faire sous la direction de l'abbé Marcotte ne sont tout au plus qu'une introduction à la métaphysique et à la théodicée, qu'une préparation très sommaire à la théologie, il a suffisamment de notions sur l'acte pur pour comprendre que l'attribut le moins faux qu'on puisse supposer à l'Être suprême, c'est l'éternité. Sa vision du monde extérieur et intérieur, sa vision du tout, si l'on veut, commence dès ce moment à se former et peut-être même à se formuler. Il est à peu près certain que son esprit de jeune philosophe admet la création comme un effet de la volonté de Dieu ; la création est d'ailleurs un dogme : c'est un mystère, mais ce n'en est pas moins une vérité du *Credo.* L'éternité, qui n'est pour le physicien qu'application de la notion d'infini au temps, mais qui, pour le philosophe, serait plutôt absence de temps ou permanence absolue, l'éternité dut séduire dès ce moment l'esprit spéculatif du jeune Dubé. L'éternité ne sera-t-elle pas un jour l'idée centrale de son monisme cosmologique ? En supposant cette qualité tant à la matière qu'à l'esprit, François Hertel pourra se représenter logiquement l'*espritmatière* et en faire à ses yeux le seul absolu possible, le seul être véritablement transcendant, mais inexplicable, devant lequel la raison humaine doit s'incliner.

Pour fixer dès à présent l'idée du lecteur sur la pensée de François Hertel, il serait peut-être utile de donner ici une première définition de sa philosophie.

La philosophie, plus précisément la métaphysique hertélienne se présente comme un monisme ontologique bipolaire (Esprit/Matière) dont le centre est occupé par la notion d'infini. Le philosophe refusera toujours de s'engager dans de longues explications logiques pour justifier ce système de pensées. C'est qu'il craindra toujours de s'enfermer dans un cercle. Il n'est pas de la lignée de Kant ou de Spinoza, il est plutôt de celle de Platon pour ce qui est de la méthode. Lorsqu'on aura publié tous ses écrits, y compris sa correspondance, on pourra se faire une idée beaucoup plus juste de son évolution philosophique depuis la fin de ses études au séminaire jusqu'à la publication de *Vers une sagesse* et des opuscules qui précisent sa pensée en matière de métaphysique et de théologie, au cours des années 1960. Pour l'instant, nous pouvons discerner chez lui, à travers son éclectisme, la diversité d'un fonds philosophique venu du thomisme d'une part et d'un paganisme naturel d'autre part, points d'appui du monisme qui résultera de ses réflexions sur l'univers et sur Dieu.

À sa sortie du collège, il a des idées dont il peut à loisir discuter, critiquer la valeur, bien que ce ne soient pas des idées arrêtées ; elles ne sont certainement pas définitives. Sa métaphysique, consciemment ou non, se constitue peu à peu. Quant à sa morale, nous avons vu qu'elle s'inspire, ou plutôt qu'elle va s'inspirer de la maxime : « Obéis à tes instincts profonds. » Voilà du moins pour la théorie, qui se développera en fonction de l'optimisme volontaire. En fait, la morale hertélienne commence à s'élaborer au collège, par ce besoin quotidien et ce goût de l'exercice physique ; c'est une morale matérialiste en apparence, par l'importance accordée au corps, à la santé, à l'exaltation de la force et surtout de la souplesse ; cette morale est en réalité une ascèse : on sait quel effort elle réclame de l'individu, se rapprochant de la sorte de l'idéal gréco-romain, de la morale de Montherlant.

Ainsi, après une longue réflexion sur son avenir, du moins sur le sens qu'il entend lui donner, le jeune homme se prépare à quitter sa famille. Il fait le point de ses rapports avec les siens. Ses sentiments envers son père se teintent maintenant d'une plus grande compréhension. Il le juge moins sévèrement que pendant son enfance et son adolescence. Sans lui échapper, l'indifférence de son père en matière religieuse lui apparaît (on peut en tout cas le présumer) comme provisoire : n'y a-t-il pas toutes les chances pour que cet homme foncièrement bon, généreux, dévoué, finisse par s'amender? Cette âme si singulière et si riche n'est pas destinée à l'impénitence finale. Dieu aura pitié d'elle. C'est pour quoi il faut prier pour Joseph. L'influence de la prière de ses proches sur sa conduite ne peut être que salutaire. Rodolphe, qui n'aime pas l'oraison, devra s'y contraindre, car la vie qu'il vient de choisir, la vie spirituelle, la vie intérieure, est centrée sur la soumission de la créature à son créateur, et cette attitude d'humilité s'exprime quotidiennement par des paroles d'adoration, de reconnaissance ou de supplication qui sont les formes habituelles de la prière. Il n'est pas sans savoir que les exercices spirituels de saint Ignace prescrivent l'élévation de l'âme vers Dieu par l'imitation constante de l'humilité du Christ et des autres vertus du fils de l'homme.

Ses rapports avec sa mère sont excellents. Il n'en fut pas toujours ainsi. Rodolphe aimait bien la discussion, Alice également. L'enfant n'était pas toujours soumis ; il y avait peut être chez lui un rebelle, dont l'attitude pouvait à certains moments inquiéter la mère. Mais ils ont fait la paix depuis assez longtemps. Alice admire son fils aîné, qui veut désormais servir Dieu et nul autre que Dieu, quoiqu'elle ne com prenne rien à une vocation si soudaine. Elle a reçu avec joie les poèmes sentimentaux ou « légers » dont il lui a fait présent. D'ailleurs, elle ne voit pas dans ce don du jeune poète un renoncement à l'art. Si Rodolphe a rompu manifestement avec la poésie profane, le culte de la poésie religieuse, qui n'est après tout qu'une forme de lyrisme, ne lui est pas interdit : illustré par Corneille et Racine, ce genre difficile, qui n'est encore pour lui qu'une « terre en friche », ne lui appartient-il pas de le cultiver? Qui s'y opposerait? Alice pense même que loin d'étouffer l'inspiration, les études prolongées que font les Jésuites qui se destinent à la prédication ou à l'enseignement ne peuvent que favoriser le développement du talent littéraire. La contribution de la Société de Jésus aux sciences et aux lettres lui donne raison. Et là-dessus, Rodolphe partage sûrement l'opinion de sa mère.

Il doit aussi prendre congé de ses frères et sœurs. Le temps des parties de quilles avec René est donc révolu, et les entretiens avec Raymond qui, sorti de l'adolescence, songe à son tour à la vie religieuse, sont terminés. Raymond fit effectivement un stage dans un collège de religieux, mais il ne fut pas long à s'apercevoir qu'il n'avait pas la vocation. Ce journaliste de talent, esprit libéral, a mené une vie active jusqu'à sa retraite et même après. Il a épousé Pierrette Lacasse, qui venait d'une famille de l'Abitibi.

Rodolphe a vu grandir Germaine et Isabelle. Il a de l'affection pour l'une et l'autre. Germaine, élève studieuse, rêve de se consacrer à l'enseignement, à l'exemple de sa mère. Isabelle n'est encore qu'une adolescente. Rodolphe restera lié avec les deux, il leur écrira, s'intéressera à leurs projets. Après le mariage d'Isabelle, il lui fera des visites, séjournera chez elle, à Montréal, et se plaira en compagnie de son beau-frère, Robert Poirier. Il n'est toutefois pas sentimental. Et au moment de quitter sa famille, il n'éprouve peut-être pas très fortement cette sensation d'arrachement à son milieu. Ne s'éloignera-t-il pas à regret de cette jolie ville aux avenues ombragées, cette ville où vivent d'anciens condisciples, ses amis, et où s'est développé chez lui, en même temps qu'un certain besoin d'absolu, le sentiment national, ce désir de s'affirmer en tant qu'expression vivante d'une volonté collective? Ne regrettera-t-il pas ces rues familières aux noms évocateurs, aux patronymes de héros et d'héroïnes qui façonnèrent le vrai visage du Canada français? *Religioni et patriæ :* cette devise était en usage au séminaire. Ces deux mots dont le sens s'est approfondi dans son esprit, avec les années, comment les oublierait-il? Ils forment le tissu de ce microcosme de vie française que constitue Trois-Rivières depuis sa fondation. En effet, il se souviendra de la jolie ville dans *L'Épopée trifluvienne,* recueil de seize sonnets inspirés des grandes dates de notre histoire : « L'arrivée de Laviolette », « Capitanal », « La Vérendrye », *etc.,* ainsi que dans *Les Voix de mon rêve.* Il est permis de croire, cependant, qu'il ne l'a pas quittée à regret en 1925, ou qu'à tout le moins il s'en est détaché assez tôt. Nous l'avons déjà dit, parce que lui-même nous l'avait affirmé, il y est demeuré « relativement peu attaché ». Évidemment, il ne pouvait prévoir, à l'âge de vingt ans, qu'il voyagerait au Canada et dans le monde entier, et qu'après de longs séjours à Montréal et à Québec, puis de nouveau à Montréal, il se fixerait un jour à Paris, la seule ville qu'il ait jamais aimée vraiment, la seule qu'il aima d'amour et dont il chanta l'air et la beauté dans *Mes Naufrages* et autres poèmes bien sentis.

Futur prêtre, Rodolphe Dubé fait donc le point avant de prendre un départ qui, cette fois, n'aura de sportif que la gratuité, le désintéressement du geste. L'esprit d'émulation n'a rien à voir ici. Son âme, certes, trouvera son compte dans cette vie nouvelle, elle y trouvera même son intérêt, puisqu'il s'agit après tout de salut éternel. Mais, vue du dehors, sa décision d'embrasser le sacerdoce au bout d'un long itinéraire semé d'épreuves ne laisse pas d'étonner, et c'est pourquoi on l'interprète comme un acte inspiré mais gratuit. Chez un garçon de vingt ans, entièrement disponible, libre de choisir une carrière dans le monde entre dix qui s'offrent à son initiative, l'adhésion spontanée à une existence austère, où sa volonté sera broyée comme du froment, ne peut tenir que du pari. Aussi, après avoir regardé autour de soi, observé les siens, à qui son départ prochain est une manière de dire adieu, il regarde en soi et s'interroge.

Depuis sa conversion, la principale affaire de sa vie est de sauver son âme. Que sert à l'homme de gagner l'univers... ? Or, dans quelles conditions son salut s'opérera-t-il? On ne peut en cette matière délicate se fier aux autres que dans une mesure fort restreinte. La vie communautaire contribue indiscutablement à la perfection morale de chaque membre de la communauté ; mais, en dernière analyse, chacun reste le maître de sa destinée et doit répondre de ses actes devant Dieu seul. On vous donne la grâce ; elle est suffisante, c'est à vous d'en faire bon usage. Chez les Jésuites, on n'écrase pas le pécheur, qui peut se racheter autant de fois qu'il en aura le ferme propos, grâce au sang dont le Christ a fait don à l'humanité. La doctrine de la prédestination n'a pas la faveur des disciples de saint Ignace ; encore faut-il qu'ils fassent l'effort de s'amender et luttent contre la tentation, car les Jésuites, réputés laxistes, ne vont quand même pas jusqu'à nier l'existence du Malin. Quant à la règle, en dépit de sa rigueur elle n'est qu'un cadre commode à l'intérieur duquel se meut la conscience individuelle. Elle n'est en somme que la forme d'un texte qu'il appartient à chacun d'interpréter selon sa conscience guidée par la droite raison ainsi que par l'esprit de soumission et de dévouement. L'Ordre en tant que tel ne cherche pas à créer une impossible conscience collective et n'a jamais prétendu en établir l'existence (ce qui ne pourrait être tenté qu'en dépit du bon sens, la conscience étant par définition le propre de la personne, de l'individu). À ces conditions subjectives du salut personnel correspondent des conditions objectives. Elles sont au nombre de trois. Ce sont les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté que le postulant devra prononcer. On pourra le cas échéant le délier des deux premiers, mais le troisième est définitif, permanent, quelles que soient les circonstances – il est absolu comme le caractère sacerdotal. Rodolphe ne s'interroge donc pas seulement sur la vie en commun, qui lui fera une obligation de supporter les autres et de se rendre lui-même supportable, mais en outre sur son aptitude à observer ces vœux qui distinguent essentiellement l'état religieux régulier de tout autre état. Il sort à peine du séminaire, dont la discipline lui pesait ; il ne peut pas l'avoir oubliée, non plus que la difficulté qu'il éprouvait souvent à s'y soumettre. Il se sent toutefois capable d'observer le vœu d'obéissance, même s'il soupçonne ce qu'il lui en coûtera. Le vœu de pauvreté exige moins de sa part, l'oblige à moins d'efforts. Comment pourrait-on le rompre quand on a toujours été pauvre et qu'au surplus on est naturellement détaché des biens matériels? Il est remarquable que les esprits spéculatifs, en général, s'attachent assez peu à cette sorte de biens ; ils sont comme dépourvus du sens de la possession, contrairement aux esprits positifs, si rarement insensibles à la richesse. Il en va tout autrement du vœu de chasteté. Le philosophe reconnaîtra plus tard, spontanément du reste, qu'il ne lui fut pas toujours facile de rester chaste. Il avait en effet, comme on dit, du tempérament, et les charmes féminins ne le laissèrent jamais de glace ; tout indique cependant qu'il demeura fidèle à sa promesse d'être pur, non seulement durant ses dix-huit années dans le clergé régulier, mais durant plusieurs autres années encore, jusqu'à sa laïcisation. Si la pratique des sports lui a servi d'exutoire jusqu'à la fin de ses études au séminaire, les « exercices spirituels » lui auront permis par la suite de résister aux occasions qui, d'ailleurs, devaient être plutôt rares dans le milieu monastique. Autre observation au sujet de ses mœurs : on ne lui connaissait pas d'aventure et encore moins de liaison à Trois-Rivières. Son expérience de la femme restait donc très limitée, comme l'était celle de tous les garçons de son âge en ces temps d'étroite surveillance. Or on a moins envie de ce à quoi l'on n'a pas vraiment goûté. Et il est possible, dans ces conditions, de rester pur très longtemps, n'en déplaise aux obsédés sexuels.

D'autre part, le futur jésuite entrevoit avec plaisir la vie studieuse qui s'offre aux membres de la Société capables de culture intellectuelle intensive. Les lectures de tous genres qu'il a faites pendant des années et la curiosité naturelle de son esprit orientent d'emblée le jeune Dubé vers la recherche philosophique et théologique, et cette science qu'il devra acquérir au prix d'un effort soutenu, il rêve déjà de la communiquer aux autres. Parmi les motifs qui expliquent son choix d'une carrière dans les ordres, s'il en est d'obscurs, il en est un qui est parfaitement clair : c'est le désir d'enseigner. Avant d'être philosophe, avant même d'être poète, Hertel était éducateur. Il écrira : « La meilleure école de science Et la plus splendide école de vie est le professorat. Qui a compris la grandeur et ! 'extrême difficulté de ce véritable sacerdoce s'est certes vu condamner au perfectionnisme, du moins à celui dont il est capable, mais il a beaucoup plus reçu qu'il n'a donné. »

Il a donc, en 1925, la quasi-certitude qu'il enseignera un jour. Ce qu'il ignore, toutefois, c'est que ses études théologiques, qu'il terminera brillamment, l'amèneront à se poser des questions sur la valeur des Saintes Écritures, et que les réponses qu'il donnera lui-même à ces questions le mèneront très loin, jusqu'à l'abandon de la religion chrétienne. Comme monsieur de Bassompierre lisant la Bible dans sa prison, François Hertel y cherchera lui aussi, à sa manière, un passage pour se sauver.

---

[5] L'idée de diversifier l'enseignement des humanités gréco-latines était dans l'air à Montréal dans les dernières années de la guerre de 1939 et immédiatement après le conflit. Le collège Stanislas avait été ouvert dans la métropole dix ans plus tôt, puis en 1945, 1946... on y vit se multiplier les lycées, comme les lycées Pierre-Corneille et Paul-Valéry. Le directeur du collège Vauban de Paris, Lucien Jaillard, était venu à Montréal inaugurer une succursale de son établissement. Il y enseignait la philosophie et la littérature, tandis que sa femme, d'origine polonaise, y était professeur de mathématiques. Hertel et les Jaillard habitaient le même immeuble, à Outremont, et se connaissaient très bien.

DEUXIÈME PARTIE
1925 -1948

L'EXPÉRIENCE RELIGIEUSE ET PÉDAGOGIQUE

CHAPITRE III

NAISSANCE DE GRANDES AMITIÉS.
ÊTRE MISSIONNAIRE EN CHINE ?
LES PREMIÈRES ŒUVRES

> « On doit leur enseigner non pas ce qu'il faut penser, mais qu'il faut penser. »
>
> FRANÇOIS HERTEL

* * *

POUR UN JEUNE HOMME issu d'un milieu paysan et ouvrier, pour un élève un peu gâté, dans son enfance, par un grand père et une tante qui l'adoraient, l'intégration à un nouveau milieu plus austère encore que le séminaire nécessitera sans doute, de sa part, un effort d'adaptation, sans constituer toutefois un dépaysement total. Les années de collège, à Trois-Rivières, ont pu lui servir en effet de transition entre la vie à Rivière-Ouelle ou à Sainte-Anne et celle qui l'attendait à la maison Saint-Joseph du Sault-au-Récollet, dans la banlieue montréalaise.

Il quitte donc son père, sa mère et ses sœurs à la fin d'août ou au début de septembre 1925 et, en compagnie de René et de Raymond, heureux sans doute de faire ce voyage, ravis de cette diversion, il arrive au Sault-au-Récollet, où ils l'aident à s'installer. Après leur départ, quand le soir fut tombé, on dit qu'il marcha dans la cour et que, s'étant arrêté au pied d'un arbre, il le toisa puis y monta prestement, s'assit sur une branche et pleura. Je ne crois pas qu'on trouve cette scène romanesque dans aucun de ses récits autobiographiques. Quoi qu'il en soit, on peut se demander s'il regrettait déjà sa décision. Doutait-il de sa vocation quelques semaines seulement après l'avoir embrassée ?

Lorsqu'il entre à la Maison Saint-Joseph en cette fin de l'été de 1925, le recteur de l'établissement est Albert Gauthier, qui exercera ses fonctions jusqu'en 1928. Léonide Bégin lui succédera.

Le maître des novices est Guido Leclaire. Il avait enseigné au collège de Saint-Boniface, dont il fut préfet de discipline. Il avait également été ministre et curé à l'Immaculée-Conception de Montréal.

Quoique doué d'« une grande résistance physique » et d'une incroyable énergie, Guido Leclaire eut à se plaindre de sa santé durant ses dernières années, assombries par la perte de ses facultés mentales. Il avait eu le pressentiment de ce malheur. Il écrivait en 1927 : « Je me suis senti indifférent, profondément joyeux à la pensée que Dieu pouvait me demander le sacrifice de ma raison, et je me suis offert de tout mon cœur à cet holocauste[1]. » Il était entré dans la Compagnie à l'âge de dix-sept ans. « Peut-être lui trouvait-on, dans son maintien et même dans sa direction, une certaine raideur : c'est que d'emblée il se plaçait sur le terrain surnaturel et résolvait toutes les difficultés selon les principes de cet ordre, sans trop tenir compte des lois de la psychologie. Une telle attitude pouvait, au début surtout, intimider et choquer la sensibilité ; mais un grand effacement de sa personne laissait plus large la part de l'Esprit saint[2]. »

Ce bref portrait est celui d'un homme plutôt distant, assez peu sympathique et au demeurant autoritaire. C'est lui qui exigea du novice Rodolphe Dubé la récupération des poèmes qu'il avait adressés à sa mère et leur destruction. Les rapports entre le père maître et le jeune poète ne pouvaient certainement pas être les meilleurs du monde. Comme beaucoup d'ascètes, Guido Leclaire possédait sans doute une forte personnalité, malgré l'« effacement de sa personne » ; et l'austérité de ses mœurs imposait. « S'il mettait un peu de raideur et de gaucherie, trop de simplicité dans la solution de certains problèmes... sa vertu insigne ne s'en trouve pas pour autant diminuée[3]. »

L'année même où Rodolphe entrait à la Maison Saint-Joseph, une aile du bâtiment venait d'être consacrée aux études humanistes. Les humanités eurent toujours chez les Jésuites une importance considérable. Au Canada, les études littéraires et scolastiques furent organisées au XIXᵉ siècle par un Français, Théophile Claraux. « Grâce à lui, quand s'effectua la division des deux missions (celle de New York et celle du Canada) la mission canadienne pouvait déjà presque recruter ses professeurs pour ses maisons d'études à elle[4]. »

La bibliothèque du Sault-au-Récollet s'enrichissait d'année en année. Elle comprenait environ vingt mille volumes à l'époque où Rodolphe put y avoir accès.

Quelles furent alors ses lectures ? Louis Veuillot, très certainement ; il avait de l'esprit, le sens de l'harmonie littéraire, un incontestable talent de polémiste. Il incarnait le catholicisme, pas tout le catholicisme, seulement l'arrière-garde, l'aile marchante étant représentée par les auteurs qui s'inspiraient encore de la pensée de Lamennais mais dont les œuvres ne figuraient probablement pas dans la bibliothèque du Sault, pas plus que celles qui peuplaient l'« enfer » de tous les collèges, couvents et autres établissements religieux du Canada français. Ce n'est qu'après 1947 qu'on reçut au Sault les œuvres de Diderot, de Rousseau, de Voltaire, de Stendhal, de Sainte-Beuve, *etc.* Rodolphe, sans en faire ses délices, appréciait à sa juste valeur le talent de Veuillot, ses « cahiers de notes » en font foi. Il lisait aussi le cardinal Mercier, qu'il citera souvent quand il sera devenu professeur de lettres. Il lisait la plupart des écrivains qui cherchèrent, après le triomphe apparent du positivisme, à concilier la science et la religion en démontrant qu'elles ne sont pas ennemies, malgré toutes les tentatives qu'on avait faites durant « ce stupide XIXᵉ siècle » pour les brouiller. Le Roy, Bergson et autres géants de la philosophie étaient aussi représentés dans cette bibliothèque. On a déjà souligné le rôle qu'ils ont joué dans la formation de la pensée hertélienne.

Dès leur entrée dans la compagnie, les novices devaient faire une retraite spirituelle. Les Jésuites ont plus ou moins inventé ces périodes de prière et de recueillement où l'on fait retour sur sa vie en vue de s'amender. Ils ont organisé des retraites pour la jeunesse, pour les hommes de profession libérale, pour les voyageurs de commerce ; leur maison de Boucherville et la villa Saint-Martin sont célèbres comme lieux de rencontre, de prédication et de méditation. Il était naturel que les membres de l'ordre, dès le commencement de leur vie religieuse, fassent silence en eux-mêmes et autour d'eux, pendant un temps assez long, afin de se bien pénétrer de l'idéal de saint Ignace, qui au moment de sa conversion s'était retiré de la cour d'Espagne et du monde en général, avant son pèlerinage en Italie.

Ainsi les novices devaient-ils observer trente jours de silence, c'était la « grande retraite ». Elle était suivie des « expériments », qui consistaient d'abord en un pèlerinage, sans doute en mémoire de celui que saint Ignace fit à Rome, dans le dénuement le plus complet, pour demander à Paul III d'agréer son idéal de vie ; puis d'un « mois de cuisine », où le novice secondait le cuisinier, et enfin d'un « mois d'hôpital », où il visitait et assistait les malades. Il convient de résumer ici, très brièvement, ce qu'était la formation d'un jésuite il y a trois quarts de siècle.

Le noviciat durait deux ans. On devenait alors juvéniste, également pour deux ans, durant lesquels on s'initiait aux lettres et à la pédagogie. Il fallait ensuite faire son scolasticat : trois ans d'études philosophiques. Une autre période de trois années ou plus, sous la surveillance d'un directeur d'études, période consacrée à l'enseignement dans les collèges et appelée « régence », succédait au premier scolasticat. Puis c'était le second scolasticat, où l'on étudiait la théologie durant quatre ans (on était ordonné prêtre après la troisième année). Les études philosophiques étaient donc séparées des études théologiques par un laps de temps assez long. Enfin, retour au noviciat, pendant un an, pour l'étude et la pratique de l'ascèse. La formation d'un jésuite durait donc au moins quinze ans. À Montréal, après le noviciat à la maison Saint-Joseph, on allait faire le scolasticat à l'Immaculée-Conception.

Il faut ajouter à ce programme que les novices étaient initiés à la prédication. Ils ne manquaient pas de modèles d'éloquence, si l'on songe à la renommée dont jouissaient à l'époque, sous ce rapport, les pères Lalande et Laurendeau.

Les loisirs, parfaitement organisés, permettaient aux novices de pratiquer plusieurs sports tels que le tennis, le hockey, etc. Les beaux-arts n'étaient pas non plus négligés, et ceux qui avaient du talent pour la peinture pouvaient s'y adonner dans leurs loisirs.

Si la vie de ces jeunes gens, qui étaient plus d'une centaine, était empreinte de rigueur et faite surtout de mortifications, elle se déroulait dans un décor charmant, entre la salle des exercices, la chapelle, l'oratoire de Saint-Stanislas, le réfectoire, le potager, le parterre de Saint-Alphonse, le chemin de la grotte, le cimetière et le quai de « liesse ». Les vacances se passaient en effet à la « liesse » du boulevard Gouin, lieu de détente où l'on jouissait du spectacle d'une nature douce, aménagée, disciplinée elle aussi, faite à la mesure de l'homme[5].

Une anecdote nous fera saisir l'esprit qui animait le novice Rodolphe Dubé à son arrivée chez les Jésuites.

Un soir, pendant cette longue retraite de trente jours qui servait d'initiation à leur nouvel état de vie, les jeunes retraitants devisaient dans la salle commune. Et quelqu'un amena la conversation sur les relations, sans doute très pures, que plusieurs d'entre eux avaient eues avec les jeunes filles au cours des vacances. Pris d'un accès de rigueur intempestive, l'un d'eux s'écrie : « La pire des fautes pour un homme, c'est de coucher avec une femme qui n'est pas la sienne ! » Un silence prolongé accueillit cette phrase surprenante. Si les novices étaient naïfs presque par définition, ils n'étaient pas stupides au point de s'imaginer que l'adultère est le plus grand des péchés. Les choses ne pouvaient quand même pas en rester là. Avec un sourire qui le condamnait peut-être dans l'esprit de certains, le frère Dubé demande au contempteur de l'amour libre : « Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ? Avez-vous déjà couché avec une femme ? »

La question n'était pas indiscrète, elle était un tantinet scandaleuse. C'était un propos que personne jusqu'alors, dans des circonstances analogues, n'aurait osé tenir. Il fut rapporté aux autorités et son auteur fut sommé de surveiller son langage.

Ce ne fut pas la seule réprimande, ce n'était que la première. Il semble en effet que le noviciat ne fut pas pour lui des plus faciles.

Il aimait assez les exercices spirituels et il les fit avec ponctualité sinon avec ardeur. Il les définira, beaucoup plus tard, en ces termes : « Les Exercices Spirituels de saint Ignace agrandissent la personnalité sur le plan personnel. Cette introspection tue la pensée originale parce qu'elle est ultra dirigée. Ceci d'ailleurs n'est pas imputable à saint Ignace, mais aux commentateurs des exercices. En soi, en effet, cette auto-analyse continuelle devrait conduire à une lucidité aiguë. Les êtres très personnels qui ont fait les exercices s'y rendent ; mais de tels êtres sont rares. Pour la masse, cette armature, très forte, mais toute faite, fixe et fige la personne au lieu de l'ouvrir véritablement sur elle-même[6]. »

D'autre part, l'obéissance aveugle que l'ordre exigeait de ses membres, les humiliations qu'on leur faisait subir, par exemple l'obligation de confesser devant toute la communauté les manquements à la charité chrétienne, pour leur casser le caractère, n'étaient pas tellement appréciées d'un novice qui tenait encore à son quant à soi. Hertel fut néanmoins assez discret sur ce chapitre. Il lui est arrivé, une seule fois à ma connaissance, de s'en ouvrir et de s'en plaindre. C'est de lui que je tiens cette autre anecdote. Une dame lui dit un jour : « Quoi ! Vous avez été dix-huit ans chez les Jésuites ? Comme vous avez dû souffrir ! » – « J'ai souffert pendant les quatre premières années, lui avoua-t-il, mais pendant les quatorze autres, ce sont eux qui ont souffert. »

Cette réponse paradoxale, excessive, faite pour étonner, nous indique dans quel climat il vécut entre 1925 et 1943. Il serait toutefois injuste de la prendre au pied de la lettre : injuste pour les Jésuites, qui après tout n'ont pas forcé le novice à venir chez eux, et injuste aussi pour le principal intéressé, dont le caractère plutôt tolérant était loin d'être invivable. Sans doute ses reparties et son esprit d'indépendance, si peu conforme à celui de la règle, lui firent-ils des ennemis. Il se lia d'amitié, en revanche, avec quelques-uns des hommes les plus savants et par la suite les plus illustres de la compagnie, tels que les pères Bourassa, décédé en 1979 à un âge avancé, et d'Anjou. Quant à ses ennemis, il serait sot de tenter d'en dresser la liste : non pas qu'elle soit trop longue (peut-être l'est-elle passablement en fait), mais les inimitiés d'un homme sont un sujet trop personnel pour qu'un tiers s'arroge le droit d'en juger ; au reste, notre écrivain se garde bien de nommer dans ses livres tel ou tel jésuite qu'il aurait eu de bonnes raisons de détester. Des confidences qu'il m'a faites à ce propos, ainsi qu'à d'autres, je retiens le nom d'Antonio Dragon, un des plus célèbres de la compagnie au Canada, dans la première moitié du siècle. Le père Dragon était de treize ans l'aîné de François Hertel. Et quand celui-ci commença à publier, au milieu des années 1930, le père Dragon avait déjà fait paraître quelques ouvrages dont un[7], traduit en quatorze langues, fut un grand succès de librairie. Auteur de livres pieux, qui exaltent l'héroïsme des missionnaires, et qui sont d'ailleurs bien faits, le père Dragon se faisait de la vie en général une idée bien différente de celle que François Hertel pouvait s'en faire même lorsqu'il crut à sa vocation religieuse. C'est peut-être de cette différence de mentalité qu'est née l'hostilité de leurs rapports. La rivalité littéraire aurait-elle joué également ? Aurait-elle envenimé leurs relations à partir du moment où l'auteur de *Leur inquiétude* et du *Beau risque* atteignit à son tour à la notoriété ? C'est possible. Le moins qu'on puisse dire est que le père Dragon fut la bête noire du père Dubé.

Ce dernier n'était rien moins que masochiste. Sans aimer ses aises, il ne recherchait pas les mortifications pour elles-mêmes, ne s'exposait pas à recevoir des châtiments qu'il n'aurait pas mérités. La parole de saint Ignace : *Vaincs-toi toi-même, car le miel de toutes les fleurs de la terre n'a pas la douceur du fiel de Jésus* n'est peut-être pas celle qu'il a méditée le plus longuement. Si le père Gélinas lui avait conseillé d'entrer chez les Jésuites pour acquérir de la discipline, Rodolphe estima probablement, dès son noviciat, qu'une stricte soumission à la règle suffirait à son salut et qu'il n'y avait pas lieu d'aller au-delà des exigences normales de l'ordre par esprit de sacrifice. Pouvait-il faire plus qu'être *perinde ac cadauer ?*

Il est certain que ses talents pédagogiques et son goût pour l'enseignement se manifestèrent dans les premiers mois de son séjour au Sault. On le constate en lisant ses compositions françaises, dont les sujets sont didactiques. On discerne aussi dans ces premiers « essais » le ton du polémiste. La bonne prose le ravit, l'enchante. Il n'oublie pas pour autant la poésie, à laquelle il reviendra au bout de quelque temps. Son premier livre, nous le savons, sera un recueil de poèmes. Il écrira même des chansons, de petits poèmes descriptifs comme *Les Oiseaux de chez nous,* qui paraîtront dans les journaux. Il sera aussi tenté par le théâtre. Dans sa première pièce, *Vers la sagesse,* inspirée en partie par le théâtre de Ghéon, notamment par *Le Triomphe de saint Thomas,* on trouve cette définition de l'être, qu'il met dans la bouche du personnage d'Argan : « ... c'est l'indivisible et l'éternel, le continu, esprit et matière, toute chose... » Cette ligne contient déjà l'essentiel de sa philosophie, de sa métaphysique en tout cas. « Hertel avait la métaphysique dans le sang », a écrit Éthier-Blais.

Le temps de publier n'est pas encore venu. Il faut d'abord étudier, il faut mûrir un peu. Il faut surtout se préparer à l'enseignement, tout en accomplissant les humbles tâches prescrites par la règle. Le novice s'acquitte apparemment sans révolte de toutes les corvées.

Au cours des années 1925 à 1935, la compagnie se développe, fonde de nouveaux établissements. En 1927, le collège Saint-Ignace ouvre ses portes à de nouvelles recrues, aux coins sud-ouest des rues Rachel et Parthenais. Le premier directeur de la maison est le père Émile Müller. Deux ans plus tard, en septembre 1929, le collège change de local : on emménage rue de Bellechasse. C'est là que Rodolphe enseignera, une fois son juvénat et son scolasticat terminés, après avoir été professeur à Brébeuf et avant de l'être à Sudbury.

Nous avons signalé que durant leur initiation à la vie de la communauté, les Jésuites devaient visiter les malades dans les hôpitaux. Ils s'occupaient aussi du sort des pauvres, et c'est ainsi que, de 1934 à 1940, les infortunés du quartier appelé « la zone » furent secourus par les juvénistes de la maison Saint-Joseph.

Vers cette époque, ou plus vraisemblablement quelques années avant, Rodolphe visita un jour un hôpital de la région montréalaise où il fit la connaissance d'une jeune fille qui se destinait à la danse. Elle souhaitait vivement reprendre la pratique de cet art au sortir de l'hôpital ; seulement, les religieuses chez qui elle faisait ses études cherchaient à la détourner de cette « voie de perdition ». Leur attitude à son égard lui créait de sérieux problèmes de conscience, et elle en était apparemment très malheureuse. Elle exposa donc la situation au père Dubé, qui loin de l'exhorter à renoncer à ce qu'elle aimait le plus, l'encouragea dans son projet, lui souhaitant de réaliser le mieux possible son idéal artistique, qui n'était pas du tout un sujet de honte. Cette jeune femme était Carlotta, qui dirigea de concert avec Alvarez une école de danse à Montréal, durant au moins un quart de siècle. Plusieurs de nos artistes de la danse y reçurent leur formation classique.

Alvarez, de son vrai nom Gérard Hébert, est l'aîné d'une nombreuse famille dont le père, Casimir, éminent latiniste, fut longtemps le directeur d'une école privée, rue Saint-Hubert, où l'on préparait les jeunes gens au baccalauréat ès lettres. Parmi les autres membres les mieux connus de cette famille, il y a Michel, qui a fait une carrière de journaliste à Radio-Canada, et Ernest, également employé de Radio-Canada, et qui, tant en raison de ses fonctions administratives que par goût personnel, fut étroitement lié, durant une trentaine d'années, au milieu artistique montréalais où il devint, avec François Bertrand, un des amis les plus fidèles de notre plus grand homme de théâtre, Pierre Dagenais. Ernest Hébert mourut en 1980. En fait de fidélité, il faut reconnaître que celle d'Alvarez et de Carlotta à l'endroit de François Hertel fut exemplaire. Ils l'hébergèrent très souvent, de 1968 à 1978, lors de ses séjours à Montréal entre la fin du printemps et le début de l'automne[8].

En 1930. Rodolphe Dubé a terminé depuis trois ans son noviciat, et depuis quelques mois son juvénat, il commence donc son scolasticat, qui lui donnera ce supplément de formation philosophique et théologique qui rend les Jésuites si forts et si redoutables sur le terrain de la doctrine. Encore deux ou trois ans d'études très poussées, dont il tire le meilleur parti pour renforcer ses positions en latin, rapprendre le grec et s'initier à l'hébreu, et il enseignera dans les collèges dirigés par l'Ordre. Il sera chargé de plusieurs matières, comme l'étaient alors, à l'exception des titulaires, les enseignants de l'instruction secondaire ou classique. Il enseignera notamment la géographie, la littérature, les langues anciennes et les mathématiques. Les mathématiques n'étaient pas la discipline qu'il préférait. Il s'y lança néanmoins en vue de la maîtriser et d'en communiquer aux autres les astuces, les secrets et les formules si séduisantes par leur élégance. Les débuts de sa carrière de professeur précèdent d'environ trois ans son ordination sacerdotale, qui date d'août 1938. En fait, il était professeur à Brébeuf en 1936, et cet établissement fut probablement le premier où il ait été appelé à exercer le métier d'enseignant. On le connaissait déjà comme poète, puisqu'il avait publié en 1934 son premier recueil, *Les Voix de mon rêve.* Il collaborait d'ailleurs à des journaux trifluviens et avait adressé des articles, en anglais, au *McGill News,* dont un sur un livre du colonel Bovey au sujet des Canadiens français. Il envoya aussi des poèmes en anglais au même périodique. Sa pensée politique se formait peu à peu ; il songeait à un essai, *Leur inquiétude,* qui paraîtra en 1936 et où il expose pour la première fois sa vision de l'Amérique future, théorie qu'il précisera dans *Nous ferons l'avenir* et autres essais et articles. Ses idées sur le séparatisme, mouvement dont on parle dans les milieux nationalistes, en 1936, à l'occasion notamment de la victoire de Duplessis aux élections d'août, se préciseront et se nuanceront avec les années. S'il emploie ses veilles à écrire ses premiers livres, qui sont soumis à la censure de la compagnie et ne paraissent qu'avec son accord, il consacre ses journées au professorat et s'en trouve bien, tant il est dans son élément. Ses élèves l'adorent, répétons-le, et c'est réciproque. « ... il y avait à Brébeuf quelques bons professeurs, écrit Paul Toupin. C'était une minorité qui tranchait sur la majorité. François Hertel, – le père Rodolphe Dubé – appartenait à cette élite. Religieux déjà marginal, s'il stupéfiait ses collègues, il stimulait ses élèves. Personne n'était plus animé, vivant, rieur. Il aimait ses élèves et était aimé d'eux. Le grec et le latin, il n'en faisait pas des langues mortes, mais vivantes, intéressantes. Ses étudiants, ce qui est rare, étaient contents d'assister à ses cours, et, ce qui est rare aussi, peinés d'entendre la sonnerie en annoncer la fin[9]. »

Le moment est venu, croyons-nous, de faire justice d'une légende qui persiste, au sujet des Canadiens français célèbres qui auraient été formés par Hertel. S'il fallait en croire certains journalistes, il aurait été le directeur spirituel, le précepteur ou le professeur de tout ce que le Québec a produit de notoire entre 1960 et 1980. Il est vrai qu'il a contribué, inconsciemment sans doute, à accréditer dans l'opinion cette idée farfelue, en répétant à qui voulait l'entendre : « Si je connais Untel ? Nom d'un chien, je ne connais que lui, je l'ai élevé. » La formule pouvait varier : « Ne me dites pas qu'Untel vient d'être nommé ministre ? Mais je connais parfaitement ce garçon, je l'ai élevé. » La légende de Hertel éducateur de tout ce qu'il y avait d'illustre, en son temps, au Canada français, était si bien ancrée dans l'esprit des gens, que peu après la publication d'un article de Louis-Bernard Robitaille, dans *La Presse* du 9 juillet 1977, Hertel crut nécessaire, dans un de ses billets adressés à *L'Information médicale,* de mettre les points sur les i, de façon qu'on ne s'imagine plus qu'il avait été le professeur de tous les dirigeants politiques québécois qui se sont distingués à l'Assemblée nationale ou aux Communes au cours de deux décennies. En ce qui concerne Pierre Elliott Trudeau, il est probable, il est même certain qu'il a assisté aux leçons d'histoire de la philosophie, que François Hertel a données à Montréal, en 1945 et 1946, lors de la fondation de son « université libre ». En conclure que le second fut le « maître à penser » du premier, c'est une exagération qui frise l'erreur, c'est une fausseté. *A priori,* il y aura toujours toute la différence du monde entre un étudiant et un auditeur.

Pour bien comprendre le succès du père Dubé auprès des collégiens de Brébeuf et d'autres établissements, il faut retrouver l'atmosphère scolaire de ces années-là. Une discipline rigoureuse présidait à toute activité pédagogique, à l'exception peut-être des loisirs, qui étaient quand même organisés et toujours surveillés. Le scoutisme était un exemple d'organisation des temps libres. En classe, le silence était de rigueur, la chose allait de soi, c'était une règle qu'on ne discutait jamais ; ceux qui l'enfreignaient trop souvent se voyaient coller un zéro de conduite, qui dans certains cas abaissait dangereusement la moyenne mensuelle. De trop mauvaises notes de conduite vous rendaient passible de sanctions graves, dont la plus redoutable était le renvoi après examen du cas par le conseil de discipline. Les autorités ne plaisantaient pas sur le chapitre de l'ordre. Je me souviens d'un incident survenu à Bourget en 1941. Un professeur du cours commercial s'était rendu si « impopulaire » par son intransigeance, que la classe de quatrième avait décidé, presque à l'unanimité, de faire grève. Nous voulions forcer la direction à muter le « tyran ». Un matin, donc, après la première récréation, nous refusâmes d'entrer dans la classe, et restâmes dans le couloir en attendant les événements. Notre attente ne fut pas longue. Moins de dix minutes après le début de la « grève », devant l'impassibilité du professeur honni, installé comme d'habitude dans son fauteuil, et que notre attitude n'impressionnait pas le moins du monde, un à un, refoulant notre dépit, nous réintégrâmes nos bancs. Le cours eut lieu avec un peu de retard, le maître ne nous fit aucune observation et notre petite rébellion ne semblait pas tirer à conséquence. Mais au début de l'après midi, à la suite d'une brève enquête menée par le préfet de discipline, deux garnements, les meneurs, furent chassés du collège et durent rentrer chez eux par le premier train. L'insubordination, les chahuts étaient sévèrement réprimés. Ce régime ne nous empêchait pas de juger nos maîtres, de trouver du caractère au père X, de l'esprit au père Y, ou de nous moquer des cuistres ; il créait cependant une tension continuelle que nos nerfs supportaient pour l'unique raison qu'ils n'étaient pas encore usés.

Le succès du père Dubé, sa « popularité » lui venait justement de ce don qu'il avait, dès son entrée en classe, de dissiper ce climat, d'assainir l'atmosphère par une plaisante rie, une remarque opportune, de décrisper une situation dont nul, à vrai dire, n'était responsable, si ce n'est l'esprit rigoriste du siècle.

Hertel, professeur, était au fond un excellent comédien, qui avait le sens de la mise en scène. Il ne négligeait rien pour attirer notre attention et la retenir aussi longtemps qu'il était nécessaire. Il émaillait ses leçons de brefs récits, de petits dialogues empruntés soit à l'histoire de la littérature, soit à l'histoire tout court. Il ne lui suffisait pas de raconter une aventure arrivée à Balzac ou à Maupassant, encore fallait-il qu'il jouât la scène, en faisant les questions et les réponses, en marchant de long en large et en battant l'air de ses longs bras et de ses mains carrées de paysan. Les lieux n'étaient jamais assez vastes pour lui permettre de réaliser ses numéros avec tout l'effet qu'il aurait souhaité. Il y avait donc du comédien chez lui, tout comme chez son grand ami Roger Rolland, qui fit dans sa vie presque tous les métiers, y compris celui d'enseigner le latin.

On raconte qu'à la rentrée, en septembre, dès la première leçon, Rolland se présentait devant sa classe avec un regard d'inquisiteur et déclarait : « Je suis désolé d'avoir à vous dire une chose navrante, je vous la dirai néanmoins : il y a ici un hypocrite. » Il faisait une pause, marchait ensuite entre les rangées de pupitres en répétant : « Il y a parmi nous un hypocrite que je vais d'ailleurs nommer s'il n'a pas le courage de se lever... » Terrorisés, les jeunes garçons rougissaient, pâlissaient, n'osaient s'entre-regarder. « Soit ! s'écriait le professeur retournant à sa tribune, je me vois forcé de le dénoncer. Cet hypocrite c'est... le verbe déponent ! Pourquoi ? Parce que tout en ayant l'air passif, il a le sens actif. Méfiez-vous donc, mes amis, du verbe déponent... forme passive, sens actif. Compris ? » Mentalité de carabin (et non d'enseignant) dont Rolland fit preuve en plusieurs occasions ; Hertel la partageait. Elle devait les conduire l'un et l'autre, de pitrerie en facétie, jusqu'à la fondation du club des agonisants ; elle ne desser-virait pas Rolland, dont la réputation de pince-sans-rire lui valut de participer, avec Fernand Seguin et Jean Mathieu, à une série radiophonique satirique intitulée *Carte blanche*. Alors que Rolland, homme timide au fond, ne desserrait pas les dents même dans ses loufoqueries les plus fantasques, Hertel riait très fort de toutes les blagues, des siennes comme de celles des autres. N'en tirons pas la conclusion hâtive que les cours du jeune jésuite manquaient de sérieux, ni qu'il était un de ces maîtres bouffons qui veulent faire rire les écoliers à tout prix pour s'attirer leur sympathie. Sa compétence comme professeur de lettres à Jean-de-Brébeuf était reconnue de tous. Nous pourrions rapporter à ce sujet bien des témoignages comme celui de Paul Toupin. Hertel préparait ses cours avec méthode et un soin infini, à quoi s'ajoutait le souci d'aller au-delà du programme et si possible au fond des choses. Un jour de l'automne 1938, après avoir analysé une partie de l'œuvre de Nelligan, qu'il appelait le poète angélique, il proposa à ses « humanistes » (classe de seconde) une visite à Saint-Jean-de-Dieu. Et il les accompagna à l'hôpital, où s'était retiré l'auteur de « Vaisseau d'or » après des séjours dans d'autres maisons. Il a raconté dans son premier roman cette visite et les conversations auxquelles elle donna lieu avec le malade. Il en reparlera quarante et un ans plus tard en ces termes :

---

[1] Cité par Julien Naud.

[2] *Lettres du Bas-Canada,* vol. VII, nº 2 (juin 1953), p. 130.

[3] Euclide Gervais, *Lettres du Bas-Canada,* vol. XIV, nº 1 (mars 1960), p. 27.

[4] Samuel Bellavance, *Lettres du Bas-Canada,* vol. IX, nº 2 (mai 1955), p. 104. Ce fut monseigneur Bourget qui rétablit officiellement la Compagnie de Jésus au Canada, en janvier 1853, lors d'une cérémonie en la cathédrale Saint-Jacques de Montréal, « en souhaitant la bienvenue aux successeurs des anciens missionnaires et martyrs de l'ancienne Compagnie sur un sol jadis fécondé par les sueurs et le sang de leurs généreux ancêtres ». Sept mois après cette cérémonie commença l'installation des Jésuites au Sault-au-Récollet.

[5] Voir *Noces d'or du Noviciat Saint-Joseph, Sault-au-Récollet, 1853-1903,* par Armand Chaussegros ; *Compagnie de Jésus,* par R. Latourelle, G. Goulet, A. Ostiguy, P. L'Allier, H. Gaulin, Montréal, 1953.

[6] *Journal philosophique et littéraire,* p. 47.

[7] *Pour le Christ-Roi, le père Pro,* 1928. Il publia aussi *Le père Pro,* drame en trois actes, *Maria de la Luz Camacho, En mission parmi les Rouges,* et plusieurs autres volumes.

[8] Les retours de François Hertel au Canada datent de 1966. Il y revint en 1967, 1968, 1969 et 1970, puis en 1976, 1977 et 1978. Quand il n'était pas chez son frère à Québec. il était chez Alvarez, rue Sainte-Catherine Est, à Montréal.

[9] *De face et de profil,* Pierre Tisseyre, éditeur, p. 37, Montréal, 1977.

« Nous étions assez émus quand nous le quittâmes, peut-être l'était-il un peu lui-même. En tout cas nous n'eûmes d'autre impression que celle d'avoir visité un ami plus âgé. Nous lui demandâmes même s'il accepterait de nous revoir un jour ou l'autre. Il y consentit avec bonne grâce. Par malheur, l'occasion ne se représenta plus et il mourut deux ou trois ans après notre rencontre[10]. »

[10] *L'Information médicale et paramédicale,* « Actualité de Nelligan », 18 décembre 1979. Le poète s'éteignit le 18 novembre 1941.

Hertel était partisan de la maïeutique. Il interrogeait sans cesse les jeunes gens dont il avait la charge, en vue de les amener à découvrir par eux-mêmes les vérités élémentaires de la vie, de l'art et de la science. Il disait parfois : « On doit leur enseigner non pas ce qu'il faut penser, mais qu'il faut penser. » Réflexion qui rejoint celles de Kant dans le Programme de ses leçons pour le semestre d'hiver 1765-1766. « Ne pas enseigner des pensées, y écrivait le grand philosophe, mais apprendre à penser ; ne pas porter l'élève, mais le guider, si l'on veut que plus tard il soit capable de marcher de lui-même[11]. » C'est dans cette optique que François Hertel pour suivra son action pédagogique pendant plus de dix ans, soit jusqu'à 1946. En même temps s'élabore son œuvre littéraire et philosophique. Et il continue son expérience religieuse, qu'il enrichit de nouvelles connaissances théologiques puisées dans les textes mêmes, grâce à son étude approfondie du latin, du grec et de l'hébreu. Sauf peut-être à revenir, de temps à autre, sur les raisons de sa conversion de 1925, il n'a pas encore commencé à douter sérieusement des vérités de la foi.

[11] Traduction de Victor Delbos, dans « Introduction » aux *Fondements de la métaphysique des mœurs,* Librairie Delagrave, 1969.

Sa correspondance nous renseigne sur les relations qu'il continue d'entretenir avec sa famille. Il semble avoir une affection particulière pour Germaine, qui mourra bientôt, nous le savons, d'un choc opératoire. En 1936, elle échange des lettres avec un garçon de Sherbrooke. « Il est bien gentil à ce qu'on m'a dit, écrit Hertel à Germaine. Si cela devenait sérieux, je crois que ce serait une bonne chose. En tout cas, je sais que tu as assez de jugement pour ne pas t'engager à la légère ; c'est pour la vie… » Un peu plus tard, il lui écrit : « Crois-moi : si tu trouves un bon parti, marie-toi : la vie de vieille fille est trop dure… et ne mène à rien. » Nous connaissons les sentiments que lui inspira en août 1936 la perte de cette sœur chérie.

Il s'est aussi intéressé à l'avenir d'Isabelle. Lorsqu'il apprend qu'elle va épouser Robert Poirier, il lui envoie ce mot daté du 1er octobre 1942 : « Je te répète que je suis très heureux du choix que tu as fait. On ne peut rêver un meilleur mari. »

Parallèlement à son enseignement dans les collèges et à son œuvre littéraire, il nourrit le projet, ou plutôt l'idéal, d'être missionnaire une fois qu'il sera prêtre. La réalisation de ce projet ne dépend pas de lui, elle dépend de ses supérieurs, qui seuls décident en dernier ressort. Il voudrait être missionnaire en Chine, comme le sera son aîné, le père Bourassa, comme le sera également le père Jean-Paul Dallaire. Rien n'est sûr à cet égard. Il s'en ouvre néanmoins à des intimes et à des parents. De sa cousine sœur Marie-de-Saint-Clémentin il reçoit en janvier 1939 une lettre qui commence par ces phrases :

« Devines-tu le motif qui m'amène à t'écrire cette lettre pendant la Sainte Quarantaine ?… Je vais, très vite, te le dire mais ne sois pas jaloux… si je réalise avant toi mon beau rêve de missions ! » Cette franciscaine missionnaire de Marie sera plus heureuse que lui, qui ne réalisera jamais son idéal.

À l'automne de 1940, publication, aux Éditions Bernard-Valiquette, de *Mondes chimériques,* son quatrième ouvrage, dans lequel la fantaisie du poète et la réflexion du philosophe voisinent. Il avait l'année précédente dédicacé *Le Beau Risque* à Léo-Paul Bourassa ; il adresse un exemplaire de *Mondes chimériques* à un autre missionnaire, Jean-Paul Dallaire, qui se trouve à la maison Chabanel de Pékin. Celui-ci accuse réception du volume le 17 novembre ; il encourage l'auteur à poursuivre ses travaux et il ajoute : « Pour moi, je ne pourrai jamais me payer le luxe d'une œuvre originale, en cette chère langue chinoise (…) Le domaine de la littérature pure, il faut le laisser à de vrais Chinois ; nous n'y pourrions pas réussir… » Hertel a-t-il jamais abordé l'étude du chinois ? Non. Il regrettait, on peut le croire, de n'en avoir pas le temps, et peut-être avait-il fait part de ses regrets au père Dallaire. Après le Canada et la France, le pays qu'il a le plus aimé, et qui du reste exerçait sur lui une sorte de fascination, fut la Chine. Il composa en 1941 un poème intitulé « Appel de l'Orient », dans lequel on trouve ces vers :

> « Honni soit le bon sens de ces Occidentaux,
> Vaniteux et bavards et voulant tout comprendre !
> À moi la Chine austère et les Nippons brutaux,
> Ceux-là savent au moins vous couronner de cendre. »

En 1937 et 1938, il n'avait rien publié, sauf peut-être des articles ; il songeait à son premier roman, histoire à peine romancée de son expérience d'enseignant. *Le Beau Risque* parut en 1939 et eut du succès en dépit des bruits de guerre qui depuis des mois détournaient les intellectuels et le public en général des questions littéraires. Le « risque » dont parle l'auteur est celui que présentait en 1936, pour un jeune homme, la carrière scientifique. La dernière phrase du roman, sous la plume du père Berthier, a comme une résonance prémonitoire : « Et c'est plein d'espoir et de joie surnaturelle que je me coucherai pour mourir sur un sol étranger. »

En fait, il n'a guère le temps d'écrire en 1938, et s'il écrit, il ne peut s'occuper de publication, car c'est l'année de son ordination sacerdotale, ce qui suppose une longue préparation. Il reçoit le sous-diaconat le 16 juin. Le 18, il écrit à sa mère : « Je sens, plus j'avance dans les ordres, un plus grand besoin de prières. Le rôle du prêtre est très beau, mais il comporte tant de responsabilités que l'on éprouve douloureusement son indignité et son insuffisance. » Environ deux mois plus tard, le 14 août, il est ordonné à Montréal[12], et trois jours après il célèbre la messe dans sa paroisse natale, à Rivière-Ouelle[13], où a lieu un banquet en son honneur. Isabelle participe activement à l'organisation de ce banquet, qui réunira les parents et de nombreux amis. Elle consulte son frère sur le choix de certains invités ; elle a songé, par exemple, à l'abbé Tessier. Rodolphe lui répond : « Je crois que ce n'est pas nécessaire d'inviter l'abbé Tessier à Rivière-Ouelle. Je n'y tiens pas. D'ailleurs, il ne viendra pas. » La sécheresse de cette réponse dissipe toute équivoque sur les sentiments que le père Dubé éprouvait à ce moment, à l'égard d'un religieux qui allait être une des personnalités du Québec ecclésiastique.

[12] Le jour même, au verso d'une image pieuse représentant la Vierge-Marie tenant l'Enfant-Jésus, d'après Maurice Denis, il adresse à sa mère ce mot : « À ma chère maman dont les bons conseils et les exemples de vie chrétienne m'ont tant aidé… »

[13] L'abbé Mercier prononça le sermon au cours de cette messe.

Il a eu trente-trois ans à la fin de mai. Treize ans de vie chez les Jésuites ont fait de lui sinon un savant, à tout le moins un érudit, qui n'aura jamais rien du pédant. Il a mûri sans rien perdre de son énergie, dont il emploie la meilleure part à l'éducation des fils de bourgeois, et aussi des enfants du peuple et de familles petites-bourgeoises, puisqu'il enseignera au collège Saint-Ignace, beaucoup moins huppé que Brébeuf, ainsi qu'au collège de Sudbury, pauvre et « essentiellement bourgeois », comme l'affirme Jean Éthier-Blais, qui le fréquentait quand Hertel y arriva, en septembre 1942[14]. En même temps qu'il se consacre à la formation de jeunes esprits, dont certains lui donneront immédiatement de grandes satisfactions et, plus tard, des raisons d'être fier, sa pensée philosophique se constitue au contact des maîtres de la scolastique et des penseurs contemporains.

[14] Voir *Signets II,* Le Cercle du Livre de France, p. 163 et 164.

Si c'est à Sudbury qu'il doit continuer sa carrière de professeur en 1942, n'y voyons pas le fruit du hasard. On l'a envoyé dans cette localité ontarienne, parce qu'à Montréal il s'était rendu insupportable. Les idées individualistes qu'il a exposées dans *Mondes chimériques* (surtout celles qu'on ne lui a pas permis d'exprimer et celles également qui formeront l'essentiel de *Pour un ordre personnaliste*) sont sans doute dignes d'un philosophe ; le sont-elles toutefois d'un religieux ? Pourquoi lui reprocherait-on ses idées ? Elles sont pourtant orthodoxes ; elles le sont, oui, à cela près qu'elles sont présentées d'une manière trop personnelle, trop originale. C'est qu'il est des nuances pour lesquelles on est souvent prêt à se battre plus férocement que pour des dogmes. À Montréal, on n'aime pas beaucoup l'esprit d'indépendance du jeune écrivain, car c'est un esprit qui se manifeste en dépit de toutes les précautions oratoires. Soumission, n'est-ce pas ? vaut mieux que liberté pour quiconque songe sérieusement à son salut. Lorsque l'auteur doit défendre pied à pied le terrain qu'il croit avoir gagné, et que lui disputent ceux qui relisent ses manuscrits, il rêve d'une épigramme que de toute façon il n'oserait signer et qui pourrait être celle-ci : *Homo homini lupus ; sacer dos sacerdoti lupior ; religiosus religioso lupissimus.* Il n'est pas impossible que ses idées politiques, notamment en matière de nationalisme, aient été cause de son « exil » en Ontario. On lui aurait alors marqué trop de sévérité ; et cet excès de rigueur, fort peu diplomatique, ne serait nullement justifié par des prises de position du « rebelle », qui tant dans *Leur inquiétude* que dans *Pour un ordre personnaliste,* s'en tenait, au point de vue politique, aux faits historiques, aux principes et aux lois, c'est-à-dire aux généralités.

Certes, notre philosophe du personnalisme indispose, depuis la publication de *Leur inquiétude,* un nombre de plus en plus important de ses confrères et de ses supérieurs, tout en se faisant des amis de ceux qui pensent comme lui sur bien des points. Ses amis ne sont toutefois pas nombreux, et sa renommée littéraire, qui croît avec les années tout comme sa réputation d'éducateur, ne va pas en grossir les rangs. Au reste, ses défauts de caractère, l'impatience, par exemple, et une façon très directe de dire les choses, qui frise souvent le cynisme, donnent des armes à ceux qui cherchent à le dénigrer. Irréprochable sur le plan de la doctrine malgré l'importance qu'il attache à l'individu, inattaquable dans sa représentation du monde, malgré la sévérité de ses jugements sur la médiocrité du Canada français au point de vue de la spiritualité, car il estime qu'il n'y a pas de saints véritables dans ce pays, il sera bientôt victime de la calomnie pure et simple et l'on fera courir des bruits sur la pureté de ses mœurs.

On ne peut nier qu'il fut toujours sensible aux charmes féminins. Ce penchant bien naturel devait malheureusement lui jouer de sales tours dans une société puritaine où les relations entre hommes et femmes ne doivent jamais être prises à la légère. Si un célibataire ordinaire, celui qui n'a pas fait vœu de chasteté, ne doit dans un milieu de ce genre courtiser une femme que pour le bon motif, à plus forte raison un religieux doit-il s'abstenir de toute expression de sentiments qui trahirait un goût certain pour le deuxième sexe. Hertel ne prenait pas tant de précautions. Dans le monde, chez ses amis riches ou dans les réceptions telles que les vernissages et les lancements, son instinct le portait à s'entretenir avec la jeune personne la plus désirable – et avec quel plaisir ne cédait-il pas à son instinct ! J'exagérerais grossièrement en affirmant qu'il faisait la cour à toutes les jolies femmes. Il se bornait en fait à leur rendre hommage à l'occasion, si bien que plus il y avait d'occasions, plus il leur rendait hommage, en tout bien tout honneur, ne voyant en elles que des sœurs en Jésus-Christ et réprimant de ce fait des désirs qui auraient pu frôler l'inceste. Il comprenait que Dieu permet que l'on soit tenté et qu'il donne au pécheur la force de repousser la tentation. Ce qu'il ne semble pas avoir compris aussi bien, c'est que les gens du monde, les hommes d'ordre, les bourgeois d'Outremont et de Mode City, ne pouvaient voir que d'un mauvais œil ses gestes d'amitié à l'égard des jeunes femmes et des jeunes filles. Le monde n'attend pas, pour juger le pécheur, que soient réunies toutes les conditions de la faute : la matière grave, la connaissance suffisante et le plein consentement de la volonté. Un soir d'hiver, dans un salon montréalais fréquenté par les sommités du barreau, de la faculté et de la future Académie canadienne-française (Victor Barbeau s'y trouvait avec sa femme), retroussant sa soutane il s'assit sur le tapis, contre un fauteuil occupé par une de ces beautés dont l'aspect vous saisit, vous bouleverse, vous renverse. La conversation allait déjà bon train nonobstant la position très inférieure de l'un des interlocuteurs. Il avait en entrant fait savoir qu'il se retirerait tôt, ayant rendez-vous avec un groupe de sportifs, skieurs pour la plupart. C'était à l'époque où il descendait les pentes du mont Royal à son corps défendant, et où il vantait les mérites du sport comme exutoire. Les jambes de la dame aux pieds de laquelle il était tombé, en quelque sorte, devaient être irrésistibles comme le reste de sa personne, puisqu'il ne put s'empêcher de leur faire discrètement l'hommage d'une caresse. Ce que voyant, l'hôtesse, avec un sens admirable de l'à-propos, de dire au plus désinvolte de ses invités : « Vous m'avez demandé tout à l'heure, mon cher Hertel, de vous rappeler votre rendez-vous. Ne serait-il pas temps pour vous d'aller faire du ski ? » Le témoin qui m'a rapporté cette scène en riait encore quarante ans après.

Quoi qu'il en soit, il est bien difficile, jusqu'à plus ample informé, de mettre en doute la chasteté du professeur de lettres : tant qu'il fut prêtre il demeura chaste ; s'il entretint alors des amitiés avec des femmes, s'il manifesta de l'affection à certaines, il ne se lia charnellement avec aucune ; ses mœurs restèrent donc aussi pures que son langage était vert. Seulement, comme il dansait parfois sur la corde raide, de mauvaises langues lui attribuèrent des maîtresses, en tout cas on lui en attribua une qui aurait habité Saint-Hyacinthe. Le bruit de cette fausse liaison courut à Montréal, vers 1945.

Qu'en était-il des garçons ? Bien sûr, son succès auprès de la jeunesse suscita d'abord l'envie de quelques confrères qui n'avaient ni son tact ni ses qualités pédagogiques. Il fut par eux soupçonné d'homosexualité. Hertel pédéraste ? Hertel sodomite ? C'était bien là la plus stupide des plaisanteries. Les soupçons n'allèrent pas très loin d'ailleurs : ils ne donnèrent jamais lieu à la moindre accusation. Les calomniateurs en furent évidemment pour leurs frais ; on connaît malheureusement trop bien la chanson : Mentez ! mentez !…

Au fait, peu de gens furent calomniés autant que lui. Cet aveu de faiblesse qu'est la calomnie vint d'abord, je l'ai dit, de quelques confrères. Lui en voulaient-ils vraiment de son ascendant sur les jeunes ? Cela ne fait guère de doute. Si on loue le talent, en général on ne l'aime pas. Des profanes se mêlèrent aussi de colporter les racontars, le plus souvent à propos de ses amitiés féminines. D'un autre côté, retenons que l'esprit d'indépendance déplaît souverainement à ceux qui ont renoncé à leur liberté individuelle pour accepter une règle. Il leur arrivera de regretter l'abandon de leurs droits aux bras d'une autorité qui frappe durement, quand elle frappe. Et l'amertume suivra d'assez près, chez eux, le regret. De cette amertume, entretenue jusqu'à un certain point par l'attitude désinvolte du père Dubé, ne pouvait naître qu'une haine sourde à son égard. François Hertel, comme professeur d'abord, ensuite comme auteur, a pu affirmer sans mentir qu'il avait beaucoup d'ennemis (ce qui n'est pas le cas de tous nos écrivains) ; il faisait mieux que l'affirmer : il s'en réjouissait. Car les amis d'un artiste, qu'il soit poète, musicien, peintre, etc., font finalement partie de ces contraintes dont vit tout art véritable, qui mourrait de liberté, comme aurait dit André Gide.

En 1942, son éloignement de Montréal ne lui sera pas trop pénible ; il s'adaptera vite à Sudbury, il y sera moins malheureux qu'on ne l'a dit, car il aime toujours plaisanter, ne s'en prive pas avec ses gars de belles-lettres, dont plusieurs admirent en lui, au-delà du professeur, l'écrivain déjà connu ; et puis, « à cette époque (…) Hertel riait avec passion »[15]. De toute façon, son éloignement de la métropole ne l'empêchera pas de travailler : il poursuivra dans cette nature désolée son œuvre littéraire. Il vient de terminer un important volume, *Pour un ordre personnaliste,* premier essai sérieux, à mon avis, d'organisation, de systématisation de sa pensée. Il avait fait l'année précédente un retour à la poésie en publiant *Axe et parallaxes* aux Éditions Variétés, et l'année suivante, en 1943, quelques mois après la publication de son livre sur le personnalisme chrétien, il fera paraître son troisième recueil de poèmes, *Strophes et catastrophes* (L'Arbre), dont la parution coïncidera plus ou moins avec sa démission comme jésuite et son intégration au clergé séculier.

[15] Jean Éthier-Blais, *Signets II,* p. 164.

Axe et parallaxes sera réédité en 1946 par les Éditions du Lévrier et diffusé à Ottawa et à Montréal. Ceux qui croient que François Hertel a subi quelque peu l'influence de Claudel (c'est apparemment l'opinion de Gérard Bessette et de plusieurs autres[16]) pourraient citer dans ce recueil la Lettre à Paul Claudel, ainsi que maint autre passage visiblement inspiré par l'esprit du renouveau chrétien. Le poète avait composé *Les Voix de mon rêve* en vers réguliers. Dans son deuxième recueil, il emploie le vers libre d'un bout à l'autre. Je doute que cette forme soit dans son cas très heureuse. Si ces vers jouissent en effet d'une grande liberté, ils manquent trop souvent de poésie. Il y a cependant de belles exceptions, par exemple ce début du poème intitulé « Tristesse » :

> « Seigneur, je sens que je lâche,
> Que ma lâcheté prend le dessus.
> Je sens en moi l'Iscariote poilu,
> Le noir Ésaü et toute la Synagogue
> Et la Gentilité festoyeuse et rébarbative au joug. »

D'autre part, on chercherait longtemps la poésie dans ceux-ci :

> « Je crois que la métaphysique et la poésie ne font qu'un. »
> « Je venais de relire le SOULIER. »
> « Et puis, vous pourrez toujours traduire mon œuvre en alexandrins. »

Le livre se termine par des essais de théâtre, par des scènes ou dialogues d'inspiration religieuse, et par une « Prière pour les philosophes », à la fin de laquelle l'auteur souhaite que les philosophes « tiennent compte des oreilles » et « se disent que beaucoup les ont fort longues ».

[16] « Après avoir tenté diverses expériences prosodiques et même poussé une pointe du côté de chez Claudel, François Hertel a surtout pratiqué le vers régulier qui, dans *Poèmes européens* en particulier, lui a permis de lancer certains des cris les plus déchirants de notre littérature, tout en gardant une forme éminemment propice à la communication. » Gérard Bessette. (Extrait d'un dépliant publié à l'occasion d'une présentation des œuvres de Hertel à la bibliothèque Douglas de l'Université Queen's, à Kingston, en février 1967.)

L'ouvrage est décevant dans l'ensemble. Il constitue certes un « document » pour le biographe qui cherche à retracer l'évolution de la pensée hertélienne ; malheureusement, au point de vue formel, c'est un échec ; ou, si ce n'est pas un échec, on devra le considérer comme un exercice. Exercice extrêmement utile d'ailleurs, puisqu'il permet au poète de se forger un outil : Hertel composera dix ans plus tard un de ses meilleurs recueils, *Mes naufrages,* où le lyrisme atteint à des sommets jusque-là inégalés dans nos lettres. *Mes naufrages* sont le chef-d'œuvre poétique de François Hertel. Le livre est composé de vers réguliers et de vers libres. Nous en reparlerons. Retenons pour l'instant que si la versification traditionnelle était un carcan que des générations ont voulu secouer à la suite de Verlaine, de Rimbaud, de Péguy et de Claudel, le vers libre est un cheval sauvage dont le dressage demande autant d'inspiration que de transpiration.

La formule pour un ordre X était dans l'air. Étienne Gilson avait publié, en 1934, *Pour un ordre catholique.* Hertel présente son essai sur le personnalisme comme la suite de *Leur inquiétude.* Il reprend en effet et développe dans son deuxième ouvrage de philosophie et de morale certaines idées qu'il avait exprimées dans le premier. Toutefois, si *Leur inquiétude* semble appartenir à la philosophie de l'action, car il est permis d'y voir un appel au réveil de la conscience canadienne-française à plusieurs points de vue, *Pour un ordre personnaliste* relève nettement de la pure énergie spirituelle, qui n'exclut pas l'action, loin de là, mais qui fait de cet essai une œuvre de réflexion, une œuvre presque entièrement centrée sur l'importance, sinon sur le culte de la personne humaine vue à travers le christianisme et susceptible d'épanouissement et de perfection dans la mesure où elle s'inspire largement de la morale chrétienne. Il y a dans ce livre une générosité, une ouverture d'esprit, un élan vers les cimes de la spiritualité et un regard sur les choses et les hommes, qui d'emblée placent l'œuvre sur le plan de l'universel.

L'ouvrage sortit des presses tout à la fin de 1942 et fut diffusé par les Éditions de l'Arbre. L'auteur l'avait dédié à deux maîtres agrégés de l'Université grégorienne, Paulin Bleau et Frédéric Saintonge, qui furent parmi ses maîtres au niveau du scolasticat. Le texte en avait été lu et revu par deux autres jésuites, H. Raymond et E. Papillon, qui l'avaient approuvé en septembre.

Après une longue introduction à saveur nationaliste, ou, plus précisément, patriotique (car Hertel voyait une nuance entre nationalisme et patriotisme), introduction dont l'idée maîtresse est la refrancisation, le livre se divise en quatre parties. Dans la première, on établit les fondements du personnalisme, doctrine qui repose sur la vie et la connaissance. Le personnalisme hertélien pourrait donc d'abord être défini comme un individualisme intellectualiste qui reconnaît d'emblée l'importance de la liberté, mais aussi et surtout la valeur du surnaturel : « Par la grâce, l'homme devient participant de la nature divine. » Certes, la personne l'emporte (et de loin) sur l'individu ; on les distingue judicieusement du reste : « Dans l'ordre essentiel, il y a l'individu et la personne ; dans l'ordre existentiel, il n'y a que la personne (p. 75). » Contrairement à l'individu, limité par un corps qui justement l'individualise, la personne « dépasse le temps et ressortit à l'éternité, par cette âme immortelle qui la pose véritablement personne ». On cherche à cerner de plus en plus étroitement cette notion de personne, assez complexe en vérité, en rappelant l'origine latine du mot (*persona,* signifiant masque de théâtre), d'où l'on tire l'existence, pour chacun de nous, d'un rôle à jouer dans la vie. Et après l'analyse on passe à la synthèse : « Une civilisation personnaliste s'efforcera de concilier les intérêts spirituels et corporels des diverses personnes, fournissant à chacune et à toutes, dans les limites des possibilités humaines, les moyens de se réaliser dans la chair et dans l'esprit en cette vie transitoire, et subséquemment en l'autre vie (p. 94). » Néanmoins, dans ce système, les destin de l'homme transcende toutes les conditions de sa vie collective : « L'État, la nation, entités qui meurent ou qui mourront, n'ont pas le droit de se constituer fin ultime d'êtres dont la destinée ne se limite pas à cette vie (p. 103). »

Il y a plusieurs sortes de personnalisme. En philosophie moderne, la forme la plus ancienne remonte à Kant, particulièrement en raison de l'importance qu'il attachait à la liberté et à l'autonomie morale de la personne humaine. On retrouve ensuite le personnalisme, avec cette fois des contours plus précis, dans la morale de Renouvier, morale dont la principale catégorie est la personnalité. Contemporain de celui de François Hertel, le personnalisme d'Emmanuel Mounier fut exposé comme doctrine dans la revue *Esprit* à partir de 1932. Mounier chercha, influencé par les idées de Péguy, à concilier christianisme et socialisme. La synthèse hertélienne, nous venons de le voir, se développe dans un sens plus orthodoxe, en tentant de rapprocher les aspects matériels et spirituels de l'existence, en vue d'une réalisation de soi, de l'être humain, qui ne sera comblé que dans une vie future.

La deuxième partie de *Pour un ordre personnaliste* définit les valeurs du personnalisme. Ces valeurs sont le travail, l'art, pratiqué non pour lui-même mais comme moyen d'épanouissement personnel, et la contemplation.

La troisième partie est un long développement métaphysique sur le mal, c'est-à-dire sur le péché, envisagé comme l'obstacle à une civilisation personnaliste.

La dernière partie nous conduit vers le personnalisme intégral, dont l'idéal ne pouvait être que le corps mystique du Christ.

Outre les textes apostoliques, notamment ceux de saint Paul et de saint Pierre, les sources de *Pour un ordre personnaliste* se trouvent dans les œuvres de Dandieu, dans *Un nouveau Moyen-Âge,* de Berdiaeff, dans *Humanisme intégral,* de Maritain, et dans *Trois leçons sur le travail,* d'Yves Simon.

Professeur, philosophe et poète, cerveau en constante ébullition, Hertel concevait plusieurs projets à la fois et pouvait mener de front plusieurs ouvrages. C'est ainsi que son troisième recueil de poèmes, *Strophes et catastrophes,* paraît environ six mois après son volumineux essai sur le personnalisme, chez le même éditeur montréalais. Le livre est en trois parties, la première en vers réguliers (des alexandrins surtout), la deuxième et la troisième en vers libres. La première est dédiée à Alfred Desrochers, dont Hertel admira toujours la force, le verbe éclatant, le souffle. L'ampleur du mètre, chez Desrochers, séduisait l'auteur de *Strophes et catastrophes,* comme elle le séduisait chez Hugo.

Un court poème de la première partie, « Intimisme », est dédié à Jules Supervielle. Retenons la dédicace qui figure au début de la deuxième partie : « Aux jésuites, mes anciens confrères, ces poèmes composés quand j'étais des leurs à la gloire des saints d'un ordre que j'aimerai toujours. »

La troisième partie s'adresse aux « jeunes poètes du Québec (…) les créateurs de notre grande poésie de demain. ».

Strophes et catastrophes marque au point de vue de la forme et de l'inspiration un progrès sensible par rapport au recueil précédent. Le poète est désormais en possession de sa technique, qui, sans être toujours sans faille, est d'une rare solidité.

Nous savons quel intérêt François Hertel avait pour la peinture ; il n'en avait pas moins pour le ballet classique, comme le prouve un très beau poème de *Strophes* intitulé « Après la danse ». Qu'on en juge à ces vers :

> « La musique ennoblit les bonds du chaste corps
> Qui flotte dans l'éther, ravi de son extase.
> Hélas ! Plus d'un chagrin chevauche les accords
> Quand sur ses pieds pointus la tarentelle passe.
>
> * * *
>
> Place à la danse auguste, aux rythmes éternels !
> Comme un rêve s'incarne au sein des harmonies,
> La frêle fleur se dresse au-dessus des mortels,
> Répandant son parfum en rondes infinies. »

La veine lyrique n'est pas pour autant épuisée. Elle sommeillera durant plus de deux ans ; puis paraîtra le quatrième recueil, *Cosmos,* aux Éditions Serge-Brousseau. Entre temps, le personnage d'Anatole Laplante, aperçu dans *Mondes chimériques,* aura refait surface dans *Anatole Laplante, curieux homme.*

Hertel a publié presque tous les ans depuis 1934. Il en sera ainsi par la suite, jusque dans sa vieillesse. Se serait-il fait une règle de se manifester chaque année par une publication importante ? Ce serait là, proprement, l'attitude d'un homme qui a horreur du silence ; en fait, c'est celle de bien des écrivains. Que signifie ce besoin de s'exprimer à intervalles pour ainsi dire réguliers ? que signifie, selon l'expression de Pierre Baillargeon, ce « prurit d'écrire » ? C'est ce que nous allons maintenant chercher à comprendre. Et quel que soit le résultat de notre démarche, elle nous aura permis, croyons-nous, d'aller plus avant dans la connaissance de l'homme et de l'œuvre qui forment le sujet de ce livre.

~

CHAPITRE IV

UN TEMPÉRAMENT LITTÉRAIRE BIEN MARQUÉ

~

« Un homme d'intelligence profonde et impitoyable pourrait-il s'intéresser à la littérature ? Sous quel rapport ? Où la placerait-il dans son esprit ? »

Paul Valéry

* * *

SIX ANS APRÈS *Les Voix de mon rêve,* donc à l'automne de 1940, avait paru chez Bernard-Valiquette ce petit volume contenant tant de choses, qui s'appelle *Mondes chimériques* et dans lequel Hertel avait en fait commencé une autobiographie romancée, sous les traits du personnage d'Anatole Laplante. Nous savons qu'il poursuivra ce genre d'autobiographie dans plusieurs autres ouvrages et de très nombreux articles dont la majorité figure dans *L'Information médicale.*

Tout au début de *Monde chimériques*[1], sur la page où, normalement, on dresse dans un volume la liste des livres précédents ou en préparation, l'écrivain fit imprimer, sous la formule rituelle « Du même auteur », ces mots tout simples : « Quelques ouvrages sans importance, d'ailleurs épuisés. » Belle indifférence ! désintéressement magnifique ! durent penser les lecteurs. Cette ligne ne fut pas, faut-il le dire ? la meilleure plaisanterie de l'essayiste. Ce n'était qu'une boutade. Elle pouvait cependant faire croire à un trait de caractère, à une sorte de détachement de l'auteur à l'égard de ce qu'il avait écrit jusque-là.

En réalité, on se tromperait beaucoup si l'on s'imaginait le créateur des personnages d'Anatole Laplante et de Charles Lepic traitant sa propre littérature par-dessous la jambe. Le sort de ses livres, de chacun d'eux, était loin de lui être indifférent. Non seulement il retenait les observations, se souvenait des reproches que pouvaient lui faire ses amis ou la critique en général, mais encore il tenta plus d'une fois de justifier, dans des avant-propos ou de courtes préfaces, l'agencement des parties de telle œuvre, qui péchait justement par manque d'ordre[2]. Il ira jusqu'à se réclamer des procédés de composition en usage chez des écrivains de la Renaissance, en particulier chez Rabelais et Montaigne, pour défendre ce que les critiques nomment « fourre-tout ». Ce n'est pas à dire que le genre soit indéfendable. Il est légitime dans la mesure où l'intérêt est sauf. Et l'absence de plan, les défauts de composition chez Hertel sont presque toujours rachetés par un style nerveux, acéré, qui plaît d'emblée et soutient l'intérêt. « Une précision toute lapidaire » était devenue, comme il l'affirmait sans fausse modestie dans Nouveaux souvenirs, nouvelles réflexions, son « image de marque ».

Alors, s'il ne se désintéressait pas complètement de ses productions, s'il n'était nullement naïf en cette matière, bien qu'il le fût en d'autres domaines, quelle sorte d'écrivain était-il au fond ?

Le monde étrange de la création littéraire est, en gros, habité par deux sortes de gens, les forcenés et les insouciants ; on pourrait aussi les appeler, avec à la fois plus de justesse et de justice, les radicaux et les modérés. Les fervents et les tièdes se côtoient en littérature comme en religion, et leur destin à tous est de vivre ensemble.

Deux classes, deux espèces, ou, si l'on veut, deux races forment donc cet univers à peu près clos, que du dehors on trouve inutile quand on le juge avec rigueur – farfelu quand on le regarde avec indulgence. Ces races ne se distinguent d'ailleurs parfaitement l'une de l'autre que par leurs spécimens les mieux caractérisés, car ce n'est pas sans mal que le profane arrive à établir celle à laquelle appartient tel poète plus ou moins fébrile, tel prosateur plus ou moins apathique ou distrait. Pourquoi tant parler de fièvre et de tiédeur ? Que viennent faire ici les notions de radicalisme et de modération ? Eh bien ! appliquées au comportement de ceux qui, non contents d'écrire, osent encore publier après cinq mille ans de littérature, elles masquent, elles recouvrent simplement les deux attitudes les plus courantes vis-à-vis d'un métier à peine moins ancien que le plus vieux du monde : exprimer par des caractères, au moyen de la plume, du pinceau ou de la machine ce qu'on pense, ce qu'on sent et ce qu'on imagine.

Deux attitudes, hâtons-nous de l'indiquer, qui n'ont absolument rien à voir avec le talent. Il est en effet des auteurs qui, du jour où ils se mêlent de littérature, ne laisseront pas de la prendre au sérieux, la porteront aux nues, la diviniseront – et qui n'en écrivent pas moins comme des pieds. D'autres, au contraire, affectant d'y voir un amusement, prennent avec elle des distances extravagantes, font mine de la mépriser, et pourtant ils y excellent comme poètes, conteurs, romanciers, etc. Il y a donc les écrivains qui regardent leur métier et par conséquent leur carrière comme choses très importantes, et les écrivains qui se moquent et du métier et de la carrière. On serait ici tenté de dire, comme en d'autres domaines, les professionnels et les amateurs. Et parmi ces derniers, le premier à nous venir à l'esprit est le poète La Fontaine, qui, tout à ses plaisirs (ceux de la table et les autres), oubliait ses vers dans ses poches quand il ne les semait pas à tous les vents, à moins qu'il ne les confiât à tout venant. La Bruyère ne fait certes pas partie lui non plus des forcenés de la littérature : il n'est pas radical, il est plutôt modéré ; il s'avise d'écrire sur le tard, ne fait qu'un livre qui sera un des plus grands succès de librairie du siècle. Saint-Simon, le mémorialiste, mettait les privilèges bien au-dessus du métier d'écrire, qu'il devait considérer à l'égal de la roture ou peu s'en faut. Casanova, qu'on ne saurait hésiter à ranger parmi les écrivains amateurs, fut peut être ce qu'il y avait de plus passionnant dans la république des lettres au XVIIIe siècle, si l'on excepte Voltaire, qui fut un professionnel, je dirais même le modèle des professionnels. Voltaire traitait tout à la légère sauf justement son métier auquel il vouait un véritable culte. Il n'a rien négligé pour donner à chacune de ses œuvres le maximum de diffusion. Quand il préparait un livre d'histoire, un poème, une pièce de théâtre ou un conte, il en prévenait ses nombreux correspondants et les tenait au courant du progrès de ses travaux. Nul homme de lettres n'a mieux soigné son image, comme on dit aujourd'hui en publicité. Avec le XIXe siècle apparaît le triomphe de la littérature, qui semble vouloir soumettre, dominer tous les arts, les régenter par le biais de la critique spécialisée. Cette époque est le règne des forcenés, des radicaux, elle verra s'exercer la tyrannie des professionnels, dont le plus représentatif sera Chateaubriand, presque toujours sauvé du ridicule par la grandeur de son art. Chateaubriand compose un livre comme on construit une cathédrale. Que la cathédrale soit romane, gothique, baroque, qu'elle soit ce qu'on voudra, il est bien difficile d'en rire : elle impose par sa masse, émeut par son élan vers le ciel, elle vous écrase, vous convainc. Alors le nombre des dilettantes diminue, les amateurs reculent, se font petits, s'effacent, n'osent plus en prendre à leur aise avec le métier littéraire, avec une profession aussi sérieuse, soutenue par des noms aussi prestigieux que pourraient l'être les gloires de la médecine, de la physique, des science naturelles et de la philosophie. Molière mourut presque abandonné ; Voltaire lui-même, malgré l'ovation que Paris lui avait faite quelques mois avant sa fin, mourut seul, comme un chien, dans une espèce d'arrière-boutique. Mais on fera des funérailles nationales à Victor Hugo ! Ensuite, la littérature se diversifie, de nouvelles modes naissent, les écoles se multiplient, les chapelles foisonnent, le rôle social et politique de l'écrivain n'en demeure pas moins capital, l'influence de l'écrit sur la société de 1900 reste énorme. La guerre changera bien des choses, il est vrai, elle tuera dans l'œuf une multitude d'œuvres dont l'ensemble aurait sûrement orienté le monde d'une autre façon, elle ne tuera pas cependant la littérature, qui commencera toutefois à se prendre un peu moins au sérieux, grâce aux surréalistes et à d'autres fantaisistes, qui réintroduisent la légèreté dans les livres. Vers ce temps-là, après un long silence qui avait suivi un discours magistral sur Léonard de Vinci, monsieur Paul Valéry, disciple de Mallarmé et en quelque manière de Racine et de Descartes, livre au public des essais émaillés de réflexions pertinentes, quoique souvent fort irrévérencieuses, sur la foi, la religion, la politique, la philosophie et plus spécialement la métaphysique ; son ironie n'épargne rien, même la littérature en prend pour son compte. Grand poète, essayiste de premier ordre, Valéry aurait voulu cultiver à loisir les mathématiques ; il rêvait d'être inventeur. Et s'il s'est subtilement moqué de la métaphysique et de la littérature, il se faisait quand même de celle-ci une assez haute idée, puisque après avoir publié un nombre imposant d'ouvrages littéraires, il a laissé, comme œuvre posthume, plus de vingt-six mille feuillets, chargés d'observations de tous genres, de citations en diverses langues, mortes ou vivantes, y compris le russe, de figures géométriques, de formules algébriques et de ratures – vingt-six mille feuillets qui sont devenus ses *Cahiers.* Sinon un forcené, sinon un radical, il fut sans conteste un professionnel des lettres, qui néanmoins adorait passer pour un profane, pour un amateur, attitude à ses yeux la moins ridicule et à laquelle une vie besogneuse l'avait d'abord presque contraint.

Par ses modèles plus ou moins conformes aux deux masques de toute littérature (celui de la crispation et celui de la détente), le petit résumé précédent nous éclairera peut-être mieux sur la réponse qu'il convient de donner à notre question de tout à l'heure : quelle sorte d'écrivain était au fond François Hertel ? Souvenons-nous en effet que nous n'y avons jusqu'ici que partiellement répondu.

À quelle race intellectuelle appartenait-il ? Doit-on le considérer comme un amateur qui s'est amusé à écrire, ou comme un professionnel qui attachait la plus grande importance à ce métier ? Logeait-il à l'enseigne du « fabuliste » ou à celle du « patriarche de Ferney », ainsi qu'on les appelle dans les manuels d'histoire littéraire ?

Sa boutade exprimant une superbe indifférence quant à ses propres bouquins, ce soufflet de confirmation qu'il se donne dans *Mondes chimériques* ne doit pas, je le répète, nous égarer sur sa psychologie, car cette plaisanterie tient beaucoup plus à son tempérament qu'à son caractère.

Hertel était un nerveux teinté de sanguin ou inversement ; de toute façon, il était homme d'humeur comme pouvaient l'être Léon Daudet, Joseph Kessel ou George Bernard Shaw, d'où la brusquerie de ses volte-face dans les choses les plus courantes, sa grande facilité d'expression, son sens de la repartie et son goût du paradoxe. Ajoutez à cela que son sang était sans cesse fouetté par un esprit acidulé qui, dans certaines circonstances, devenait caustique jusqu'à la férocité. À ne le juger que sur les apparences, on l'aurait pris, à la morgue près, pour quelque grand seigneur indépendant, capable de dominer toutes les situations et réagissant aux contrariétés par cette seule phrase : « Je m'en f... ! » Le roi du « j'm'en-foutisme », si l'on veut : tel apparaissait-il à ceux et celles qui l'approchaient le plus souvent.

Or il n'était au fond indifférent qu'aux gens et aux choses qu'il ne pouvait comprendre d'emblée, disons plus justement : qu'il ne pouvait admettre dans le cercle de ses connaissances ou l'ordre de ses préoccupations, en raison soit d'une mentalité totalement étrangère à la sienne, soit d'une nature contraire à sa sensibilité d'artiste, quoique dans un cas comme dans l'autre son intelligence pût toujours saisir l'essentiel. Nous avons bien senti ses réticences au sujet de monseigneur Tessier, dont il ne souhaitait nullement la présence à Rivière-Ouelle le surlendemain de son ordination. Étrange manière de se conduire envers un aîné? Ce n'était probablement pas cela. C'est qu'il y avait entre les deux comme un conflit de mentalités. Aucun point de contact ne pouvait exister entre deux personnalités si radicalement différentes. Il en était à peu près de même pour les lectures, pourtant capitales dans la vie d'un écrivain. Hertel n'a jamais vu comment, par exemple, on pouvait s'intéresser à Stendhal, à cet auteur « ennuyeux » qui cultivait le détail au détriment de l'ensemble. Pour les mêmes raisons, semble-t-il, les représentants du nouveau roman, Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute et compagnie, ne l'ont jamais enthousiasmé. Leur littérature le laissait froid. Sa conception personnaliste de l'art et de la vie procédait d'une vision globale de l'homme et de la nature, d'une idée universelle, voire totalitaire, qui éloignait forcément le poète philosophe des expériences « déshumanisantes » où l'analyse, loin d'être le principe de la synthèse, la rend souvent impossible. On s'étonnera d'autre part qu'un poète tel que lui fût à peu près insensible à la musique. Il l'avoue lui-même, elle le touchait peu[3]. C'est peut-être parce que la musique, dès qu'elle naît quelque part, impose le silence, qu'il est parfois héroïque d'observer quand on a la langue trop bien pendue.

Néanmoins, peu de choses et de gens lui furent vraiment indifférents. Sa curiosité intellectuelle l'amenait à s'intéresser théoriquement à tout. Et ce à quoi il tenait le plus – on peut là-dessus être catégorique – c'était son métier d'écrivain.

Deux ordres d'activité bien différents, deux fonctions pourtant distinctes : écrire et vivre, ces deux verbes étaient pour lui plus que synonymes. Si grand était le prix qu'il attachait à son métier, qu'il en arriva chez les Jésuites à l'estimer plus que la liberté même. Car outre la peine qu'il se donnait pour l'exercer, longtemps il permit que l'on défigurât sa pensée en maints endroits ; en tout cas le supporta-t-il aussi longtemps qu'à la requête de ses censeurs il fut obligé de modifier ses textes. L'ère des sacrifices, déjà trop longue pour sa courte patience, ne pouvait s'éterniser. Il fut amené par la force des choses, de virgule en virgule, à rapprocher la fuyante décimale liberté, de l'unité que représentait pour lui la littérature, et à valoriser ainsi l'une par l'autre. Comme il souffrait de plus en plus de voir déflorer d'office, l'un après l'autre, ses manuscrits, il dut finalement se dire : « Si je reste, je me dégoûterai de toute activité littéraire et j'abandonnerai l'écrit pour passer à autre chose de moins compromettant ; si je sors, il y a toutes les chances pour que je continue à publier, quelles que soient les conditions de mon existence. Je sortirai donc. » Le poids qu'avaient pris peu à peu dans son esprit, d'une part la nécessité de s'exprimer sans contrainte, et d'autre part l'idéal de l'œuvre à réaliser, pesa lourd dans sa décision de quitter la Compagnie ; d'autres facteurs, peut-être moins décisifs, entrèrent aussi en ligne de compte, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Dans le fait, il adorait écrire. Il en tirait un plaisir immense, intégral, et il était prêt à sacrifier à cette passion qui le tenait depuis la fin de l'adolescence, la tranquillité et la sérénité toutes relatives d'une vie bien ordonnée certes, mais dirigée par autrui. Non, il n'était pas de ces écrivains qui le deviennent par hasard, persistent à l'être sans trop savoir pourquoi, publient de loin en loin des choses qui peuvent être excellentes, auxquelles cependant ils ne croient pas plus qu'il ne faut, et qui regardent les lettres comme une occupation agréable, bien sûr, ou même rentable, sans y voir pour autant une raison de vivre.

Lorsque, dans ses cours de littérature à Brébeuf et à Grasset, il fera l'éloge, par exemple, de Villiers-de-l'Isle-Adam ou de quelque autre écrivain majeur, il présentera toujours l'art d'écrire avec une conviction, une éloquence qui sera la preuve de la très haute estime où il tenait cet art difficile. Après la publication de *Mondes chimériques,* ouvrage obéissant à un plan qui en prévoit d'autres du même genre, sa vocation véritable lui apparaît dans toute sa rigueur et avec toutes ses exigences : rien ne le détournera d'écrire, ni personne. Il fera son métier d'écrivain avec une conscience professionnelle, une constance et une opiniâtreté admirables. Il continuera de publier en milieu plus ou moins hostile à ses idées et, quand il en sera sorti, il fera paraître sur une période de trente ans un nombre considérable de volumes, malgré des difficultés de toutes sortes (problèmes financiers, problèmes de santé) qu'il rencontrera de plus en plus fréquemment, puis presque quotidiennement à partir des années 1970. Il est à peu près certain qu'il entreprit assez tôt des démarches auprès de quelques grands éditeurs parisiens. Il ne m'a pas fait de confidences à ce sujet ; je ne l'en soupçonne pas moins d'avoir amorcé, de Montréal même, des affaires avec eux. Leurs conditions lui parurent-elles trop dures ? C'est bien possible. S'il possédait un sens remarquable des affaires – il le prouvera en administrant sagement les quelques milliers de dollars que lui léguera sa mère en 1948 – il se méfiait néanmoins de sa naïveté, et probablement craignait-il d'être roulé. Il n'était pas homme, au surplus, à accepter le même refus deux ou trois fois de suite, à supposer qu'on ait refusé ses manuscrits. Chose certaine, il s'adressera dès avant 1949 à des maisons plus petites (dont une était dirigée par un des ses amis, Michel Moine) qui le publieront. La diffusion d'un livre à Paris, comme ailleurs, exige toutefois une organisation et des services dont les petits éditeurs ne disposent pas toujours. Hertel fondera donc sa propre maison d'édition, où il publiera ses propres ouvrages (charité bien ordonnée) et ceux de compatriotes, de même que ceux d'auteurs belges, américains, etc. Nous verrons plus en détail et chacun en son lieu les faits signalés ici et se rapportant à l'activité de François Hertel éditeur. C'était d'abord l'auteur, avec ses réactions, sa psychologie, qu'il fallait montrer, dans un éclairage favorable à la vérité ; on verra bientôt ses manies et ses caprices, on tentera, en somme, de cerner le personnage le mieux possible. Et pourtant, dans l'état actuel des connaissances à son propos et vu le secret dont il aimait s'entourer, l'entreprise qui consiste à le peindre ne saurait dépasser le stade de l'ébauche. Il y manquerait cependant un trait essentiel, sans lequel le sujet risquerait d'être fort mal représenté, si nous n'insistions sur les qualités exceptionnelles qui, faisant de lui dans le monde aussi bien que dans l'intimité un être attachant, permirent à maints lecteurs de découvrir un homme là où ils cherchaient un auteur.

Son métier, nous l'avons dit, il le faisait consciencieusement, en mettant, bien sûr, toutes les chances de son côté, mais avec dignité toujours et dans le respect des autres. Il ne se fera pas faute de brocarder les écrivaillons, les mauvais poètes, les faux aristarques, les rapins sans talent, il démasquera l'imposture en art, attaquera les fausses valeurs, sans jamais toutefois porter de ces coups bas qui déconsidèrent un homme de lettres quels que soient sa renommée et son génie. Dans les débats où il s'engagea personnellement à propos de la peinture ou de la poésie, il s'en tenait d'ordinaire aux aspects techniques de la question, et comme il se connaissait en la matière il l'emportait neuf fois sur dix. Il pouvait changer brusquement d'avis et ne s'en privait pas, souvent à la stupéfaction de son entourage[4]. Souvent aussi on le verra hésiter longtemps à prendre un parti ferme, par exemple au sujet du mouvement sécessionniste au Québec : ses idées politiques étaient plus mûres et infiniment plus complexes que celles des jeunes qui voulaient faire l'indépendance dès 1960. La loyauté ne lui fit jamais défaut. Elle fut la première de ses qualités morales et, puisqu'elle va généralement de pair avec la franchise, elle ne lui a jamais interdit d'être dur pour ses amis, à qui il aurait été du reste incapable de cacher sa pensée. Il n'en a jamais trahi un seul. Certains d'entre eux se montrèrent également durs à son endroit. Paul Toupin, dont il n'y a pas lieu de mettre en doute l'amitié pour Hertel, lui ayant en 1979 rendu visite à son appartement de la rue Blanche, et l'ayant trouvé trop enclin à s'écouter, trop concentré sur lui-même par suite d'une maladie qu'il croyait être un cancer, fit de cette rencontre une relation stupéfiante, où loin de plaindre le vieux collègue (ne le furent-ils pas à l'Académie ?) il le gronde, le secoue, le morigène, l'accable, bref lui frotte les oreilles, fait passer à l'ermite de la Trinité ou, si l'on préfère, au Rabelais québécois, un bien long quart d'heure[5]. À le voir déprimé, craignant que cet état n'empire et ne le conduise au sommeil définitif, au « grand dodo », Toupin lui dit entre autres choses : « Mon cher Rodolphe, je vais vous parler durement. Si jamais vous vous suicidez, cette triste fin ne me fera pas verser un seul pleur... car elle me fera comprendre que toute votre vie, vos livres, votre amitié, tout chez vous n'aura été qu'un grand mensonge. Je crois que la pire insulte que puisse recevoir un écrivain prolixe comme vous l'avez été, grand poète à ses heures, c'est celle-ci : voilà un homme qui a beaucoup menti. Or, ce n'est pas votre cas. Au contraire (...) Je vous ai toujours entendu soutenir que vous attribuiez à la personne humaine une valeur suprême. Et cette valeur de la personne, vous la renieriez parce que votre personne, et je dis bien votre personne... est sujette à la maladie ? (...) Je sais, comme l'a dit un sage, que la vie est une course et que ce n'est pas toujours le meilleur qui gagne. Mais auriez-vous oublié, vous qui savez penser, réfléchir, écrire, et qui détenez maints doctorats, et qui êtes en réalité un intellectuel plutôt positif et concret que la maladie est elle aussi une forme de la vie ? Si vous éprouviez des souffrances intolérables, si vous étiez un drogué, si vous aviez perdu toute lucidité, si votre cerveau n'était plus qu'un légume ou qu'un minéral, là, je comprendrais que rien ne vous rattache à la vie, à votre personne, à votre valeur[6] (...) Les grands malades, à la fin, ne supportent plus la présence des vivants (...) Tel n'est pas votre cas. J'ai frappé à votre porte en me nommant et vous m'avez ouvert. Je suis ici depuis une heure. J'ai cru vous fatiguer ? J'ai voulu m'en aller. Vous m'avez demandé de rester. Et nous avons parlé, ri, blagué... »

À la loyauté et à la franchise, qui étaient chez Hertel des vertus presque naturelles, des qualités propres aux hommes de son tempérament, s'ajoutait une merveilleuse compréhension des autres, de leurs problèmes, une ouverture de l'esprit et du cœur qui se traduisait par un dévouement sans mesure. Il différait, au moins sur deux points, de la plupart des écrivains que j'ai connus : il n'était pas avare de son temps et il répondait aux lettres. Il savait accueillir, mettre à l'aise les gens qui avaient besoin d'un conseil, même ceux qui lui demandaient de l'argent. Il n'a jamais éconduit que les raseurs de profession et les sots, les « crétins ». Cependant, puisqu'il faut tout dire, son sens du dévouement prenait parfois la forme d'un zèle intempestif. Il aimait à rendre service, cela est incontestable, et alors, comptant naturellement sur la réciproque, il prenait des initiatives qui engageaient plus ou moins les autres dans ses projets, avec l'espoir sinon la certitude qu'ils lui apporteraient leur concours. Il s'imagina trop souvent que ses amis étaient prêts à faire pour lui ce que lui-même aurait fait pour eux, s'il avait été à leur place. Par exemple, lors de son séjour à Montréal, en 1978, il vit un éditeur auquel il déclara qu'un de ses amis, qui connaissait très bien son œuvre, consentirait sûrement à réunir ses meilleurs textes afin d'en constituer un recueil. Il en avait touché un mot au compilateur éventuel, cette affaire de textes choisis était selon l'écrivain une chose qui allait de soi, qui n'offrait aucune difficulté, c'était pour ainsi dire une chose faite. L'éditeur manifesta pour ce projet un intérêt certain. Il se mit en rapport avec la personne dont on lui avait parlé. Celle-ci, très liée avec l'auteur, avait effectivement lu toutes ses œuvres. Elle confirma qu'il l'avait rapidement mise au courant de cette histoire de florilège, mais ajouta qu'elle n'avait jamais donné son accord, qu'elle n'avait nulle envie d'entreprendre ce travail et qu'il valait mieux, si l'on voulait réaliser le bouquin en question, s'adresser à un autre. La hâte excessive que montrait parfois Hertel dans la conclusion d'une affaire fut sans doute la cause de plus d'un malentendu entre lui et ses collègues ou amis. Il ne cherchait pas à les manœuvrer, il avait plutôt la manie, anodine quoique un peu gênante, de les « embarquer » dans les entreprises que son imagination concevait à propos de tout, car s'il lui arriva de manquer de jugement, il ne manqua jamais d'imagination. Autre travers, autre manie qui tirait davantage à conséquence : une méthode, bien particulière, de critiquer les livres que les auteurs ou les éditeurs lui envoyaient à Paris, surtout après la fondation de sa revue littéraire et artistique. *Rythmes et Couleurs* faisait une large part à la peinture, sans négliger pour autant la prose et la poésie. Et dans les articles ou les comptes rendus que François Hertel rédigeait sur des productions littéraires québécoises, soit pour sa revue, soit dans des périodiques comme *Le Petit Journal,* il procédait souvent par comparaison, opposant comme à plaisir l'auteur dont il critiquait l'œuvre, et que d'ordinaire il aimait bien, à un autre qu'il détestait et qui servait ainsi de repoussoir. Le procédé a le gros inconvénient de mettre l'auteur du livre critiqué dans une position fausse, tout en donnant au lecteur impartial l'impression que le critique cultive ses amitiés sur la plate-bande de ses inimitiés. Le lecteur se défendra mal, au surplus, contre le sentiment que le critique est un maître de chapelle prêchant pour son clocher. Quand, à l'inverse, Hertel éreintait un Vadius ou un Trissotin, ce qui n'était pas très fréquent, il convient de le préciser, car il avait du flair et ne perdait pas de temps en lectures médiocres, il profitait de l'occasion pour louer le talent et le style de Paul Toupin, de Jean Éthier-Blais et d'un ou deux autres privilégiés. Sans le perdre irrémédiablement dans l'esprit de ceux qui donnaient le ton en littérature, ce petit défaut, attribuable surtout à l'humeur ou à un peu de lassitude, l'a certainement desservi auprès de la critique avec un grand C, qui devait s'étonner de ces comparaisons faciles, de ces façons de juger si peu conformes aux normes professionnelles.

Voici deux exemples de simplification à outrance, simplification propre à sa méthode et fondée sur des oppositions sommaires ; je les ai tirés non pas de ses articles mais de deux de ses livres, l'un, *Divagations sur le langage,* publié en 1969, l'autre, *Nouveaux souvenirs, nouvelles réflexions,* publié en 1973 :

1. « De bons essayistes, Jules Fournier, Olivar Asselin, Victor Barbeau ont paru. Chez les plus jeunes, Pierre Baillargeon fut un fort bon prosateur, mais eut peu à dire. Paul Toupin est un dramaturge de talent, madame Claire Martin, une bonne romancière. (...) Quant à Jean Éthier-Blais, il est le plus cultivé de nos critiques littéraires, et, récemment, s'adonne avec bonheur à la création. Pourtant, bon nombre des derniers écrivains nommés, considérés comme trop peu « québécois », n'ont aucune audience dans notre pays où le lecteur veut à tout prix se reconnaître dans les textes de ses auteurs. Cette attitude du lecteur canadien et de la critique canadienne en général, qui n'attend de nous que des œuvres d'intérêt local[7], contribue pour beaucoup à éloigner nos écrivains des thèmes majeurs, des sujets universels. »

2. « Toute comparaison cloche, soit ; mais pour le lecteur qui aime être pris aux entrailles, entraîné à rêver, quelle différence entre ces deux mondes littéraires ! (F. H. compare ici la littérature américaine à la littérature russe.) Le premier est rempli de froides constatations ; même dans la description des passions humaines ; le second, le russe est sans cesse en frémissement, en bouillonnement ; tant la richesse, souvent surabondante et délirante, de l'âme slave le féconde pour le meilleur et parfois pour le pire.

« Que sont, à quelques exceptions près (Poe, Whitman, O'Neill), à côté de cette immense joie qui pleure à travers ses sourires, qui s'exhale en un lyrisme constant, que sont, dis-je, les ternes récapitulations naturalistes que nous infligent la plupart des romanciers et des nouvellistes d'outre-Atlantique ?

---

[1] En plus d'une foule de considérations sur ce qu'aurait pu être l'histoire du Canada si d'autres circonstances s'étaient présentées, outre des réflexions sur la radiesthésie et la télépathie, ce livre renferme la première version de *Barabbas,* ainsi qu'un très joli conte de Noël, *Le Petit Pâtre à la crèche,* lu à la radio de Radio-Canada par Jean Sarrazin, le 25 décembre 1975, dans une émission de Raymond Fafard. On y trouve aussi un « chemin de la Croix de Charles Lepic ».

[2] « L'unité formelle ne m'intéresse plus depuis longtemps. Je tends plutôt à créer l'unité en moi-même. » Voir *Tout en faisant le tour du monde,* avant-propos.

[3] Il ressemblait un peu, sous ce rapport, à Victor Hugo, qui ne souffrait pas que l'on mît de la musique le long de ses vers, et bien davantage à Voltaire, qui en 1750 écrivait à Marie-Louise Denis à propos d'un certain divertissement ou opéra : « Pour la musique on dit qu'elle est bonne. Je ne m'y connais guère ; je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches. »

[4] De 1949, année de son installation en France, à 1965, qui précéda l'année de son premier retour au Canada, il a dit, écrit, répété qu'il ne remettrait jamais les pieds au Canada, terre « d'abomination et de désolation » ; or en août 1965, à Vézelay, il nous annonce, à ma femme et à moi, le plus naturellement du monde, sans manifester ni joie ni peine : « Je vais tout probablement retourner au Canada l'an prochain pour un assez long séjour. »

[5] Visite à un ami malade. Ce « morceau choisi », où l'on identifiait Hertel par son prénom véritable de Rodolphe, fut lu à l'émission radiophonique de Radio-Canada, *L'Atelier des inédits,* le 6 février 1980, par Pierre Dagenais. L'émission fut réalisée par Raymond Fafard. Toupin et Dagenais étaient liés depuis fort longtemps. Leur amitié remontait à tout le moins aux premières représentations de *Brutus,* que le comédien avait mis en scène.

[6] Ces propos de Toupin sur le suicide inclinent à croire qu'une discussion assez vive à ce sujet s'éleva entre les interlocuteurs. Les remontrances que le cadet se permet d'adresser ici à l'aîné ne sont probablement qu'une réponse aux arguments de celui-ci en faveur du suicide, arguments qui se trouvaient déjà réunis dans un article paru le 16 janvier 1979, dans *L'Information médicale,* et dont la conclusion est la suivante : « De toutes manières, nulle forme de suicide ne me scandalise ni ne me bouleverse ; chacun d'entre nous étant maître de son existence actuelle. Il n'est donc point lâche de se suicider ; ce n'est d'autre part de nulle manière un acte d'héroïsme. C'est un fait qui concerne chaque être humain quoi qu'en puissent dire et penser les conformistes de tous les temps. »

[7] L'observation n'est juste que dans le cas de certains lecteurs et de certains critiques. Les Canadiens qui lisent, anglophones et francophones, lisent pour la plupart des livres américains, anglais ou français et se soucient par conséquent assez peu du cadre, régionaliste ou non, des œuvres de leurs compatriotes. Deux exceptions, sur une période de quinze ans, ont infirmé la règle : Marie-Claire Blais, prix Médicis, et Antonine Maillet, prix Goncourt, sont arrivées à se faire lire d'un vaste public, encore que la majorité de leurs lecteurs se recrutât en France et aux États-Unis. En ce qui concerne plus spécialement l'attitude de la critique, il me paraît assez évident qu'elle ne saurait conditionner *a priori* l'orientation d'une littérature, parce que juge et partie elle en procède elle-même.

« Ceci paraît bien sévère, injuste peut-être. Je le répète une fois de plus : à chacun sa nourriture spirituelle. La mienne se veut plus chaleureuse, plus lyrique, plus envoûtante qu'on ne la trouve dans les textes des Américains.

« Leur seul vraiment grand romancier à mon avis est Henry James – le frère de William – qui a écrit entre autres ce livre admirable qu'est *Un portrait de femme* [8].

[8] Opinion peu répandue en vérité et que Hertel n'est pas loin d'être le seul à partager, car si important que soit Henry James comme romancier américain, il serait excessif de laisser pour compte Faulkner, Pearl Buck, O. Henry et quelques autres qui ont été traduits et lus dans le monde entier.

« Quant à nous, Canadiens, il serait temps que nous sortions d'un étroit régionalisme pour nous élever aux thèmes éternels traités sur le mode majeur. »

Si, comme on vient de le supposer, Hertel pouvait donner l'impression qu'il était le chef d'un petit groupe d'écrivains, dont les noms revenaient sous sa plume presque chaque fois qu'il se mêlait de critique, la réalité est tout autre. Par amour de l'indépendance et aussi par crainte de l'ennui, il a peu fréquenté les salons littéraires ; et il a toujours fui les cénacles qui se forment habituellement autour d'un éditeur. Il a publié pendant au moins quarante ans ; or ses livres ont paru par les soins d'une douzaine de maisons d'édition à part la sienne. Il aurait donc carrément refusé d'être le président d'une chapelle, même si on lui en avait proposé l'investiture sur un parchemin couvert d'onciales tracées à l'encre d'or. S'il fut académicien et le resta presque toute sa vie, c'est uniquement parce qu'aucun différend grave, à l'exception peut-être de l'incident Bessette, ne l'obligea à se démettre, comme Toupin s'était démis à la suite d'une autre querelle. Encore par esprit d'indépendance, il lui répugnait comme philosophe d'avoir des disciples. En eut-il ? Ce qui est certain, c'est qu'il ne voulait pas en entendre parler et qu'il se moquait de ceux qui lui en attribuaient.

Ces quelques observations sur le tempérament littéraire de François Hertel nous amènent naturellement à nous interroger sur ses rapports avec les critiques.

Ils ne furent pas toujours des plus tendres pour lui. C'était, bien sûr, leur métier qui le voulait ainsi. Il y a plus grave : plusieurs furent nettement injustes, tels ceux pour qui *Le Beau Risque* n'était que « le récit banal d'aventures de jeunesse ». Visiblement écrit pour les jeunes par un homme qui les connaissait bien, et aussi pour les adultes, ce roman, qu'on pourrait assimiler, si l'on n'y prenait garde, à la floraison romanesque des années 1930 destinée à l'adolescence, s'en distingue par l'esprit et par la forme. L'œuvre n'a rien de commun en effet avec les écrits inspirés du scoutisme ou de l'action catholique, et encore moins avec les récits moralisateurs, alors si nombreux, sur l'obéissance, la chasteté et autres vertus. Le style en était d'ailleurs original, ce qui était loin d'être le cas de tous les romans qu'on a faits à l'époque et dont l'action se passait dans un collège ou dans un couvent.

Berthelot Brunet traita Hertel plutôt cavalièrement dans un petit bouquin de 180 pages intitulé *Histoire de la littérature canadienne-française* (éditions de l'Arbre, 1946). « Au fond, écrivait le critique, François Hertel est surtout un chanoine Groulx badin. » La réflexion, passablement mordante, égratigna le poète, qui réagit assez vivement. Je me souviens parfaitement de la scène. C'était au début du printemps de 1946. Je me trouvais chez moi, au 912, rue Sherbrooke, en face du parc Lafontaine ; Hertel devait passer me voir et je l'attendais tout en feuilletant le petit livre de Brunet, qui venait de paraître. Je lui montrai dès son arrivée les deux pages consacrées à son œuvre [9]. Il les parcourt, ses traits se durcissent, puis il me dit en me rendant le volume : « Mon vieux, vous avez des lectures bien légères ; quant à moi, je n'ai que faire des propos de ce monseigneur Calvet badin. » Il attaquera par la suite, dans un article à la fois bref et virulent, l'information de l'historien (car Brunet avait réussi en cinquante lignes à commettre des erreurs dans les titres d'ouvrages cités), et lui fermera la bouche, puisqu'à ma connaissance le critique ne lui répondit pas. Berthelot Brunet n'est pas un homme de lettres qu'on peut négliger. Paul Toupin, dans *Rencontre avec Berthelot Brunet,* en a mesuré l'importance. Henri Tranquille, qui n'a jamais eu l'admiration facile, trouvait à Brunet de grandes qualités littéraires. Et même Victor Barbeau, d'habitude impitoyable, a daigné le lire et le juger. « Brunet, note-t-il d'une part, avait l'écriture malingre, chlorotique de son physique. » Il ajoute toutefois : « Doué d'une mémoire prodigieuse, il n'était pas un écrivain ancien ou moderne dont il n'eût absorbé et retenu la substance. Que d'ouvrages dont il a été, chez nous, le premier à secouer la poussière ! On n'en demande pas tant aux professeurs non plus qu'aux critiques pour établir leur autorité [10]. »

[9] En fait, Berthelot Brunet y juge très sommairement *Le Beau Risque, Leur inquiétude, Axe et parallaxes, Pour un ordre personnaliste, Strophes et catastrophes* et *Anatole Laplante, curieux homme.* Puis il résume en deux phrases son jugement sur ce dernier essai : « Le badinage de François Hertel est plus à son aise quand il traite carrément de choses sérieuses. Aurait-il eu du génie, ou un plus grand talent, Hertel n'aurait jamais su faire du Swift, Xavier de Maistre lui conviendrait mieux. » C'était dur et assez méchant.

[10] *La Face et l'Envers,* Les publications de l'Académie canadienne-française, Montréal, 1966, p. 153 et 154.

Hertel parlait rarement de Berthelot Brunet, que sans doute il avait lu : sa bibliothèque renfermait un exemplaire du *Mariage blanc d'Armandine.* Il n'aimait pas beaucoup ce solitaire de la bohème, ce représentant de la mouise, cette espèce de sous-Verlaine en prose ; il avait en revanche de la considération, sinon de l'amitié, pour Roger Duhamel, malgré les traits souvent fort acérés que celui-ci lui décocha. Il en usait de même envers Jacques Ferron, à qui il accordait sa voix dans les concours littéraires et qu'il appelait son « cher ennemi ». Académicien, il supporta sans trop s'en plaindre le pontificat de Victor Barbeau. Ces deux hommes, en tant que critiques l'un de l'autre, s'efforcèrent d'être justes tout en ménageant réciproquement leur susceptibilité. Dans une brève critique, excellente d'ailleurs, de *Six femmes, un homme,* premier roman que Hertel a publié à Paris, Barbeau écrit en 1950 : « Tout Hertel, ses qualités et ses défauts, se retrouve dans cette œuvre que se disputent jusqu'à l'écartèlement le romanesque et la dialectique. C'est une histoire, comme les précédentes [11], cousue de syllogismes, de paradoxes et de sophismes. Mais loin qu'on ait à le regretter, on ne peut que s'en réjouir car ce sont ces raisonnements qui donnent au livre sa saveur. La fiction n'est certes pas négligeable – deux des nouvelles sont en particulier, d'un beau grain – mais je suis bien certain qu'elle retiendra moins que les lettres d'amour qui y servent d'enluminure et surtout qu'elle suscitera moins de gloses que le journal de Gombaud dont quelque Christine de Pisan des nôtres devra, un jour, venger son sexe humilié. » On ne saurait être plus gentil, surtout quand on a la réputation d'être impossible.

[11] *Mondes chimériques, Anatole Laplante, curieux homme* et le *Journal d'Anatole Laplante,* dont Victor Barbeau avait fait la critique deux ans auparavant.

Treize ans après la publication de ces lignes [12], à l'occasion du lancement d'un cahier de l'Académie consacré à l'œuvre de son ancien président, Hertel écrivit dans *L'Information médicale* un billet qui est aussi éloigné de la flagornerie que de la mesquinerie. Jugeant avec sévérité ce « cahier d'éloges de Victor Barbeau », estimant que les meilleurs textes en sont ceux de Roger Duhamel, de Guy Frégault et de quelques autres, il se demande : « Ces propos un peu décousus sur Barbeau tel qu'il est et sur Barbeau tel qu'on l'encense rendent-ils justice à celui de nos écrivains, qui, malgré un purisme parfois agaçant, demeure à mon avis le meilleur prosateur que nous ayons produit ? »

[12] Elles sont contenues dans *La Face et l'Envers,* recueil d'essais critiques ayant paru en 1966 et dont l'auteur avait adressé un exemplaire « en hommage amical » à François Hertel.

Un des critiques qui ont le mieux vu quelle place Hertel devrait occuper dans notre littérature romanesque, ce fut Dostaler O'Leary dans son étude historique et critique, *Le Roman canadien-français* [13]. « Peut-on réellement parler de romans intellectuels et désigner ainsi ceux où les jeux de l'esprit ont la première place ? » se demande d'abord le journaliste au chapitre intitulé « Les Romanciers intellectuels ». « On a déjà donné droit de cité au roman métaphysique, explique-t-il ; pourquoi ne pas l'accorder au roman intellectuel ? On dira que dans le cas de Sartre, notamment, ou de Camus, il y a tout de même un roman et qu'on serait mal venu de parler de roman au sujet d'Hertel avec sa série d'« Anatole Laplante » ; on aura probablement raison si on s'en tient à une définition rigide du roman. (…) Anatole Laplante et Charles Lepic pénètrent bien dans le monde sous la forme de personnages de roman, même si l'on doit admettre que *Le Journal d'Anatole Laplante* est surtout, sinon uniquement un essai [14]. » On nous entretient ensuite de Pierre Baillargeon et de Jean Simard, puis on revient à l'auteur de *Mondes chimériques :* « Quant à Hertel, il ne s'agit pas de soutenir que sa trilogie – *Mondes chimériques, Anatole Laplante, curieux homme* et *Le Journal d'Anatole Laplante* – constitue un exemple d'unité. Ce n'est certainement pas elle, on l'admettra sans discussion, qui vaudrait à Hertel le titre de romancier (…) C'est dans *Six femmes, un homme* qu'il touche réellement au genre, en mettant en scène, tout comme Baillargeon dans *La Neige et le Feu,* des personnages plus charnels (…) Même si ce n'est que par surcroît qu'il est romancier, on ne peut l'ignorer dans une étude sur le roman. Sans s'imposer comme un maître en cet art, il a néanmoins réussi des personnages vrais et ardents qui, derrière leur dialectique, possèdent une vie bien à eux, une vie indiscutable, une vie plus vivante, si l'on peut dire, que celle de bien des personnages d'auteurs considérés unanimement comme d'authentiques romanciers [15]. »

[13] Le Cercle du Livre de France, Montréal, 1954.

[14] p. 167.

[15] p. 170 et 171.

Tantôt loué, tantôt malmené par les critiques – n'est-ce pas là le sort de la majorité des poètes et des romanciers ? – Hertel adopta très tôt une attitude de modération envers la critique en général. On ne trouve pas chez lui de ces diatribes à la Flaubert ou à la Claudel contre ce tribunal sans appel constitué d'un quarteron de grammairiens et d'une assemblée de paltoquets. En un sens, il connaissait trop bien les secrets du métier d'auteur et l'exerçait trop consciencieusement pour se mettre à dos tous ses juges par des gestes inconsidérés, même si leurs arrêts pouvaient parfois l'indisposer, l'irriter, l'exaspérer, sans jamais cependant l'empêcher de dire ou d'écrire ce qu'il pensait de tel ou tel d'entre eux.

Il en est un, en tout cas, qui dès la fin des années 1940, donc au moment où l'écrivain arrivait pour ainsi dire à la maturité poétique et philosophique, semble avoir compris l'homme et la valeur de son œuvre. C'est le critique Jean Éthier-Blais, poète lui aussi, observateur des mœurs de ce siècle dans maintes chroniques, et auteur de l'un des premiers articles sérieux qu'on ait écrits sur Hertel poète. Blais fut également un de ses plus fidèles amis. Ils avaient fait connaissance, nous le savons, en 1942, au collège de Sudbury et depuis cette date ils ne cessèrent pas d'entretenir des rapports amicaux. Avant Blais, quelques critiques, dont Marcel Dugas, Roger Duhamel, Berthelot Brunet, avaient parlé de François Hertel dans leurs livres ou dans les journaux ; plusieurs autres, par la suite, s'intéressèrent de près ou de loin à ses travaux : Victor Barbeau, bien sûr, puis Dostaler O'Leary, André Major, André Gaulin, Réginald Martel, Camille Souyris, Paul-André Asselin, et j'en passe. Le seul toutefois qui ait en quelque sorte suivi à la trace, dans sa carrière aventureuse, l'auteur de *Vers une sagesse,* fut Jean Éthier-Blais.

C'est d'abord le poète, chez Hertel, qui semble avoir retenu l'attention de Blais, du moins si l'on en juge par l'importance d'un article paru en mai 1947 dans *l'Action nationale* [16], sous le titre « Introduction à la poésie de François Hertel ». Il serait faux d'affirmer que l'admiration égarait le jeune critique : elle ne faisait que le porter sur ses ailes vers les plus hautes cimes. « L'œuvre poétique d'un François Hertel prend place, écrivait-il, à côté de celle d'un Eliot et d'un Claudel, dans l'histoire de la poésie philosophique de notre temps. Le seul fait de l'inscrire à côté de si illustres modèles indique son ampleur et le degré de perfection où elle s'est élevée. » On est assez loin, ici, des réserves et des remarques terre à terre que d'autres avaient déjà formulées sur le même sujet. « Son œuvre poétique, continue le critique, demeure du reste bien à lui, n'ayant subi que fort peu l'influence de ces maîtres. Beaucoup moins, en tout cas, qu'on ne le prétend. » Ces lignes rectifiaient, avec une justesse étonnante, les affirmations de ceux qui soutenaient que le poète, particulièrement dans *Axe et parallaxes,* n'avait fait que « mettre les discours de la Saint-Jean-Baptiste en versets claudéliens ».

[16] Guy Frégault assumait alors la direction de la revue et comptait, parmi ses collègues Lionel Groulx, J.-P. Archambault, Arthur et André Laurendeau, François-Albert Angers, Gérard Filion, Albert Tessier et Léopold Richer.

Écrit et publié en 1947, l'article de Blais ne pouvait avoir pour objet que la première partie de l'œuvre poétique de François Hertel, c'est-à-dire la partie constituée de poèmes sentimentaux, élégiaques, et surtout de poèmes d'inspiration religieuse. C'est pourquoi l'auteur pouvait affirmer : « Dieu est partout dans l'œuvre de Hertel. » Il n'en serait pas toujours ainsi. Blais soupçonna-t-il, en 1947, que son ami était déjà travaillé par des doutes sur les dogmes de la religion ? L'ancien jésuite s'en était-il ouvert à l'ancien collégien de Sudbury ? Probablement pas. « Le Dieu loquace de Hertel, poursuit Blais, sous maints aspects ressemble à celui de Péguy : même simplicité paternelle, même bonhomie, même saillies bougonnes. Ils sont frères ; mais chez celui de Péguy la simplicité coule plus évidemment de source, ce Dieu est moins raisonneur, il cherche moins à expliquer aux hommes combien il a raison, il est sûr que tout ce qu'il dit doit être vrai ; le Dieu de Hertel raisonne un peu trop, il semble se dire : ils ne me comprendront sûrement pas, mais qui sait, peut-être qu'avec un peu de patience. » Blais termine par des réflexions qui nous renseignent sur l'attitude des censeurs de l'époque envers le poète, qui « depuis quelques temps a délaissé la poésie ». Et il s'explique : « sans doute blessé par l'incompréhension (souvent voulue et malsaine) dont il était l'objet, il n'écrit plus de ce ces poèmes remplis d'amour et de don de soi où il était maître. » La dernière phrase de l'article exprimait un souhait : « Si cette trop courte étude pouvait lui faire oublier les critiques injurieuses dont il a été l'objet et l'inciter à ne pas délaisser la poésie, notre but serait atteint. » Le souhait fut exaucé : un choix de sonnets, *Quatorze,* allait paraître à Paris, aux Éditions René-Debresse. À l'exception de « Soir triste », les poèmes de ce petit recueil ne s'inspirent apparemment pas de la même religion que les précédents. Ils annoncent, sinon une rupture avec les sources chrétiennes du passé, un climat nouveau, voire une ère nouvelle.

L'année qui suivit la publication du dernier tome de l'énorme ouvrage de Jean-Paul Sartre sur Flaubert, je me rendis à Paris pour revoir Hertel, à qui j'écrivais à peu près régulièrement, ainsi que deux ou trois autres amis que j'avais négligés, ceux-là, depuis 1967. Un après-midi où je me promenais au Luxembourg avec Émile Cioran, je lui demandai justement son avis sur le livre de Sartre. Il ne l'avait pas encore lu et, me laissa-t-il entendre, ne le lirait probablement pas. Puis je voulus connaître ses projets littéraires. Préparait-il un bouquin ? Allait-il le publier bientôt ?

— Non, me répondit-il. J'écris peu et lentement.

Sa réponse ne m'étonna point. Elle m'amena simplement à songer que Cioran, quoique d'origine roumaine, était bien de la famille des moralistes français. Il était de ces gens qui écrivaient peu et lentement, tels La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, Chamfort, Rivarol, etc. À les relire, on s'en veut toujours beaucoup d'avoir soi-même noirci tant de papier dans sa vie.

Ce tempérament littéraire, pour lequel écrire et publier importe peu en définitive, cette mentalité pour laquelle un livre, comme n'importe quel autre être contingent, aurait pu ne pas exister, sont exactement le contraire du tempérament et de la mentalité de François Hertel.

Il avait toujours quelque chose de prêt dans ses tiroirs : des articles – ce qui est normal chez un chroniqueur qui collaborait à plusieurs journaux et revues – et aussi un manuscrit ou deux. Il croyait nécessaire de publier une fois l'an. Idée fixe ? Non, simple manie – encore une ! Celle-ci ne lui est quand même pas propre : elle était commune à la plupart des auteurs de sa génération, et Montherlant la déplore dans ses *Carnets.*

Hertel, dont le comportement donnait souvent à ses proches le sentiment d'être celui d'un homme d'action, fut-il tenté dans sa jeunesse par autre chose que la littérature ? Il fut tenté par le sport, nous l'avons vu ; il en aurait fait une carrière si sa mère ne l'en avait détourné. Il le fut également par la politique, cela est manifeste dans *Leur inquiétude,* dans *Nous ferons l'avenir,* comme dans ses articles sur le séparatisme québécois. Socialiste sympathique aux formes atténuées du capitalisme, il a failli militer dans la C.C.F. [17] ; son état ecclésiastique lui interdisait alors de s'engager à fond, ou plutôt de s'engager officiellement. Je crois néanmoins que sa vocation littéraire, antérieure à ses prises de position en politique et même à sa pseudo-vocation religieuse, l'aurait finalement emporté sur toutes ses autres tendances. Il lui en coûta peu, selon moi, de résister à la tentation de la politique, plus précisément de l'action politique et sociale. L'individualisme, que Sartre assimile à tort à l'incommunicabilité, demeure chez Hertel la dominante d'une personnalité qui est avant tout celle d'un artiste. Voilà, il était d'abord un artiste. Ses velléités dans le domaine de l'action ne prirent la forme de gestes positifs que dans l'initiation aux beaux-arts. S'il a défendu des causes, s'il a combattu pour des idées, ce fut par la plume, non dans une arène où les plus honnêtes finissent par se salir les mains. Bien entendu, il aurait voulu faire la révolution. Quel jeune intellectuel ne rêve pas un jour de tout casser ? Peut-être, devenu mûr, éprouva-t-il des regrets, comme du désenchantement, une sorte de nostalgie à propos d'un engagement politique ou social qui aurait pu, qui aurait dû être total… Quoi qu'il en soit, à deux reprises il s'est prononcé sur la portée de son action, je devrais dire sur le sens de son influence touchant l'évolution des idées au Québec. La première fois, ce fut en 1960, lors de la publication du pamphlet du frère Desbiens contre l'enseignement tel qu'on le pratiquait chez nous. « Ce sont des choses que j'ai dites moi-même il y a vingt ans », déclara Hertel après avoir lu le pamphlet. La seconde fois, ce fut à la veille de son premier retour au Canada, en 1966. « Si j'y retourne, affirma-t-il, ce sera pour y faire rien de moins que la révolution. » On comprendra qu'il importe, dans ce dernier cas, de faire la part de la blague, à laquelle il ne renonça jamais complètement, même dans sa vieillesse et aux heures les plus sombres de son existence.

[17] Ses relations amicales avec le professeur Frank Scott datent des années 1945.

En résumé, de même que l'on dit de certaines personnes qu'elles ont le physique de leur emploi, on dira de François Hertel qu'il avait le tempérament de son métier. L'« acte d'écrire » (ainsi s'expriment aujourd'hui les gens graves qui font des livres ou qui les critiquent) fut une des rares choses, avec l'amitié, qu'il ait prises au sérieux. Il aurait certes pu répondre à nos remarques sur son état d'écrivain par ce « coup de dent » : « Quand on a peu de talent pour écrire, on dénigre l'écriture. »

Cette tentative de situer Hertel par rapport à sa carrière d'homme de lettres et à la critique nous a obligé à faire un très long détour, où nous avons décidément trop anticipé. Empressons-nous donc de revenir à ses dernières années chez les Jésuites, au temps de son enseignement à Sudbury, où on l'aurait envoyé pour lui faire expier ses écarts de conduite intellectuelle et peut-être aussi un nationalisme trop évident.

Il ne fut pas trop malheureux, semble-t-il, à Sudbury. Et si cet « éloignement » en Ontario ne fut pas, au moment de son affectation, selon ses souhaits, il s'y résigna, finit par l'accepter, et même par l'oublier à mesure qu'il enseignait, à mesure qu'il éveillait de jeunes esprits et les amenait à voler de leurs propres ailes. Il accepta aussi les corvées que pouvait représenter pour lui la prédication, quand il devait se transporter d'un bout à l'autre du Québec pour « prêcher les retraites » des religieuses. Ainsi visita-t-il les Ursulines de Gaspé et y séjourna-t-il. Le temps de la « révolte » approchait néanmoins. Il aurait continué à se soumettre, et sa démission, son « départ » de chez les Jésuites en aurait été différé d'un an ou deux si une circonstance nouvelle n'était venue tout précipiter.

Durant des vacances qu'il passait avec des confrères dans un établissement de la compagnie, à la campagne, il eut vent d'une décision qu'on avait prise à son sujet. Un ami l'informa que les autorités avaient résolu de l'envoyer dans la « mission » de l'Arkansas [18]. C'en était trop. Ce qu'il souhaitait de tout son cœur, c'était d'aller rejoindre le père Bourassa et les autres jésuites installés en Chine. L'Arkansas ne lui disait rien qui vaille. Non, pas dans ce désert ! Il n'entendait pas, si jeune, jouer les ermites. Pour la première fois depuis 1925, il refuserait d'obéir. Au fond, il dut voir dans ce refus une excellente occasion de quitter un milieu qui lui pesait depuis si longtemps. On était en 1943. L'expérience religieuse de François Hertel, comme membre d'une société où le moi est piétiné dès qu'on y entre, était sur le point de prendre fin ; son expérience pédagogique, d'autre part, n'était pas terminée : elle durerait encore au moins quatre années, qui comptent parmi les plus importantes de son professorat. Il ne pouvait abandonner si brusquement son rôle d'éducateur, auquel il tenait presque autant qu'à sa carrière d'écrivain.

[18] Ou de l'Oklahoma.

CHAPITRE V

VERS LE TOURNANT DE 1948

* * *

> « On a aimé des hommes qui, devenus des vieillards, vous ont haï pour votre jeunesse miraculeusement sauvée. »
>
> François Hertel

* * *

EN SE RETIRANT de la compagnie, Rodolphe Dubé avait indisposé plusieurs jésuites, qui lui en voulurent de sa « révolte », quoique finalement ils l'aient comprise. Son départ dut réjouir cependant les ennemis que ses épigrammes lui avaient faits au Sault-au-Récollet, à l'Immaculée-Conception ou ailleurs. La brebis galeuse s'éloignant elle-même du troupeau, c'était une occasion de rendre des grâces. Certains ne s'en firent pas faute. Ils n'étaient pas la majorité.

Le père Dubé ne fut pas le seul à partir en 1943 : sept autres jésuites retournèrent également dans le monde. Nous n'avons pas cherché à savoir s'ils y retournèrent à titre de prêtres séculiers ni si tous les sept avaient reçu la plénitude du sacerdoce. Nous n'avons pas du reste à examiner ici chacune de ces défections. Peut-on seulement supposer que c'en soit une que de quitter un ordre religieux pour se retrouver « dans le siècle » sans cesser d'être prêtre, comme le fit Rodolphe Dubé ? Pour bien des gens, c'était là trahir effectivement.

Trahir qui ? Dieu peut-être ? Trahir quoi ? Quel serment ? N'était-ce pas rompre ses vœux ? Même pas, puisqu'un prêtre ordinaire est tenu à la chasteté et à l'obéissance. Il doit obéir à son curé ou à son évêque. À quelles profondeurs la bêtise ne peut-elle pas atteindre ! Les gens qui jugeaient si sévèrement Hertel ne comprenaient donc rien ? Ils confondaient tout. Car si l'on est prêtre pour l'éternité, si le caractère sacerdotal est ineffaçable, nul n'a jamais prétendu que l'on fût jésuite, dominicain ou carmélite pour l'éternité. D'autre part, faut-il voir dans la « défection » des sept autres jésuites un mouvement collectif ou les premiers signes de l'abandon quasi général qui, moins de vingt ans plus tard, allait éclaircir les rangs du clergé régulier et séculier au Canada comme dans le reste de la chrétienté ?

Premiers signes de l'abandon ? Qu'il nous soit permis d'en douter. Les Canadiens français vivaient encore, en 1943, sous le « règne de la raison ». Les préjugés de classe et même de caste étaient encore puissants chez eux. Chacun faisait son métier sans trop se soucier de celui du voisin. Les notions de travail et de mérite l'emportaient sur celles de justice sociale et d'égalité. La bourgeoisie gouvernait avec l'accord du clergé, dans le respect de certaines valeurs à la fois légitimes et contestables. Quant aux paysans et aux ouvriers (en somme, quant au « peuple »), ils n'étaient pas trop travaillés par les « idéologies ». Si la morale était prêcheuse, bavarde, la religion n'avait pas été dépouillée de son mystère. Le syndicalisme, comme d'autres mystiques, exigeait parfois de l'héroïsme de la part des néophytes qui avaient embrassé la « cause » à leur corps défendant : le ver n'était pas encore dans le fruit.

Le peuple, au fond peu religieux, restait assez dévot dans l'ensemble et s'émerveillait toujours de la pompe ecclésiastique. Friand de cérémonies solennelles, il y participait en foule, par exemple aux processions de la Fête-Dieu. Les congrès eucharistiques, à commencer par celui de Montréal, furent les plus imposantes de ces manifestations inspirées à l'Église canadienne par le sentiment de sa puissance. En 1943, comme quarante ans plus tôt, les évêques avaient le sens du spectacle sinon le goût sûr. Et le public était nombreux.

Au début des années 1940, on n'observe donc pas au Québec de diminution sensible de la foi. Les années 1939 à 1945 furent troublées par la guerre, qui entraîna partout une baisse de la moralité. La religion n'en fut pas menacée pour autant. L'Église restait puissante et omniprésente.

La règle de l'obéissance gênait le père Dubé. Il ne pouvait en oublier la rigueur ni les conséquences. La permission de pouvoir publier, privilège qu'il devait obtenir pour chacun de ses livres ; ses manuscrits revus, « corrigés », expurgés, caviardés ; les observations, les mises en garde qu'on lui faisait souvent, toutes ces tracasseries l'agaçaient, l'irritaient, l'exaspéraient. Sa décision de se soustraire à la règle – et le moyen de s'y soustraire sans rompre avec ceux qui l'avaient établie ? – fut l'effet d'une résolution personnelle, reflet d'un individualisme farouche. Rompre ? Le mot est fort et l'on verra pourquoi.

Il ne souhaitait nullement que son exemple fût suivi. Si d'autres voulaient partir, cela regardait leur conscience. Aussi n'allons pas croire que son éloignement volontaire valut au père Dubé l'inimitié de tous ses anciens confrères. Son éloignement scandalisa surtout la bourgeoisie, qui vit dans ce geste le *non seruiam* du défroqué. L'attitude pharisienne de certains parents d'élèves à son endroit équivalait à de la pure calomnie. Hertel était loin d'être un défroqué en 1943. Le clergé, officiellement du moins, s'abstint de tout jugement. L'archevêque de Montréal comprit parfaitement la position de l'abbé Dubé qui, avec sa permission, exerça le ministère dans une paroisse de la ville.

François Hertel conserva chez les Jésuites de solides amitiés. Nous verrons quel accueil ils lui firent au Japon, lors de son voyage dans ce pays en 1970. Je ne l'ai jamais entendu parler avec amertume de la Société de Jésus, ni avant ni après l'indult de sécularisation qui le libéra, au moment de son installation en France, de toutes les obligations du prêtre, excepté de la règle du célibat. S'il s'en prit quelquefois rudement à tel ou tel jésuite, au père Dragon, par exemple, qu'il n'a jamais aimé, ce fut toujours avec beaucoup de nuances et même avec un préjugé favorable qu'il jugeait l'ordre en général. Il lui arrivera, bien sûr, de répondre aux attaques, rares du reste, dont il sera l'objet dans un journal ou une revue, de la part d'un religieux ou d'un laïque. Ses ripostes seront spirituelles et brèves. On se gardera d'ailleurs de l'attaquer sur des questions de dogme ou de morale ; on le sait aussi fort en théologie qu'en philosophie ; on n'a pas oublié que l'Université grégorienne de Rome lui a décerné une licence en théologie *(maxima cum laude).* Si vifs soient-ils, ces échanges acrimonieux resteront littéraires. Nous aurions pu penser vers 1950 que le père d'Anjou et François Hertel, après quelques passes d'armes, deviendraient des adversaires sinon des ennemis. Il semble au contraire qu'ils aient eu de l'amitié l'un pour l'autre. Hertel écrivait à son frère Raymond, en juin 1972 : « Le père d'Anjou vient de m'écrire. Il a bien raison de combattre la niaiserie de la catéchèse. Dommage qu'il n'ait pas renoncé à me convertir ! »

Trois ans après son départ de la société, Hertel est de plus en plus connu comme auteur. Son activité s'accroît et les aspects s'en multiplient. Outre l'exercice du ministère, qu'il accomplit comme prêtre séculier, il donne des conférences, collabore à l'encyclopédie Grolier, participe à des émissions radiophoniques. On l'entend un jour à la radio comparer Claudel à un hippopotame. Des critiques avaient dit que les vers de Hertel s'inspiraient de l'art claudélien ; les observations de ce genre lui donnaient la colique. Il aura voulu montrer, par l'énormité du mot employé dans une émission sérieuse, que son respect pour l'auteur des *Cinq grandes odes* élevait des limites. Au surplus, il dirige *Amérique française.* Il achète des tableaux et il en vend. Il reçoit chaque jour des visiteurs parmi lesquels les peintres sont les plus nombreux. Alfred Pellan est de ses intimes. Hertel aime bien la peinture de Borduas, mais déjà il lui préfère celle de Pellan, dont la formation, l'inspiration et le talent lui semblent supérieurs. Il voit aussi des journalistes et des écrivains : Jean-Charles Harvey, optimiste, esprit sémillant et quelquefois cynique, qu'il ne perdra jamais de vue ; monsieur Maillet, directeur du *Petit Journal,* qui fut un de ses meilleurs amis malgré des malentendus qui ne dépendaient apparemment ni de l'un ni de l'autre ; Pierre Baillargeon, qui préparait longuement des livres courts ; Roger Duhamel, chroniqueur, professeur, animateur, conférencier, critique littéraire, qui se multipliait sans se fatiguer.

Hertel est un être sociable. Il connaît tout le monde et tout le monde le connaît. Le gros de ses revenus lui vient des cours de littérature et d'histoire de la philosophie qu'il donne au collège André-Grasset, dirigé par les Sulpiciens.

Au printemps de 1947, les éditeurs montréalais, qui pendant la guerre avaient pu vivre en publiant de nouvelles éditions des classiques, font face à la réouverture des marchés européens, à la reprise du commerce international, et ils en subissent le contrecoup. Plusieurs devront abandonner les affaires. Et les auteurs reprendront les invendus. Hertel rentre ainsi en possession de quelques dizaines d'exemplaires de ses recueils et de ses essais.

J'habitai avec lui du début de février jusqu'en avril 1947, soit jusqu'à son premier départ pour l'Europe, un appartement de trois pièces que nous appelions le « pigeonnier », rue Sherbrooke, près de la rue Saint-Hubert. Excepté peut-être les murs des *w.-c.,* toutes les surfaces étaient couvertes de toiles de peintres canadiens. Il y en avait au plafond et même dans les placards. Hertel fut un de ceux qui ont le plus largement contribué, par ses écrits et par les expositions qu'il a organisées, à répandre la connaissance de la peinture canadienne avant et après la publication du manifeste de Borduas. Il ne se contentait pas d'encourager ses amis les artistes par de bonnes paroles, il y allait aussi de ses deniers. Car tous les peintres n'avaient pas autant de succès que La Palme, Riopelle ou Pellan. Avant d'emménager rue Sherbrooke, il avait organisé chez lui, dans un studio près de l'Université de Montréal, une exposition où je vis pour la première fois des tableaux de Marc-Aurèle Fortin.

On trouvait encore, ce printemps-là, dans un rayon de six cent mètres autour du carrefour Berri-de-Montigny, des tables d'hôte convenables et passablement fréquentées. Le quartier était alors plus résidentiel que commercial. Il était habité par des ouvriers, des petits bourgeois, des fonctionnaires municipaux et des étudiants venus de province. Il avait un air désinvolte qu'il devait aux spécimens les moins conformistes de sa faune : joueurs d'orgue de Barbarie exerçant par la même occasion le métier de montreurs de singes et de perroquets, marchands ambulants, chiffonniers et mendiants. Il avait en revanche, par ses nombreux cinémas et le luxe relatif de ses restaurants, un côté presque mondain et pour tout dire grands boulevards. Enfin, on y respirait une atmosphère intellectuelle attribuable au voisinage de quelques maisons d'enseignement supérieur, mais surtout à la Bibliothèque Saint-Sulpice et aux librairies de la rue Saint-Denis, dont la plus courue était peut-être celle de Raoul Bergeron. Cette atmosphère pénétrait vers midi, avec ceux qui l'avaient respirée, dans ces salles à manger où des repas à prix fixe étaient servis à heures fixes. Des gens de condition modeste y déjeunaient d'un potage, d'une cuisse de poulet, d'une glace aux fraises et d'un café pour moins d'un dollar, service compris. La clientèle ne variait guère d'une table d'hôte à l'autre. Elle se composait de quelques instituteurs, d'un chef de rayon de chez Dupuis Frères, d'employés de *La Patrie* ou du *Petit Journal.* On y rencontrait des élèves de Polytechnique et des H.É.C., ainsi que des étudiants en lettres qui, entre un cours du chanoine Sideleau et une conférence de Roger Duhamel, allaient potasser leurs auteurs latins et grecs à Saint-Sulpice, sous la surveillance de Casimir Hébert. L'ambiance de ces établissements généralement sans enseigne était plus ou moins gaie selon l'humeur de l'hôtesse et le tempérament de la clientèle, deux éléments dont le mélange, quand il est parfait, constitue une des caractéristiques des bonnes adresses. La meilleure à ma connaissance se trouvait rue Saint-Hubert, presque en face de la mission des pères blancs d'Afrique. L'endroit était renommé à la fois pour sa cuisine et pour la compagnie où dominait le groupe estudiantin.

Là, sauf un tandem de journalistes qui arrivaient régulièrement en retard après une station prolongée au bar du Pennsylvanie, les habitués se présentaient entre midi et midi quinze. Dans une pièce aux murs bleu pâle, à laquelle on avait accès par un escalier extérieur peint en gris, une quinzaine de personnes prenaient donc place autour de guéridons couverts de nappes rouges. Les pattes robustes et cannelées d'un vaisselier en bois blond luisaient comme les colonnes d'or d'un temple imaginaire, dans un angle qui, à cette heure-là, était exposé aux rayons d'un soleil tamisé par des rideaux de cretonne. Un jour sur deux, attablé à proximité de ce meuble imposant, un homme remarquable par son nez massif, aux dimensions prodigieuses, attirait le regard dès qu'on avait franchi le seuil du vestibule. Il était plus remarquable encore par ses reparties qui comblaient d'aise ses commensaux, jeunes Turcs de l'époque, et tous les autres esprits un peu frondeurs réunis dans ce cénacle. Les nouveaux clients écarquillaient les yeux en apercevant ce curieux causeur et chacun, regardant la patronne avec insistance, avait l'air de lui demander : « D'où diable sort ce curé ? »

Si trop de gens considéraient Rodolphe Dubé comme un défroqué, beaucoup le tenaient pour un être original, paradoxal ; certains même le trouvaient nettement farfelu[1]. C'était, bien sûr, parce qu'il avait pris ses distances avec la Compagnie de Jésus après en avoir fait partie pendant dix-huit ans. Dans l'esprit des « hommes d'ordre », il fallait avoir d'excellentes raisons pour abandonner la règle de saint Ignace. Celui qui la rejetait après l'avoir observée si longtemps ne pouvait agir ainsi, selon eux, qu'avec l'arrière-pensée de se singulariser.

Au vrai, Rodolphe Dubé avait de meilleurs titres à l'originalité. Éducateur, poète et sportif, peut-être n'aurait-il pas hésité, s'il avait été plus jeune, à participer comme Sophocle aux jeux Olympiques. Il y avait encore beaucoup de prêtres au Québec, mais rares étaient ceux qui pratiquaient avec un égal bonheur le vers libre, la philosophie, le tennis et la course à pied. Malgré sa taille presque au-dessous de la moyenne, il avait un physique athlétique : des os forts et souples, des muscles fermes – pas un gramme de graisse. Son poids ne dépassait pas soixante kilos. Certains de ses collègues sulpiciens, déjà bedonnants, lui enviaient sans doute sa forme superbe et son adresse au tennis. Il n'est pas impossible qu'ils lui aient également envié, à l'exemple de quelques jésuites, sinon son influence sur une bonne partie de l'*intelligentsia* montréalaise, du moins l'enthousiasme que ses leçons suscitaient chez ses élèves, parmi lesquels s'étaient trouvés, vers le milieu des années 1940, Amédée Monette, Luc Mercier, Jean-Guy Cardinal, François Péladeau, Jacques Galipeau et Jean-Marc Léger.

On voyait que cet homme avait été roux ou quelque chose d'approchant : des cheveux blonds, presque blancs, se mêlaient à une masse encore sombre qui commençait à diminuer, à se raréfier au-dessus des tempes. Un épi qu'aucun vent n'eût couché se dressait au sommet de la tête, tandis qu'une mèche cachait la moitié du front. Des yeux bleus et vifs souriaient plus souvent avec bonté qu'avec malice dans ce visage au teint trop blanc, aux traits mobiles, puissants et spirituels. La voix était sèche, le débit rapide et net. Les intonations étaient justes, le timbre élevé, les mots bien articulés. Même à la tribune, devant la classe, le ton était toujours celui de la conversation. S'il arrivait que la phrase du causeur, soutenue par l'inspiration, eût tendance à s'amplifier et que, se développant en propositions harmonieuses, elle se mît à ronfler comme un moteur en rodage, il rompait alors le charme du discours par une plaisanterie aussi inattendue qu'une fusée lancée au milieu d'une messe. La réputation d'orateur était flatteuse au Canada français, mais Rodrigue Dubé ne l'aurait trouvée telle qu'à la condition que l'orateur, comme le poète, tordît le cou à l'éloquence. Chez lui, nulle coquetterie ecclésiastique : la propreté lui suffisait. N'usant jamais de parfum, c'est à peine s'il s'aspergeait d'eau de Cologne après sa toilette du matin. Afin que sa soutane le gênât le moins possible, il la portait courte, à mi-jambe, sur un pantalon noir ou bleu marine qui ne gardait pas son pli. Nulle affectation non plus : « Je ne suis pas de ceux qui disent Montagne », plaisantait-il à propos de la manière de prononcer le nom de l'auteur des *Essais.* Il avait des goûts modestes, dépensait peu pour se nourrir et se loger. Toutefois, le prix d'un tableau ne l'arrêtait pas, si c'était de la bonne peinture : l'art n'est pas un luxe. Aimait-il ses aises ? Non. La discipline religieuse lui avait trop longtemps interdit la mollesse, sans compter que, dès l'adolescence, le sport lui avait durci l'épiderme. Souple cependant, il était partout à l'aise, surtout à cette table où il déjeunait trois fois la semaine en compagnie de jeunes gens ravis de faire assaut d'esprit en sa présence.

Il était au début de la quarantaine. Peu sensible alors à sa gloriole d'auteur, l'aura-t-il été jamais ? étant en dépit des apparences peu vaniteux, il semblait n'attribuer d'importance – l'éducation de la jeunesse mise à part – qu'à ces deux choses : la foi et le « sens de la blague ». Liées dans sa pensée, ces deux choses étaient également dans sa vie mais pas au point de s'y confondre, puisque depuis quelque temps déjà il parlait de moins en moins de la foi, bien qu'il en parlât toujours, et de plus en plus du sens de la blague. S'il étudiait le grec ancien et l'hébreu, se penchait sur la Bible comme Renan, Loisy et d'autres, il n'en était pas moins homme à écrire : « Au commencement était la rigolade », ou même : « Au commencement était la gaudriole » ; il l'aurait peut-être fait pour indiquer dans quel sens il convenait parfois d'interpréter l'Écriture.

Comme son frère Raymond, qui lui ressemble à tant d'égards, Hertel a toujours été le type de l'optimiste malgré tout. Ses biographes ne devront jamais perdre de vue ce côté très important de sa forte personnalité. Pour Jean Éthier-Blais, qui l'a si bien connu, Hertel est un stoïque : « Ses maux le font souffrir et pourtant, il sait aussi en rire. À sa façon, Hertel est un stoïque (…) Le rire de François Hertel, que le temps n'a pas changé, est l'expression de ce stoïcisme auquel la pensée de saint Thomas et d'innombrables lectures ont ajouté des strates[2]. »

L'optimisme ne résulte d'ailleurs pas chez lui d'un choix, ne constitue pas une prise de position philosophique. Certes l'on perçoit chez le poète, de loin en loin, les cris d'une douleur proche du désespoir[3], mais il faut aller plus outre, apprendre à connaître le philosophe, et alors on fera la constatation suivante : en dépit d'un faible évident pour Leibniz – pour la métaphysique de celui-ci et non pour sa morale – Hertel n'a décidément rien de Pangloss. Cet ancien jésuite s'apparenterait plutôt à Voltaire, dont il a tout ensemble la légèreté, l'esprit critique et, jusqu'à un certain point, le sens pratique. Pourquoi est-il resté quand même si résolument optimiste ? Il cherchait l'équilibre en lui-même. Il crut pouvoir le trouver, au bout de son aventure intellectuelle, comme une récompense après l'effort, le repos après le combat. Toujours lucide, il se désolait, bien entendu, d'agir souvent en pure perte ; il ressentait son agitation, son excessive nervosité, comme des faiblesses qu'il fallait vaincre. Il avait en outre le défaut de croire les autres aussi dévoués et charitables que lui-même. Et quelque fois, sans leur demander leur avis, il les mettait à contribution ou carrément devant le fait accompli. Il considéra peut-être trop souvent la collaboration, l'adhésion ou simplement l'accord de ses amis ou de ses proches à tel ou tel sujet comme une chose allant de soi. Nous avons donné, au chapitre précédent, des exemples de ce comportement. Cette conception des rapports humains, plus manifeste à mesure qu'il avançait en âge, ne lui fit pas forcément des ennemis ; elle indisposa toutefois bien des gens et elle explique plus d'une brouille.

Était-il conscient de tous ses défauts ? li avait assez d'intelligence pour l'être autant que de toutes ses qualités. C'est pourquoi, toute sa vie, il misa sur le même cheval : non pas sur le progrès indéfini de l'humanité, auquel il ne croyait guère, pas davantage sur la bonté de l'homme, encore moins sur sa perfectibilité, mais sur la possibilité, pour lui-même en tout cas puisqu'il était foncièrement individualiste, de vivre sagement au XX^e^ siècle. La sagesse n'est-elle pas réputée le plus grand des biens, même si elle se contente, comme dit Voltaire, de promettre ce que le plaisir donne ? Voilà pourquoi Hertel persistait à croire à une forme de bonheur qui dépendrait de lui seul. D'où son hédonisme, d'où son optimisme si raisonnable au fond. Il y a chez lui de l'épicurien au sens ancien du mot, quelquefois au sens moderne. Il fut en outre capable de mépris. Il en usa rarement, comme d'un remède dangereux. Il conseillait néanmoins d'y recourir en certaines circonstances envers les « crétins » et les « salauds », ce qui le rapproche de Montherlant, dont la pensée ni l'œuvre n'auront contribué à répandre l'optimisme militant dans le monde. Ce qui cependant le distingue de Montherlant et de quelques autres contemporains qu'il admirait, comme celui-ci, presque sans réserve, c'est une gaîté continuelle, assaisonnée naturellement de brefs moments d'humeur, mais une gaîté immense, tonitruante, gargantuesque et communicative. Son rire, on l'entendait de loin. Particulièrement les jours où il lui était arrivé une « aventure » : ce mot, dans sa bouche, pouvait signifier l'incident en apparence le plus banal, dont il tirait parti pour la plus grande joie de son entourage. Car il racontait merveilleusement les choses, spécialement celles qu'il avait vues. La lecture d'un article mal fichu dans un journal, d'une critique littéraire stupide, la visite d'un élève toujours en mal de poème venu lui montrer ses dernières « pontes », ou encore la dernière lettre d'une fidèle lectrice aussi amoureuse de l'auteur que de son livre, bref le moindre fait quotidien, pourvu qu'il eût un petit côté pittoresque ou singulier, suffisait à le mettre en train. Sa verve, s'excitant alors comme Gavroche dans une manifestation populaire, atteignait rapidement au sublime.

La dernière fois qu'on le vit à la table d'hôte de la rue Saint-Hubert, il était justement dans cet état de surexcitation intellectuelle où l'esprit le possédait littéralement. C'était quatre ou cinq jours avant son départ pour la France en compagnie d'un groupe de compatriotes comprenant plusieurs de ses amis. Les surprises d'un long voyage et plus encore la perspective de découvertes pour lui capitales, dans tous les domaines, l'exaltaient probablement au plus haut point, sans pour autant faire l'objet de ses préoccupations immédiates ni même, semblait-il, le sujet de ses entretiens. Il s'était si longuement préparé à cette nouvelle aventure ! N'ayant plus de raison de s'en soucier, il continuait à plaisanter selon son habitude.

Donc, ce jour-là, dans la pièce aux rideaux de cretonne, comme il déjeunait avec un ouvrier du bâtiment, un journaliste, deux anciens de Grasset et un jeune abbé, la conversation roula sur les sujets les plus divers avant de tomber sur des questions théologiques. « Vous ne pouvez pas vous figurer, mes petits amis, leur dit-il, ce que j'ai découvert chez moi hier soir en rangeant des tableaux. » L'ouvrier haussa les épaules, le journaliste lança une goguenardise. Hertel interroge du regard les deux jeunes gens qu'il avait eus en philo. L'un, clerc de notaire soucieux et par conséquent peu inspiré, donne sa langue au chat. L'autre, étudiant en droit, répond : « On trouve n'importe quoi dans votre capharnaüm ; l'autre jour, j'y ai vu le texte d'un projet de loi autorisant les choses à suivre leurs cours. » On sourit. Le jeune abbé soupire mais ne risque rien. « Eh bien ! reprend l'écrivain, je ne saurais vous dire comment la chose a échoué dans mon placard, toujours est-il que j'y ai trouvé une planchette de merisier sur laquelle, tenez-vous bien, est écrite cette phrase magnifique, qui pourrait être de Jarry ou de Breton : Le suicide est un péché mortel ! » Le rire gagne toutes les tables et le narrateur de poursuivre : « N'écoutant que mon plaisir, j'accroche la planchette comme un panonceau sur la porte de mon appartement. Il fallait voir la tête de mes voisins de palier, ce matin, quand ils me croisaient. »

— Voilà une petite planche qui sent le fagot, fait le jeune abbé en mettant un sucre dans son café noir.

Se tournant vers Hertel, l'étudiant en droit enchaîne :

— À propos de fagots, il paraît que vous frisez l'hérésie avec vos idées sur l'enfer ?

— Je serais curieux de savoir, lui répond son ancien professeur, quels propos on me prête sur ce sujet brûlant.

Le clerc de notaire sort de sa léthargie et dit :

— Tout ce qu'il y a d'anodin. On prétend que vous n'y croyez plus.

Je ne crois plus à l'enfer, moi ? Diable, quelle idée ! C'est de la pure calomnie. L'enfer existe, mes petits amis, n'en doutez point. Seulement, comme disait un prélat que j'ai beaucoup lu, parce que c'est un auteur spirituel, l'enfer existe, mais rassurez-vous, il n'y a personne dedans.

L'appartement de la rue Sherbrooke, que j'avais sous loué avec un cousin, Marcel Dugré, pendant le voyage de notre ami en Europe, formait une partie du dernier étage d'un immeuble de pierre. Du toit transformé en terrasse, nous avions une vue générale du quartier ; et, de l'étage au-dessous nous parvenaient parfois les sons harmonieux de voix humaines accompagnées au piano : c'étaient celles des élèves de mademoiselle Raymond, professeur de chant. Quoique peu sensible à l'art vocal et même à n'importe quelle autre musique, Hertel ne se plaignit jamais des vocalises et des trilles qu'il entendait dès le matin. Il trouvait mademoiselle Raymond sympathique et c'était, je crois, réciproque.

Un jour de février ou de mars, plusieurs semaines avant le départ de Hertel pour la France, comme je rentrais au « pigeonnier » j'aperçois au centre de la pièce principale trois boîtes de carton pleines de livres. Elles contenaient des romans de Hertel et d'autres auteurs, dont Louvigny de Montigny.

Notre ami donnait une conférence entre 14 h et 16 h. Il ne rentra qu'assez tard, avec une mauvaise mine.

J'ai une appendicite, me dit-il, je dois me faire opérer. Vous me rendriez service en vous occupant des bouquins que vous voyez là. Je vous confie les miens. Vendez-les, vous toucherez une commission.

Je ne demandais pas mieux que de me faire un supplément, les fins de mois étant difficiles.

Il y a deux ou trois bonnes librairies à Montréal… Bergeron, Tranquille, Pony. Il me suffira de m'adresser à elles ?

Ce n'est pas la peine, me répond-il ; allez voir les jésuites, l'affaire n'en sera que plus vite conclue.

Les jésuites ? Naturellement.

Je pris le lendemain une journée de repos et me rendis à leur procure. En moins d'un quart d'heure, j'y vendis presque tous les livres de Hertel. Et je n'eus pas le sentiment qu'on les avait achetés pour les brûler.

Hertel, durant sa vie religieuse, avait collaboré à plusieurs revues canadiennes-françaises, dont *L'Action nationale,* où il publia des articles sur des problèmes pédagogiques. Bien des années après sa sécularisation, l'on revit sa signature dans cette dernière revue, dont la direction comprenait un jésuite, Jean Genest. Ce religieux était un ancien élève de François Hertel.

Le lecteur peut conclure, à partir des faits que nous venons d'exposer, que non seulement il n'y eut jamais de rupture définitive entre Rodolphe Dubé et la Société de Jésus, mais que ni d'un côté ni de l'autre on ne tenait à rompre.

Les quatre années qui suivirent son départ de la compagnie ne furent pas pour lui du temps perdu. Il publia cinq ouvrages entre 1943 et 1947 inclusivement, dont deux recueils de poèmes (*Strophes* et *catastrophes et Cosmos*). Ce fut également la période de sa vie où son influence sur la jeunesse fut la plus sensible et la plus décisive. Il avait fait jusque-là de l'enseignement chez les jésuites, il y avait fait surtout des études. Le voici maintenant, prêtre séculier, chez les sulpiciens. Il se sent plus libre. Il enseigne de jeunes adultes, des garçons de dix-neuf, vingt, vingt et un ans ou plus, et « philosophes » au demeurant. Ils aiment leur professeur de lettres et sont fiers d'être dans sa classe. Ils attendent ses cours avec impatience. Ils savent qu'il ne s'en tiendra pas rigoureusement au programme. Chaque cours, en effet, est pour eux l'occasion de discuter des problèmes littéraires de l'heure et des éternels problèmes philosophiques avec un homme d'expérience. C'est peut-être en ce temps-là que François Hertel a joué le plus intensément son rôle d'éveilleur des esprits. Souvent, après le cours, il invite deux ou trois de ses « philosophes » à bavarder avec lui dans son bureau ou à son domicile, pour parler peinture, leur prêter des bouquins, leur demander des articles pour *Amérique française.* La revue a bonne presse malgré l'inquiétude que le nom du directeur suscite dans les milieux bourgeois. Ses collaborateurs ne sont pas des « bonzes », ce sont des jeunes gens et des jeunes filles à peine au début de la vingtaine. Au sommaire apparaissent des noms qu'on retrouvera plus tard dans le journalisme ou ailleurs, par exemple François Péladeau et Jean-Marc Léger ; le premier avait déjà publié des vers dans *Gants du ciel,* le second, surdoué au point de vue littéraire, faisait des pastiches de Péguy et de Gide à s'y méprendre. Collaboraient également à la revue Madeleine Gariépy, qui s'orientait vers l'éducation, Jeannine Hébert, belle comme Ophélie, avec la raison, la sagesse et la finesse d'un personnage de Beaumarchais, Odette Léger, sœur de Jean-Marc et femme de Maurice Blain, Pierre Trottier, éloquent, élégant, nourri de littérature anglaise, Jean-Guy Cardinal, qui voyait peut-être dans la danse une introduction à l'art de la haute finance et de la politique, D'Iberville Fortier, disert, ingénieux, piquant, évanescent, André Antonuk, qui écrivait un roman où il se passait des choses étranges, comme dans ceux de Dostoïevski, Amédée Monette, dont les canulars étaient si raides qu'ils faisaient pâlir même les membres du club des agonisants.

Sur les vingt-trois élèves qui forment la classe de philosophie première en septembre 1944, au collège Grasset, au moins dix se signaleront dans l'industrie, la magistrature, le journalisme, la politique ou les arts. Cette classe exceptionnelle constituait aux yeux de son professeur de littérature la meilleure partie du « cheptel » montréalais. Mais tous ces jeunes, bien qu'ils admirent leur maître, sont souvent plus frondeurs que lui et vont jusqu'à le juger. L'un d'eux a fait de lui ce portrait : « Je te parlerai en particulier de notre professeur de littérature contemporaine et d'histoire de la philosophie. Il s'agit de Rodolphe Dubé, François Hertel. Il me fait penser à Tonin[4]. (…) Il est plus pondéré dans ses jugements que ne le laissent penser ses *Axes et parallaxes.* Il dit que si nous devons être sages, il faut nous adapter à notre siècle ; en riant il ajoutait : « Si Socrate vivait, il s'achèterait aussitôt une auto. » (…) il est plus pétulant que Tonin. C'est un nerveux. À sa première classe il me faisait penser à une sauterelle enfermée dans une bouteille. Il n'arrêtait pas de gesticuler. Il courait, pour ainsi dire, d'un bout de la tribune à l'autre, s'asseyait au passage, se relevait et repartait. C'était le juif errant de la tribune. Il se passait la langue sur les lèvres, qu'il essuyait sitôt du revers de la main.

« Il est maigre. (…) Il a un nez formidable, ‹ cyranoesque ›, charnu et de diamètre surprenant. Ses yeux pétillent et rient. Ses cheveux plats et roux lui tombent toujours sur le front à la Hitler.

« C'est un type. Ses classes sont intéressantes malgré qu'il fasse parfois des digressions ou encore qu'il ne se rappelle plus où il en est… »

Hertel se sent parfaitement à l'aise chez les messieurs de Saint-Sulpice. S'il y rencontre des résistances (cela est tout à fait normal vu sa situation d'ancien « régulier », pour ne pas dire sa situation irrégulière), il est dans les meilleurs termes avec l'ensemble de ses collègues. Le supérieur, Aurèle Allard, dirige le corps professoral sans excès d'autorité. Esprit souple, personnage élégant, il est presque un homme du monde. Il a pour collaborateurs messieurs Lucien Laporte, mathématicien et professeur de chimie, que Hertel aimait bien, Gérard Chaput, professeur de philosophie, qu'il aimait un peu moins, à cause peut-être des longues citations en allemand dont ses exposés étaient remplis ; il y avait aussi messieurs Filion, Marchand, Viau et Langis (ce dernier était un laïque) qui, comme les précédents, connaissaient à fond leurs matières respectives. Tous ces professeurs, y compris Hertel naturellement, savaient ce qu'enseigner veut dire.

Le passé nous a donné des femmes et des hommes éminents pour nous former. Nous n'avons pas toujours reconnu leur talent. Ni leur mérite. Ni leur savoir. C'étaient pour la plupart de fins lettrés. Leur temps est révolu ; les regrets sont inutiles.

Les regrets sont inutiles, mais notre dette de reconnaissance n'est pas encore, que je sache, frappée de prescription. Aussi le moment de nous en acquitter ne pourrait-il être mieux choisi que dans cette biographie d'un de nos meilleurs éducateurs. Il est vrai qu'on ne peut jamais payer entièrement les dettes de ce genre.

François Hertel est né à cette époque sympathique où des Montréalais enthousiastes célébrèrent un jour, ou plutôt une nuit, la divine inspiration de Nelligan ; où Paul Morin rêvait sur des poèmes de Shelley ; où Olivar Asselin vouait aux gémonies les assassins de la langue française. Il y avait peu d'auteurs, moins de lecteurs encore, et les critiques littéraires s'en tenaient à la littérature, en tout cas dans leurs articles. Beaucoup de journalistes savaient écrire sans se croire pour autant, ou pour si peu, de grands écrivains. Industriels, hommes d'affaires ou de profession libérale, fonctionnaires, même les marchands avaient appris l'orthographe, l'accord des participes et la concordance des temps. De ce dernier cas, je ne donnerai qu'un exemple. Mon grand-père maternel était artisan. Il était allé, adolescent, étudier à New York le métier de tailleur, après une quatrième ou une cinquième année d'école primaire. Or il maniait le subjonctif comme un académicien.

Ces gens embauchaient donc des secrétaires ou des dactylos capables de rédiger ou de taper des notes de frais grammaticalement irréprochables. Un jeune homme sollicitant un emploi avait-il commis dans sa demande une faute de syntaxe, que cette bourde pouvait décider de son avenir. Les temps étaient durs pour les cancres. Les fils de famille s'initiaient à la diction dans des écoles spécialisées. Déjà leurs sœurs aînées, ces ravissantes Montréalaises que l'on croisait rue Sherbrooke, le dimanche après-midi, devant les bâtiments de l'Université McGill, les unes accompagnant leurs pères, les autres aux bras de leurs fiancés, savaient dire les vers comme des comédiennes rompues aux difficultés de l'art. Si quelques unes manifestaient, hélas ! d'inquiétantes dispositions pour le pédantisme, la plupart avaient assez d'esprit pour clouer le bec aux ignorants qui les auraient prises pour des femmes savantes.

On admirait ceux qui parlaient avec élégance, qui s'ex primaient avec grâce. Le respect de la chose écrite était en outre général. Cette mentalité reflétait, bien sûr, le mandarinat qui s'exerçait dans les collèges classiques, et qui n'aura pas peu contribué à la conservation de la culture française en Amérique du Nord.

L'enseignement du grec, du latin et du français, en effet d'assez bonne qualité chez nous à la fin du XIX^e^ siècle, le demeura pendant toute la première moitié du XX^e^, voire jusqu'à la réforme entreprise sous le gouvernement Lesage ; celui que prodiguaient les sulpiciens, les pères de Sainte Croix et les jésuites se recommandait par sa méthode. L'enseignement du français était excellent dès l'école primaire, dirigée par des religieuses et des religieux qui s'étaient formés dans les écoles normales. Hertel écrivait en 1977 : « Je suis de ceux qui regrettent le départ de nos écoles primaires – tout commence là – des bonnes sœurs et des chers frères, qui connaissaient la langue et l'enseignaient bien[5]. »

---

[1] Il écrira en 1973 : « Rien ne me fait plaisir comme de passer pour un farfelu auprès d'un sot. »

[2] « Le rire de François Hertel », dans *Le Devoir* du 28 octobre 1978.

[3] « Claquez donc, fouet de ma vengeance,
Et meurtrissez-moi, haire de ma haine !
Cette humanité tant de fois maudite,
Maudissons-la encore un peu pour la forme
Et pour que Dieu n'ait pas été le seul
à se repentir de la naissance de l'homme ! »
« Le Chant de l'exilé », dans *Mes naufrages,* Éditions de l'Ermite, Paris, 1951.

[4] Antonin Lamarche, éducateur, humaniste, professeur de lettres au collège Bourget dans les années 1940. Il était le frère du poète et auteur dramatique Gustave Lamarche.

[5] *L'Information médicale et paramédicale,* 7 juin 1977, p. 10, sous le titre : « Défense et illustration de la langue française ».

Notre histoire est silencieuse sur la querelle du jansénisme et pour cause : il n'y eut point de janséniste en Amérique. Les Jésuites veillaient au grain. Le puritanisme tenta sans doute de prendre racine au Canada français. Le rigorisme, le moralisme s'y manifestèrent assez souvent. On y a vu de temps en temps le « monstre » de l'hérésie montrer le bout de l'oreille. On y compte même des apostats[6], mais pas un seul janséniste notoire. Personne, en conséquence, n'aurait le sentiment de faire injure à la Compagnie de Jésus en affirmant que le collège Sainte-Marie fut, d'une certaine manière, notre Port-Royal.

Les dirigeants de l'établissement de la rue de Bleury, entièrement dévoués à la jeunesse, faisaient plus que l'instruire. Ces maîtres y formaient ce que d'aucuns appelaient encore, il n'y a pas si longtemps, l'élite intellectuelle de la nation. L'on aurait dit que le but de ce corps enseignant était de faire de chaque élève un nouveau maître, comme aux petites écoles, du vivant d'Arnauld et de Lancelot. Les jésuites avaient à soutenir une réputation d'éducateurs. Ils s'y employèrent presque toujours avec compétence, sans être évidemment à l'abri de tout reproche. Leur sévérité donnait parfois dans le ridicule. Victor Barbeau a montré leurs faiblesses et leurs travers. dans un chapitre de *La Tentation du passé.* Longtemps notre bourgeoisie leur confia ses fils, comme elle confiait ses filles aux Ursulines et aux dames de la congrégation. Si ces religieuses et ces religieux furent dignes d'une confiance que la modestie les obligeait à regarder comme un honneur, ils la partagèrent, nous l'avons vu, avec les sulpiciens et d'autres ordres. Avec les clercs de Saint-Viateur, par exemple. Ces derniers ouvrirent plusieurs collèges dans tout le Canada, à la suite du clergé séculier, qui fonda des séminaires comme ceux de Nicolet et de Trois-Rivières.

Les futurs maîtres de notre jeunesse intellectuelle allaient se former eux-mêmes aux sources de la civilisation : à Rome principalement, puis à Paris et à Athènes. Fernand Guilbault, des clercs de Saint-Viateur, disait à ses rhétoriciens qu'un des plus beaux jours de sa vie fut celui où, traversant le Péloponnèse, il se baigna les pieds dans l'Eurotas.

Quand l'un d'eux, diplômé de l'École des chartes, rentrait au pays, on le chargeait d'enseigner l'histoire en classe de belles-lettres ou de rhétorique. Il pouvait y professer sa matière jusqu'à la retraite. J'ai connu un latiniste canadien-français qui, sachant déjà deux langues étrangères en plus de l'anglais, apprit le néerlandais afin de pouvoir lire des ouvrages sur Tacite écrits dans cette langue. Voilà comment cette fameuse « culture générale », que dans la suite on affecta de mépriser au profit des « spécialités scientifiques », était nourrie et entretenue par des spécialistes qui la répandirent assez largement au Québec, comme sur d'autres terres françaises de ce continent, pour que la semence ne s'en perdît jamais.

Si nous avons eu souvent des savants pour maîtres, quels disciples ces maîtres n'ont-ils pas eus parfois ? Lorsqu'il m'arrive d'évoquer mes dernières années de collège à Rigaud, je songe à Gaston Dulong, alors en philosophie. Les jours de congé, quand on nous dispensait de l'exercice militaire, son plaisir le plus pur était d'aller dans le bois du sanctuaire s'étendre au pied d'un arbre pour y lire en paix. Il n'emportait pas *Le Grand Meaulnes,* pourtant si à la mode. Que lisait-il ? Le texte même des *Géorgiques.*

Ce fut par le détour de l'enseignement des sciences, ou plutôt de son insuffisance dans les collèges classiques, que l'on attaqua d'abord ces vénérables maisons. Aux premiers coups que leur porta la presse, elles répondirent par un renforcement de leur programme en mathématiques, en physique, en chimie et en sciences naturelles.

L'opinion ne désarma pas : elle reprochait au « cours classique » d'orienter la jeunesse vers les carrières encombrées, vers le droit, le notariat, la médecine, l'art dentaire. Hertel avait quant à lui prévenu l'objection. Il s'est toujours efforcé, comme enseignant, de développer chez les sujets doués leurs aptitudes pour l'industrie, le commerce, les affaires en général. Plusieurs de ses anciens élèves réussirent à se faire un nom dans ces diverses branches de l'activité économique, ce qui prouve jusqu'à un certain point que le cours classique n'était pas si contraire au sens des réalités, à cet esprit d'entreprise qui fait la force des nations. Mais, comme la notion de culture intellectuelle se limitait, dans l'esprit des épiciers, aux lettres, à la musique et aux beaux arts, à l'exclusion de la formation commerciale ou scientifique, beaucoup de gens détestaient les « littéraires », les artistes, plus ou moins assimilés à la bohème et considérés comme fainéants. On réclamait des ingénieurs, comme si Montréal n'avait jamais eu d'école polytechnique.

Il suffit de se rappeler les succès des Canadiens français, entre 1910 et 1950, dans presque tous les domaines de la science, particulièrement en actuariat, en optique, en micro biologie, en botanique et en médecine, pour s'apercevoir que l'humanisme n'avait pas fait fausse route en donnant aux jeunes une formation littéraire et philosophique. Les censeurs les plus sévères de notre système éducatif semblaient, en 1950 et par la suite, tout ignorer du travail de nos chercheurs et de nos savants. Avaient-ils entendu parler des travaux d'optique qui se faisaient à l'Université Laval ? des découvertes du Montréalais Félix d'Hérelle en bactériophagie ? La microbiologie, au Canada français, était une des premières du monde et elle l'est restée.

Le débat commença à se politiser après la guerre de 1939. Les critiques les plus acerbes contre les humanités venaient maintenant d'un groupe d'intellectuels qui s'en prenaient d'ailleurs à tout le régime de l'instruction publique. Ces petits et grands bourgeois en voulaient à leurs pères, à la « bourgeoisie régnante », à cette « élite » qui envoyait ses enfants dans les maisons d'enseignement secondaire, tandis que ceux des ouvriers devaient se contenter du cours primaire. Il fallait abolir les privilèges, démocratiser l'école secondaire et supérieure, ainsi que l'université.

C'est ce que l'on fit tambour battant après Duplessis, alors que nos hommes politiques les moins radicaux souhaitaient que le Québec ne refît jamais l'expérience de la « grande noirceur ». Les collaborateurs de *Cité libre* et autres « catholiques de gauche » ne se doutaient évidemment pas, vers 1958, que moins de dix ans après l'application du « Rapport » Parent, sur vingt-cinq élèves fréquentant un collège d'enseignement général et professionnel, il s'en trouverait à peine deux capables de prendre une dictée sans faute. Sous l'ancien régime, si l'on peut encore s'exprimer ainsi, un garçon ou une fille de quatorze ans, qui sortait d'une 8e année de cours primaire, savait écrire correctement, connaissait le nom de Jacques Cartier et ne restait pas bouche bée quand on lui parlait de Francis Bacon ou de Galilée.

Le Canada et tout spécialement le Québec ressentirent vivement, comme beaucoup d'autres pays d'Occident et plusieurs nations d'Asie, l'onde de choc des explosions de 1914 et de 1939. Ces conflits et leurs conséquences économiques accélérèrent le cours des choses. Tout, à partir de 1945, semblait aller plus vite que beaucoup ne l'auraient souhaité. L'évolution des idées en politique, en religion et en morale sociale n'était toutefois apparente que pour les intellectuels, qui cherchaient un nouvel ordre politique et social. Ils le trouvaient soit dans le personnalisme, soit dans la « philosophie chrétienne », soit enfin dans les sciences sociales et le syndicalisme. Les institutions ne bougeaient pas pour autant.

L'État, qui en était en quelque sorte le produit, en demeurait la sauvegarde.

Hertel était on ne peut plus conscient de l'évolution réelle, quoique peu apparente, des idées et par suite des mentalités. Sa culture philosophique et théologique lui permettait de s'adapter aux changements qui allaient se produire, et peut être fût-il resté au Canada si sa propre évolution, trop rapide pour ses pairs, n'avait provoqué tant d'hostilité à son égard.

Il enseignait depuis deux ans chez les sulpiciens lorsqu'il forma le projet d'une « université libre ». L'Europe et notamment la France avaient fait cinquante ans auparavant l'expérience de l'« université populaire », idéal cher à une certaine gauche. Sans se faire trop d'illusions sur le succès de son entreprise (le pouvoir ecclésiastique n'étant certes pas disposé à la bénir), Hertel annonça une série de cours sur l'histoire de la philosophie. Quelques-uns de ses « philosophes » de Grasset assistèrent à ses cours libres, de même que des professeurs et des artistes, car on y parlait de tout, vu que la philosophie et son histoire forment un cadre de pensée très large où toutes les idées se rencontrent et s'entrechoquent. L'expérience ne dura pas deux ans. Dès la fin de 1946 et au début de 1947, le silence des milieux officiels sur son initiative ainsi que les résistances qu'il sentait dans l'opinion même éclairée contribuèrent à renforcer sa résolution de quitter le Canada. Au cours de l'hiver 1946-1947, ses talents de conférencier ne semblaient plus obtenir la faveur d'un public qui au départ s'était montré enthousiaste. Ce n'était certainement pas parce que ses capacités intellectuelles diminuaient. Il était toujours aussi intéressant ; la preuve en est que trois ou quatre ans plus tard il inaugurait en France une série de conférences sur le Canada, qui le conduiraient dans six cents villes de province, sur une période de plusieurs années, sans compter les causeries parisiennes comme celle qu'il fit en 1963 sous les auspices du cercle Ernest-Renan, au restaurant Aux armes de la ville, sur les phénomènes paranormaux. Seulement, à Montréal, en 1947, il n'arrivait plus à trouver une seule salle libre pour y prendre la parole. Ayant trop de bon sens pour jouer les persécutés, il se tourna vers l'Université de Montréal avec l'espoir, sans doute, de pouvoir y donner des leçons à titre privé, comme l'avaient fait jusque-là des philosophes tels qu'Étienne Gilson et autres. Il avait mis au point un cours sur Maine de Biran. Il était prêt à le donner et il en proposa l'idée aux autorités universitaires. Elles ne crurent pas bon de retenir ce projet. Leur refus signifiait que l'on ne voulait pas de François Hertel à l'université ; en tout cas, c'est ainsi qu'il interpréta cette fin de non-recevoir. Il en éprouva du dépit. Sa déception fut toutefois de courte durée : il ne pleurait pas sur ses malheurs. Il s'en consolait auprès de ses nombreux amis, qu'il recevait régulièrement rue Sherbrooke et qui profitaient ainsi de sa brillante conversation. Il participait en outre aux travaux de l'Académie canadienne-française, que Victor Barbeau avait fondée à l'automne 1944 avec la collaboration d'une quinzaine d'auteurs, dont Marius Barbeau, Robert Choquette, Marie-Claire Daveluy, Gustave Lamarche, Rina Lasnier et Alain Grandbois. Hertel était lui aussi parmi les membres fondateurs.

Victor Barbeau abattit seul toute la besogne relative à la fondation de l'académie, « érigée en corps public par lettres patentes fédérales le 25 janvier 1945 ». L'organisme « a pour objet de servir et de défendre la langue et la culture françaises au Canada », non dans un esprit de « croisade », mais avec les moyens de la science.

Pamphlétaire, critique littéraire et essayiste, Victor Bar beau fut toute sa vie un travailleur acharné. À quatre-vingt deux ans, il consacrait encore plusieurs heures par jour à la littérature. Il écrivait une suite à *La Tentation du passé.* Il lui restait assez de matière pour faire six volumes, me confia-t-il au cours d'un entretien en décembre 1978, dans son appartement du boulevard de Maisonneuve, où il vivait seul. Il m'a semblé que son auteur favori, s'il est permis d'en avoir à cet âge, quand on a lu presque tous les livres, était Barbey d'Aurevilly.

Il avait recruté de bons écrivains pour la réalisation du projet qui prenait forme en 1944. Ces membres fondateurs, en plus d'être bien connus du public, avaient déjà pour la plupart fait paraître plusieurs ouvrages : c'était le cas notamment de Marius Barbeau, de Lionel Groulx et de Roger Brien. Or le fondateur eut l'idée d'inviter également le cardinal Villeneuve à faire partie de l'aréopage littéraire. Rodrigue Villeneuve avait écrit un certain nombre d'ouvrages et sa vive intelligence aurait apporté un supplément de lumière à l'auguste assemblée. Dans sa réponse à l'invitation, le prélat fit en effet preuve d'intelligence. « La robe rouge qui honorerait l'Académie, fit-il savoir à Barbeau, ne sera pas la mienne. » Il refusait en quelque sorte de coiffer le chapeau de Richelieu et du même coup fermait la bouche à ceux qui lui reprochaient son goût pour la publicité.

Hertel, pas plus que les autres membres fondateurs, ne joua de rôle particulier dans la fondation même de l'académie. Il lui apporta cependant son concours quant à la rédaction des bulletins de linguistique qu'elle publia par la suite.

La participation aux séances étant en un sens obligatoire, puisque les membres qui n'y assistaient pas pendant deux années consécutives pouvaient être exclus, il y fut probablement assidu tant qu'il habita Montréal. Sa longue absence du Canada de 1949 à 1966 et ultérieurement ses nouvelles absences, marquées de retours de quelques mois par année, ne le privèrent pas du titre d'académicien. Il le conserva donc, du moins jusqu'à l'élection de son successeur, Jean-Pierre Duquette, en 1982, comme le conservèrent ses collègues diplomates, messieurs Panneton, Choquette et Duhamel, qui, en raison de leurs fonctions, vécurent eux aussi assez longtemps à l'étranger.

Au début, les rapports entre François Hertel et Victor Barbeau furent bons et même très bons. On ne saurait dire qu'ils se gâtèrent avec le temps. Néanmoins, il est certain que l'un et l'autre, estimant que la parole a été donnée à l'homme non pour cacher sa pensée mais pour la faire connaître clairement et au besoin brutalement, ces deux hommes eurent des explications, soit sur des questions de vocabulaire, soit à propos de nouvelles candidatures. Hertel reprochait à Barbeau sa raideur, ses attitudes autoritaires. Barbeau, croyant et pratiquant, jugeait sévèrement la philosophie de Hertel. Il trouvait sa pensée nébuleuse. Il le connaissait depuis quarante ans et s'étonnait encore que l'ancien jésuite « n'ouvrît la bouche que pour déclarer qu'il ne croyait pas en Dieu ». L'athéisme heurtait ses convictions les plus profondes. D'autre part, le combat que Hertel mena contre les assassins du français ne put que réjouir son aîné. « J'approuve son attitude en matière de langue », disait Victor Barbeau. Pour celui-ci, Hertel était peut-être mauvais chrétien, mais il était bon académicien.

Académicien qui, loin de perdre le sens de la blague malgré ses mécomptes, la cultive comme en serre chaude au sein du club des agonisants.

Il suffisait de peu de chose pour devenir membre de ce singulier organisme. On faisait acte de candidature en s'allongeant sur le parquet d'un restaurant ou d'un salon sans crier gare mais en s'écriant : « J'agonise ! » Et l'on restait étendu sans bouger, comme mort, tandis qu'autour de vous les gens riaient, s'affolaient ou appelaient un médecin. Les candidats qui avaient eu l'audace de troubler ainsi la tranquillité du bourgeois, étaient reçus *ipso facto.* Ils n'avaient plus qu'à recommencer ailleurs leur expérience loufoque. Il y eut de célèbres « agonisants », Hertel le tout premier. Roger Rolland fit très probablement partie du club. On disait de lui que c'était un timide qui cherchait à vaincre sa timidité en faisant des pitreries et des canulars. À ce compte, il l'a vaincue mille fois. Il n'est pas sûr que Pierre Elliott Trudeau, autre fantaisiste capable de prouesses humoristiques qui risquaient de le conduire en prison, figure parmi les « agonisants » ; il aurait certainement mérité d'être leur président.

Hertel connaissait bien la famille Trudeau et en particulier Pierre, avec qui il resta plus ou moins lié. Encore étudiant, le futur premier ministre se destinait aux sciences politiques et il avait précédé Hertel en Europe. Il se trouvait à Paris en 1946. Il lui envoya, en date du 22 août, une carte postale où il parlait du « séjour merveilleux » qu'il faisait dans la capitale française. Hertel habitait cette année-là au 3076, de la rue Maplewood (aujourd'hui avenue Édouard-Montpetit). L'écrivain, semble-t-il, lors de la publication d'un de ses livres, en adressait un exemplaire à l'homme d'État. Quand parut en 1968 l'essai sur le métalangage, l'auteur était à Montréal, où il logeait chez son ami Gérard Hébert (Alvarez), rue Sainte-Catherine. Il reçut de Pierre Trudeau, premier ministre depuis six mois, ce petit mot portant la date du 8 novembre : « J'ai bien hâte de lire cet essai que vous vous êtes ‹ tellement amusé à écrire ›. »

Après la Deuxième Guerre mondiale, tout le monde sentait le besoin de se détendre. La mentalité estudiantine, faite, bien sûr, d'esprit critique, avait également un côté fantaisiste qui était un signe de bonne santé intellectuelle. *Le Quartier latin,* administré et rédigé par une équipe dynamique comprenant Pierre Lefebvre, Camille Laurin, François Péladeau, Jean-Baptiste Boulanger et plusieurs autres joyeux étudiants, publiait des articles qui, presque tous, se caractérisaient par un manque étonnant de gravité. Le journal avait un faible pour l'anecdote piquante, le trait mordant et la caricature. Parfois la farce devenait sinistre, dépassait toute mesure, car l'humour noir, forme de surréalisme, n'était pas étranger aux rédacteurs du *Quartier latin.* Un jour, à l'insu de François Péladeau, le journal annonce son décès, avec photo, éloge funèbre et tout le tremblement. Non seulement le principal intéressé ignorait qu'on lui avait joué un tour, mais ses parents l'ignoraient aussi ! Son père, en lisant la « nouvelle », y flaira la mystification et encaissa le coup sans trop de mal pour son cœur. Il connaissait bien l'esprit du *Quartier latin.* Quand il revit François, il lui demanda :

— Quel effet cela t'a-t-il fait d'apprendre ta mort par le journal ?

— Évidemment, répondit le fils, c'est une expérience que tout le monde ne peut pas vivre.

À la faveur de cette détente générale qui suit les cataclysmes politiques ou sociaux, l'esprit reprend ses droits, la gaîté s'épanouit jusque dans les lieux les plus austères et sur les mines les plus graves, qu'elle éclaire de ses lueurs phosphorescentes. Chez les étudiants la mystification est une forme supérieure de gaîté, c'est une sorte de métaphysique de la joie, à quoi se mêle toujours quelque méchanceté. Toutefois, si l'on excuse les frasques des carabins, on est d'habitude moins indulgent pour les professeurs qui se permettent, à l'occasion, d'agir en étudiants. Hertel fut donc blâmé pour ses écarts de comportement et de langage. Il le fut des bourgeois, c'était normal, et aussi de plusieurs de ses collègues. Ces derniers le trouvaient bien hardi non seulement d'« agoniser » çà et là, mais encore d'afficher partout un « j'men-foutisme » horizontal, vertical, intégral et transcendantal. Le fait est qu'il se moquait éperdument de l'opinion d'autrui, qu'elle fût publique ou particulière, ce dont il se vantait souvent du reste et qu'il prouvait tous les jours[7]. Il avait des mots directs, surtout dans ses moments d'humeur. Il pouvait déclarer tout net à un fâcheux : « Si vous n'étiez qu'un imbécile, vous m'amuseriez peut-être puisqu'il en est d'amusants ; or vous n'êtes qu'un sot et vous m'ennuyez », de même qu'il pouvait s'adresser en ces termes à une assemblée de dames patronnesses : « Mesdames, vous avez eu raison de m'inviter à prendre la parole, j'avais en effet un tas de choses utiles à vous dire. Malheureusement, à voir l'air guindé de certaines d'entre vous, je m'aperçois que j'ai eu tort de venir aujourd'hui. Veuillez m'excuser, ce sera pour la prochaine fois ; retournez auprès de vos pauvres, moi je me tire. » Cette attitude, cette brutalité achevait de le perdre dans l'esprit des « biens pensants ». Chez les personnalités fortes, les défauts sont plus voyants que chez les autres.

Si les défauts de Hertel lui faisaient des ennemis parmi les honnêtes gens, ses qualités lui en faisaient aussi, comme on s'en doute, parmi les *gendelettres,* chez les écrivains médiocres comme chez les critiques à deux sous la ligne. Son talent satirique et sa résistance aux modes littéraires n'étaient pas de nature à lui concilier les bonnes grâces de ses juges. On lui aurait à la rigueur pardonné son mépris de la mode. Mais il avait du style, qualité que les médiocres ne pardonnent jamais.

L'expérience montre que c'est d'abord par le style que l'on se distingue de tous ceux qui écrivent et publient. Tel un visage nouveau, qu'il soit frais ou buriné, que ses traits vous rassurent ou vous inquiètent, vous attirent ou vous repoussent, le style seul intéresse, convainc, irrite ou séduit. Jean-Jacques Rousseau ne s'est pas imposé par ses idées. Il a su mieux que personne exprimer une « sensibilité nouvelle », et c'était là une affaire de personnalité et de tempérament. Les écrivains les plus doués ne signent pas toujours et pourraient même s'en abstenir complètement : n'importe quel lecteur qui a lu dans sa vie autre chose que les journaux reconnaîtra sans peine une phrase de Pascal, de Beaumarchais, de Flaubert, de Céline, etc. Ce n'est pas à dire que ces maîtres n'aient pas eu d'idées ; seulement, en plus d'en avoir, ils possédaient au plus haut degré l'art de tirer de chacune toute la lumière et toute l'énergie qu'elle contenait. C'est cela qui importe quand on a les doigts faits pour tenir une plume. L'écrivain véritable se distingue aussi de la foule écrivassière par ses goûts, qui ne sont généralement pas ceux du commun. Enfin – signe non moins évident de sens artistique – il s'en distingue par son refus de la mode, refuge des artistes sans imagination.

Les modes littéraires sont comme les maladies de l'enfance. La plupart des jeunes auteurs les attraperait toutes. Beaucoup d'ailleurs disparaissent avec elles, cet heureux phénomène d'évanescence tenant lieu de sélection naturelle dans la jungle littéraire. Une culture étendue et profonde est le meilleur vaccin contre les ravages de la mode en littérature, parce qu'en permettant à l'écrivain d'assimiler tous les poisons elle l'immunise complètement.

Quand l'auteur du *Beau Risque* commença à publier des articles et des livres, les lettres canadiennes-françaises avaient déjà pris, avec Jules Fournier, Olivar Asselin et Victor Barbeau, une forte teinte de polémique et de satire. Le roman était représenté par Claude-Henri Grignon, homme d'humeur qui, à l'exemple de plusieurs de ses contemporains, exerça son talent dans la littérature de combat. En France, on lisait Gide, Martin du Gard, Mauriac, Colette ; Jouhandeau ne s'était pas encore détaché du peloton des bons écrivains pour devenir un des meilleurs essayistes de notre temps. Les auteurs français et les nôtres avaient des attitudes morales, des idées esthétiques et des théories politiques qu'ils défendaient le plus souvent dans des romans qui n'étaient pas pour autant des romans à thèse, dont le genre s'éclipsait rapidement. Le seul problème littéraire de l'époque était le style. C'était le problème de la forme. Les expressions « savoir écrire » et « avoir du métier » voulaient dire quelque chose. S'il existait plus d'un snobisme – l'anglomanie en était un – il n'y avait pas de ces engouements pour une doctrine ou pour un personnage, comme on allait en observer en France et chez nous après la guerre de 1939.

La philosophie engendra les modes littéraires qui se sont succédé depuis la fin des années 1940 jusqu'à 1975 et au-delà. Depuis les existentialistes de tout poil jusqu'aux « nouveaux philosophes ». La philosophie a bon dos, on l'a rendue responsable de bien des maux et elle ne s'en plaint pas. Peut-être devrait-on plutôt dire que, par le détour des principaux courants philosophiques de cette deuxième moitié du siècle, la mode a avili la littérature, lui a donné un faux air d'utilité, l'a détournée de sa vocation, qui est de peindre la nature et l'homme sans juger celui-ci suivant les notions politiques de gauche et de droite. Les héroïnes de Racine comme les personnages de Balzac n'obéissent qu'aux lois de leur psychologie propre. Ils expriment ce qu'ils sont, ce qu'ils pensent et ce qu'ils souffrent, pour le plus grand plaisir des spectateurs et des lecteurs. Ils ne revendiquent rien pour les classes sociales auxquelles ils appartiennent. Ils sont hors de l'actualité.

C'est l'existentialisme sartrien qui donna lieu dans les lettres à la première grande mode de l'après-guerre, mode dont les échos firent rapidement le tour du monde occidental. Pendant dix ans, philosophes, romanciers, poètes et auteurs dramatiques ne jurèrent plus que par l'essentiel et l'existentiel, l'en-soi et le pour-soi, quand ce n'était pas pour l'être et le néant. François Hertel, dont le flair fut rarement pris en défaut, avait prévu le succès de l'existentialisme des cafés et des caves, et, dès 1947, il formula sa théorie du moriturisme. Ce « système » n'était que la conséquence naturelle de l'« agonie » des « biens portants ». « Nous avions donc fondé le club des agonisants, rappelle-t-il dans *Louis Préfontaine apostat.* Il y avait d'ailleurs une philosophie là-dessous. Nous l'appelions le moriturisme. Elle était une contre-partie fantaisiste de l'existentialisme. Nous considérions que la mort personnelle est encore plus certaine que l'existence. On est beaucoup plus longtemps mort que vivant. » Il exposa officiellement cette théorie en avril 1947, à bord du *Veendam,* paquebot hollandais qui transportait de nombreux touristes canadiens vers l'Europe. Le moriturisme était une façon de se moquer, sans excès de malice, de tous les écrivailleurs qui venaient de découvrir que, dans l'existence, on pouvait « s'engager » ailleurs que dans une bouche de métro, et qui, pour cette raison, avaient résolu d'assumer le destin du monde.

À la mode existentialiste succéda la mode phénoménologiste, qui entraîna à son tour une grande dépense d'encre et de papier. Le « phénoménologisme » céda bientôt la place au freudisme, qui pénétra la littérature jusqu'à la moelle. L'idéal du héros de roman fut alors d'assassiner son père. Tout ce que ce sorcier de Freud avait emprunté à la littérature, elle le lui reprenait. Hypothèse séduisante, le freudisme aura malheureusement pesé de tout le poids d'une hypothèque sur les lettres contemporaines, plus particulièrement sur les lettres américaines. Hertel échappe également à cette mode, sauf peut-être dans un chapitre de *Louis Préfontaine apostat,* chapitre intitulé « Moi et la psychanalyse ». Il la dénoncera plus tard assez énergiquement. Il montrera en outre qu'il n'a pas été dupe du structuralisme, qui, sans supplanter le freudisme littéraire, ajouta au fouillis invraisemblable des complexes et refoulements le pédantisme d'un vocabulaire impossible. Dès qu'apparaît une mode, Hertel la fuit aussi vite que d'autres courent après. N'a-t-il pas été un des premiers, en 1964, à démasquer la conspiration ridicule de nos patoisants ? Le « khébécois » disparut, comme avait disparu le régionalisme qui triompha après 1930 avec le Séraphin Poudrier de Claude-Henri Grignon. Plus d'un jeune romancier subit entre 1935 et 1945 l'influence de ce dernier. On ne trouve à peu près pas de régionalisme chez Hertel. *Le Beau Risque,* par exemple, est un roman dont l'intérêt procède uniquement de l'analyse ; c'est un roman psychologique à caractère universel ; on peut aussi le ranger parmi les romans pédagogiques. Plusieurs années après la publication du *Beau Risque,* l'auteur éprouva sans doute de la joie à lire cette observation de Valéry : « Il y a quelque chose de plus précieux que l'originalité, c'est l'universalité. Celle-ci contient celle-là, et en use, ou n'en use pas, suivant les besoins[8]. »

François Hertel, esprit universel s'il en fut chez nous, refusa donc la mode sous toutes ses formes. C'est un comportement original, il faut le reconnaître. Et cette manière d'agir a certainement nui à la diffusion de ses œuvres ; elle les aura peut-être, en revanche, sauvées de l'oubli, qui est le sort de la majorité des ouvrages de l'esprit.

Le moriturisme était une plaisanterie. Les passagers du *Veendam* en rirent et certains d'entre eux, probablement bien intentionnés, firent courir le bruit que le poète philosophe François Hertel allait avoir un entretien avec Jean-Paul Sartre à Paris. Ce bruit s'amplifia ; des journaux montréalais y firent écho. Il ne semble pas toutefois que la presse parisienne ait eu soupçon de cette rencontre philosophique éventuelle à l'échelon suprême. Le printemps et l'été passèrent sans que le pape de l'existentialisme et le vicaire du personnalisme se soient vus. Ils se virent peut-être, mais ne se parlèrent point. L'entretien n'eut pas lieu. Ce ne fut qu'après son installation définitive en France que Hertel eut des conversations et même des contacts réguliers avec des philosophes français, notamment avec Teilhard de Chardin, Auguste Valensin et Louis Rougier.

Il se serait établi à Paris dès 1948 si l'état de santé de sa mère, atteinte de cancer, ne lui avait donné de l'inquiétude. Il l'assista dans ses derniers moments. La phase la plus douloureuse de la maladie dura quatre ou cinq mois. « Ma mère, écrira-t-il dix-neuf ans plus tard, est morte à soixante-quinze ans ou presque. Jamais elle n'a cessé de sourire et de rire, même devant la mort. Elle était saine. Ce n'était pas le genre mère ; c'était une femme d'esprit, une femme de bon sens. Jamais elle ne s'est avisée, pour mon bien ! quand je fus homme, de me détourner de ceci ou de cela. Elle faisait confiance à sa progéniture ; elle était sûre de ses entrailles. »

Après le décès de sa mère et le règlement de la succession, Hertel liquide ses biens, dont plusieurs toiles de maîtres canadiens, et il ne songe plus qu'à partir pour Paris. Il est encore à Montréal à la fin de 1948 ; il écrit alors à des compatriotes déjà établis en France, comme le peintre Marcel Baril, qui lui envoie de Paris ses vœux du nouvel an. Huit mois plus tôt, Luc Mercier avait organisé une fête en son honneur, fête qu'il avait appelée « Petit Testament de François Hertel » et qui se déroula dans la salle du corps école des officiers canadiens, rue Sherbrooke. Hertel y avait annoncé officiellement son départ. Ce ne fut en fait que l'année suivante que son exil commença. Il devait rester en France dix-sept ans avant de revenir au Canada, en 1966, pour un assez long séjour. Il y reviendra par la suite à plusieurs reprises, pour diverses raisons et pour des séjours plus ou moins longs.

---

[6] Vers le milieu du siècle dernier, Hubert Tétreau, curé des Éboulements, apostasia en faveur des protestants français, avec un autre apostat, l'abbé Normandeau. Ils allèrent accueillir Chiniquy à Lévis, en 1859, lors d'une visite de celui-ci à Québec. Voir le livre de Marcel Trudel sur Chiniquy.

[7] « Je ne sais pas ce que tu feras après tes études, a ajouté mon père, mais quoi que tu choisisses, choisis pour toi seul. Apprends à te passer des jugements des autres. La majorité des hommes – je ne parle pas des femmes – sont des imbéciles et des salopards. » *Louis Préfontaine apostat,* p. 43.

[8] *Tel quel,* II, p. 67.

Revenons à Marcel Baril et aux peintres en général. Hertel appréciait l'art de Baril, tout comme il louait le talent d'Alfred Pellan. Mais, de tous les peintres qu'il a connus, celui dont il se sentait le plus près, avec lequel il avait le plus d'affinités, ce fut Léo Ayotte, qui fit des centaines de paysages, sans dédaigner pour autant le portrait. Pendant des années on a pu voir, au rez-de-chaussée de la maison que Hertel habitait à Vézelay, dans la pièce principale, accroché au-dessus de la cheminée si mes souvenirs sont exacts, un portrait de l'écrivain par Léo Ayotte. Quant aux rapports de Hertel avec Borduas, s'il furent cordiaux au début, ils se détériorèrent vers la fin, du fait d'une incompréhension réciproque qu'il faut attribuer, semble-t-il, non pas sans doute aux idées esthétiques de l'un et de l'autre, mais plutôt à la différence de leurs tempéraments.

Dans le domaine de la peinture, Hertel avait des idées claires, ce qui n'est pas un mince mérite au XX^{e} siècle, et il avait des goûts pour ainsi dire raisonnés. Il n'a jamais tonné contre le figuratif et n'a jamais condamné l'abstraction. Il estimait qu'un peintre doit d'abord savoir dessiner (c'est admettre implicitement la légitimité de l'art figuratif) ; de surcroît, il tenait pour indispensable que le tableau abstrait fût « construit ». Il s'est toujours moqué des farceurs qui peignaient (c'est beaucoup dire) avec leurs poings, leur nez et quelquefois avec leurs pieds, comme de ceux qui lançaient des pots de peinture sur des surfaces grandes comme le Mur des lamentations. S'il avait un faible pour la mystification dans la vie courante, il ne la tolérait pas en art. Il y a un peintre qu'il n'a jamais cessé d'admirer. Il l'avait connu à Montréal, où la Dominion Gallery exposa en 1948 vingt-cinq de ses toiles : c'est Fernand Léger. « Peintre immense », disait-il de cet artiste à qui il a consacré des articles et un poème. Il nous faudrait des pages entières pour nommer tous les peintres et dessinateurs qui furent de ses amis, qu'il a encouragés ou critiqués. Dans ses papiers intimes conservés à la Bibliothèque nationale, on trouvera un dessin de Carl Dubuc représentant l'écrivain de profil. Dubuc, dessinateur à l'occasion, journaliste et humoriste, ne fut pas le moins doué des amis de François Hertel.

François Hertel continuera en Europe à s'occuper activement de peinture et de sculpture. Pour l'instant il dresse le bilan de sa vie au Canada, qu'il va quitter parce qu'il ne s'y sent plus à l'aise et que rien ne l'y retient. En 1948, il est encore prêtre, mais pour peu de temps. Il entreprendra incessamment auprès de Rome les démarches nécessaires pour devenir laïque, et il en obtiendra l'indult qui le dispensera de tous les devoirs religieux d'un ecclésiastique. On ne lui refusera que le droit de se marier. Jusque vers 1946, il avait eu des doutes sur la vérité de la doctrine chrétienne et vraisemblablement sur l'historicité du Christ ; mais en 1948, il a cessé de croire tout à fait aux dogmes catholiques. Il ne peut plus rester dans l'Église. Il en sortira cependant sans faire d'éclat. Car il ne veut pas heurter les convictions religieuses de ses proches et de ses amis croyants. Il remplira donc patiemment toutes les formalités en vue d'obtenir l'indult. S'il défroque, ce sera sans hâte, sans morgue, sans déchirer sa soutane et surtout sans l'avoir souillée.

Le bilan de sa vie au Canada est positif. Le prêtre s'est trompé sur la nature de sa vocation, il n'était pas fait pour les ordres, mais il ne regrette pas ses années d'enseignement. Il voyait dans le professorat un idéal. Peut-être ne l'a-t-il pas réalisé entièrement ; il s'en est en tout cas approché par plus d'un côté. En ce qui concerne ses études théologiques, philosophiques et philologiques, il est sûr de leur valeur en tant qu'elles lui ont formé l'esprit et lui ont donné une méthode de travail. Il pourra grâce à elles poursuivre ses recherches en Écriture sainte, discuter, critiquer les travaux d'exégèse de Renan, de Loisy, l'apologétique du père Auguste Valensin, etc. Il connaît déjà les œuvres de Turmel, qu'il a tenu pour un tricheur mais qui remontera dans son estime et qu'il comptera parmi ses « chers apostats », avec Alfaric et quelques autres.

En philosophie, sa propre vision du monde a déjà pris forme. Après avoir manifesté beaucoup d'intérêt pour les systèmes de Maine de Biran, de William James et de Bergson, après une étude approfondie du thomisme, il évoluera vers ce monisme cosmique que nous avons esquissé dans un chapitre précédent, vers cette synthèse totale où l'esprit et la matière se pénètrent l'un l'autre. Soupçonne-t-il seulement, à la veille de son exil, qu'il en arrivera un jour, à travers la métaphysique de Leibniz, à penser à peu près comme Jaurès ? Non pas comme Jaurès socialiste, qui admettait l'interprétation marxiste des rapports sociaux, mais comme Jaurès frotté de monadisme et professeur de philosophie[9] ?

[9] « Nous croyons que la conscience est inséparable de ce qu'on appelle matière, et qu'elle est éternelle comme la matière elle-même, qu'à tout élément matériel des choses correspond un élément spirituel, que la matière et l'esprit sont deux aspects d'une même réalité, que la conscience, en ses hauteurs, est soutenue par la matière, que la matière, en ses profondeurs, est pénétrée et vivifiée par la conscience, que le monde est partout plein de vie, de conscience et de pensée, que tout entier, comme dit le poète grec, il voit, il entend, il sent, que sous l'apparence la plus restreinte de l'étendue matérielle se dérobent pour nous des richesses de sentiment et de vie, comme dans la petite boîte crânienne de l'homme tient un monde presque infini d'images, de sentiments et de pensées... »
Jean Jaurès, *Cours d'Albi.*

Nous avons vu que Hertel fuyait la mode en matière de littérature. Il est naturel de nous demander maintenant quels étaient ses goûts littéraires au moment où il récapitulait les étapes de son activité professionnelle et de son cheminement intellectuel et moral, à quelques semaines de son départ pour la France. Quels étaient ses penchants les plus prononcés en littérature ? Quels auteurs lisait-il avec le plus de plaisir ?

S'il lisait tous ceux qui avaient « quelque chose à dire », il s'attachait davantage aux écrivains que j'appellerais les peintres de l'exaltation et du désespoir, comme Balzac et Dostoïevski. *Crime et châtiment* et *Souvenirs de la Maison des morts* lui étaient des œuvres familières. Et il relisait Balzac, avec une préférence très nette pour *La Recherche de l'absolu* et *Ursule Mirouët.* Les pensées qu'il nous livrait sur la *Comédie humaine* dénotaient une connaissance étonnante de l'homme et de l'œuvre. Du côté des romanciers de l'énergie, qu'elle fût nationale ou personnelle, il ne se sentait, nous le répétons, aucun attrait pour Stendhal, qu'il n'a jamais aimé ; en récompense, Barrès l'attira, c'est certain, comme il avait séduit dans le monde français toute une génération de lecteurs. Mais l'auteur encore jeune, qui avait publié dans le genre romanesque *Le Beau Risque* et *Mondes chimériques,* faisait plutôt ses délices des œuvres si fortes et si troublantes de Villiers de l'Isle-Adam. Car s'il était plus près, par les idées, de Barrès que de Villiers de l'Isle-Adam, l'imagination et l'art de celui-ci lui donnaient de plus grandes jouissances.

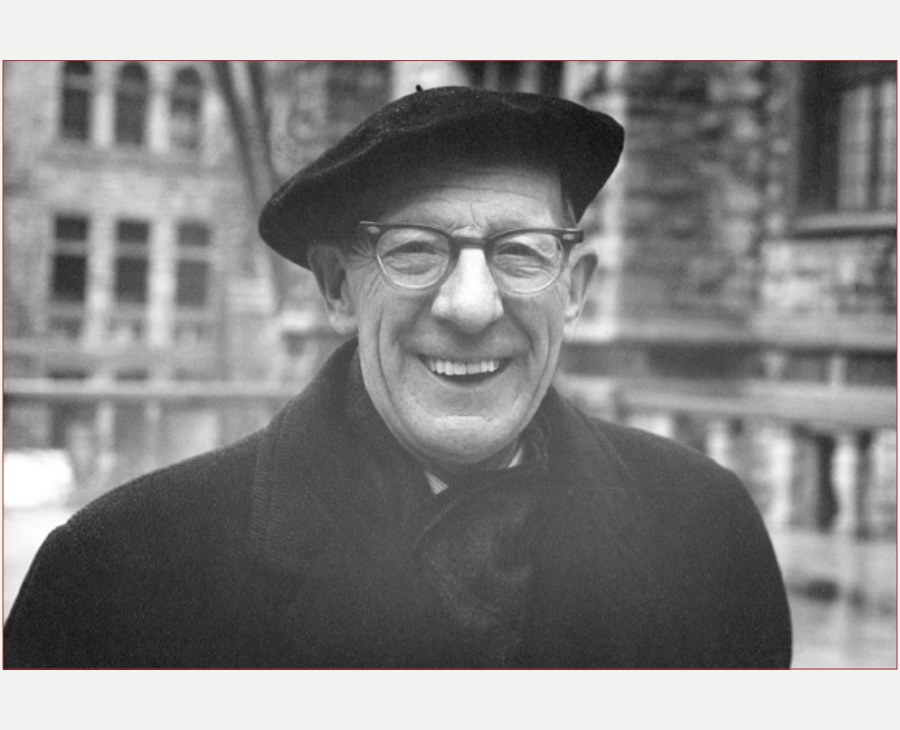
Une des personnalités littéraires qui firent sur lui une vive impression, du moins jusqu'au seuil de la maturité, fut celle de Léon Bloy.

Chez les écrivains canadiens-français, on ne lui connaissait pas de préférences. Les seuls de nos poètes dont il m'ait jamais parlé avec enthousiasme sont Alfred Desrochers et Gérard Bessette. Cela ne veut pas dire qu'il ne connaissait pas d'autres poètes québécois, ou qu'il ait négligé de bons prosateurs. Car sa connaissance de la littérature canadienne, tant de langue anglaise que de langue française, était loin d'être superficielle.

J'ajouterai qu'il avait des idées bien précises sur la lecture en général. Elles lui venaient manifestement du respect qu'il vouait à l'art d'écrire. Pour ceux qui disent à un auteur qu'il ne sera jamais personnel parce qu'il lit trop, il avait cette réponse : « Vous ne lisez pas assez, vous ne saurez jamais écrire. Le don du verbe est surtout l'art de conquérir le vocabulaire. Or, ce n'est pas dans les dictionnaires qu'on apprend le vocabulaire ; c'est dans les grands textes. Un des seuls proverbes que je considère comme valable est celui-ci : « C'est en forgeant qu'on devient forgeron. » Forger, dans notre cas, c'est apprendre le métier des lettres. Or, sans maîtres forgerons du verbe, le verbe ne se fait pas chair, il se fait nuit. »

TROISIÈME PARTIE
1949-1966

L'EXIL VOLONTAIRE ET L'AVENTURE INTELLECTUELLE



CHAPITRE VI

LA VIE À PARIS

◆

« Le nombre de fous et de folles qui circulent par le monde et qui réussissent à jouer un rôle est affolant. »
François Hertel

◆

LE « VOYAGE ORGANISÉ » dont il fit partie au printemps de 1947 permit donc à François Hertel de découvrir en gros l'Europe occidentale et certaines régions de la France, où il demeura quelques mois, partageant son temps entre les promenades dans Paris et les excursions à la campagne, par exemple dans le Val de Loire. Il fit aussi un court séjour à Londres. Et il n'oubliera pas un certain souper, dans cette capitale, en compagnie de Renée Jeanmaire. Il avait mangé de la baleine avec elle et d'autres artistes, après le spectacle, à deux heures du matin. Si l'on ignore toujours s'il a bien digéré son « steak de baleine », on sait en revanche que la « présence souriante » de la belle danseuse lui resta dans la mémoire longtemps.

Ce premier voyage en Europe ne fut quand même, en ce qui le concerne, qu'une « reconnaissance ».

La traversée de l'Atlantique, de New York à Rotterdam à bord du *Veendam,* n'avait pas été sans histoires. Rita Hayworth, encore dans sa splendeur, était sur le paquebot, en première, naturellement. Notre philosophe ne manque pas de signaler l'événement dans ses souvenirs. L'actrice ne semble pas toutefois l'avoir tellement impressionné. « De loin, écrira t-il, c'était une majestueuse statue ; vue de près, elle n'était qu'une quelconque cariatide. » En fait, il passait le plus clair de ses journées en compagnie d'étudiantes canadiennes, groupe composé en majeure partie d'artistes, notamment de chanteuses, de pianistes, etc. Une tempête, malheureusement, qui dura trois jours et secoua fortement le vieux navire, retint les musiciennes dans leurs cabines et aussi bon nombre de musiciens. Il y avait en effet parmi les passagers Victor Brault, Clermont Pépin, Jean-Paul Jeannotte, et probablement aussi André Mathieu, que de toute façon François Hertel rencontra plus tard à Paris, ce « pauvre André » qu'il aimait bien, « qui gâcha sa vie, mais dont l'œuvre renaîtra[1] ! » Trois jours de vent donc, d'embruns, de pluie et de grosse mer. Tandis que ses compatriotes s'isolaient sur leurs couchettes ou arpentaient les coursivEs d'un pied mal assuré, ou encore se précipitaient vers la lisse pressés par un besoin incoercible, lui, que le mal de mer n'incommodait pas, devait manger seul avec un compagnon qui avait lui aussi l'estomac solide.

[1] *Souvenirs, historiettes, réflexions,* Éditions de la Diaspora française, Paris, 1972, p. 23. Au cours des cérémonies grandioses qui marquèrent la fin des jeux Olympiques de 1976, à Montréal, c'est la musique de Mathieu que le monde entier entendit, grâce à la télévision.

Il visite la Hollande en trombe, arrive à Paris dans la première moitié de mai, y descend à l'hôtel du Mont-Thabor. L'établissement est trop cher pour lui, même si les dollars américains sont la monnaie la plus forte du monde. Par conséquent, il se retrouvera bientôt rive gauche, rue Saint-Julien-le-Pauvre, à l'hôtel du Square, qui s'appellera plus tard l'Esméralda.

Au Square, il revoit Roger Rolland. Celui-ci fait des études à Paris. Il lui arrivera de s'y promener à motocyclette avec Hertel en croupe. Éloi de Grandmont, qui avait fait la traversée sur le *Veendam,* déjeune quelquefois avec Hertel et Rolland dans des bistrots où l'on n'était pas sûr que « le râble de lapin ne fût point du râble de chat ».

Lors de son deuxième séjour à Paris, en 1948, Hertel y rencontrera Pierre Elliott Trudeau. Ils iront souvent, avec Roger Rolland, dîner chez Jean Gascon, qui habitait place des Vosges.

Le Paris de 1948 avait épousé la tristesse. Il était toujours embrumé, « ses pavés et ses marbres » émergeant à peine d'une longue nuit de brouillard. « L'occupation américaine (...) était encore plus gourmande que ne l'avait été l'occupation allemande. Tout était rationné. » Cette grisaille et ces restrictions ne semblaient pas trop affecter le moral de notre voyageur. Rien n'est plus léger ni plus gai que le récit des années 1947 et 1948 qu'on trouvera dans *Souvenirs, historiettes, réflexions*[2]. Dès cette époque, en plus de renouer avec des Canadiens tels que Paul Beaulieu, diplomate de carrière et sa femme, qui allait s'illustrer comme peintre, Hertel établit des contacts avec les milieux littéraires français, il fait de brèves apparitions dans les salons et les cafés fréquentés par des poètes ou des philosophes, rencontre Teilhard de Chardin pour la première fois, quoique l'on ne sache pas où exactement, et il s'occupe activement de la publication de son premier recueil de poèmes en France. C'est à Paul Beaulieu qu'il doit sa première rencontre avec l'auteur du *Phénomène humain*[3]. Il revoit ensuite avec joie le père Couturier. Alfred Pellan et Fernand Léger le lui avaient fait connaître au Canada pendant la guerre. Il se rendra aussi à Fresnes pour y voir Charles Maurras, qui avait encore beaucoup de lecteurs dans notre pays. Sa conversation avec ce grand monsieur, célèbre parmi les nations de langue française par son influence sur la pensée politique de droite, ne fut pas des plus faciles. D'abord, la surdité du détenu rendait pénible tout échange verbal avec lui, ensuite son interlocuteur s'avisa, dans un excès de sincérité ou de naïveté, de lui dire son admiration pour le fondateur de la revue *Esprit,* Emmanuel Mounier, principal représentant du personnalisme en France[4]. Maurras, dès lors, « fronça les sourcils et quoiqu'il demeurât fort courtois, je sentis bien que je n'étais plus son homme ». Ce fut également vers ce temps-là qu'il connut Louis Rougier. Il devait le revoir assez souvent, jusqu'après que le philosophe et historien, ancien délégué de Pétain auprès de Churchill, fut devenu nonagénaire[5]. À son retour en France, en 1948, sur le *De Grasse,* il avait fait la connaissance de madame Rougier, et c'est par elle qu'il eut, à partir de 1949, des rapports suivis avec son mari.

[2] L'ouvrage, il est vrai, ne paraîtra que vingt-quatre ans après les événements qu'on y raconte.

[3] « Qui êtes-vous ? » lui demanda le savant. – Je suis un ancien jésuite. – J'ai bien failli en être un moi aussi. » On goûtera tout le sel de cette dernière réplique si l'on se souvient que celui qui contribua à la découverte du sinanthrope était entré très jeune dans la Société de Jésus.

[4] Mounier avait le même âge que François Hertel. Il était né à Grenoble en 1905 et il mourut à Châtenay-Malabry, tout près de Paris, en 1950.

[5] Rougier et sa femme habitaient rue Saint-Honoré, à un quart d'heure à pied de la rue Blanche, où Hertel demeurait, au numéro 23.

Durant ses deux premiers séjours en France, il ne se contenta pas de se lier avec des éditeurs, des journalistes, des écrivains, des philosophes et des savants, il établit aussi des contacts avec le « milieu artiste », donc avec des peintres, des sculpteurs, des danseurs, voire avec des acteurs.

Nous arrivons ainsi à un épisode mieux connu du début de sa vie parisienne. Il s'agit de ses relations, tendres et amicales, avec l'héroïne de *Prison sans barreaux,* Corinne Luchaire, nom célèbre que l'écrivain, souvent distrait, orthographiait parfois Luchère.

Il hésite dans ses souvenirs sur la date de leur première rencontre. Était-ce en 1947, en 1948 ? Il est plus sûr du lieu : un hôtel de Saint-Germain-des-Prés. Un de ses amis, Jean Ouvrard, l'avait chargé d'une commission pour la jeune femme. Hertel la trouva si sympathique qu'il adopta presque cette « petite fille malheureuse et abandonnée ».

Comédienne extrêmement douée, d'un talent dont la précocité était absolument exceptionnelle, Corinne Luchaire avait débuté au Théâtre de l'Étoile en 1936, à l'âge de quinze ans dans *Altitude 3200,* pièce de son grand-père Julien Luchaire. Le réalisateur Léonide Moguy avait remarqué cette élève de Raymond Rouleau, et il la fit jouer dans *Prison sans barreaux,* en 1938. Le film eut un succès extraordinaire en Europe et en Amérique. Le public montréalais put le voir en 1939, au cinéma Le Château, rue Saint-Denis. L'actrice joua ensuite dans un autre film du même réalisateur, *Conflit,* avec Annie Ducaux. On la vit aussi avec Fernand Gravey dans *le Dernier tournant.* Survint la guerre, puis l'occupation.

Et alors les choses se gâtèrent pour l'avenir de Corinne, dont le père, comme chacun sait, fut exécuté en 1945 pour « intelligence avec l'ennemi ». Elle se serait elle-même compromise avec l'occupant. Elle fut condamnée à « dix ans d'indignité nationale ». Bien des rumeurs ont couru sur la conduite de l'actrice, qui ne manquait pas de tempérament, et en particulier sur sa collaboration avec l'Allemagne.

Fidèle à une amitié qui n'aura pas duré deux ans, Hertel a tenté de rétablir les faits touchant le rôle de la fille de Jean Luchaire dans les « sombres histoires » de ce temps-là. « Loin d'avoir collaboré, affirme-t-il, encore moins d'avoir été – comme on l'a méchamment insinué – la maîtresse d'Otto Abetz, elle n'avait jamais commis sous l'occupation qu'une erreur. Cette erreur s'appelait Brigitte et c'était une superbe petite fille, issue des amours de Corine *(sic)* et d'un officier allemand fort beau et de son âge[6]. » Quand ces dernières lignes furent publiées, en 1972, la fille de Corinne Luchaire demeurait au Canada.

[6] *Souvenirs, historiettes, réflexions,* p. 19.

Corinne souffrait d'une maladie pulmonaire qui l'emporta brusquement à l'âge de vingt-neuf ans. Hertel a raconté brièvement sa fin.

Chaque fois qu'il la voyait, il lui faisait « jurer de se reposer à tout prix, même si des copains voulaient l'entraîner à sortir ».

« Ce sont les copains qui me l'ont tuée. Un soir, en 1949 peut-être[7], ils l'ont amenée dans une boîte de nuit. Vers les minuit, elle s'est sentie mal. Une crise d'hémoptysie. Elle est morte dans le taxi. Je n'ai pas été à ses funérailles. »

[7] Le 23 janvier 1950. – Corinne Luchaire a écrit *Ma drôle de vie.* Le livre a paru en 1949, aux Éditions Sun, à Paris.

Bien avant la mort de la jeune actrice, dont il avait eu d'abord pitié et pour qui il éprouva de l'affection, Hertel avait élu domicile à Paris. Il y travaillait déjà fort activement à arrondir son pécule par des placements, et s'occupait même d'expositions de tableaux. C'est lui qui rédigea, pour le peintre et graveur Hamid Zaki, le mot d'introduction sur un dépliant annonçant l'exposition de ses œuvres. La manifestation artistique eut lieu en novembre 1949. Un an plus tard, du 21 novembre au 16 décembre 1950, le sculpteur Albert Willen exposera ses productions à la galerie Creuze, avenue de Messine. Hertel rédige le préambule du programme. Enthousiaste, il écrit : « Pour la première fois dans son histoire, la Suisse produit des artistes qui débordent ses étroites frontières. »

Il habita dans divers quartiers (rue Leriche et à Issy-les-Moulineaux notamment) avant d'acheter un petit appartement, au 191, rue de la Croix-Nivert. Il le louera d'ailleurs à Raymond Fafard, en 1963. Après le départ de ce dernier, la location des deux pièces causera bien du souci au propriétaire : il était tombé sur des locataires pour le moins farfelus, dont il signale l'étrange comportement dans ses souvenirs.

Il se sentit chez lui à Paris dès le premier jour. Il ne s'y était pas encore fixé que déjà son activité était aussi intense qu'au temps de son professorat, comme l'indique clairement une lettre qu'il m'adressa en juin 1948.

« Je crois qu'il faudra en faire » (de la politique), me disait-il dans cette épître. « Je ne sais encore au juste de quelle manière. Il y a décidément tout à changer. Pour ma part, je me retire de l'action pour quelques années. J'ai besoin de réfléchir de nouveau, de réviser un tas de choses. Je vais publier des poèmes chez de Bresse (il s'agissait de *Quatorze,* déjà cité). Ça paraîtra en septembre. (...) J'ai d'autres projets de publication en Europe. Bientôt, j'irai donner des cours en Allemagne, à une sorte d'université de vacances. Il y aura des Canadiens et des Européens. »

Suit une ligne sur la conjoncture, qui commençait à s'améliorer à Paris : il était en mesure de la comparer à la situation économique de l'année précédente ; en 1947, il avait déploré les conditions de l'alimentation en France et les difficultés que l'on rencontrait à cet égard, surtout quand on voulait recevoir des gens à dîner. Puis il revient à ce qui l'occupe le plus : le boulot, les idées, les projets.

« ... je travaille beaucoup plus. Mes idées sur une certaine forme d'existentialisme chrétien se précisent. J'écrirai une sorte de *Discours de la méthode*[8]. C'est en marche, avec le reste. »

[8] L'intention révèle un besoin de rigueur dû à une récente dispersion de l'esprit.

Nulle part il n'est trace de ce « discours » ou de ce qui en tiendrait lieu, à moins que *Vers une sagesse* n'en soit la réalisation, ce dont je doute : nous sommes en 1948, il s'écoulera donc de treize à quatorze ans avant la publication du prochain ouvrage essentiellement philosophique[9]. Je n'ai pas davantage trouvé trace d'existentialisme chrétien chez Hertel après 1948 ; on en découvrirait peut-être avant, en cherchant bien. Ses seuls liens avec cette manière de voir la religion et la philosophie se limitent, semble-t-il, à l'effet que lui fit Gabriel Marcel. Il eut avec ce philosophe et auteur dramatique un seul entretien (en 1947 ?) dont l'effet fut absolument nul sur sa pensée : « Je découvris en lui un vieux monsieur affable et plutôt effacé, qui me parla un langage aussi alambiqué qu'inutile. Je me jurai bien de ne jamais le revoir. »

[9] *Méditations philosophiques,* en 1962. C'est un opuscule de 53 pages. D'une part, on y remet presque en question certaines affirmations antérieures, trop sommaires, sur l'existence de Dieu (ceux qui n'ont jamais cru à l'athéisme du philosophe trouveront là des arguments favorables à leur thèse) ; d'autre part, on y cherche moins une « méthode pour conduire son esprit » qu'une justification de ses principales orientations philosophiques. Les méditations philosophiques et théologiques de la première moitié des années 1960 préparent et annoncent *Vers une sagesse* (1966).

Revenons à la lettre de juin 1948. Mon ancien professeur s'y déclare touché de ma fidélité ; il constate que je crois encore en lui. Et il ajoute : « Il y en a de moins en moins au Canada qui comptent sur moi. Je m'en rends compte. On a réussi à me discréditer un peu partout et dans tous les domaines. C'est une conspiration assez subtile. Pour des Canayens, c'est réussi. Je ne m'en fais pas trop avec ça ; mais ça ôte de l'élan au travail. »

Ces cinq ou six dernières lignes de la lettre sont pour nous une occasion de discuter le sens de son exil en France, qui ne commencera officiellement qu'à l'été 1949. Certaines gens, parce qu'ils aimaient beaucoup Rodolphe Dubé et que par suite leur jugement sur lui, comme leur évaluation des circonstances ayant entouré son départ, est quelquefois sujet à caution, ont pu penser que l'ancien jésuite avait été forcé de s'expatrier. Ils avaient raison de croire que la vie ne lui était pas facile au Québec, surtout en 1946 et 1947, quand on lui refusait des salles pour ses conférences. La vie lui était en fait très difficile, à lui prêtre « marginal », et il est bon de le répéter bien qu'on l'ait suffisamment montré jusqu'à présent. Ce serait néanmoins lui faire injure que de soutenir que sa volonté fut étrangère à son exil, bref qu'il est parti contre son gré. Cela, il serait faux et injuste de l'affirmer, car en l'affirmant on ferait de Rodolphe Dubé, d'un homme extrêmement énergique, quelque chose comme le jouet des circonstances. Il aurait eu très certainement la force de rester au pays. Il aurait même pu y vivre comme enseignant ou journaliste, à condition de différer la communication du résultat de ses recherches en philosophie, en théologie et en exégèse. Autrement dit, à condition de se taire sur l'essentiel. C'eût été demander trop à un auteur qui adorait parler philosophie et qui bon an mal an avait toujours un bouquin sous presse. Quatorze ans après son deuxième séjour en France, il s'expliquera clairement sur son fameux exil, dont on avait jusque-là parlé plus souvent que de son œuvre. « Dans mon cas, précisera-t-il, ce fut une nécessité et presque un devoir. Le jour où je me suis aperçu que mon évolution intellectuelle m'éloignait des catégories jadis apprises et naguère enseignées par moi au Canada, j'ai compris qu'il fallait partir (...) quand on a eu un public auquel on a proposé des idées, le jour où l'on ne croit plus à ce que l'on a enseigné ou qu'on a trop évolué pour être compris d'un certain milieu, il faut ou se dédire ou quitter ce milieu[10]. » On peut aussi se taire, ne point publier (ce qui n'empêche pas d'écrire) ; il n'était quand même pas tenu à l'héroïsme !

[10] *Méditations philosophiques,* p. 26.

« Puis, j'ai continué d'évoluer. Je ne suis pas plus qu'autrefois disposé à scandaliser dans un certain sens banal ; mais je crois qu'il est de mon devoir de faire entendre la nouvelle voix de l'exilé. *Par le fait même qu'il est exilé et qu'il l'est volontairement*[11], sa puissance de « corrosion » (!) dans le milieu semble de peu de poids. D'autre part, l'exilé éprouve le besoin de situer sa position actuelle dans le domaine spirituel ; parce que cette position peut ouvrir les yeux à certains hésitants et permettre même à ceux qui n'hésitent en rien de comprendre pourquoi un écrivain qu'ils ont tout de même un peu lu jadis ne peut plus retourner dans son pays tant que celui-ci dressera des barrières de censure contre les œuvres qui s'attaquent à des tabous[12]. »

[11] Souligné par le biographe.

[12] *Ibid.*

Deux ans après s'être installé à Paris, il était en règle avec l'Église, c'est-à-dire qu'il avait fait les démarches nécessaires, y compris un voyage à Rome, et rempli les formalités indispensables à sa sécularisation. Il avait sans faire de bruit, afin de ne pas effrayer ses amis croyants, retrouvé son état de laïque. Il était déjà parfaitement intégré à la vie parisienne, il avait organisé la sienne, il avait ses habitudes et il songeait maintenant à visiter toute la France et le reste de l'Europe. Comme il ne manquait pas encore d'argent, bien qu'il ne fût pas riche et que pour cette raison l'avenir le préoccupât, il préparait ses prochains livres avec l'ardeur d'un jeune écrivain.

Une lettre datée de mai 1951 nous renseigne sur le climat moral dans lequel il vivait depuis quelque temps.

« Je suis heureux de voir que vous tenez », m'écrivait-il de sa petite écriture de myope, toujours très lisible quand il n'était pas trop pressé. « Ils sont si rares ceux qui tiennent. Moi, je n'ai lâché, dans le domaine social et politique, que parce qu'il le fallait. »

Il reviendra quelquefois, dans sa correspondance, sur cette idée d'abandon, comme s'il avait eu des regrets.

« Je devenais hérésiarque, continuait-il. Je préfère n'être qu'hérétique. Je le suis devenu. Je vous avoue que Rome, encore plus que Montréal (et des études plus approfondies) m'ont révélé le néant du christianisme. Je ne crois plus du tout à cela. C'est une des formes de pensée où l'épouvante humaine se réfugie. Tout cela demeure sympathique quand ça ne devient pas agressif. Dans ce dernier cas, c'est la pire des hérésies. Au reste, en lisant *Mes Naufrages,* vous comprendrez mon évolution. Inutile d'en parler, à ce point de vue du moins. On ne comprend pas l'évolution d'une pensée dans notre cher pays. »

Il m'engageait ensuite à faire des économies, afin de pouvoir un jour aller le rejoindre en France, où j'aurais pu selon lui faire une carrière d'écrivain.

« Si vous décidez de tenir le coup sur place, ajoutait-il, c'est joli, mais impossible. Nos arrière-neveux verront une vie possible là-bas. Nous, point. »

« Pour ma part, je ne remettrai jamais les pieds sur la terre canadienne[13]. »

[13] La même affirmation, dans une missive subséquente (février 1953) se nuançait d'une réserve : «...je ne compte plus retourner au Canada. Sinon en voyage. Et il faudra me payer le voyage d'aller... et celui du retour. »

« Ici, je suis très seul. Au début, j'ai eu beaucoup d'amis. Je n'en ai gardé que quelques-uns[14]. L'homme est un cochon sous toutes les latitudes. Quant à la femme... la truie est un ange à côté d'elle. »

[14] Michel Moine, Charles Temerson. Il allait bientôt faire la connaissance d'Annie Charbonnet.

Cette saillie plutôt vive, de style paysan, ne serait-elle pas une réaction normale à la suite d'un mécompte ?

Il me disait aussi, dans cette lettre de mai 1951, une chose qu'il n'est pas désagréable d'entendre : que je n'étais pas un salaud. Et tout de suite il ajoutait : « C'est un hasard. C'est rare. Je compose actuellement, dans mes loisirs, mon œuvre posthume. Personne n'a rien lu de moi. Mon chef-d'œuvre s'intitule *Catalogue des salauds* (1951). Je vous l'enverrai quand il sera terminé. Vous serez le seul à l'avoir. Il ne faudra le passer à personne. Vous aurez le droit de le lire à qui vous voudrez ; mais gardez le texte pour vous. »

Je n'ai, bien sûr, jamais reçu le catalogue en question. Aurais-je demandé par la suite à l'auteur de me l'envoyer, puisqu'il m'avait promis de le faire ? Je ne l'ai jamais vraiment attendu, car il m'est apparu très tôt que la composition d'un tel ouvrage n'était qu'imaginaire. Il ne pouvait s'agir à mon avis que d'un moment d'humeur de la part de mon correspondant, ou d'une de ces plaisanteries cyniques dont il avait l'habitude dans ses brèves périodes sombres.

Dans le dernier paragraphe, il manifeste à la fois de l'intérêt et de l'indifférence (on n'en est pas à une contradiction près chez lui) à l'égard de ce qu'il avait fait au Canada, toujours dans le domaine des idées politiques et sociales :

« Que tirer de mes trois ouvrages sur les problèmes nationaux, *Leur Inquiétude, Pour un ordre, Nous ferons... ?* Je ne sais plus au juste. La ligne de ma pensée me paraissait droite et neuve, pour le Canada du moins. On n'a pas compris. On n'a même pas lu. Alors, je m'en f... C'était trop sérieux pour des gens qui veulent du facile. »

Ses sautes d'humeur à propos des femmes (dont nous avons vu un exemple plus haut et que certains appelleront sa misogynie) ne devaient pas être fréquentes au moment de son adaptation à la vie parisienne. Il avait connu au Canada beaucoup de jeunes filles et de femmes, qu'il estimait au plus haut point ; j'oserais dire que la plupart de ses amitiés étaient féminines. Son penchant pour le sexe l'avait d'ailleurs desservi en donnant prise à la calomnie. Son comportement avec les femmes ne changea certes pas, une fois qu'il fut arrivé en France. L'attrait qu'elles exerçaient sur lui se fit même de plus en plus fort, à mesure qu'il se sentait plus libre ; et, dès qu'il eut obtenu sa sécularisation, ses relations avec elles se « normalisèrent ». Qu'il ait eu plus d'une aventure, on pourrait le croire au ton qu'il emploie parfois pour en parler. Ainsi il évoquera le souvenir d'une « jeune fille d'origine mauricienne », qu'il fréquenta en 1950 et 1951. S'agit-il de Lola, de Suzanne, d'Isabelle ou de l'une des autres « créatures » de *Six femmes, un homme ?* On peut en douter. Le roman, écrit en 1948 et 1949, parut à la fin de 1949. Or c'est apparemment peu après qu'il connut la Mauricienne, qui était d'ailleurs française. Il ne la nomme nulle part. Car, comme je crois l'avoir fait observer, il fut toujours de la plus grande discrétion sur ses amitiés avec les femmes et encore plus sur ses amours. Il a toujours eu dans ses écrits ce côté *gentleman* que la plupart des hommes de sa génération et de la mienne pourraient lui envier. En 1953, à la suite d'une réception mondaine, il se lie avec madame Annie Charbonnet, veuve d'un officier français tué à la guerre, et qui a déjà de grands enfants. Si Annie Charbonnet ne fut pas le seul amour véritable de François Hertel, elle est celle qu'il aima le plus longtemps et qui resta son amie jusqu'à la fin. Elle l'accompagnera en Afrique, elle vivra avec lui à Vézelay, quoi qu'ils n'aient jamais vraiment cohabité. Esprit d'une vaste culture, elle discutait avec lui des traductions que, pour se divertir, il faisait de Pindare quand ils étaient ensemble à Vézelay. Elle l'exhortait au travail intellectuel. Elle était en outre si dévouée à sa famille, notamment à un de ses fils qui exerçait les fonctions de juge, que Hertel l'appelait la « mère Goriot ». Peut-être fut-il un peu jaloux des soins excessifs dont elle entourait ses enfants, alors qu'ils étaient à l'âge où l'on est d'ordinaire autonome. Elle fit carrière dans l'enseignement. Elle demeurait à Saint-Denis, dont le maire communiste, qui ne l'en appréciait pas moins, l'appelait par taquinerie madame de Saint-Denis.

En 1953, Hertel habitait rue de la Croix-Nivert. Il écrivait toute la journée, et le soir il allait dîner rue de Médicis, dans un restaurant dont Marcel Dugas avait été un habitué avant la guerre. Il y emmenait parfois ses amis canadiens, qu'ils fussent de passage à Paris, comme Toupin, qui manquait peu d'occasions de s'y trouver, ou qu'ils y fissent des études, comme Jean Éthier-Blais.

Six femmes, un homme n'était déjà plus une nouveauté littéraire quand je reçus de l'auteur, apparemment en réponse à une critique que je lui avait faite de l'ensemble de ses œuvres, ces lignes qui me paraissent assez intéressantes pour l'histoire de sa pensée philosophique :

« Je crois qu'ils [ses derniers ouvrages] apportent eux aussi un message, un message différent de celui des précédents ; mais l'évolution est de rigueur quand on vit. »

Il attache, dans ses lettres de la période 1950-1955, une telle importance à l'évolution de ses idées, évolution proposée à l'égal d'une loi scientifique ou peu s'en faut, qu'il y voit comme la solution du paradoxe qui commence à se développer chez lui, et qui deviendra de plus en plus apparent dans ses articles et dans ses livres, à savoir l'opposition doctrinale entre la première partie de son œuvre, écrite au Canada, et la seconde, qui sera composée en France.

« Mon évolution actuelle, la mienne (pas celle de Gombault) m'a conduit fort loin de tout christianisme. J'ai beaucoup de respect pour toutes les religions, mais je ne crois plus à aucune. Cette attitude apparaîtra dans mes prochains ouvrages. »

Il veut dire dans ses prochains essais de philosophie et de théologie. Ils ne paraîtront pas avant 1960.

« Mon évolution intérieure précède normalement mon évolution écrite. Question de prudence, souci de ne pas affirmer au moment où je doute, etc. »

« Dès maintenant, le problème philosophico-théologique d'ensemble se présente à moi comme suit : Est-ce Dieu qui a créé l'homme ou si c'est l'homme qui a créé Dieu ? Les arguments pour et contre l'une ou l'autre partie de l'alternative me semblent équivalents. Puis, j'ai perdu le besoin (peut-être) maladif de croire[15]. »

[15] Sous la parenthèse fermée, après l'adverbe peut-être, une flèche relie cet adverbe à l'adjectif maladif; il convient donc de lire la phrase de la façon suivante : « Puis, j'ai perdu le besoin, peut-être maladif, de croire. »

Il concluait par ces mots :

« Gardez pour vous cette confidence ; elle explosera un jour ou l'autre dans mes écrits ; mais ça se fera organiquement. Au Canada, on n'est pas 1 encore au courant de mon évolution totale. »

L'explosion n'eut lieu qu'en 1962 : « Le grand problème se pose pour moi à l'heure actuelle comme ceci : « Est-ce Dieu qui a créé l'homme ou l'homme qui a créé Dieu ? » Dieu est-il le fruit de nos épouvantes ? Avons-nous besoin, à cause de notre angoisse devant la mort, d'une promesse d'immortalité que seul un être transcendant peut nous offrir ? Ne serait-ce pas plutôt que l'idée du divin est tellement ancrée dans la nature humaine que celle-ci a nécessairement des origines divines ? Cette alternative m'apparaît difficile à résoudre » – a-t-il écrit dans *Méditations philosophiques.*

Quant à son évolution, le mot est lâché : elle est totale ; et le mot n'est lâché, précisons-le, que pour les correspondants fidèles et compréhensifs ; il ne le sera pas dans le public avant des années.

Un nom maintenant célèbre, celui d'Auguste Valensin, revient à quelques reprises sous la plume de François Hertel à partir de 1950 environ. Le poète philosophe canadien ne pouvait pas ne pas s'intéresser à l'œuvre de ce jésuite disciple de Blondel. Pourquoi ? Parce qu'il y a de grandes affinités entre ces deux esprits. Valensin a cherché toute sa vie à affermir sa foi, et s'il y est arrivé ce ne fut pas sans mal. On le voit en effet, à travers ses écrits, résister à une forme très subtile d'idéalisme, à un piétisme qui sent le désintéressement quasi absolu de l'âme vis-à-vis de son propre sort, de l'âme selon *La Religion dans les limites de la simple raison.* L'auteur d'initiation catholique, qui donna des cours publics sur Leibniz, Kant et Fichte, comme Hertel avait donné des cours libres sur l'histoire de la philosophie, et qui, comme Hertel encore, avait lu assidûment Maine de Biran, écrivait, par exemple, dans *Autour de ma foi* : « Quand on présente le chrétien comme intéressé, on fait comme s'il était vrai de dire : le chrétien fait un calcul et, s'il se conduit comme il fait, c'est pour gagner une récompense. Or c'est faux. Le chrétien lui-même sait pertinemment que s'il se conduisait par cette vue il manquerait son but. Le ciel n'est pas un objet de commerce, il est gratuitement accordé à l'amour[16]. » On ne s'étonnera pas que. l'auteur de ces lignes ait pu écrire également : « Combien il est important de ne pas passer pour kantiste. Et étant donné la nature de certains esprits, combien facilement on est accusé de kantisme[17] ! »

[16] Aubier, Éditions Montaigne, Paris, 1962, p. 96.

[17] Textes et documents inédits, Aubier.

Valensin mourut en 1953. Il n'est donc pas impossible que François Hertel, qui mentionne plus d'une fois son nom et semblait avoir pour cet homme le plus grand respect, l'ait rencontré quelques mois ou même quelques années avant sa mort. Car au cours de la décennie 1951 à 1960, Hertel a lu ou relu tous les « curés », apostats ou non, saints ou damnés, dont la démarche intellectuelle et les angoisses devant l'au-delà avaient été semblables aux siennes. Et quand il le pouvait, comme ce fut le cas pour Teilhard de Chardin, dont il sera question surtout dans *Journal philosophique,* il cherchait à les voir et même à les revoir. Il se liait volontiers avec ceux qui, sans penser comme lui, sans avoir nécessairement les mêmes idées que lui, cherchaient comme lui dans les ténèbres la lueur de quelque vérité.

Il avait vécu moins de cinq ans en France (si l'on veut bien compter ici son séjour de 1948) et déjà il avait publié à Paris quatre volumes, dont un roman, *Six femmes, un homme,* et trois recueils de poèmes : *Quatorze, Jeux de mer et de soleil* et *Mes Naufrages.* Il avait en outre commencé la rédaction du *Journal philosophique et littéraire* que nous venons de signaler à propos de Teilhard, et dont il différera la publication durant dix ans.

Nous connaissons la raison principale de ces réticences : il ne voulait pas heurter les convictions de ses amis croyants, il ne voulait scandaliser personne. L'envie d'étonner par l'audace de ses écrits (le goût du scandale serait beaucoup dire) ne lui viendra qu'après 1960, surtout après 1970 dans ses billets à *L'Information médicale.* Ayant alors atteint le troisième âge et ne se souciant plus de ménager les susceptibilités, il entre dans des détails parfois croustillants de sa vie à Trois-Rivières, en particulier quand il évoque la personnalité de son père, qu'il présente sous les traits d'un patriarche très viril, aux propos terriblement cyniques, compte tenu du milieu et de l'époque.

Au début de 1953, Hertel est à Évreux. Il y travaille comme « interprète-traducteur-technique » pour le compte d'une entreprise américaine. « C'est assez payant et peu fatigant. » Il polit dans ses loisirs le manuscrit d'*Un Canadien errant.* Il le met au net le dimanche quand, de retour à Paris pour la journée, il peut consacrer plusieurs heures à ses travaux personnels. Il le publiera dans le courant de l'année. Comme le dit le « prière d'insérer », ce recueil de nouvelles n'est pas le fait du « Canadien errant triste comme celui de la chanson populaire canadienne. C'est un touriste très gai au contraire qui parcourt le monde, surtout la France, et qui livre aux lecteurs le fruit de ses observations et de ses créations ».

Il m'écrit en février 1953 : « Je ne travaillerai (...) avec les Américains (...) que tout juste le temps qu'il me faudra pour ramasser un peu d'argent et faire un beau voyage. J'ai passé, l'été dernier, un mois en Espagne. J'arrive d'Autriche. L'Europe est belle. L'Amérique est laide. Voilà le drame ! Ah ! Si l'Amérique n'était pas habitée par les Canadiens et les Américains, elle serait belle aussi. Le malheur, c'est qu'ils enlaidissent tout ce qu'ils touchent. Ici, ce n'est guère laid qu'en Angleterre et en Allemagne ; et encore, il y a de beaux coins et de belles choses. »

« Se passe-t-il quelque chose au Canada ? me demandait il à la fin. J'ai l'impression que c'est de plus en plus mort. Plus de vie quoi ! La stagnation. »

Le mois suivant, il m'envoie un mot pour me parler du *struggle for life* qui l'empêche de m'écrire longuement et fait de lui un « mauvais épistolier ». « La vie à Paris consume son homme. J'écris beaucoup ; mais je ne puis plus écrire de lettres. »

« Je prépare d'ailleurs des choses qui feront hurler un jour ou l'autre. Attendons la fin ! »

... Qui feront hurler qui ? Lorsque paraîtront, après 1960, les opuscules et les livres où il définit nettement son attitude face au problème de Dieu, ainsi que ses positions nouvelles à l'égard de la religion, le Québec sera en pleine révolution intellectuelle, et la mentalité religieuse des Québécois aura changé si vite et si complètement, que les écrivains de sa génération et de son espèce, les rares maîtres à penser qui avaient encore de l'influence en 1950, seront de nouveau incompris, à moins qu'ils ne passent pour des « réactionnaires ». On essaiera peut-être un jour de mesurer l'effet de l'enseignement de François Hertel sur la « révolution tranquille », quand le recul du temps et l'étude de tous les documents et témoignages le permettront. Une chose semble certaine, les hommes et les femmes de cette révolution ont agi sans se réclamer de lui et même sans le nommer.

Pour l'instant (nous revenons à 1953), sa prose, qui n'a pas changé de ton depuis *Mondes chimériques,* reste allègre, et ses récits, imaginaires ou fondés sur des faits, divertissent le lecteur. Il continue, si l'on veut, à écrire en do majeur. Quel contraste de tonalité avec sa poésie, sitôt que l'on songe à *Mes Naufrages !* C'est là, dans ces vers amples, grands, harmonieux et gonflés de soupirs, qu'on sent le mieux l'angoisse du poète, du pèlerin en quête d'absolu, de l'ermite las de ses tâtonnements, de ses égarements, et que déjà le philosophe, écrivant son « journal » en *catimini,* tente de sauver du désespoir par l'élaboration d'un système cohérent de pensées[18].

[18] J'ai dit ailleurs, ce me semble, que son « système », en place dans son esprit dès la cinquantaine, est suggéré dans *Journal philosophique,* développé et précisé dans *Vers une sagesse,* et qu'il prendra sa forme définitive dans *Mystère cosmique et condition humaine.*

L'année 1953 fut très féconde. Hertel ne se contente pas, cette année-là, de publier *Un Canadien errant.* Il fait aussi paraître un petit ouvrage, *Le Canada, pays de curiosités, pays de contrastes,* qui sera en partie intégré, cinq ans plus tard, à un livre du même genre, *Ô Canada, mon pays, mes amours.* Arrêtons-nous à cette singularité que constitue l'intégration de l'ancien au nouveau, si fréquente chez lui.

Il avait recours en effet à un procédé de composition qui consistait à tirer, de ses œuvres déjà publiées, des « morceaux » formant chacun un tout en soi (contes, nouvelles, poèmes, essais) et à les transporter dans ses œuvres prochaines, où, sans prendre un sens nouveau, ils devenaient l'objet d'un nouvel « éclairage ». L'exemple peut-être le plus frappant de cette manière de composer est *Jérémie et Barabbas.* Ces « mémoires imaginaires » parurent d'abord à Paris, en 1959, aux Éditions de la Diaspora française, puis à Montréal, en 1966, aux Éditions du Jour. *Jérémie et Barabbas* contient des textes appartenant à *Mondes chimériques (i.e. Lepic et l'histoire hypothétique),* à *Anatole Laplante, curieux homme (i.e. Les Amours d'Anatole Laplante, le Fou),* et surtout à *Six femmes, un homme (i.e. Suzanne, Isabelle, L'Anguille, Le Solitaire).* On a évidemment reproché au poète, conteur et philosophe, un procédé si manifestement simpliste, qui ne servait apparemment qu'à « grossir » des livres qui, sans ces emprunts pourtant légitimes, auraient été bien « minces ». À y regarder de plus près cependant, on constate que ces apports anciens aux œuvres nouvelles, loin d'être le fait d'un paresseux trop pressé de mettre le point final à son manuscrit, ou d'un auteur à bout de souffle, sont des textes retravaillés, modifiés parfois légèrement, parfois de façon plus importante, en un mot améliorés, qui pourraient d'ailleurs donner lieu à des études intéressantes sur le style de l'écrivain comme sur sa personnalité si complexe, et contribuer du même coup à nous le révéler de plus en plus tel qu'il est en lui-même. Nous ne saurions nous engager, dans le récit de sa vie, à étudier complètement ses principes ou sa méthode de composition littéraires, et encore moins à aborder des problèmes qui ressortissent visiblement à des spécialités comme la stylistique, la linguistique ou la psychologie. Nous signalerons néanmoins de nouveau, lors de l'examen de certains textes philosophiques, les avantages du procédé en question, qu'il ne fut pas le seul à employer, et qui comporte aussi, il faut bien le reconnaître, quelques gros inconvénients pour des lecteurs peu familiers avec ses œuvres, et qui seraient portés à croire, en lisant le même conte ou le même poème d'un recueil à l'autre, qu'il s'agit tout simplement de rabâchage.

La publication de *Canada, pays de curiosités* coïncidait avec l'inauguration d'une série de conférences que, durant six ou sept ans, il donnera dans toute la France, ce qui lui fera visiter six cents villes de ce pays, dans chacune desquelles il racontera, avec sa verve, son ironie et son humour habituels, les merveilles de son propre pays, tout comme les qualités et les défauts du peuple d'origine française qui l'habite depuis quatre siècles. Michel Moine lui suggéra l'idée de ces tournées. Hertel en garda jusqu'à la fin de sa vie un souvenir vivace. Il expliquait le Canada aux populations françaises, donc, mais sans nostalgie apparente, sans aucune idée de propagande, presque avec l'objectivité d'un historien, et très certainement avec la science d'un géographe.

Dans ses conférences, comme dans le petit livre qui en résume l'esprit, il présente les principales caractéristiques géographiques, culturelles et sociologiques du Canada français, qu'il décrit dans ses rapports avec l'élément anglais, sans oublier les aperçus sur les autochtones et d'autres groupes ethniques extrêmement minoritaires. Sa pensée politique touchant l'avenir de l'ensemble canadien évolue à cette époque vers une synthèse qui cherche naturellement à tenir compte de tous les facteurs que révèle l'analyse historique :

« Si le Canada est parvenu à l'autonomie, affirme le conférencier, c'est d'ailleurs grâce à l'influence, en apparence divergente, mais au fond coordonnée, des hommes politiques de langue française et de langue anglaise du milieu et de la fin du XIXe siècle. Canadiens français et Canadiens anglais demandèrent à l'Angleterre les mêmes choses, mais pas toujours pour les mêmes raisons. C'est pourquoi les deux peuples, encore maintenant, ne se comprennent pas toujours. »

Une des villes de France qu'il a le mieux aimées, durant ces voyages qui le conduisirent dans presque tous les départements, est la ville de Loches, patrie d'Alfred de Vigny, sise sur les rives de l'Indre, au sud de Tours. Il avait conservé pour cette cité d'art une affection touchante. Chaque fois qu'on lui parlait de ses pérégrinations à travers la France, il évoquait avec ravissement le souvenir de Loches.

Il organisait lui-même ses tournées. Il s'occupait de tous les détails. Il écrivait aux maires ou aux curés, et louait la salle quand on n'en mettait pas officiellement et gracieusement une à sa disposition. Il veillait aussi à ce que sa publicité fût bien faite et il profitait de ses causeries en province pour y répandre ses livres.

Entre deux conférences, il continuait son œuvre littéraire. Vers 1952 ou 1953, il est tenté par le théâtre. Il écrit alors une pièce, *Claudine et les écueils,* dont le texte paraîtra en 1954 aux Éditions de l'Ermite. Sa dernière expérience en ce domaine remontait à 1931. Le 7 mars de cette année-là, on avait représenté sa comédie *Vers la sagesse* au Scolasticat de l'Immaculée-Conception, rue Rachel, à Montréal[19]. Rêva-t-il jamais de devenir dramaturge ? Je ne le crois pas. Car s'il possédait le sens du dialogue théâtral et des situations comiques, il se savait d'une part trop peu intrigant pour s'insinuer dans les milieux du théâtre et s'y incruster, et trop impatient, d'autre part, pour attendre des mois ou des années la décision d'un directeur de troupe quant aux manuscrits qu'il lui aurait proposés. Les atermoiements de l'administration sont le pain quotidien des comédiens, des auteurs dramatiques et de tous ceux qui jouent un rôle quelconque soit sur la scène, soit dans les coulisses, soit dans les studios de radio, de cinéma ou de télévision. Hertel aurait préféré mourir plutôt que de manger de ce pain-là. Il eut toujours horreur de croquer le marmot. Il n'en fit pas moins, de Paris, plusieurs démarches auprès des réalisateurs de radio, au Québec et en Ontario, particulièrement auprès de Radio-Canada. Mais *Claudine* ne fut jamais montée. Ni à Ottawa, ni à Montréal, ni ailleurs. Il m'en avait envoyé le manuscrit, à Rimouski, et en même temps, semble t-il, en avait adressé un exemplaire à Guy Beaulne. « À propos de ma pièce de théâtre, m'avait-il écrit, je n'en ai plus de copie. Si un jour vous avez le temps de me la faire copier « par votre secrétaire » envoyez m'en un exemplaire[20]. » Je ne me souviens pas d'avoir fait taper ce texte, que je rendis à l'auteur après en avoir pris connaissance. Cependant, je me souviens très bien d'avoir été chargé par lui, quelques semaines plus tard, de récupérer l'exemplaire qui était entre les mains de Guy Beaulne. Celui-ci me l'adressa sans retard et je l'expédiai à Paris. Et c'est alors que, selon toute vraisemblance, Hertel prit des dispositions en vue de la publication de *Claudine.*

[19] À ma connaissance, un de ses premiers contes, *Barabbas,* fut lu à la station radiophonique CKAC vers la fin des années 1930. Et beaucoup plus tard, à la Noël 1975, Jean Sarrazin, comme je l'ai signalé plus haut, donna lecture du *Petit pâtre de la crèche* à Radio-Canada. L'interprétation des textes de François Hertel, que ce fût à la scène ou à la radio, au Canada ou en France, resta toujours très limitée, y compris ses collaborations à l'O.R.T.F., qui lui demanda parfois de lire quelques-unes de ses pages à la radio.

[20] D'une lettre datée du 18 juin 1953.

Il la présente en ces termes dans un avant-propos de trois paragraphes : « Cette pièce n'a jamais été jouée et ne le sera probablement jamais (...) Écrite pour mon seul plaisir stérile et pour celui de quelques amis qui la liront, je l'espère, elle se suffit à elle-même et se passera volontiers d'un metteur en scène. » Ces lignes, qui ne contiennent pas formellement de reproches, prenaient un sens précis dans l'esprit de ceux qui étaient au courant des aléas antérieurs à la publication du texte : Hertel, contrarié du peu d'écho qu'avaient eu ses appels auprès des gens de théâtre, dépité par le silence qui avait accueilli ses tentatives dans ce domaine, se repliait sur lui-même ; et, sans renoncer à écrire d'autres pièces, il n'essaierait plus de les faire jouer.

L'intérêt de *Claudine* n'est pas purement dramatique ou littéraire. Sans en avoir l'air, la pièce est une leçon de philosophie et peut-être même de sagesse. Elle exprime lumineusement les idées du philosophe sur l'amour humain en général et le couple en particulier. Voici donc une jeune femme, comédienne de profession, maîtresse d'un « jeune homme du monde » et qui, par plaisir de donner la réplique à un auteur dramatique qui l'a distinguée, se prendra bientôt à ce jeu de l'amour et du hasard, et finira par l'aimer sans se détacher toutefois de son premier amant. Elle les aimera tous les deux, quoique différemment. Elle s'en étonnera d'abord, puis s'en affligera, avant de s'en réjouir et de s'écrier tout à la fin du dernier acte : « Sauvée ! Je suis sauvée. Le monde est à moi. Je me retrouve libre. Ce n'est pas eux que j'aimais. Je n'ai jamais aimé que l'amour. »

Le style de cette comédie est d'une rapidité exceptionnelle et d'un naturel désarmant. On dirait que l'auteur a fidèlement reproduit ici des dialogues familiers, entendus aux terrasses des cafés des grands boulevards, ou dans les salons parisiens où se réunissent les gens de théâtre, entre deux représentations. Je n'ai pas encore compris pourquoi ces dialogues alertes, ces répliques si justes, ces brillants paradoxes, n'ont pas retenu l'attention d'un seul metteur en scène. Sans doute Hertel a-t-il fait le nécessaire pour être joué à Paris, que ce fût à la scène ou à la radio, d'autant qu'en 1953 il comptait déjà des amis dans ces milieux ; seulement, il fallait faire plus que le nécessaire, insister outre-mesure, ce qu'il refusa, car, nous l'avons dit, la patience n'était pas son fort. D'autre part, que personne, au Canada, n'ait entrepris de mettre en scène *Claudine et les écueils,* cela vient peut-être du fait que quatre ans après le départ de Hertel pour Paris, on l'avait déjà complètement oublié à Montréal. Dès 1951, il avait du mal à « placer ». ses articles dans les journaux. canadiens, comme l'indique le titre « Refusée un peu partout », d'une lettre de lui, qui parut dans le numéro 2 de la revue *Cité libre,* où il avait des amis[21].

[21] Il publiera encore un texte dans *Cité libre,* en 1954.

En août 1965, soit onze ans après *Claudine,* paraît dans sa propre revue, *Rythmes et Couleurs,* le texte d'une très brève comédie en trois actes, *La Morte,* composée d'après une idée que lui avait suggérée sa « collaboratrice et amie » Lucie Vérinque[22]. *La Morte* est au fond une satire féroce contre la famille. Pour pouvoir hériter au plus tôt de l'aïeule, qui est à l'article de la mort mais n'en finit plus d'agoniser, les membres d'une même famille y compris la bonne achèvent la pauvre vieille, qui d'une piqûre de nicotine, qui d'un coup d'épingle à la seconde cervicale, qui d'un coup de rouleau à masser, qui par strangulation. On lave son linge sale à l'insu de la police et tout le monde est content. C'est de l'humour noir à jet continu. La pièce a le grand mérite d'être courte. Car elle est d'un genre qui devient vite insupportable. Hertel s'est follement amusé à faire *La Morte,* qu'il publia en 1966 à ses éditions de la Diaspora française. Il n'a sûrement pas pris moins de plaisir à écrire *L'Assassin,* autre pochade.

[22] Je l'ai interrogé à quelques reprises sur ses relations avec cette femme, dont le nom serait un pseudonyme. Il a chaque fois opposé à ma curiosité sa discrétion de gentleman. Lucie Vérinque a effectivement collaboré à Rythmes et Couleurs, où elle signa des poèmes.

Vers la sagesse, Claudine et les écueils, La Morte, L'Assassin et une fantaisie sur le poète Jean de La Fontaine forment l'essentiel de l'œuvre dramatique de François Hertel. Il a réuni ces textes en 1978, il les a revus et en a fait faire l'année suivante un manuscrit définitif dactylographié. Il avait proposé un premier manuscrit en août 1978 à quelques maisons d'édition, mais sans résultat positif. Il ne se faisait d'ailleurs pas d'illusions sur la faveur dont jouirait son théâtre auprès des éditeurs québécois. Ceux-ci préférèrent à l'époque publier les œuvres des auteurs patoisants, après qu'elles eurent subi avec succès l'épreuve des planches. Il serait néanmoins souhaitable qu'une troupe de Montréal ou de Québec inscrivît à son programme *Claudine* et *La Morte,* par exemple, qui peuvent être représentées au cours d'une même soirée. *Vers la sagesse* mériterait aussi d'être jouée sur nos scènes les plus prestigieuses : en dépit de son caractère un peu didactique, cette comédie irrésistible plairait au grand public et enrichirait le répertoire dramatique d'expression française au Canada.

Hertel aimait trop la nature pour rester rivé à Paris douze mois par année. En fait, il ne renonça que bien malgré lui à ses fréquents séjours à la campagne, c'est-à-dire qu'il y renonça lorsque, à partir de 1974, ses moyens financiers s'amenuisant, il ne fut plus en mesure de payer le loyer de la belle maison de pierre, qui lui servit de résidence secondaire à Vézelay pendant presque vingt ans.

Avant d'être locataire à Vézelay et d'y sous-louer à des amis la maison contiguë à la sienne, il avait fait l'acquisition d'une maison de campagne dans le Berry, en 1952, au lieu dit les Moles, sur le territoire de la commune de Bouesse, près d'Argenton-sur-Creuse. L'endroit avait l'inconvénient d'être trop loin de Paris. Aussi Hertel fut-il contraint de vendre sa maison du Berry en 1954. Il le fit sans doute à regret, car c'était toujours avec une certaine émotion qu'il se rappelait les jours passés dans cette région chère à George Sand. Il y avait dressé un chien berger qu'il avait appelé Blague, et qui mangeait la moitié des tartes qu'un voisin apportait régulièrement à son maître[23].

[23] *Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge,* p. 112 et 113. Sur son habitation de Bouesse, il m'écrivait de Paris, le 18 mars 1980 : « J'y ai reçu beaucoup d'amis, mais c'était peu commode, à trois kilomètres du village. Je l'avais achetée d'un peintre naïf, employé dans une galerie parisienne. Les très bonnes gens (15 feux) de cet endroit n'avaient jamais lu de livres. Ils ne connaissaient que trois écrivains : George Sand (proximité de Nohant) : Maurice Rollinat né dans le village et poète apprécié de Nelligan : enfin Ftançois Hertel... »

Il aimait bien les animaux domestiques, pourvu qu'ils ne fussent pas trop envahissants. Il n'en gardait toutefois qu'à la campagne. Si on le vit avec un chien dans le Berry, plus tard, à Vézelay, les chats furent ses compagnons de tous les jours. Quand il n'eût point souhaité leur présence, elle se serait de toute façon imposée à lui, puisque le petit village de l'Yonne était plein de chats étiques et chapardeurs. Très peu de temps après la vente de la fermette du Berry, il loue la maison de Vézelay, où il séjournera très souvent jusqu'à 1974. Mais ne brûlons pas les étapes. Nous reviendrons à Vézelay, dont l'importance comme lieu de repos et de méditation fut probablement capitale dans la vie du poète philosophe.

En 1955, Hertel a cinquante ans. Un événement majeur est sur le point de se produire dans son existence : la découverte de l'Afrique.

Annie Charbonnet, son amie depuis deux ans, a un fils qui est procureur de la République au Cameroun. Elle a décidé d'aller le voir. Elle parle de son projet à Hertel et l'invite à faire le voyage. Libre comme l'air, il accepte d'emblée.

Le 4 juillet 1955, il expédie de Paris une carte postale à son beau-frère Robert Poirier et à Isabelle, avec ces mots : « Je pars dans quelques jours pour l'Afrique noire. J'y passerai trois mois. Amitiés à toute la famille. »

Et il s'embarque à Marseille, vers le 10, sur le *Banfora*, à destination de Douala.

On fait escale à Casablanca, à Dakar, à Conakry, à Abidjan. Puis, après dix-sept jours de mer en Méditerranée, sur l'Atlantique et le golfe de Guinée, on arrive à Douala. On ne s'y attarde pas. Le lendemain on est dans la capitale, Yaoundé, au cœur du pays.

L'Afrique fut pour Hertel, qui s'y trouvait « sans mission, incognito, en touriste », un dépaysement certes, mais un dépaysement moins total qu'on pourrait le croire ; il fit ce voyage un peu comme une remontée vers l'époque du Pentateuque. Et si l'on cherche un motif à sa décision d'entreprendre le périple, on le découvrira peut-être dans cette phrase : « Ma seule arrière-pensée était mon amour de la France, et mon inimitié pour tous ceux qui, jaloux de ce grand pays, essaient de diminuer son œuvre dans le monde[24]. »

Quand il part pour Douala, le Congo est belge et français, l'Algérie est française, et ni l'Angola ni le Mozambique, non plus que la Rhodésie, n'ont secoué le joug colonial. L'Afrique est en gros telle que les manuels de géographie l'ont décrite immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale. Si les puissances coloniales avaient officiellement abandonné la notion d'empire, elles n'avaient pas renoncé à la chose. Personne n'imaginait, en 1955, que cinq ans plus tard les Congolais obtiendraient brusquement une indépendance dont ils ne sauraient que faire pendant des années, ni que la question algérienne, après être devenue un problème mondial, ne serait liquidée qu'en 1962, à Évian. Lumumba, Tschombé, Ben Bella, Krim Belkacem et vingt autres *leader*s africains dont le nom est lié à l'idée d'indépendance, étaient, en 1955, inconnus du public en Occident. L'Afrique avait commencé à bouger, inspirée surtout par Bourguiba et par Nasser, mais en Europe on était loin de croire qu'en moins de vingt ans une quinzaine d'États nouveaux naîtraient de son sol et donneraient au continent noir le masque bariolé que nous lui connaissons aujourd'hui. D'ailleurs, de plus en plus sensibles aux critiques formulées dans les organismes internationaux, sinon aux revendications des autochtones, les métropoles – notamment la France et la Grande-Bretagne – jetaient du lest : le système colonial n'était plus, en 1955, ce qu'il avait été en 1912. Le colonisateur sentait souffler un vent nouveau, qui menaçait de se changer en trombe ; aussi cherchait-il à intéresser le « colonisé » aux progrès de la technologie en favorisant, dans une certaine mesure, la formation des cadres parmi les indigènes. De cette façon, le passage de l'état primitif à l'âge atomique serait moins brutal. Beaucoup d'Européens raisonnaient ainsi, estimant au surplus qu'il convenait d'améliorer ce qu'il y avait de bon dans le système et d'en extirper le mauvais. C'est dans cet esprit que François Hertel fit son voyage d'Afrique. Et dans le récit qu'il en a fait, intitulé *Afrique,* qui dépasse nettement le cadre modeste d'un reportage, il dénonce et réduit à néant les préjugés contemporains sur le colonialisme. Ses arguments ne sont pas sentimentaux, contrairement à ce que laisseraient croire ses propos déjà cités sur son amour de la France et sur l'inimitié qu'il éprouve pour ceux qui sont jaloux d'elle. Ce sont cette fois des raisons tirées des faits. On en jugera mieux à ces lignes : « Le Cameroun est un pays assez arriéré et relativement peu rentable », constate-t-il tout d'abord. Et il ajoute : « Les « anti-colonialistes », qui reprochent à la France d'exploiter financièrement ses colonies, se trompent fort quand il s'agit du Cameroun en particulier. La production du territoire ne réussit pas à équilibrer le budget. Les quelque trois millions de Camerounais, qui habitent un pays équivalent aux deux tiers de la superficie de la France, ne peuvent actuellement réclamer un niveau de vie égal à celui de la Guinée ou de la Côte-d'Ivoire. Ils ne produisent en effet que fort peu de denrées d'exportation et ils se contentent de cultiver (!) un coin de terrain pour leurs besoins journaliers. » L'auteur n'a pas peur des mots, il ne fait aucun « complexe de culpabilité » à l'égard des habitants de l'Afrique noire et ne se considère pas comme le dernier des goujats quand il les appelle Nègres. « Le malheur veut, continue-t-il, que les peuples du Cameroun soient souvent sans initiative, amorphes, peu évolués. Je ne les crois pas foncièrement paresseux. Ils ne savent tout simplement pas par où commencer. Les efforts d'éducation populaire, qui sont en cours, remédieront bientôt, je l'espère, à cette déplorable apathie. » Il lui semblait que la France fût « moins à l'aise » au Cameroun que dans ses autres colonies ou mandats. « Elle ne sait pas jusqu'à quel point, explique-t-il, elle est appelée à demeurer longtemps mandataire de ce pays. À mon avis cependant, elle a immobilisé, en institutions de culture et de bienfaisance, des capitaux qui sont hors de proportion avec ce que le pays rapporte actuellement[25]. »

En relisant *Afrique*, petit volume illustré par Marcel Baril, et qui se termine par deux poèmes chantant l'amour de Hertel pour les femmes et les enfants de ce continent, ainsi que son amitié pour les hommes qu'il y a rencontrés, je songeais à cette phrase de Racine : « L'historien a pour juges des lecteurs malins, qui ne demandent pas mieux que de le reprendre, et qui l'examinent avec la même rigueur qu'un changeur examine la monnaie. » J'ai trouvé que ce que le « touriste » a laissé sur la table en quittant l'auberge ou la case faisait le poids. *Afrique* est beaucoup plus qu'un témoignage de bonne foi, c'est un livre objectif.

De retour à Paris vers la fin de 1955, il publie son reportage sur l'Afrique noire et reprend ses tournées en France, tout en travaillant à de nouveaux poèmes et à de nouveaux récits. Il collabore régulièrement à *L'Information médicale,* fondée à Montréal en 1948 par son ami le docteur Roméo Boucher. De 1956 à 1959 il écrit beaucoup, publie peu. On sait que 1959 sera une année faste pour sa production littéraire ; dans le courant de ces douze mois, il fera paraître trois ouvrages : *Poèmes européens, Ô Canada, mon pays, mes amours* et *Jérémie et Barabbas.*

Au début de l'année, comblant un vœu de ses amis du Centre littéraire et artistique Le Carrefour, dont le siège social était à Roussillon d'Apt, dans le Vaucluse, il prend la direction de la revue *Rythmes et Couleurs.* Il la dirigera pendant une douzaine d'années, au cours desquelles il l'aura plus d'une fois renflouée grâce aux profits d'une autre revue dont il s'occupera simultanément : *Radiesthésie – Psychic-Magazine.*

Rythmes et Couleurs existait depuis trois ans quand il en assuma la direction. Dans le numéro de janvier-février 1959 il écrit : « C'est donc un homme du nord, à tout le moins un homme des pays froids, qui se chargera désormais, en collaboration étroite avec l'équipe actuelle[26], de faire mieux connaître cette adorable Provence, dont tout le monde rêve. Au fond, c'est simple logique. Les méridionaux vivent leur bonheur d'être au soleil. C'est à nous, qui avons la nostalgie du soleil, de chanter sa gloire. Je n'arrive pas à *Rythmes et Couleurs* en réformateur, mais en simple continuateur. »

À partir de 1958 et du début de 1959, il passe plusieurs jours par semaine au bureau de ses revues qui est en même temps celui de sa maison d'édition, rue d'Amsterdam. Des écrivains canadiens dont il publiera les œuvres, celui qui lui semblait avoir le plus de talent est Suzanne Paradis. Il me fit son éloge en m'offrant un exemplaire des *Hauts Cris,* paru chez lui en 1960. Son enthousiasme pour ce roman était plus ou moins en contradiction avec les propos qu'il tenait alors sur la littérature féminine, en tout cas avec un article qu'il avait signé sur le sujet en août 1959 dans *Rythmes et Couleurs.*

« J'avoue, affirmait-il dans ce billet, que je ne crois guère à la vocation littéraire de la femme. Son vrai rôle et sa vraie valeur sont ailleurs. La femme, qui a souvent des doigts de fée, est beaucoup plus douée pour les arts plastiques et rythmiques que pour le rude jeu de la prose et pour l'extase de la poésie. La femme est un être beaucoup plus charnel que l'homme. Pour œuvrer avec génie, il faut qu'elle soit en pleine matière. La femme est trop avisée pour avoir du génie créateur poétique. Elle est trop frêle pour la prose. » Il avait raison en ce qui concerne l'être charnel de la femme, l'importance du corps chez le sexe féminin. Quant au reste de ses affirmations, quant à ses préjugés, je m'empresse de signaler que par la suite il changea d'avis presque du tout au tout, et l'on n'a pour s'en persuader qu'à lire les articles élogieux qui parurent après 1975 dans *L'Information médicale,* au sujet par exemple de Marguerite Yourcenar, qu'il considérait comme un très grand écrivain, et cela bien avant qu'elle ne fût reçue à l'Académie française. Mais ses propos de 1959 sont de ceux, il faut le reconnaître, qui accréditèrent le mythe de sa misogynie.

Deux ans après sa nomination à la direction de *Rythmes et Couleurs,* il a du mal à en accroître la diffusion ; les problèmes financiers qui résultent de cette situation difficile exigent une solution qui lui prend beaucoup de son temps. Le financement de la revue sera un de ses gros soucis jusqu'au début des années 1970.

Il m'envoie de Paris ce mot daté du 10 octobre 1960 : « Je n'ai jamais le temps de vous écrire à mon goût. Je suis trop absorbé par mes deux revues. J'ai dû vous adresser un exemplaire de la seconde, *Radiesthésie-Psychic Magazine.*

« Pour ce qui est de ce qui vous est demandé, c'est une collaboration plus régulière ; en particulier sous forme d'essais (…) il faut surtout me trouver des abonnés (…) Il faudrait, un bon jour, les réunir (sept ou huit) leur arracher chacun un vieux 5. (Pas de promesses ; ils oublient) et m'envoyer les adresses avec le « pognon ». J'en ai un rude besoin. J'opère à perte et je ne sais pas comment ça finira. Je me ruine, à un rythme lent mais sûr ; mais j'aime cette revue[27] … qui s'affirme, peu à peu, il me semble.

« Qu'en pensez-vous ?

« Entrez en chasse auprès des copains. Il me faut une dizaine d'abonnés de plus de votre côté ; le plus tôt possible.

« Je m'excuse de vous « transformer » en voyageur de commerce ; mais ce sont les fonds qui manquent le plus. Le numéro 20 est sous presse et vous plaira, je crois. Je présente des danseurs et danseuses. Suite de votre texte[28].

« Excusez cette affreuse lettre d'affaires. Nous causerons longuement quand vous viendrez en Europe. »

Le numéro 20, qu'il m'annonçait, allait contenir des pages de Louis Rougier sur la civilisation occidentale et le christianisme, ainsi que des réflexions du docteur Paul Voivenel sur l'esprit français.

Paul Voivenel devint un ami de François Hertel et l'un des principaux collaborateurs de sa revue littéraire. C'était un homme d'une grande indépendance d'esprit. Il écrivait pour son plaisir et méprisait les mœurs littéraires telles qu'elles ont toujours existé dans le milieu parisien. Dans une lettre à Hertel, en date du 30 avril 1959, il déclarait : « Je me fous de la gloriole. Je choisis mes lecteurs ; et ceux qui veulent me lire savent me trouver. Je n'ai jamais rien demandé, ni un article ni une insertion. » Il définissait l'esprit français en ces termes : « C'est l'harmonie de notre pays qui a constitué l'équilibre de l'Esprit français… Mangeurs de pain, buveurs de vin, gourmands et gourmets, façonnés de corps et d'intelligence par la plus délicate cuisine du monde. »

Voivenel vécut aussi longtemps, sinon plus, que Fontenelle.

Les soucis financiers de Hertel, malgré les efforts de ses amis pour lui trouver des abonnés, ne sont pas sur le point de prendre fin. Le 26 octobre 1960, alors que je m'apprêtais à partir pour Paris avec ma famille, il m'adresse des remerciements et ajoute : « Tâchez de dégeler les amis. Il me faut des abonnés plus nombreux… Je me ruine lentement…Déficit de 100 $ au moins par publication. Enfin, je tiens le coup. Vous savez comme je suis tenace. »

Rythmes et Couleurs était une revue littéraire, certes, et qui à ce titre faisait à la littérature une belle part, sans que ce fût toutefois la part du lion. Car ce sont surtout les peintres que ce périodique contribua d'abord à faire connaître, grâce à une mise en pages et à des illustrations pertinentes qui ne pouvaient qu'inciter les lecteurs à s'intéresser à leurs œuvres.

Hertel signait la chronique de la peinture. Il présentait dans cette page les artistes qui lui semblaient représenter le mieux les diverses tendances de l'art contemporain, figuratif ou non figuratif, pourvu que tous fussent animés du même esprit de recherche, ce qui excluait tout « peintre figé, sclérosé, enserré dans l'étau d'une personnalité rétrécie ». Il n'était probablement pas plus doué lui-même pour les arts plastiques qu'il ne l'était pour la musique ; il possédait en revanche, un peu comme Diaghilev à l'endroit des musiciens, des peintres et surtout des danseurs de son temps, l'inestimable « talent de découvrir celui des autres » et le courage d'y croire en dépit de la mode.

Dans le domaine des beaux-arts, il fut un animateur éclairé, encore une fois comme Diaghilev qui avait lui aussi, un demi-siècle plus tôt, dirigé une revue littéraire et artistique.

Le nombre de dessinateurs, de peintres, de graveurs et de sculpteurs que François Hertel présenta en dix ans à ses lecteurs est tout simplement prodigieux. Il y en eut de toutes les nations, de toutes les races. Plusieurs peintres canadiens – Pellan, Borduas, Baril, Bellefleur, Mimi Parent, Marcelle Maltais, Arsenault, Letarte, etc. – firent l'objet de mentions, de critiques ou d'études dans *Rythmes et Couleurs,* de même que des artistes français, allemands, suisses, belges, hongrois, etc. En ce qui touche les idées de notre animateur sur la peinture faite par des femmes, elles différaient passablement de celles qu'il exprimait à l'époque sur leur littérature. « On remarquera peut-être, fait-il observer au printemps de 1959, que notre promenade au long des cimaises nous a amené, ces derniers mois, à prendre un contact tout particulier avec la peinture féminine. Dorénavant, il n'existe plus, entre la peinture des hommes et celle des femmes, cette différence qui était la règle générale jadis, à savoir que les femmes peintres présentaient surtout des œuvres de bonne compagnie, élégantes et faciles, d'où toute force était exclue et que, seuls, les hommes étaient des créateurs en peinture.

« Il y avait bien eu quelques phénomènes : Vigée-Lebrun, Rosa Bonheur, Berthe Morisot, Suzanne Valadon, l'américaine Mary Cassatt, la française Marie Laurencin.

« Ces vingt dernières années, s'il y a toujours un moins grand nombre de peintres féminins qu'il n'y en a de masculins, la qualité tend à devenir la même. La mièvrerie est disparue de la peinture féminine valable. Des femmes peintres, comme Chabrillan, Éliane Thiollier, Edmée Radar, Michaela Burchard, Mimi Parent, Suzanna Simon, sont, non pas des femmes peintres, au sens de jadis, mais des peintres tout court. »

Donc, dessin, peinture, sculpture, danse, musique et spécialement le jazz, dont René Pucheral tenait la chronique, prose et poésie, théâtre, philosophie, contes, nouvelles, enquêtes sur les divers régionalismes au point de vue linguistique et culturel, tout, ou presque tout, figurait dans cette revue éclectique à souhait, qui ne fut jamais l'organe d'une chapelle littéraire et dont la tenue (fond et forme) était exceptionnelle vu la faiblesse des moyens financiers. Assurément, bien des collaborateurs y travaillaient sans rémunération. Les frais d'impression et de diffusion demeuraient considérables eu égard aux revenus provenant de la publicité, qui était presque nulle. Parfois un nom illustre, tel celui de Samuel Beckett, ou celui d'André Chamson, apparaissait dans *Rythmes et Couleurs,* dont le directeur, après tout, avait des relations. Ainsi un écrivain célèbre honorait-il la revue de sa collaboration obligeante. On y vit souvent la signature d'auteurs québécois, prosateurs ou poètes. Et souvent des écrivains québécois purent y lire des critiques de leurs livres, qu'ils avaient adressés au directeur.

Par le nombre et la qualité des illustrations, dont quelques-unes étaient en couleur, certains numéros étaient ruineux pour Hertel, par exemple celui de janvier 1964, qu'il consacra tout entier à Schwarz-Abrys. Il admirait ce peintre, qui était également graveur et lithographe. Et plusieurs critiques, Jacques Chabannes, Edmonde Charles-Roux, Raymond Charmet, Jean Bouret et André Calas partageaient son admiration pour l'auteur des *Malades mentaux,* toile d'une vérité saisissante, peinte à Sainte-Anne en 1943.

Il ne goûtait pas moins l'art de Pino della Selva, qui fit un portrait de Rina Lasnier en 1954, et dont il loua plus d'une fois le puissant œuvre dans sa revue. Un autre grand artiste, qu'il considérait comme un ami, est Ernest Klausz, « pas seulement un très grand artiste, écrivait-il en juin 1964, mais « aussi un inventeur ». Il lui consacre, comme à Schwarz-Abrys, un numéro entier, où l'on remarquera ce jugement : « Dans son œuvre actuelle – qu'on peut appeler abstraite, si l'on veut – nulle mollesse, nulle concession à la facilité. Tout est maîtrisé, contrôlé. La force des formes, dont quelques-unes rappellent des orgues, s'harmonise dans un coloris infiniment subtil, dégradé, intégré à la masse. »

On exagérerait à peine en affirmant que le souffle spirituel de François Hertel anima, entre la fin de la décennie 1950 et le début de la décennie 1970, un certain milieu artistique de Paris qui, échappant aux impératifs de la mode, avait résolu de vivre uniquement dans la vérité d'une nature retrouvée, reconquise, laquelle se situait entre les excès du naturalisme et les extravagances d'un art pictural d'où le dessin était absent quand il n'était pas tout simplement bafoué. Par l'effort constant qui la caractérisait, pour mettre en lumière des œuvres qui méritaient mieux, dans leur ensemble, que de l'indifférence, la revue *Rythmes et Couleurs* fut en quelque sorte la continuation, le prolongement européen de la personnalité de Hertel comme éveilleur des esprits, animateur et éducateur. Cet homme s'intéressa vraiment à toutes les formes de création, voire au cinéma d'animation, et il fut un de ceux, en Europe, qui parlèrent le plus intelligemment des premiers films expérimentaux de Jean Letarte, particulièrement de *Louky Doodle* et de *Smaragdin ;* ce dernier était un métrage de vingt minutes sur un poème de Lucile Durand. Les pages de sa revue étaient ouvertes à tous les artistes, quelles que fussent leurs sources d'inspiration et la forme d'expression qu'ils avaient choisie. Beaucoup de poètes canadiens et québécois, répétons-le, ont vu leurs poèmes y figurer en bonne place ; parmi eux, le poète intimiste Guy Désilets n'était certes pas le moins important[29]. De nombreux poètes belges ou français, dont le groupe comprenait presque autant de femmes que d'hommes, collaborèrent régulièrement à la revue. Frédérique Declève, qui a composé notamment *Sur la Flûte de Pan* et *Au Firmament de la Danse,* et qui connaissait Hertel assez bien pour lui dédier un poème, en signa plus d'un dans *Rythmes et Couleurs.*

Malgré son grand amour de la France et en dépit du mal qu'il a pu dire, à l'occasion, des Canadiens et des Québécois[30], l'auteur d'*Un Canadien errant* ne se fit pas naturaliser Français. Ce n'est peut-être pas là la preuve qu'il est resté attaché à son pays d'origine, car nous avons d'autres raisons, plus solides, de croire à cet attachement : par exemple, ses nombreux livres, articles et conférences sur les beautés du Canada et sur les mœurs de ses compatriotes canadiens français.

Au moment où il prend en main les destinées de la revue littéraire, il est dans la force de l'âge. Les ennuis financiers qu'elle lui cause ne lui gâtent pas l'humeur. On le voit à cette époque pris du matin au soir, tantôt à son bureau, où il accueille les artistes et reçoit leurs collaborations, tantôt arpentant le quartier de la Trinité ou celui de l'Opéra, tout à côté, où il s'arrête à la succursale parisienne de la Banque Royale ; il se précipite ensuite à la Bourse pour s'y renseigner sur les cours. Parfois, s'il ne va pas à Vézelay en semaine, en raison d'affaires trop pressantes, il s'accordera néanmoins du bon temps, un après-midi, et il ira jouer au tennis. Le soir, il rejoindra Annie Charbonnet soit chez elle, soit chez des amis communs où il dînera en joyeuse compagnie. Il est capable, à cinquante-cinq ans, de veiller jusqu'à deux heures du matin, de ne dormir que trois ou quatre heures, et de se lever tôt pour reprendre le collier et dépenser une énorme quantité d'énergie jusqu'à sept heures du soir, comme s'il avait vingt-cinq ans.

Il ira parfois au théâtre, rarement au cinéma. Il aime bien les comiques : Louis de Funès, Pierre Richard, etc. À propos de cinéma, il a failli un jour entrer lui aussi dans la ronde, comme beaucoup d'écrivains devenus scénaristes ou qui furent, à titres divers, plus ou moins liés à cette industrie.

Son récit romanesque, *Six Femmes, un homme,* fait de souvenirs et de fiction, venait de paraître aux Éditions de l'Ermite. Or un représentant de Time and Life, d'origine suisse, convoque l'auteur rue Rousselet, au bureau de l'éditeur, Michel Moine. Hertel s'y rend donc, pour entendre un « monsieur très bien » lui déclarer que la maison qu'il représente songe à lancer l'ouvrage et à en faire un film. « Il s'agit bien, n'est-ce pas ? continue-t-il, d'une sorte d'autobiographie dans laquelle vous racontez l'histoire de vos six dernières maîtresses. En tout cas, nous axerons la publicité sur ce thème. »

Hertel fut tenté par cette proposition, que finalement il refusa par simple probité intellectuelle. Car s'il est vrai que certains chapitres du roman lui avaient été inspirés par des femmes qu'il avait connues, sans que d'ailleurs elles fussent toutes ses maîtresses, la transposition littéraire faisait que « presque tout là-dedans était pure fiction ». Au reste, il n'était pas homme à « entrer dans ce jeu bruyant », jeu qui aurait fait de lui « une sorte de Maurice Sachs ». Et ce fut ainsi que, comme il l'a dit lui-même, « (il manqua) délibérément le coche vers la notoriété »[31].

Le débordement d'activité qui marquera sa vie entre le retour d'Afrique et la fin de la prise en charge, par lui-même et par son plus proche collaborateur, Claude Lointier, de ses deux revues, donc pendant au moins quatorze ans, ne le distraira pas de l'essentiel, entendez des questions qui lui tiennent à cœur depuis sa sécularisation. Pour lui, le gros problème, au début de cette période, soit en 1959-1960, est la défense de ses nouvelles positions philosophiques et théologiques, issues de ses recherches et de son évolution intellectuelle, positions qu'il n'a pas encore exposées, mais qu'on attaquera sûrement – il en a le sentiment sinon la certitude – par le biais de la malhonnêteté intellectuelle ou de l'orgueil, dont on ne manquera pas de l'accuser. Car pour les chrétiens militants, la négation pure et simple de Dieu, ou, ce qui revient au même, celle d'un « Dieu dans le passé comme auteur du Cosmos[32] », est logiquement et métaphysiquement insoutenable ; elle ne peut être le fait que de l'« orgueil de l'esprit », l'orgueil des ennemis du christianisme ; par conséquent, l'athéisme ne saurait procéder d'une conviction acquise par l'étude ou la réflexion : il n'est qu'une attitude qui voile autre chose. En d'autres termes, selon certains catholiques qui, ayant la foi, ne conçoivent pas qu'un baptisé ne l'ait plus, on ne peut être à la fois athée et honnête. D'autres, plus compréhensifs, conçoivent qu'on puisse perdre la foi ; alors il ne faut rien épargner pour la retrouver, et la conversion deviendra possible et même probable.

L'accusation d'athéisme ne pouvait avoir pour un philosophe, en 1960, les mêmes conséquences qu'au temps de Spinoza ou même qu'à l'époque de Kant. À la veille de la publication des premiers résultats de ses recherches en métaphysique et en histoire de la religion chrétienne, recherches à l'issue desquelles, rejetant comme « impensable » la *Cause première,* il ne voit plus en Dieu que « le fruit des épouvantes humaines », il craint moins le bûcher qu'une violente réaction de ses amis et de sa famille. C'est pourquoi on le verra prendre des précautions infinies pour présenter sa nouvelle vision du monde. C'est par « humilité cosmique », affirmera-t-il, qu'il en est venu à douter des postulats de la métaphysique classique, puis des dogmes catholiques ; il opposera ensuite à l'humilité chrétienne cette « humilité cosmique », qu'il définit comme le fait de reconnaître la faiblesse de la raison en tant que moyen d'expliquer l'Univers. Non, ce n'est pas pour rien qu'il attendit quatorze ans, de 1947 à 1961, avant de livrer au public le récit de son aventure intellectuelle dont les débuts se confondent avec l'époque de son installation en France. Il craignait l'incompréhension et les reproches de tous ceux qui lui étaient chers encore. « Un chrétien ‹ acharné ›, qui lira ceci [son *Journal philosophique*] ne manquera pas de faire remarquer que mon insistance sur l'humilité cosmique est une manière habile de prévoir le reproche essentiel que l'on fait au chrétien qui a ‹ évolué › : le reproche d'orgueil de l'esprit. Je lui opposerai un large sourire, sans méchanceté. » C'est par ces derniers mots qu'il termine la brève introduction à son *Journal philosophique.* Dans une dédicace qu'il nous a faite de ce petit livre, à ma femme et à moi, il y a cette ligne significative : « cet ouvrage qui entraînera peut-être sur moi les foudres et qui a au moins le mérite d'être franc. » La franchise, hélas ! n'est pas un argument philosophique ; elle ne suffit pas à déterminer l'adhésion, elle permet tout au plus à vos adversaires de savoir exactement à quoi s'en tenir à votre sujet.

L'athéisme de François Hertel n'est pas celui de tout le monde. Original en tout, notre philosophe aura réussi à l'être également à cet égard. Retenons ce passage révélateur :

« Les philosophies anciennes, c'est-à-dire toutes celles qui sont classiques, sont ou panthéistes, ou dogmatisées, ou athées d'une manière négative. Il n'existe pas encore de nihilisme souriant, d'athéisme sans haine. Pour ma part, j'aime bien, j'ai toujours aimé Dieu, j'eus tant voulu qu'il existât, que je me le suis créé des années durant.

« Plus tard, j'ai constaté qu'il n'y a pas de Dieu, qu'il ne peut pas y avoir de Dieu. C'est une chose très simple. Ce fut, à un moment du moins de ma vie, une chose assez déchirante. Je m'étais attaché à Dieu. Toutefois, je n'avais jamais connu les élans des mystiques. J'étais un adorateur inconscient de mes pensées. Mon esprit, demeuré petit, me prouvait Dieu. Cela lui donnait, je suppose, de la grandeur.

« Je ne suis plus qu'un œil ouvert sur le monde. La poésie est morte en moi. La raison a tout dévoré. La raison elle-même est débordée. Seul demeure l'instinct cosmique. Le néant de l'homme devant l'ensemble du monde, voilà la seule vérité ! »

---

[24] *Afrique,* Nouvelles Éditions de l'Ermite, Paris, 1955, p. 17.

[25] *Ibid.*, p. 31, 32 et 33.

[26] Ses principaux collaborateurs étaient alors Roger Ville, rédacteur en chef, Jean Groffier, conseiller littéraire, André Lagier, rédacteur en chef adjoint, René Pucheral, secrétaire de rédaction. Claude Lointier s'occupait des abonnements et de l'administration. Peu de temps auparavant, Hertel avait lancé les Éditions de la Diaspora française, dont le premier titre fut *Ô Canada, mon pays, mes amours.* Le siège social de cette maison d'édition, tout comme celui de *Rythmes et Couleurs,* se trouvait au 65, rue d'Amsterdam. Les Éditions de la Diaspora n'acceptaient que les manuscrits d'écrivains de langue française qui n'étaient pas de la France métropolitaine. Exclusive qui, expliquait-on, « n'a nullement un caractère grincheux ou discriminatoire » à l'égard des écrivains français de France. Il s'agissait simplement de fournir une tribune à Paris aux auteurs des autres pays de langue française (Belgique, Canada, Haïti, Luxembourg, Suisse, etc.).

[27] *Rythmes et Couleurs.* L'autre se vendait assez bien.

[28] J'avais publié dans le numéro 19, en septembre, un article général sur le ballet classique, il y était question de Margaret Mercier.

[29] Lorsqu'en août 1959 Hertel fit paraître dans *R. et C.* trois poèmes de Désilets, celui-ci était professeur à Chicoutimi.

[30] « Je suis en somme absent du Canada depuis 1947. D'aucuns prétendent que j'ai vomi mon pays, que je ne veux plus en entendre parler. Ils ont bien tort. Je ne leur jure même pas que je n'y retournerai pas un jour, ne serait-ce que pour y faire quelque révolution. » Ces propos, publiés en septembre 1966 dans *R. et C.*, n'ont précédé que de peu son premier séjour au Canada depuis son exil volontaire. En écrivant ces lignes, il savait très probablement qu'il irait remplacer provisoirement Gérard Bessette, comme professeur de littérature française à l'Université Queen's, de Kingston, en Ontario.

[31] *Souvenirs, historiettes, réflexions,* p. 24 et 25.

[32] *Journal philosophique et littéraire*, p. 11.

Ainsi qu'on le constate en lisant ce texte, le *Journal philosophique et littéraire* renferme plus qu'un parfum de christianisme. On le verra aussi à la lecture des *Méditations philosophiques,* opuscule paru en 1962, donc peu après le *Journal.* C'est dans les *Méditations philosophiques* qu'on trouvera ces lignes étonnantes de la part d'un athée : « Je sors d'une discussion pénible avec un religieux très connu. Je voulais qu'il m'affirme sa foi. Il ne m'a fait qu'une déclaration anti-romaine. Il ne croit lui aussi (comme tant d'ecclésiastiques français) qu'à une religion sans dogmes. Ces gens-là ne sont pas cohérents. Le catholicisme est à prendre ou à laisser en bloc. Soutenir que le catholicisme n'est que la branche légitimiste dans la chrétienté n'est pas être catholique. Ce qui a fait la force du catholicisme, ce fut son intransigeance. Maintenant qu'il ne devient, du moins en France, qu'un vague christianisme plus ou moins protestataire, il perd tout son sel. Il n'est plus le sel de la terre. »

Si Hertel fut athée (il préférait d'ailleurs le mot d'in croyant à celui d'athée, pris presque toujours dans un sens péjoratif), il ne le fut pas sans une forte tendance à l'intégrisme. C'est là visiblement un paradoxe de son comporte ment, sinon de sa pensée. En y regardant de plus près, on pourrait penser qu'il y a une nette contradiction entre le fait de ne professer aucune religion et le désir, chez le même esprit, de défendre celle à laquelle il a cessé de croire. Eh bien ! tentons de voir les choses de plus près et sans passion.

Ses considérations sur l'existence historique du Christ allaient paraître d'abord en septembre 1964 dans *Rythmes et Couleurs,* sous le titre de « Méditation théologique ». Or ces considérations-là, comme ses travaux antérieurs sur les textes bibliques, sont une démonstration de son intérêt constant pour les questions religieuses. Et, en y réfléchissant bien, on s'étonnera un peu moins qu'il ait été amené, comme beaucoup de religieux et de laïques, à suivre d'assez près l'évolution rapide de l'Église, les changements dont elle fut l'objet à partir des années 1960. La nouvelle liturgie issue de Vatican II, la rébellion des évêques contre le pape, la politisation des problèmes religieux par un jeune clergé plus soucieux d'action sociale que de zèle apostolique, le net recul de la foi observé chez les catholiques au moment où ils parlaient le plus d'œcuménisme, tous ces événements, qui sont maintenant des faits historiques, étaient tout à fait propres à retenir l'attention d'un philosophe qui n'avait jamais cessé d'être théologien, comme le prouve sa « Méditation théologique » et, plus encore, sa participation à un long débat sur Dieu[33].

[33] Le texte de ce colloque, auquel prirent également part le père Benoît Lacroix, le révérend Jacques Beaudon et Naïm Kattan, fut publié intégralement dans le magazine *Sept-Jours,* du 14 janvier au 4 mars 1967, par les soins de Boris V. Volkoff, qui avait joué le rôle de modérateur. Ces rencontres théologiques de Montréal, au cours de l'hiver 1967, sont de toute évidence extrêmement utiles pour la compréhension des positions hertéliennes vis-à-vis du problème de Dieu.

En 1964, de même qu'au début de 1967 quand parut à Montréal, dans *Sept-Jours,* la série d'articles reproduisant textuellement les chapitres de ce débat, on aurait pu s'attendre, de la part d'un ancien jésuite qui s'était complètement détaché de la communauté chrétienne, qu'il prît officiellement parti contre l'Église traditionnelle, ajoutant ainsi son « coup de pouce » aux efforts des ennemis de l'intérieur qui cherchaient à la détruire. Il n'en fut rien. Au contraire, Hertel n'éprouvait que de la sympathie pour les fidèles qui se sentaient bousculés par les événements et que des « nouveautés » voisines de l'hérésie scandalisaient. Il avait toujours eu de l'admiration pour le clergé français, qui était un clergé pauvre se contentant de peu et manquant parfois du nécessaire. Autant il respectait les prêtres obligés, par impécuniosité, d'accomplir des prodiges d'économie pour subsister, tout en faisant leur métier dans le véritable esprit de la religion, autant il méprisait ceux qui se répandaient dans le monde en y cherchant le compromis avec le « temporel » ou la politique, au nom de je ne sais quelle libération de l'homme. L'espèce ecclésiastique qu'il avait le plus en horreur était celle des prêtres mondains. Ceux-là, par exemple ! Ne faisaient-ils pas toujours en sorte de se faire bien voir, ravis, au fond, de ne plus porter la soutane ni le col romain ? car, de cette manière, ils étaient mieux acceptés du « peuple », et il leur était plus facile de s'en rapprocher. Ce genre de racolage le dégoûtait. « Quand on est curé, disait-il, qu'on le soit tout de bon ou qu'on ne s'en mêle plus. Il faut jouer le jeu. Il y a déjà trop de tricheurs. Si j'étais croyant, je serais intégriste. Les intégristes ne sont pas dépassés : ils sont conséquents. Comme il est de moins en moins courant d'être logique, on aurait de plus en plus de mérite à l'être. » L'expression « pape de transition », souvent employée pour désigner Jean XXIII, le faisait bien rire. Il trouvait le saint-père éminemment sympathique et disait : « Pape de transition ? Si vous voulez... Je préfère croire que son sens le plus développé est celui de l'histoire, et que malgré toute sa modestie il n'aura rien négligé pour qu'on se souvienne de lui. »

Il se produisit en 1957, dans la vie politique française, un événement qui troubla Hertel et bouleversa de même un grand nombre d'anciens pratiquants : la mort d'Édouard Herriot et l'annonce de sa conversion. Les réactions de l'écrivain canadien-français à ce fait historique nous permettent de mesurer avec une précision suffisante l'espèce de choc qu'il en éprouva. Sur le moment, il lui fut sans doute difficile d'admettre que l'homme d'État, dont l'indifférence en matière de religion était notoire, avait accepté sur son lit de mort, en toute lucidité, des obsèques religieuses. Si le récit de cette conversion le laisse sceptique (autant que l'histoire de l'adhésion de Bergson au christianisme), il n'arrive pas à l'oublier. Il l'oublie si peu que huit ans plus tard, en novembre 1965, il en reconnaît formellement l'authenticité dans un compte rendu d'*Édouard Herriot et Dieu,* ouvrage d'une religieuse, mère Marie-Yvonne, OSB[34]. En fait, s'il déclare n'avoir « aucune raison plausible de récuser son témoignage, ni encore moins, celui du cardinal Gerlier et de madame Herriot », il ne croit pas que la réconciliation du vieux radical avec la religion chrétienne soit « le fruit d'une longue évolution », contrairement à la démonstration de mère Marie-Yvonne. Dans sa critique, intitulée « De la conversion », il étudie la psychologie des athées, qui à son avis forment deux catégories distinctes : les militants virulents, qui sont devenus agressifs à la suite d'« injustices ou de brimades ecclésiastiques », et les militants raisonnables qui, à l'exemple d'Herriot, furent athées « pour de pures raisons idéologiques ». Les premiers ne méritent pas le respect si la maturité ne les guérit pas de leur rancœur ; les seconds ont droit à tous les égards si en mûrissant « ils tendent à une véritable *sainteté laïque*[35] ». Un paragraphe de cet article nous éclaire sur la manière dont l'auteur se voit lui-même comme homme, en 1965, et sur la nature de son idéal de vie dès cette époque : « Comme Herriot le fit jadis, je suis tout disposé à admettre que je ne suis, – comme tous les hommes d'ailleurs, – qu'un pauvre *pécheur*[35]. Le mot péché ne signifie-t-il pas imperfection dans le jeu de l'humain ? Je tends, de plus en plus, sans croyances, à la même *sainteté*[35] à laquelle je tendais, croyant. Une certaine sainteté à conquérir, n'est-ce pas la *queste*[35] de la sagesse que tout homme de bonne qualité se doit de poursuivre ? »

[34] Voir « De la conversion », dans *Rythmes et Couleurs,* novembre-décembre 1965, p. 45.

[35] Souligné par François Hertel.

La dernière phrase, simple et sereine quoique interrogative, nous indique le genre de réflexions auquel se livre quotidiennement le philosophe depuis la publication de sa *Méditation théologique.* Le but de son activité intellectuelle et morale est la sagesse. Et toute la fin de sa critique d'*Édouard Herriot et Dieu* est la preuve d'un effort soutenu en vue d'atteindre à la sérénité socratique. Aussi le temps est-il venu pour lui de faire le point de ses connaissances et, au delà de ce stade purement théorique, le point de sa propre situation quand aux problèmes éternels de la vie, de la mort, de l'histoire et de Dieu. Ses nouvelles réflexions donneront naissance, en 1966, au livre le plus important qu'il ait écrit, en tant que philosophe, depuis son gros ouvrage sur le personnalisme. Et ce livre auquel il songe, tout en s'occupant du cas troublant d'Édouard Herriot et de bien d'autres choses, aura pour titre *Vers une sagesse.*

Bien qu'ils manquent entre eux de liens logiques au point que, par exemple, un texte sur la poésie sera précédé de considérations sur la mort et suivi de trois paragraphes sur la relativité, ces nouveaux essais, apparemment aussi décousus que ceux de Montaigne (c'est le genre qui le veut, paraît-il) forment néanmoins une suite cohérente sur le plan de la pensée pure comme de la pensée incarnée et attestent, de surcroît, une volonté de résumer le passé comme de comprendre le présent, tout en ouvrant de nouvelles fenêtres sur l'avenir. Ils témoignent, en somme, d'un puissant effort de synthèse : la démarche analytique est ici plus apparente que réelle. On incline même à croire, en relisant ces pages qui semblent n'obéir à aucun plan, que ce désordre est voulu pour empêcher les idées de prendre un tour trop systématique.

Là encore, pour ce qui est de la composition, l'auteur a eu recours à des emprunts à ses œuvres antérieures – procédé discutable, selon certains. Il s'en explique toutefois dans une très brève note liminaire – plaidoyer rédigé dans les termes suivants : « Dans mon dernier recueil de poèmes, *Anthologie 1934-1964,* et aussi dans *Jérémie et Barabbas,* mon ultime recueil de nouvelles, j'ai repris, en les corrigeant, des textes qui provenaient d'ouvrages antérieurs. Dans le présent volume, on trouvera également plusieurs pages retouchées qui sont nécessaires à une vue d'ensemble de mon évolution spirituelle. » Ce qu'il faut surtout retenir de ce court avertissement, c'est l'expression « vue d'ensemble » : elle révèle l'intention du philosophe de se résumer et confirme du même coup son dessein de synthèse ainsi que l'effort qu'il a fait pour l'accomplir sous une apparence de dispersion.

Le volume s'ouvre sur un « examen de conscience philosophique », qui est jusque-là le texte le plus dense que le penseur ait écrit. Suit une critique de la raison, où l'on souligne le rôle nécessaire du concept dans la connaissance, en insistant cependant sur l'importance du corps : « Tout l'être étant engagé dans une aventure spatiale et temporelle ne saurait à aucun instant faire complètement abstraction de l'espace et du temps. Il reste inclus dans son existence charnelle, même à ses moments de plus haute spiritualité. La connaissance conceptuelle humaine, bien faible et précaire, si on la considère en elle-même seulement, reprend force et vigueur si on a le souci de la représenter sans cesse dans l'ambiance concrète où le corps vivant s'agite dans l'espace et le temps. » Il n'est assurément pas absurde de rapprocher de ce passage cette phrase de Jean-Claude Dussault tirée du *Corps vêtu de mots :* « Jamais peut-être auparavant n'a-t-on si peu vécu clans son corps, n'a-t-on été aliéné à ce point dans un fatras de structures mentales s'édifiant les unes sur les autres, de façon à faire taire presque complètement la simple sensation d'exister et à nous empêtrer dans cette masse imprécise d'émotions que Timothy Leary décrivait comme ‹ une forme active et pernicieuse d'hébétude ›. »

On nous explique ensuite la « cosmologie intérieure », théorie reposant sur l'existence du moi et de ses rapports avec le « je ». La personne est le résultat de ces deux réalités intimes, le moi et le je, qui ne se distinguent pas essentiellement du Cosmos, d'où la formule cosmologie intérieure. Le Cosmos pénètre tout y compris la personne. Et le monde extérieur, que devient-il dans cette perspective ? Il existe, bien sûr, puis que le moi en est le centre, et qu'« au dehors de moi, il y a le monde pour moi ». L'auteur affirme d'ailleurs que cette vision des choses se trouve déjà dans les *Exercices spirituels* de saint Ignace. Et, avec l'art d'un poète vraiment inspiré, il ramasse sa pensée en matière de connaissance, de psychologie et d'épistémologie, dans cette phrase :

« L'œil ouvert sur le monde, par chaque personne centre du monde, regarde le reste et le voit en fonction de soi. »

Ce personnalisme renouvelé, chez le premier de nos philosophes personnalistes, débouchera sur une forme encore très personnelle d'existentialisme, après un détour par la cosmologie traditionnelle qu'il appelle ici « cosmogonie ». L'affirmation de l'existence d'une matière venant de l'esprit et qui doit y retourner, permet d'échapper à ce que la théorie de la cosmologie intérieure a de trop subjectif. À un moment donné, l'énergie se sera si bien dégradée que l'univers cessera de se dilater ; il commencera dès lors à se contracter et retrouvera son premier état, celui de l'atome primitif. Sous ce rapport, Hertel se range à l'avis *(mutatis mutandis)* des physiciens de son temps qui expliquaient le mouvement de l'ensemble des galaxies par une phase d'expansion, phase consécutive à une explosion ; l'expansion serait suivie d'une contraction jusqu'à la densité critique qui déclencherait une nouvelle explosion et réamorcerait l'expansion, le tout sur le modèle de pulsations se poursuivant *in sæcula sæculorum.* On voit que la « physique » de notre métaphysicien poète, pour légitime qu'elle soit, n'est pas la partie la plus originale de sa philosophie ; hâtons-nous d'ajouter qu'il y attachait peu d'importance, qu'elle est contenue tout entière dans six paragraphes de : *Vers une sagesse,* et qu'il redeviendra très vite lui-même, c'est-à-dire original, dans son attitude à l'égard de l'existentialisme.

L'existentialisme hertélien n'est pas celui de Kierkegaard, ni celui de Jaspers, ni celui de Sartre, ni encore moins celui de Gabriel Marcel. On pourrait peut-être, à la rigueur, faire des rapprochements avec la morale de Sartre, philosophe qui refusait systématiquement d'être « récupéré par le système », et qui, par conséquent, tout en s'engageant sur le plan politique ou social, se réservait une importante marge de manœuvre, le champ même de sa liberté, le droit de dire oui ou non sans se sentir lié à jamais par des prises de position antérieures.

Dans un chapitre intitulé « Du dogmatisme à l'existentialisme », l'auteur de *Vers une sagesse* définit ainsi son propre existentialisme : « J'existe. Le Cosmos existe davantage encore. C'est lui qui me pousse vers moi. C'est par son entrée en moi que je prends conscience de moi et du reste. Le Cosmos est hors de la portée de mon esprit, c'est-à-dire que mon esprit ne saurait [épuiser la compréhension] du Cosmos, puisque mon esprit n'est qu'une toute petite fraction du Cosmos. » Il me paraît évident que cet existentialisme a pour point de départ la *natura naturata* de la philosophie classique, non point toutefois la *natura* au sens chrétien de la création, mais une nature existant de toute éternité. C'est un existentialisme métaphysique qui fait mine d'ignorer qu'il se fonde, en dernière analyse, sur la notion d'être. Et l'être, en l'occurrence, est infini, éternel, il aurait à la limite tous les attributs de la divinité, mais il est surtout hors de portée de notre raison. Un autre chapitre sur le même sujet, « L'existentialisme est-il une solution ? » semble confirmer le bien-fondé de notre interprétation de la métaphysique hertélienne. « Il est mesquin, y déclare le penseur, de réduire l'existentialisme à une morale de la mauvaise conscience ou à une fatalité de l'engagement gratuit. Dans ma pensée, il est une métaphysique, une métaphysique qui rejoint l'art et dépasse les métaphysiques ordinaires, qui s'enferment dans la logique formelle. Ces métaphysiques sont plus scientifiques en ce sens qu'elles sont régies par la logique, qui est une science indiscutable, comme l'algèbre, mais qui, comme l'algèbre précisément, ne s'élève jamais à la transcendance. La métaphysique existentialiste sera plus hypothétique que dogmatique... Elle sera dégagée de la science et se contentera de la dominer dans un certain ordre nobilitaire[36]. Elle n'essaiera pas de la régir. Elle dominera la science comme un poème domine l'orthographe. » Plus loin, sans attaquer les fondements des philosophies de Sartre et de Merleau-Ponty, il reprochera aux deux philosophes de « n'être pas suffisamment clairs ». Son esprit cartésien est plus à l'aise dans *La Critique de la Raison pure* ou dans *L'Évolution créatrice* que dans *L'Être et le Néant.*

[36] Du mot latin *nobilitas* (noblesse), qui désignait à Rome le parti aristocratique exerçant le pouvoir. En créant l'adjectif nobilitaire, Hertel lui donne apparemment le double sens de noble et d'influent, double sens qu'il applique à l'ontologie. En somme, à travers l'existentialisme il réhabilite la métaphysique, en un siècle où elle est singulièrement démonétisée.

Vers une sagesse contient aussi de très belles pages sur le bonheur, la joie de vivre, les passions de l'amour, pages où l'épicurisme de l'auteur refait surface de loin en loin. On n'oublie pas que François Hertel est optimiste – « optimiste volontaire » si l'on veut – mais optimiste quand même.

C'est à Paris qu'il écrivit *Vers une sagesse,* comme la plupart de ses autres livres. Il vaudrait mieux dire, peut-être, que c'est à Paris qu'il se livrait habituellement au travail proprement dit de rédaction, si exigeant du reste, tandis que la conception se faisait à la campagne, à Vézelay, où il passait deux ou trois jours sur sept. Voyons un peu, maintenant, comment il y vivait.

CHAPITRE VII

LA VIE À LA CAMPAGNE

« ... mon adorable et mon simple Vézelay, plus pur que les admirables remparts de Carcassonne. »

François Hertel

« Voilà que j'ai traversé la perfection de la nuit. »

Henri Petit

* * *

SITUÉE à quelque trois cents kilomètres de Paris, sa fermette du Berry se trouvait beaucoup trop loin pour qu'il pût y aller toutes les semaines, comme il l'aurait souhaité. Et ce fut là, nous l'avons indiqué, la principale raison qui le poussa, en 1954, à s'en défaire au bout de deux ans. D'autre part, comme il ne pouvait que très difficilement renoncer à un minimum de vie rustique, d'autant que tout Parisien, même d'adoption, ressent de temps à autre le besoin de fuir la capitale, ses embarras et son air vicié, il se mit en rapport, vers 1954, avec un homme qui connaissait Vézelay à fond pour la bonne raison qu'il y séjournait souvent lui-même, et aussi parce qu'il avait écrit sur ce bourg très ancien un ouvrage solidement documenté, publié chez Grasset dans la collection des « Cahiers verts ». Cet homme était en effet écrivain, c'était Henri Petit, auteur notamment des *Derniers combats de Don Quichotte* et de *Ordonne ton amour.* Il loua donc à Hertel, au plus tard au début de 1954[1], une maison qu'il possédait dans la ville où saint Bernard prêcha la deuxième croisade en 1142 ; elle se trouvait au haut de la Grande-Rue-Saint-Étienne, à cent mètres à peine de l'église de la Madeleine et à moins de dix d'un puits célèbre où, selon la légende, les filles-mères cherchant à cacher leur honte allaient, au Moyen Âge, jeter le produit mort ou vivant de leur conception. Par la suite, monsieur Petit loua également à celui qui était déjà son locataire la maison d'à côté, dite « maison des Colomb » (du XIVe siècle) qu'il administrait pour le compte d'une famille lyonnaise. Étant donné que Hertel n'avait pas besoin de deux résidences à la campagne, il sous-louait la seconde à des amis, mais ce n'était pas ce genre de spéculation qui aurait pu l'enrichir !

[1] Cette même année, le docteur Pierre Lefebvre, psychiatre, et son collègue Camille Laurin, rentrés à Montréal après un assez long séjour en France, me parlèrent de « la maison de Hertel, à Vézelay », qu'ils avaient visitée et que déjà ils connaissaient bien. Il n'est pas impossible que le bail entre le propriétaire, monsieur Petit, et son locataire, François Hertel, ait été signé dès 1953, peut-être même avant que ce dernier ne vende sa demeure secondaire du Berry.

Le corps de bâtiment que, sitôt le printemps venu, il se hâtait d'aérer, puis de nettoyer avec l'aide d'un villageois de ses amis, se composait en premier lieu d'une grande salle de séjour munie d'une immense cheminée, en second lieu d'une salle à manger non moins vaste et communiquant avec la salle de séjour, et en dernier lieu, à l'étage, d'une bibliothèque remplie de bouquins jusqu'au plafond ; la chambre à coucher, où une table de travail était installée à côté du lit, était attenante à la bibliothèque et servait de cabinet d'étude. Le nombre de livres rangés sur les rayonnages du premier et sur ceux du rez-de-chaussée, car il y avait des volumes dans presque toutes les pièces, était à une certaine époque d'environ sept mille. Et dans la maison voisine, celle des Colomb, on trouvait au premier étage une partie de la bibliothèque de monsieur Petit.

Des tableaux d'Ayotte (dont un portrait de Hertel et un d'Yvette Brind'Amour), des dessins de Pellan et, si j'ai bonne mémoire, de Schultz, éclairaient pour ainsi dire l'intimité du poète philosophe, qui avait aussi des dons d'horticulteur. En effet, derrière l'habitation où il venait séjourner régulièrement s'étendait un jardin plutôt étroit, qu'il cultivait avec amour.

Cet espace fleuri était clos par un mur dans lequel on avait pratiqué une ouverture permettant de passer dans la cour voisine, la cour des Colomb, qui débouchait sur une terrasse établie au sommet d'une tour massive. L'ouvrage faisait autrefois partie des fortifications de la ville, et on l'apercevait de loin quand on roulait sur la route de Sermizelles à Vézelay.

De la terrasse entourée d'une balustrade, l'observateur avait une vue panoramique sur le sud, l'est et l'ouest du Morvan, et pouvait distinguer sans mal, au second plan, la localité de Saint-Père dont l'église Notre-Dame, de style gothique bourguignon, domine le cours de la cure. Ce paysage d'une douceur particulière, due à ses vallons et à ses boisés, est sans doute, avec celui que l'on découvre des hauteurs de Langres, un des plus beaux de la campagne française.

Sous la pluie comme sous la neige, ou encore inondé, en plein été de la lumière de midi, ce décor, en toute saison, vous inclinait à la nostalgie des temps où le silence était le roi de la nature. Pour moi, je n'oublierai jamais les nuits sans lune du mois d'août 1965. Réunis sur la terrasse, Hertel, quelques amis, ma femme et moi, nous nous amusions à compter les étoiles filantes, sous une voûte criblée de points lumineux de part et d'autre d'une Voie lactée aux teintes d'aurore ; l'air était si pur et le ciel si limpide que nous y voyions à l'œil nu passer des satellites artificiels, trahis par leur mouvement qui nous les faisait discerner à travers les étoiles et les planètes.

Ces inoubliables nuits d'août ainsi que tant de jours de mai, de juin et de juillet ruisselants de lumière ou de pluie, inspirèrent au poète ses meilleurs vers sur ce que les romantiques appelaient le spectacle de la nature. Je ne puis d'ailleurs résister plus longtemps au plaisir de citer ceux qui me semblent les plus parfaits d'un assez long poème ayant pour titre « La nuit ».

« J'avais pourtant cessé d'éparpiller ces runes...
Assez peu perméable au quelconque lecteur,
Je préférais garder en moi-même mes lunes,
Mes soleils ayant chu par des jours sans ferveur.

C'en est fini de vivre avec le soir qui saigne,
Recréons le cosmos dans cette nuit qui meurt :
Volons son araignée à toute musaraigne
Et que chaque chouette ait droit à la clameur !

Monstres de la nature et monstres d'amertume
S'assaillent dans cette ombre où s'affirme la nuit ;
C'est le calme et pourtant que d'angoisse s'assume :
Le regard des chacals dans la pénombre luit.

Ô ma nuit retrouvée, après tant de refus.
Le jour - il le faut bien - l'homme trime et il peine,
Il se traîne, avachi, vers un destin confus.

Nuit de lucidité, d'un peu sombre lumière,
Lumière sous les cils et lumière au-dedans,
Un jour -nous le savons - tu seras la dernière.
Impeccable, c'est toi la faucheuse des ans.

Je te veux, même alors, fidèle et fraternelle ;
Ton silence est si doux et ton calme si cher
Qu'on t'abandonnera cette écorce charnelle,
Quand l'esprit s'enfuira de notre pauvre chair[2]. »

[2] *Poèmes,* Les Éditions de la Diaspora française, Paris, 1966.

À la fin de l'été 1965, au cours d'une de ces nuits passées avec lui à deviser et à contempler le ciel, la pluie nous obligea vers une heure du matin à nous séparer. Et au petit déjeuner, que nous prenions ensemble sur le perron dominant la tour et la terrasse, il me montra un poème qu'il venait de composer en vers simples et classiques. En voici quelques strophes parmi les plus belles :

Très douce, tombe la pluie
Et je sens s'épanouir
Ma vaste joie, assouvie
Au-delà du sec plaisir.

Tout se parfume de vie
Pour qui sait se réjouir,
Seul, le fol, en son envie,
S'exaspère de désir.

Ma belle pluie, en averse,
Tu viens transpercer le sol.
Mes « cosmos » sont en liesse,
Aussi grands qu'un tournesol.

Les hirondelles, rieuses,
Après chaque orage vont
Dévorant sur mes yeuses
Tous moustiques et frelons.

La pluie est un plaisir grave,
Refusé aux cafardeux.
Pour celui dont l'âme est brave,
La pluie est un don des dieux.

Tous étés choient vers l'automne,
Quand l'esprit va s'épurant.
Le seul hymne qu'il entonne
Est l'hymne pur de l'instant.

L'instant, seul, à vivre en joie
Et présence à l'univers.
Oh ! que mon esprit l'emploie
À limer quelques beaux vers !

Poésie sans fard, dénudée, qui se présente « dans le simple appareil « D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil » – cet hommage reconnaissant à la pluie est, comme le poème précédent, de la veine intimiste du poète. Vézelay excita aussi plus d'une fois sa veine lyrique, en particulier dans les cinquante-six vers qui ont justement pour titre « Vézelay », envol magnifique où bat en sourdine le cœur de Joachim du Bellay, poème dont les strophes égalent en splendeur, comme en plénitude, les versets les mieux venus de *Mes naufrages.*

Vézelay ne fut pas composé en une nuit, cela est certain. Sa perfection suppose plusieurs jours, sinon plusieurs semaines de labeur. Il ne m'a pas été donné d'en examiner les ébauches successives. L'auteur, qui parlait sans réticence de ses procédés en matière de roman, fut toujours discret sur la gestation de ses poèmes, même si dans certains de ses livres, comme dans ses cours de littérature à Kingston, il lui arrivait de se citer lui-même et, entre autres œuvres, Jeux de mer et de soleil, en vue d'illustrer tel aspect de la « poésie cosmique » ou de sa théorie sur le métalangage.

« Vézelay » parut d'abord en mars 1959 (date approximative de sa composition) dans *Rythmes et Couleurs ;* vers la fin de la même année, il reparaît dans le recueil *Poèmes européens,* avec de légères retouches, et finalement, cinq ans plus tard, la version définitive en est donnée dans *Anthologie 1934-1964.*

Sur les quatorze quatrains qui forment l'ensemble, deux ont été modifiés de manière sensible : il s'agit du sixième et du neuvième. Dans la première version, celle de la revue littéraire, le sixième quatrain se lit ainsi :

« Morte douleur de vivre et joie au cœur de roc,
Serpentant sur les murs, sourit un vieux lierre,
Un rosier se souvient d'un air en langue d'oc,
Sur l'antique parvis se meurt une prière. »

La deuxième version, celle de *Poèmes européens,* com porte cette modification au troisième vers :

« Un pinson se souvient d'un air en langue d'Oc, ».

Et dans la troisième, on ne lit plus « Morte douleur » mais « Morne douleur », qui sera la leçon définitive.

D'autre part, le troisième vers du neuvième quatrain, qui dans la première version se lisait :

« Dans ces lieux où régna la gabelle ou la hart »,

devient, dès la deuxième, puis dans le texte définitif :

« Dans ces lieux que hanta la gabelle ou la hart. »

Il ne conviendrait pas de s'appesantir sur les améliorations que le poète apporta, d'une édition à l'autre, à tous les vers que lui inspira durant vingt ans la beauté d'un paysage de France. Écoutons-le plutôt célébrer à sa façon la patrie de Théodore de Bèze, la ville où mourut Romain Rolland, et qui fut pour lui-même une espèce de Sils-Maria.

Vézelay

Cette halte m'est due et ce soleil est mien.
Depuis que j'ai quitté le monde où l'on s'amuse,
Je ne veux que baigner en ce repos serein,
Loin des complicités où notre être s'abuse.

Assise et Vézelay, ces deux sites sont rois ;
L'histoire et la légende, ensemble, y viennent vivre ;
Les ors et les saphirs illuminent les toits.
L'âme lasse s'y perd, trop calme pour être ivre. »

Angoisse de l'esprit aux clartés du levant,
Être libre, enfin libre, au milieu de son âge,
Et rêver chaque jour, à l'aube se levant,
Sur ces remparts sacrés au sein du Moyen Âge.

Cherchons sur ce haut lieu préservé des étangs,
À nous réfugier loin de la platitude,
Esprit et cœur ouverts, ô mes deux pélicans,
Transpercés par le dard aigu de l'altitude !

Fuyons sur les hauteurs ! La pestilence y craint
Les grands assauts du vent qui chassent la sanie.
Qu'on sache vivre ici, heureux, jamais contraint,
Hissons-nous sur ce trône hanté par le génie !

Debout sur la colline, un dernier soir ailé,
Regardant les oiseaux découper un nuage,
Je veux finir mes jours en mon vieux Vézelay,
Embaumé d'oraisons par un pèlerinage.

D'autres poèmes, « Célibat », par exemple, dont les parfums mêlés sont ceux de fleurs amoureusement soignées, ont été ébauchés sinon achevés dans la douceur d'un soir de printemps ou d'automne, au sommet de la veille tour ou dans le jardin chéri où les escargots formaient de si curieux cortèges au pied des murs. Nous respirons encore, dans les vers suivants, l'air délicieusement frais de ce « vieux Vézelay ».

« Mais plus que l'animal, c'est la plante que j'aime,
Je passerais des jours à voir pousser un plant.
Ici tout n'est que pur et simple phénomène ;
La graine mise en terre a tôt pris son élan.

L'oiseau, la fleur et l'arbre adorent la lumière,
Tandis que les humains sont les fils de la nuit.
Ils ont peur du soleil et portent une visière
Pour voiler leur regard où la haine reluit[3]. »

Sauf pendant l'hiver, car alors le chauffage des vastes pièces de sa demeure aurait entraîné des dépenses excessives, Hertel allait à Vézelay toutes les semaines. C'était le printemps et l'automne qu'il y passait deux ou trois jours sur sept. Il s'y attardait en juin et juillet, d'autant que durant ces deux mois il avait souvent des amis, quelquefois des parents, bref des hôtes ou des sous-locataires qui logeaient soit chez lui, soit tout à côté, dans la maison des Colomb, classée monument historique en 1965.

Ses séjours dans ce bourg de l'Yonne étaient donc brefs en mars, avril, mai, octobre et novembre, ils se prolongeaient l'été mais toujours ils étaient fréquents. Il s'y retirait moins pour écrire que pour méditer, lire, se reposer, soigner ses fleurs. Il lui arriva naturellement, nous l'avons vu, d'accoucher d'un poème, de rédiger un article de journal. Mais la plupart du temps, c'est à Paris qu'il écrivait, dans sa petite chambre de l'immeuble de la rue Blanche, au premier ; c'est là qu'il se sentait le plus à l'aise pour créer. D'après Annie Charbonnet, dont je fis la connaissance en 1965, et qui l'accompagna bien des fois dans la campagne du Morvan, il s'y livrait, les premières années, donc en 1954, 1955, peut-être même jusqu'à 1960, aux plaisirs de la version grecque. Les *Odes* de Pindare étaient une de ses lectures favorites. Il goûtait aussi les auteurs latins. Préférait-il Ovide à Tacite ? Il semble que oui : sur sa table de chevet on trouvait en bonne place *Les Métamorphoses.* Il y rangeait d'autres ouvrages dont il ne se lassait pas, tels les *Entretiens sur la pluralité des mondes.*

Il avait fait transporter à Vézelay une bonne partie de sa bibliothèque, qui occupait, nous l'avons dit, une grande pièce du premier étage. Levé tôt, il s'y enfermait jusqu'à l'heure du petit déjeuner, repas qu'il partageait avec ses amis d'à côté.

Vézelay n'était pas seulement un haut lieu du tourisme européen, c'était aussi un centre intellectuel vers lequel affluaient tous les ans, durant la belle saison, des jeunes gens et des jeunes filles venus d'Allemagne pour visiter la maison de Romain Rolland et rendre hommage à sa mémoire par des manifestations artistiques ou littéraires. Des associations musicales, des chorales, des groupes de poètes ou de littérateurs se donnaient parfois rendez-vous sur la colline au climat si propice à la promenade, aux concerts, aux dialogues savants comme aux conversations entre dilettantes. En 1964, la petite ville fut le siège d'un colloque sur Teilhard de Chardin.

Hertel assista à l'ouverture de cette assemblée de philosophes et de savants. Pierre Bertin s'y trouvait, avec monsieur Madaule, qui présenta le programme.

Pierre Bertin donna lecture d'une conférence que Teilhard fit en 1923 sur les rapports entre la science et la foi. Bien entendu, ce colloque fut pour l'auteur de *Méditations philosophiques* l'occasion de mettre en doute, non pas la sincérité du savant jésuite, mais la réalité de sa foi chrétienne. « … où veux-je en venir ? écrivait Hertel quelque temps après. Nulle part. Je réfléchis. Plus je réfléchis, plus je m'aperçois qu'on sollicite de plus en plus la pensée du maître mort, plus on l'oriente dans une certaine direction[4]. » Il poursuit :

« Je sais d'ailleurs qu'il ne fait pas bon faire profession de non-croyance dans la chapelle teilhardienne. On peut y croire à peu de choses, en somme, mais, pour y être accepté, il faut à tout le moins être déiste.

« Or, je ne suis pas si sûr que ça que le père fut théiste ou déiste.

« Cette constante inquiétude qui caractérise sa pensée en marche – elle le fut jusqu'à la fin – est celle d'un homme qui n'arrive absolument pas à concilier la science et la foi. Ô paradoxe ! C'est pourtant ce thème déchirant qu'il lui a arraché ses meilleures pages. »

Il définissait la pensée du grand savant par deux courants bien distincts : un courant intérieur, qu'il appelait « sa pensée profonde, réelle, sereine », qui était d'un « scientiste incroyant », et un courant venu de l'extérieur, de l'« allégeance à la Compagnie de Jésus », courant qui aurait été comme imposé à ce grand esprit.

Il semble bien que Hertel se soit contenté d'assister à l'inauguration du colloque. D'autre part, s'il fut manifestement séduit, fasciné par la puissance des idées de Teilhard de Chardin, et cela pendant des années, il leur a toujours échappé sur l'essentiel, c'est-à-dire sur la conception d'une évolution de plus en plus spiritualiste du cosmos et de l'homme, dans une perspective chrétienne. De sorte que l'influence proprement philosophique du « système » teilhardien sur la pensée de Hertel, si influence il y a, reste à peu près nulle.

Évidemment, il y a comme on dit un monde entre le court essai que Teilhard écrivit en 1921 sur le *Prêtre* – essai que Hertel a peut-être lu – et les *Mémoires d'un prêtre,* de l'abbé Jury qui, sans quitter les ordres bien qu'il fût incroyant, contribua par ses travaux sur le Nouveau Testament au progrès des études relatives à l'historicité du Christ. L'existence historique de Jésus fut, lors du congé de Pâques 1965 que nous passâmes ensemble à Vézelay ainsi que tout le mois d'août de la même année, le principal sujet de conversation de mon vieil ami[5]. Donc, moins d'un an après la publication de sa *Méditation théologique,* dont l'idée centrale est la remise en question de l'existence du personnage historique qui s'appelait Jésus, Hertel revenait presque chaque jour au problème que soulève la fondation du christianisme « en l'absence probable de la personne initiale ». Car il lui semblait « dorénavant évident que le Jésus historique est une fiction ».

C'est, de son propre aveu, la lecture de Renan qui, la quarantaine venue, orienta ses recherches sur la Bible et le conduisit, à travers Guignebert, Turmel et surtout Alfaric, à la critique des textes évangéliques et au rejet de l'enseignement de l'Église touchant les origines du christianisme. Et il est vraisemblable que ce fut à l'exemple de Renan que vers le même âge – en 1946 ou 1947 – il se remit « avec ardeur à l'hébreu, au grec ecclésiastique », en vue de « voir clair dans des problèmes que j'avais cru étudier à fond, à l'époque où l'on m'enseignait la théologie scolastique[6] ». D'un autre côté, dans les entretiens quotidiens que nous avions au printemps et à l'été de 1965, soit au cours de nos promenades dans la campagne, soit devant sa cheminée, le soir, après le dîner, il insistait sur la nécessité d'enseigner l'histoire des religions dans les écoles. Il n'a d'ailleurs jamais abandonné ce point de vue, puisque onze ans plus tard, dans ses *Souvenirs et impressions,* il écrira : « L'histoire ancienne des religions n'est donc rien d'autre que celle des illusions humaines. Il en est tout autrement de l'histoire actuelle des religions. Cette dernière, quand elle est objective, sans préjugés préconçus, comme celle de Pastor en ce qui concerne le christianisme, est valable, mais elle ne prouve ni ne cherche à prouver que le fait religieux est un fait valable. Elle se contente de narrer ce qui lui semble avoir un minimum de crédibilité historique, sans se prononcer en rien sur la valeur authentique de la mythologie concernée. »

Malgré l'afflux des touristes attirés par la renommée du site, par la beauté des monuments, entre autres par le tympan central, les chapiteaux, la crypte de la Madeleine et aussi, faut-il le dire ? par un « son et lumière » qui sur la place transformait les nuits d'été en fêtes populaires, la vie à Vézelay, dans les années 1960, était la plus calme, la plus reposante, en un mot la plus agréable que des vacanciers aient pu souhaiter, et sans doute l'est-elle encore. Le jour on n'aurait pas osé, sans tomber dans une grossière exagération, parler de l'animation des rues, à peu près vides de voitures. On y voyait en revanche, de temps à autre, dirigés par un guide, une vingtaine de pèlerins sur le chemin de l'église. C'étaient le plus souvent des adolescents. Ils venaient pour la première fois à Vézelay, refuge de la pensée religieuse et profane… Des jeunes gens, des jeunes filles, adeptes du scoutisme ou membres de quelque colonie de vacances, et dont les chansons tour à tour douces et viriles berçaient nos pensées ou réveillaient notre enthousiasme pour l'aventure. Il existe en France, comme dans d'autres pays d'Europe ou d'Asie, certaines villes douées d'un pouvoir magnétique. À l'instar de Rome ou de La Mecque, elles attirent les foules venues de tous les points de l'horizon. Chartres en est une, Vézelay en est une autre.

À chaque retour dans sa demeure morvandiote (il arrivait d'habitude le jeudi ou le vendredi en début de soirée), Hertel troquait ses vêtements de ville contre des frusques de « paysan », puis, après un coup d'œil jeté à ses glycines, il allait retirer de sa cave un litre de ce bon vin provenant de la région des Corbières, dans l'Aude. Il en commandait tous les ans plusieurs caisses, et il était assez fier des vignobles d'où lui parvenait la boisson salutaire. Brandissant la bouteille, il se présentait alors chez ses amis d'à côté, les embrassait et se joignait à eux pour partager leur repas du soir. Il adorait les potages ; il mangeait aussi beaucoup de pain, comme tous les Français, et se moquait de l'avis des médecins contre l'usage du sel. Sans perdre un coup de dent, il racontait des anecdotes, égratignant au passage monsieur Un tel, madame Une telle, avec l'air de vous dire : « Ah ! si la médisance n'existait pas, comme la vie serait ennuyeuse ! » Et l'on avait envie de lui répondre : « Elle serait même invivable si le mensonge n'existait pas ! » Autrement dit, « il n'y aurait pas quatre amis dans le monde si… »

On passait le reste de la soirée tantôt chez lui, tantôt dans la maison des Colomb, à discuter d'art, de littérature ou de philosophie. Comme il était frileux, il suffisait que même en été le temps ait légèrement fraîchi pour le décider à faire du feu. Il retournait alors dans sa cave et en remontait quelques bûches. Il prenait plaisir à les voir flamber jusque tard dans la nuit.

Il avait de vieux amis dans la localité. Il leur rendait visite au hasard des promenades. Certains venaient le voir pour lui donner les nouvelles du village et des environs, ou lui annoncer une vente aux enchères, car ils le savaient amateur de tableaux et de vieux livres.

Il ne manquait aucune de ces ventes. Il s'y amusait ferme, même s'il y laissait chaque fois des centaines de francs. Il était cependant assez connaisseur en objets d'art et avait assez de flair pour profiter des occasions et conclure des affaires en somme intéressantes. Si sur bien des points il était naïf, en était d'ailleurs conscient, il savait distinguer un Léger d'un Mathieu. En matière de peinture et d'achat de tableaux, on aurait eu du mal à le rouler.

Ces vendredis, ces samedis et ces dimanches à Vézelay étaient pour lui des jours de détente parfaite. Il en consacrait une grande partie quelquefois à des travaux manuels manifestement utiles, quelquefois à des entreprises dont l'utilité n'était pas toujours évidente. La fantaisie, tout autant que la nécessité, inspirait le poète, suscitant dans son esprit toutes sortes de projets et en particulier des projets d'embellissement.

Par exemple, pendant l'été de 1965, que ma famille et moi nous passâmes avec lui, l'idée lui vint de creuser une piscine au pied de la vieillie tour, sur un terrain étroit situé en bordure du chemin de ronde. Pareille entreprise exigeait, bien entendu, beaucoup d'eau. Et il n'était pas question de mettre à contribution les robinets des cuisines. Notre entrepreneur en aménagements paysagers savait toutefois où trouver l'élément indispensable et renouvelable. Car il n'aurait jamais songé à cette piscine sans l'existence, dans la cave des Colomb, d'une énorme citerne presque entièrement pleine.

Ce réservoir, contenant en fait des tonnes d'eau de pluie, se trouvait assez loin de l'endroit choisi pour le bassin ; il fallait en outre contourner un certain nombre d'obstacles entre les deux points. Estimant malgré tout possible, par l'application du principe des vases communicants, d'amener l'eau jusqu'au pied de la tour à l'aide de tubes flexibles en caoutchouc ou en plastique, il se mit énergiquement à la tâche et fit une première expérience sur la circulation du liquide. Elle ne fut pas entièrement concluante. Il reprit ses calculs, perfectionna son dispositif, si bien qu'à la fin l'eau jaillit comme d'une bouche d'incendie. Heureux d'avoir pu vérifier pour son compte le bien-fondé d'un principe élémentaire de physique, il s'arma d'une pelle, délimita sur le sol les dimensions de la piscine et commença tout de suite à la creuser. Il se faisait aider dans ses travaux d'aménagement par un jeune Montréalais séjournant en France, Richard Myers, dont nous avons plus haut signalé la présence à Vézelay à ce moment-là.

À mesure que le trou s'approfondissait, s'agrandissait, que l'ouvrage prenait forme aux yeux de Hertel, qui n'en était pas peu fier, ma femme ne laissait pas de lui trouver une certaine ressemblance avec la fosse d'Horatio. Lorsqu'on eut atteint quatre-vingts centimètres de profondeur, sur près de deux mètres de long et soixante centimètres de large, on fit tourner la molette d'acier du tube de caoutchouc dont la tête pendait contre le bord de la cavité : un puissant jet d'eau en transforma aussitôt le fond en boue grisâtre. Et l'on s'aperçut tout de suite d'une chose bien désagréable, d'un gros inconvénient : la terre ne retenait pas l'eau.

Un problème d'étanchéité se posait donc.

Le résoudre ne fut pas une mince affaire.

Hertel songea d'abord à revêtir le fond et les parois de son bassin d'une bonne épaisseur de terre réfractaire ; cette précaution, croyait-il, devrait suffire. Que ferait-il ensuite ? Sans doute lui resterait-il à pratiquer une rigole pour assurer l'écoulement du trop-plein. Il n'y avait rien d'autre à faire. On n'allait quand même pas entreprendre un revêtement coûteux au moyen de dalles, et encore moins couler du ciment pour boucher les trous, ces travaux pour ainsi dire définitifs risquant d'indisposer le propriétaire.

Vêtu seulement d'un slip de bain, quoique toujours coiffé d'un grand chapeau de paille, le poète en vacances ne quittait plus son chantier. Il commença par vider deux sacs d'argile dans l'excavation, puis un troisième, puis un quatrième : plus il travaillait la matière, cherchant à la mettre en place à la truelle, plus il lui en fallait, aurait-on dit. Il procédait de temps à autre à des épreuves d'étanchéité, qui n'étaient hélas ! jamais satisfaisantes. Ces échecs ne le décourageaient pas. Bientôt il ne fut plus question que de la piscine dans nos conversations. Je ne saurais dire combien d'heures et de francs lui coûta cette fantaisie aquatique.

Mais, quand il fut à même d'en jouir, il dut renoncer à ce plaisir par suite des protestations de ses voisins. Situés en contrebas, leurs jardins ne pouvaient absorber toute l'eau s'écoulant du talus au-delà duquel « monsieur Hertel » prenait son bain. On se plaignait également des moustiques attirés par cet excès d'humidité. Pour empêcher que les plaintes ne vinssent aux oreilles de monsieur Petit, son locataire en slip et chapeau de paille retrouva sa brouette, sa pelle et sa truelle et, s'empressant de défaire ce qu'il avait construit avec tant de peine, remit les choses en leur état.

À la campagne, Hertel oubliait tous ses ennuis. Il y était parfaitement heureux. Il adorait les longues promenades à travers champs. Souvent, par les jours très chauds de la première quinzaine d'août, Janine, les enfants et moi nous l'accompagnions jusqu'à la cure aux eaux froides et vivifiantes. Nous nous y baignions tous les cinq jusque vers cinq heures du soir, sous un pont comme on en voit dans les paysages des impressionnistes. Des habitants de Saint-Père et de Clamecy, des touristes également, s'arrêtaient sur le chemin, le long de la rivière, nous observaient un moment avant de continuer leur route ; certains nous saluaient en agitant les bras, puis nous demandaient si « elle » était bonne ; et, tentés de partager notre joie, ils se jetaient à l'eau pour s'y rafraîchir.

De retour à la maison après ces baignades salutaires, nous dressions la table dehors, sur une petite terrasse dominant la cour et la grande terrasse, et nous mangions avec des appétits d'ogre ; le repas se prolongeait souvent jusqu'au crépuscule.

Comme chez beaucoup de gens d'esprit, c'est à table, dans la détente que procure la consommation de mets apprêtés avec soin et de vins honnêtes, que sa conversation était le plus intéressante. Il n'aimait pas traiter, en dînant, les sujets sérieux. Et s'il était amené, par les propos d'un convive, à le faire malgré lui, alors il les traitait sans effort sur le mode léger. Il avait naturellement des thèmes favoris. Il les développait avec brio, mêlant aux formules saisissantes et souvent épicées les paradoxes les plus amusants, un peu à la façon d'un pianiste inspiré qui improvise sur un motif donné tout en l'ornant d'appoggiatures et de phrases inattendues.. Le causeur n'avait à vrai dire qu'un défaut, d'ailleurs si négligeable que nul n'aurait osé lui en faire le reproche : il racontait trop souvent la même anecdote pour illustrer tel aspect de sa pensée ; en somme, ici le pédagogue refaisait surface : la gamme des exemples était moins étendue que celles des idées. La langue française, plus précisément la qualité du français en France même et en particulier au Québec, était un de ses thèmes familiers. Nous examinerons de plus près, dans un autre chapitre, sa position vis-à-vis des problèmes linguistiques soulevés au Canada français, à partir de 1964, par l'emploi systématique des formes dialectales en prose.

Il jugeait avec impartialité la littérature française contemporaine, considérant la première partie du XXe siècle comme l'époque la plus brillante, peut-être, de l'histoire littéraire française depuis le XVIIIe siècle : Valéry, Gide, Saint-John Perse, Céline, etc., étaient à son sens de très grands artistes du verbe, comparables et dans bien des cas supérieurs aux plus illustres écrivains des XVIIIe et XIXe ; quant à la seconde partie de notre siècle, sa médiocrité littéraire entre 1955 si l'on veut et 1980 ne lui échappait évidemment pas, et non seulement en France mais dans plusieurs autres pays y compris le Canada.

S'il a souvent changé d'avis sur plus d'un point au cours de sa carrière d'homme de lettres et de philosophe, son opinion n'a guère varié sur la situation littéraire du Québec.

À Vézelay, en 1965, à travers les affirmations qu'il faisait habituellement à table sur les auteurs québécois et leurs œuvres, on distinguait une dominante : l'affaiblissement progressif de la langue écrite. Il avait exposé cette thèse plusieurs années plus tôt, soit dans des causeries comme celle d'octobre 1958 au Colloque international des écrivains de la mer et de l'outremer, à Liège, soit dans des articles de revue. Elle tenait tout entière dans la sévérité de ces jugements :

« … des romanciers et conteurs médiocres dépassent en audience ceux qui ont le souci du bien écrire. Chez les plus anciens de mes contemporains, Grignon et Ringuet sont les plus valables. Il faut aussi mentionner des romanciers et conteurs récents : madame Guèvremont, madame Gabrielle Roy, Yves Thériault, Roger Lemelin, André Giroux, André Langevin, etc.

« Ringuet et Grignon manient une bonne langue. Chez la plupart des autres auteurs que je viens de citer, en particulier chez Lemelin, Thériault et Roy, les défauts de l'écriture nuisent aux qualités de l'affabulation. »

L'abâtardissement du français s'accentua dans nos lettres entre la fin de la décennie 1950 et le milieu de la décennie 1970 ; aussi les jugements de Hertel se firent à bon droit beaucoup moins nuancés vers 1976 : « Prosateurs et poètes (!?) se vautrent dans un sous-langage démentiel que le snobisme local, qui a même des adeptes en Europe, du genre d'Alain Bosquet et de Pierre Emmanuel, ne cesse de mettre en vedette. Toute poésie construite à résonances cosmiques est rejetée au profit de balbutiements d'illettrés en mal de vagir. Tout roman structuré et écrit « en langue » est mis de côté au profit de lamentables récits d'incestes ou de viols décrits dans un argot d'une vulgarité sans nom. Récemment, un excellent écrivain de mes amis[7], qui a choisi comme moi de vivre à l'étranger, s'est vu refuser un prix littéraire sous prétexte premièrement de purisme linguistique, deuxièmement parce qu'il traitait d'un problème romanesque qui se passait hors du Québec[8]. »

J'ai dîné à peu près régulièrement avec lui durant au moins six semaines d'affilée, tantôt à Paris, tantôt à Vézelay. Et je puis affirmer qu'il abattait des têtes de Turcs au rythme affolant d'une par jour dans le domaine de la littérature et des arts en général. Les cibles de son ironie, voire de ses sarcasmes, nous en connaissons déjà quelques-unes : Anne Hébert, Jean Le Moyne, Saint-Denys-Garneau (avec des réserves), Gilles Marcotte, Guido Molinari ; tous ces grands noms, qui donnèrent naissance au Canada à autant de petites chapelles, sont évidemment discutables, et tout le monde n'est pas d'accord avec Hertel sur le plus ou moins de talent de ceux qui les portent ; je le priai moi-même plus d'une fois de bien vouloir enregistrer ma dissidence. Car je ne trouvais pas toujours très drôles ses observations sur des auteurs ou des peintres pour qui, sans avoir nécessairement de l'admiration, j'avais encore du respect. Toutefois, lorsqu'à Vézelay, après un souper copieux, on allait se promener ensemble sur la place, devant la Madeleine ou le long des anciens remparts, et qu'il abordait certains sujets tels que le « talent littéraire » de Félix Leclerc ou l'« œuvre colossale » de Roger Brien, il devenait irrésistible. Il gardait dans sa bibliothèque un volume de Leclerc annoté de la main d'une institutrice qui avait enseigné le français dans l'Ouest du Canada. Elle y avait fait tant de corrections que le livre ainsi revu aurait pu servir de guide du bon usage.

Abstraction faite de la spéculation boursière, on ne saurait dire que le jeu ou l'esprit du jeu ait jamais exercé son empire sur Hertel. Il ne détestait pas les jeux de société, il faisait avec un certain plaisir les mots croisés des journaux parisiens, histoire de tuer le temps dans le train et la micheline qui l'amenaient à Vézelay le jeudi et le ramenaient à Paris le dimanche. Je ne l'ai cependant jamais vu jouer aux cartes. D'autre part, il se livrait avec intérêt sinon avec passion au jeu d'échecs, et plus souvent à Vézelay qu'à Paris. Lors de ses voyages à Montréal, après 1966, il revoyait Henri Tranquille, qui voulait bien faire avec lui quelques parties. Trop distrait pour prévoir les coups et aussi trop impatient, le poète perdait allègrement, mais sans doute se sentait-il honoré de pouvoir se mesurer à un joueur d'une telle force. En 1980, il ne recevait plus, dans son appartement parisien, que de rares visiteurs. Or les échecs l'intéressaient toujours : une fois la semaine, le vendredi, il jouait avec monsieur Berthier, qui était alors un des seuls à lui rendre visite régulièrement. Bref, ce n'était pas le jeu, nous le savons bien, c'était le sport qui occupa une grande partie de ses loisirs durant son adolescence, sa jeunesse et son âge mûr.

À la campagne, les baignades et les promenades étaient ses principales distractions. Il pouvait marcher très longtemps sans se plaindre de la fatigue. Quand il allait aux provisions, il s'arrêtait chez plus d'un marchand, bavardait avec chacun et chacune, plaisantant comme un collégien et rentrant chez lui les bras chargés du nécessaire, car ses besoins n'étaient pas grands. Ils ne le furent jamais.

Il entretenait avec ses voisins les meilleurs rapports du monde. Il était du dernier bien avec un médecin (ne pouvant prévoir à cette époque combien il se moquerait de la faculté, incapable qu'elle serait un jour de découvrir la nature de ses maux) ; ce médecin, père d'une nombreuse famille, était lui aussi amateur d'art et fréquentait les « ventes ».

Parmi ses voisines, il y avait la marchande de tabac et de journaux, dont le magasin se trouvait à quelques mètres du puits, et une certaine mademoiselle Pommier pour qui il avait beaucoup d'estime.

Il avait aussi des voisins célèbres, compatriotes au demeurant : la famille Vanier (celle de l'ancien gouverneur général).

Il éprouvait beaucoup de sympathie pour le boulanger du village, peut-être parce qu'il fut un des premiers Français à résister à l'occupant en 1940, ayant en effet décidé de ne plus cuire le pain tant que le pays serait sous la botte nazie ! Enfin, le Vézelien qu'il trouvait le plus haut en couleur était un vieil anarchiste, qui fumait sa pipe à longueur de journée, assis sur un banc au pied de la pente. Anticlérical comme il n'est plus permis, ce vieillard représentait à lui seul une époque révolue que sa physionomie un peu féline, tout autant que son langage cru et dru, ne manquait pas d'évoquer chez ceux qui, comme Hertel, connaissaient tous les visages de la France.

Outre ses amis intimes, tels que Léo Ayotte, Paul Toupin, le journaliste Raymond Grenier, Charles Lussier, premier délégué général du Québec à Paris, qui firent à Vézelay des séjours plus ou moins longs, il y reçut de nombreux visiteurs de toutes nationalités. L'hiver et tôt le printemps, saison où il ne quittait guère Paris, il lui arriva souvent de confier la clé de sa vieille habitation du Morvan à des compatriotes de passage en France,, ou à des Français, à des Belges, à des Américains. Malheureusement, il eut à s'en repentir. Les gens, m'avoua-t-il, n'ont pas toujours le respect du bien d'autrui. Puis il se lassa de ses propres bontés pour des touristes qui ne lui en étaient nullement reconnaissants.

« C'était toujours à Vézelay, ce haut lieu de l'esprit. Ma capacité de réception allait, à une certaine époque, quand j'avais les deux maisons, d'une quinzaine de personnes à la fois. »

« J'y reçus certains hôtes assez illustres, tels mon cher ami Louis Rougier, pour la France, et Pierre Trudeau, pour le Canada. […]

« La plupart de mes commensaux d'autrefois, mariés ou devenus riches, avaient leur propre campagne, et la vie cessa peu à peu de s'animer dans les vieux murs. Elle sombra presque complètement lorsque l'une des deux maisons, la plus grande, fut vendue. Ma marge d'hospitalité se restreignit, et je perdis peu à peu la foi en cet accueil bénévole de nombreux visiteurs qui, à la longue, se révélèrent loin d'être les amis fidèles que ma naïveté coutumière avait considérés comme tels[9]. »

Il rompit d'ailleurs sans effort avec une habitude de vingt ans, qui presque toutes les semaines l'avait conduit dans ces lieux si favorables à la méditation et au plaisir. Il s'y reposait avec délices, refaisait le plein, causait avec des gens simples, pour qui la littérature et la philosophie n'existaient pas, ce qui ne les empêchait pas d'avoir, du moins certains d'entre eux, une bonne dose de gouaille rabelaisienne, que le philosophe venu de Paris appréciait sûrement.

Au total, Hertel fut très heureux dans ce village de six cents âmes, aux marches de la Bourgogne, sur la route d'Auxerre à Avallon. Le charme de Vézelay lui rendit longtemps la vie légère et douce ; il goûta, comme Romain Rolland « les harmonies de ses vastes et sereins horizons – les douces vagues de ses collines bleues, les rivières claires qui serpentent à travers prés, entre leurs haies de peupliers, et les joyaux d'architecture qu'y ont semés les siècles de la vieille France et de Rome auguste ».

---

[3] « Célibat », dans *Poèmes européens,* p. 52 et 53.

[4] « Une mythologie en marche », dans *Rythmes et Couleurs,* novembre-décembre 1964, p. 13.

[5] Durant le printemps et l'été 1965, il reçut à Vézelay un grand nombre de visiteurs, notamment Raymond Fafard, le neveu de celui-ci, Richard Myers, jeune homme qui s'orientait vers la peinture et se rendait utile en accomplissant chez son hôte diverses tâches domestiques, Madeleine Brown, jeune Londonienne amie de Fafard et qui, s'occupant alors d'architecture, découvrait avec ravissement les beautés de la ville ; il reçut également Jean Drapeau, théologien et professeur au Séminaire de Rimouski, avec lequel il eut une discussion très vive sur la sincérité de Turmel et la valeur de ses travaux.

[6] Aux environs de 1940, après quatre années d'enseignement des lettres, il était retourné au scolasticat pour y terminer ses études théologiques. Son professeur d'écriture sainte, Théothyme Couture, lui aurait dit vers ce temps-là : « Mon vieux, tu es trop intelligent pour être croyant. »

[7] Paul Toupin.

[8] Ce passage, qui fait allusion à *La Nouvelle Inquisition,* est tiré de *Mémoires humoristiques et littéraires,* Stanké, Montréal, 1977, p. 145 et 146.

[9] *Mémoires humoristiques et littéraires,* p. 123 et 124.

Et, comme Henri Petit, il constata qu'« à la lisière de la nuit totale, qui prend les murs, les arbres, les maisons, le chemin, pour constituer son architecture dense et secrète, des balcons s'ouvrent sur la grande paix rêveuse des étoiles ».

Dans la contemplation de ce qui dure en dépit du temps, Hertel, à Vézelay, traversa lui aussi la perfection de la nuit.

CHAPITRE VIII

DIFFICULTÉS FINANCIÈRES. VIE STUDIEUSE. REPRISE DE CONTACT AVEC LE CANADA. LES IDÉES POLITIQUES. PLAIDOYER POUR GÉRARD BESSETTE. NOUVEAUX TRAVAUX

> « Les seuls événements majeurs de ma vie de philosophe retiré du monde sont, outre mes flâneries dans Paris et quelques fugues de voyageur impénitent, la publication d'un livre de prose ou de poésie, les ébats sportifs que je m'octroie pour ne pas trop me scléroser... Et puis, c'est tout. »
>
> François Hertel

* * *

NON, CE N'EST PAS TOUT. Ce n'était certainement pas tout en 1966, quand il écrivait ces lignes que nous avons mises en épigraphe. Car il ajoutait à la même époque, évoquant ses conférences qui l'avaient « amené de Brest à Nice et de Lille à Perpignan », qu'« après avoir conquis Paris, je me suis offert toute la France ». Or pour conquérir Paris, quel que soit le sens que l'on donne à l'expression, il faut se lever tôt et trimer dur. La conquête de Paris n'est au reste jamais définitive. La loi vaut pour tout le monde, pour les personnages romanesques comme Lucien de Rubempré et pour les gens qui, vivant réellement dans cette capitale exigeante, tentent de se faire une place sous son ciel gris.

Hertel avait beaucoup travaillé depuis 1949. Il ne songeait d'ailleurs pas à la retraite. S'il jouissait d'un certain confort, s'il pouvait se payer des voyages, des plaisirs choisis, y compris les délices d'une « résidence secondaire » dans un des plus beaux coins de son pays d'adoption, il le devait à lui seul. Il s'était donné du mal, n'en doutons pas, pour en arriver à ce train de vie assez agréable. Non, les voyages et la publication de ses bouquins n'étaient pas les seuls événements de sa vie : il y en avait eu d'un autre ordre avant 1966 et il y en aurait après. À partir de 1971, peu de temps après son tour du monde, durant les années difficiles où la Bourse dégringola au désespoir des petits épargnants, il se verra forcé de demander de l'aide financière, afin tout simplement de pouvoir « boucler », et ce n'était pas là un petit événement dans la vie d'un homme qui s'était fait une si haute idée de l'indépendance personnelle. Son frère Raymond, notamment, répondra fréquemment à ses appels[1].

Maintenant que nous savons comment il vivait à la campagne, revenons dans ce grand Paris qu'il eut tout loisir d'observer en dépit de ses travaux personnels, de ses affaires toujours pressantes, puisqu'il se surprit lui-même à y flâner, à l'exemple de Paul Morin quarante ans auparavant, ou de René Chopin, ou de plusieurs autres compatriotes comme Alfred Pellan avant la Deuxième Guerre mondiale ou Victor Barbeau à la même époque.

Comme les croquis d'un dessinateur de talent, ses « aperçus » de Paris vous restent dans la mémoire.

« Je me souviendrai toujours du petit monsieur à barbiche qui s'entendit dire par un titi auquel il faisait un reproche quelconque :

« Monsieur, si j'avais une g... comme la vôtre, je lui mettrais pantalon[2]. »

* * *

« Paris est la terre d'élection des rêveurs de France, de Navarre et du monde entier. Le ratage de la plupart de ces hommes, qui ont eu un moment de flamme, n'a pas ici un caractère lugubre. (...) L'atmosphère de Paris les sauve du désespoir et, disons-le, de la lucidité[3]. »

« Flâner à Paris ne consiste pourtant pas uniquement à rencontrer des êtres humains splendides ou minables. (...) L'aventure vous attend au coin de chaque rue, pourvu que vous ayez un peu d'imagination. Je ne parle pas nécessairement de l'aventure galante, qui est sans doute possible, je parle de l'aventure sous ses formes les plus ordinaires et parfois les plus surprenantes. Vous attendez le métro à la station Concorde. Vous avez à côté de vous un monsieur bien mis, qui vous semble particulièrement calme. La rame de wagons arrive dans votre direction ; le monsieur, parfois à rosette, se précipite sur la voie. On le ramasse à la pelle, en bouillie. Il a choisi un suicide spectaculaire[4]. »

Au point de vue professionnel, François Hertel, à Paris, était officiellement journaliste. Journaliste étranger muni d'une carte de presse en bonne et due forme. Carte précieuse, équivalant à un permis de travail, mais devant être visée en principe à tous les six mois par la Préfecture de police.

Son accréditement auprès des autorités françaises lui avait été octroyé, me semble-t-il, grâce à sa collaboration régulière à *L'Information médicale*. Il ne collaborait pas uniquement à ce périodique. À quelques reprises en l'espace d'une année, Radio-Canada faisait appel à ses services par l'intermédiaire d'André Payette, chargé à Paris des émissions d'affaires publiques de la Société. Hertel participa aussi à des émissions de la R.T.F. (ancienne forme de l'O.R.T.F.), où il avait des amis journalistes. C'est là qu'il se lia plus ou moins avec Temerson, Brayer, Zitrone, etc., et qu'il fit la connaissance de Pierre Emmanuel. Quelquefois, on voyait son nom ou sa photo dans une revue à grand tirage. Vers 1955, il déclarait au magazine *Lectures pour tous :* « Ce sont les livres de Teilhard de Chardin qui m'ont fait prendre conscience de mes propres idées. »

Peut-être était-il en effet tenté de flâner dans ce Paris qu'il aimait tant, et qu'il a chanté à sa manière dans plus d'un poème ; mais en réalité il s'y comportait surtout comme un homme d'affaires toujours très pris.

Un soir de décembre 1962, au cours d'un hiver si rigoureux qu'on en parle encore à Paris, j'avais prié à dîner quelques amis dans mon appartement de la rue Anatole-de-la-Forge, tout près de l'Étoile. Parmi les gens attendus, il y avait Dostaler et Lucille O'Leary, Diane Fowler, Benoît Lafleur et naturellement François Hertel, que j'avais retrouvé deux ans plus tôt rue d'Amsterdam, après douze ans de séparation.

Mon camarade O'Leary dut se décommander au dernier moment : grand reporter, il partait d'urgence pour le Portugal ou l'Afrique du Nord. Lucille, amie de ma femme et de la plupart de nos invités, accepta de se joindre à nous.

Hertel arriva le premier, à 19 h 30 pile. Cet homme parfois si fantaisiste et si imprévisible fut toujours d'une exactitude admirable.

À l'apéritif, il se contenta d'écouter les autres. Certains lui trouvèrent même l'air préoccupé. Ce n'était qu'un nuage sur la sérénité de son esprit – qu'un peu d'humeur due en fait à une faim de loup, car il avait l'habitude de dîner tôt. Or quand nous passâmes dans la salle à manger, il était près de 21 h.

Nous étions neuf à table. Le froid étant vif à l'extérieur, il faisait plutôt frais dans l'appartement, et pour nous réchauffer nous avions bu du whisky. Le repas avait donc toutes les chances d'être animé.

J'observais mon vieil ami assis près de moi. Et, le connaissant assez bien, je me promettais de lui poser, sur certains sujets explosifs tels que le mariage et la critique littéraire, une ou deux questions capables de provoquer chez lui la plus violente des réactions en chaîne, soit contre ceux qui lui attribuaient alors des projets matrimoniaux, soit contre le milieu littéraire parisien, dominé à cette époque par des personnages aussi importants que messieurs Max-Pol Fouchet et Alain Bosquet[6]. Je n'eus pas à prendre cette peine. Tout de suite après le potage, notre ami jusque-là lointain, distrait, retrouve son centre de gravité. Il engage la conversation avec une ravissante jeune femme, qui lui donne aussitôt la réplique avec un à-propos de comédienne sachant son rôle sur le bout du doigt. Si Guy Bontempelli avait été des nôtres, il n'aurait pas trouvé le dialogue éprouvant, il aurait loué la syntaxe et se serait senti parfaitement à l'aise. Avec beaucoup de délicatesse, vu la différence d'âges, Hertel fait donc à sa voisine, quoique publiquement, une cour discrète. Cour « loyale » aussi, puisqu'elle est tout comme lui célibataire et libre. Ce jeu, qui amuse follement l'écrivain et divertit tout le monde, devait l'amener à des considérations plus générales sur les femmes, le couple, le mariage. Et comme chacun, sur ces sujets pour ainsi dire connexes, y allait de sa réflexion ou de son épigramme, Hertel s'écrie : « En un mot comme en mille, je suis le père de je ne sais plus combien d'enfants. S'il fallait en croire les commères, ou même les jobards qui colportent les mensonges les plus stupides, je me serais marié, j'aurais divorcé et me serais remarié. Cet acharnement me ressemble-t-il ? La seule chose qui soit vraie dans ma vie sentimentale, mais alors on se garde bien d'en faire état, c'est qu'une longue pratique de la chasteté me donne une avance de quarante ans sur la plupart des hommes. » C'était un avertissement aux maris et une façon de flatter leurs femmes. Presque tous ses propos furent de cette verdeur pendant ce dîner que les convives n'auront probablement pas oublié.

Hertel était de ces rares personnes dont la seule présence dans un groupe constitue un antidote à l'ennui. Son esprit, sa verve, son ironie et sa manière si personnelle de jouer avec les mots, tout en évitant avec un goût sûr les calembours douteux qui polluent l'atmosphère la plus saine, sa politesse aussi, son tact et cette sympathie que l'on sentait d'emblée chez lui, tous ces dons et qualités faisaient de lui une des personnalités les plus recherchées de la bonne société parisienne et même de la moins bonne. On le rencontrait dans les milieux les plus divers. Il avait pour amis des ministres, des magistrats, des comédiens, des chanteurs, des danseuses, beaucoup de gens de théâtre chez les artistes de l'Opéra, des femmes du monde, du demi-monde également, voire, pendant la guerre d'Algérie, des terroristes de gauche sinon de droite.

Le poète philosophe avait-il beaucoup changé entre 1948 et 1962 ? Physiquement, non. Il avait pourtant cinquante six ans bien sonnés. Mais il était à l'âge où l'activité physique et intellectuelle, lorsqu'elle est intense, stoppe le vieillissement, semble fixer le corps dans sa maturité, rajeunit l'âme. Maigre, sec et dispos, nerveux comme un pur-sang quoique nullement ombrageux, il était encore un adepte du tennis, et à ce sport comme à d'autres un adversaire redoutable. Il avait fait raser ce qui lui restait de cheveux. Son visage s'en trouvait légèrement arrondi et ses oreilles semblaient s'écarter un peu de la tête.

Il portait sous sa veste, en toute saison, non pas un mais deux tricots de laine. Car, « phénomène bizarroïde », aurait-il dit lui-même, ce grand sportif, ce marcheur infatigable qui pouvait parcourir en une matinée plus de la moitié de Paris était aussi frileux qu'une chatte, et il l'était encore plus que d'ordinaire durant l'hiver 1962-1963.

En matière de vêtements, il n'était pas plus élégant après sa sécularisation qu'il n'avait été coquet avant. Je ne me souviens pas de l'avoir vu à la ville dans autre chose qu'un ample costume gris, aux poches immenses et pleines de choses utiles. La cravate était bleu pâle – éternellement ; et le pantalon, sans cesse en quête d'un coup de fer. Ce n'est pas que l'on méprisât l'élégance : on ne s'en était jamais soucié.

Au moral, il n'avait pas changé non plus, bien qu'il eût considérablement évolué au point de vue intellectuel. Cet écrivain, officiellement chrétien jusqu'aux environs de 1948, publiait quinze ans plus tard des articles savants où il mettait en doute l'existence historique du Christ.

De 1948 au milieu des années 1960, il ne mena pas à Paris, comme ses ennemis se plaisaient souvent à le dire, la vie besogneuse d'un auteur inconnu. Il n'était ni amer ni « dépressif ». Il publia beaucoup, c'est un fait. Les productions de cette période contiennent ses meilleurs vers et constituent ses meilleurs ouvrages en prose, à l'exception de *Mystère cosmique,* qui appartient à la dernière partie de sa vie active et doit être regardé comme la plus parfaite de ses œuvres philosophiques. Auteur, éditeur, conférencier, académicien, journaliste, directeur de revues, il fut également, rappelons-le, membre du cercle Ernest-Renan, où il se lia d'amitié avec plusieurs savants et philosophes.

Vie studieuse, sans doute – non besogneuse. Il écrivait souvent le soir, chez lui, après avoir traité en courant, de la façon la plus balzacienne qui fût, mille et une affaires petites ou grosses, depuis son bureau de la rue d'Amsterdam, où Claude Lointier veillait aux finances des deux revues, jusqu'à l'Opéra pour la mise à jour de ses comptes en banque. Dans son appartement de deux pièces, au 23, rue Blanche, il se faisait parfois la cuisine. Le plus souvent il mangeait dans les bistrots de la rue Blanche ou du quartier de la gare Saint-Lazare.

Une fois établi en France, il ne perdit jamais contact avec ses compatriotes qui faisaient une carrière littéraire, qu'ils fussent académiciens comme lui, ou non. Entre autres auteurs de race, il aimait beaucoup Toupin pour son talent exceptionnel, son classicisme, la fermeté de son style, la pureté de son français. Peut-être le plaisanta-t-il sur le choix de Berthelot Brunet comme sujet de thèse, sans aller toutefois jusqu'à le lui reprocher. L'auteur canadien-français qu'il préférait vers 1965, à supposer qu'à soixante ans il eût encore des préférences en littérature, était le romancier et poète Gérard Bessette. Il s'intéressa aussi aux jeunes écrivains québécois, à ceux en tout cas qui lui adressaient des exemplaires dédicacés de leurs œuvres. Son culte pour la langue française l'empêcha naturellement d'applaudir au mouvement patoisant et misérabiliste de 1964-1965. De fait, nous savons qu'il le combattit avec virulence, mais aussi avec intelligence et esprit. Nous reviendrons sur cet aspect de son action. Dans la lutte du français contre ses ennemis de l'intérieur, il resta toujours parfaitement lucide. La preuve en est qu'il trouva du talent à André Major, qui effectivement n'en manque pas.

Il avait presque toujours joui d'une santé qui faisait l'admiration de ses collègues. Il commença vers 1970 à se plaindre de maux contre lesquels la médecine demeurait impuissante. Il éprouvait des malaises à l'abdomen (« le mal des apostats », disait-il en riant). C'étaient des malaises étranges, insidieux, qui le gênaient énormément quand il était assis à sa table de travail, un peu moins quand il se donnait du mouvement.

Cet « optimiste volontaire » avait encore, à soixante-cinq ans, le pouvoir de récupération d'un jeune boxeur. Athlète et ascète à la fois, et à l'occasion épicurien, il savait au fond ce qu'il faut à l'homme pour résister au sort : du courage, bien entendu, joint cependant à une sorte d'indifférence aux épreuves, quelles qu'elles soient. Feinte d'abord – comment faire autrement ? – cette indifférence devient chez les forts une seconde nature.

Un bruit avait couru, en 1965, sur le retour éventuel du « Rabelais canadien » dans son pays ; le principal intéressé y avait même fait écho dans les circonstances que nous savons[7]. Au début de 1966, le bruit se confirme et prend la forme de cette nouvelle : Gérard Bessette, professeur à l'Université Queen's, ira enseigner à l'Université Laval, en 1966 et 1967, abandonnant sa chaire de Kingston à François Hertel, qui l'occupera en son absence, c'est-à-dire sept ou huit mois.

C'est donc une chose entendue, l'exilé volontaire de 1949 rentrera au Canada après dix-sept ans d'Europe et nonobstant la volonté chez lui, maintes fois exprimée, de ne jamais y retourner sauf si on lui payait le voyage. Eh bien ! on le lui paiera ; et d'ailleurs son traitement de professeur dans une université ontarienne vaudrait à lui seul le dérangement.

De Paris, il adresse à ma femme le mot suivant en date du 18 mai 1966 :

« Il est exact que je viens enseigner à Queen's (Kingston) pour quelques mois. Au moins 8.

« J'arriverai au Canada au début de septembre. Je vous ferai signe vers le 6 ou le 7. Je dois aller me « rapporter » à Kingston en arrivant.

« (...) Je suis accablé de travail ; je dois préparer d'avance plusieurs nos de mes revues. Je vais à Vézelay le plus souvent possible. Tout est en fleurs actuellement. Ce n'est pas comme au pays de nos ancêtres.

« J'ai bien hâte de vous revoir, vous, Jean, les enfants, Raymond Fafard et quelques rares autres amis. Le reste du cheptel ne me dit rien qui vaille.

« On m'offre un très gros salaire à Kingston. J'y vais pour le « pognon »... exclusivement. »

La dernière phrase est un exemple d'autocalomnie. Par besoin d'étonner, de scandaliser, ou simplement par plaisanterie, Hertel était coutumier de cette pratique. Elle consiste à donner de soi une image non seulement peu conforme au modèle mais tout à fait contraire à la réalité, en semant dans sa conversation et ses écrits des propos ironiques ou humoristiques sur ses vices présumés ou défauts imaginaires, propos destinés uniquement à faire rire. Généralement anodine quand on la pratique devant des gens qui vous aiment, l'auto-calomnie est dangereuse en ce qu'elle est une magnifique occasion, pour vos ennemis, de prendre barre sur vous.

On peut être certain que François Hertel, malgré l'affirmation contenue dans la dernière lettre citée, n'a pas consenti à remplacer Bessette à Kingston simplement par intérêt. Il se faisait toujours de l'enseignement une très haute idée et il évoquait encore avec attendrissement ses années de professorat à Brébeuf, à Saint-Ignace, à Sudbury et à André Grasset. Comment aurait-il pu, répudiant ce qu'il avait chéri, ne songer qu'à l'argent, lui qui avait écrit au sujet du professorat :

« Qui a compris la grandeur et l'extrême difficulté de ce véritable sacerdoce s'est certes vu condamner au perfectionnisme, du moins à celui dont il est capable, mais il a beaucoup plus reçu qu'il n'a donné. »

Ce serait de surcroît la première fois qu'il ferait de l'enseignement universitaire dans un cadre officiel, même si le niveau des cours de français dans une université ontarienne ne pouvait être, par exemple, celui de l'agrégation dans un établissement d'enseignement supérieur en France. Au fond, il se réjouissait de cette nouvelle perspective. L'expérience d'un retour à l'enseignement des lettres fut du reste excellente pour lui comme pour les étudiants ; et le témoignage que j'ai recueilli de sa bouche en 1967, lors d'un voyage à Paris, confirme le caractère exaltant de cette expérience. Il me fit en effet l'éloge des étudiants de Queen's ; quant à la matière de ses cours, elle lui fut certainement très utile pour ses articles et ses livres, bref pour tous les ouvrages qu'il publierait sur le langage à partir de 1968.

Il se prépara donc, au cours de l'été 1966, à rentrer au Canada. Il le fit en s'interrogeant sur les mœurs nouvelles et le nouvel esprit social issus d'une révolution dont il avait entendu parler, sans en connaître les conséquences immédiates. Cette révolution s'était produite au Québec dans les institutions et surtout dans les consciences, depuis la mort de Duplessis et l'avènement du ministère Lesage, qui se fit comme un devoir de rompre avec le passé, notamment en matière d'éducation nationale.

Sans doute est-ce en Ontario qu'il vivra en 1966 et 1967, est-ce à Kingston qu'il enseignera ; cela ne l'empêchera pas cependant de revenir au Québec chaque fois qu'il le pourra ; il y compte bien du reste, afin de participer le plus activement, le plus manifestement possible, à la vie intellectuelle du Canada français. Il avait coutume de dire à cette époque, comme il le répétera lors de chacun de ses retours subséquents : « Je vais leur secouer les puces. » Au fait, comment se représentait-il les Québécois et comment les jugeait-il à la veille de son premier retour ?

Il ne pouvait forcément se les représenter et les juger que d'après les contacts qu'il avait eus avec des compatriotes à Paris, soit qu'ils y fussent de passage, soit qu'ils y fissent des séjours plus ou moins prolongés. Il avait rencontré jusque-là des étudiants. Il en avait accueilli rue Blanche ou à Vézelay. Il en avait vu avenue Montaigne, à l'ambassade du Canada, ou chez l'ambassadeur lui-même, rue du Faubourg Saint-Honoré. Il en avait croisé plusieurs, depuis 1961, à la Délégation générale du Québec, rue Barbet-de-Jouy et plus tard rue Pergolèse. Assurément, lorsqu'il se trouvait en compagnie de Charles Lussier, de Pierre Trottier, de François Cloutier, de Pierre Lefebvre, de Camille Laurin ou de D'Iberville Fortier, il se sentait comme en famille : il aimait bien ces gens qui n'étaient d'ailleurs plus des étudiants mais des scientifiques ou des diplomates. Il revoyait aussi Pierre Elliott Trudeau, alors journaliste de combat, qui avait lutté contre le duplessisme et rêvait d'une carrière politique. Ce n'était plus pour l'un et l'autre la vie excitante de 1947. Disparus, ces jours et ces nuits où l'on s'amusait tant avec Roger Rolland, qui parcourait à motocyclette les avenues de la capitale française ! Hertel revoyait maintenant Trudeau dans le monde, dans les salons de la rive droite ou chez Dostaler O'Leary dont les réceptions magnifiques, dans son hôtel particulier de la rue du Ranelagh, réunissaient une partie du Tout-Paris auquel se mêlaient de nombreux journalistes, ecclésiastiques ou politiciens canadiens en voyage en Europe.

Il rencontrait le plus souvent des étudiants et des professeurs québécois. Si les propos de certains d'entre eux le réjouissaient, car il y découvrait une pensée cohérente exprimée avec clarté, les affirmations et l'attitude de plusieurs autres le décevaient. Il n'arrivait pas à comprendre que des personnes ayant fait des études supérieures puissent non seulement s'exprimer si mal, mais en outre soutenir des thèses absolument invraisemblables, fondées beaucoup plus sur des préjugés que. sur des raisons, au sujet, par exemple, de la France, considérée par eux comme un pays plus ou moins arriéré, qu'ils méprisaient souverainement. Il me disait parfois, songeant à ces touristes : « Ils ne manquent jamais l'occasion de dire tout le mal qu'ils peuvent de la France et de Paris, mais tous voudraient vivre à Paris ou en Provence. »

Il fit un soir la rencontre de deux étudiants en lettres d'origine montréalaise. Il se met à causer avec eux et s'aperçoit tout de suite qu'ils n'avaient jamais entendu parler de lui. Ils ignoraient tout de François Hertel, tout de ses livres. L'écrivain aurait parfaitement compris qu'ils ne l'aient point lu, mais ce qui l'étonnait, c'est que leurs professeurs de lettres n'eussent jamais fait la moindre allusion devant eux à l'une ou l'autre de ses œuvres en prose ou en vers. Ce petit fait, incroyable mais authentique, nous indique la distance qui déjà séparait la jeunesse étudiante québécoise, en 1965 ou 1966, de la génération des poètes et des penseurs qui avaient contribué à l'avancement des lettres, au Canada français, vingt-cinq ans plus tôt. Vers le milieu de la décennie 1960, Hertel n'était plus guère connu au Québec que des hommes de sa génération, au souvenir desquels il ne s'était lui-même rappelé, pendant plus de quinze ans, que par des articles dans de rares journaux.

Et ces hommes qui avaient atteint la cinquantaine ou la soixantaine, que pensaient-ils de lui ? Lui en voulaient-ils de son éloignement ? Lui reprochaient-ils en silence ses récentes prises de position en matière philosophique et théologique ? Bien entendu, Raymond Grenier, Jean-Charles Harvey, Willie Chevalier, Gérard Bessette, Roméo Boucher, Lorraine Trempe, Paul Toupin et quelques autres lui étaient restés fidèles et s'abstenaient de le juger.

Dans les milieux littéraires, que disait-on de lui ? Rien. C'était le silence. Pour que des étudiants en lettres aient ignoré son nom, il fallait, de toute évidence, qu'il ne fût à peu près jamais question de lui, du moins officiellement, dans ces mêmes milieux. Les critiques, pensera-t-on, devaient certainement signaler la publication de ses livres ? Eh bien ! à l'exception de Jean Éthier-Blais, qui vivait à Paris plus souvent qu'à Montréal, à peine lui consacraient-ils une mention à l'occasion ; on verra plus loin avec quelle parcimonie ils lui mesuraient les lignes dans leurs feuilletons, même durant ses séjours à Montréal et à Québec. Les historiens de la littérature ne devaient pourtant pas, de leur côté, l'avoir oublié complètement ? Non, ils ne l'avaient pas oublié. La plupart d'entre eux, je crois, regardaient encore son œuvre avec les yeux de Samuel Baillargeon. « François Hertel, avait écrit ce rédemptoriste bien avant la rentrée de l'écrivain au pays, a fait une entrée tapageuse dans la littérature quand il a donné coup sur coup un roman pour adolescents *(Le Beau Risque),* un recueil de poèmes *(Voix de mon rêve),* et une étude psychologique *(Leur inquiétude)*. Pendant plusieurs années, il a produit avec désinvolture dans tous les genres ; depuis 1949, c'est le drame sombre et triste qui le fait « jeter la soutane aux orties ». C'est le grand naufrage ; les livres qu'il écrit depuis alignent des témoignages inquiétants sur le malheur de ce naufragé lucide « noyé dans ses tourments » dont le rire amer est plus poignant que plaintes et sanglots[9]. » Le critique tente ensuite une explication psychologique : « Le vice fondamental d'un tel esprit, c'est l'éparpillement. Il écrit sur tous les sujets, mais il n'en fait sien aucun ; d'où manque de profondeur[10]. » Montaigne et Voltaire n'auraient-ils pas souffert eux aussi d'« éparpillement » ? D'autre part, le reproche que l'on faisait à l'auteur d'*Un Canadien errant* de manquer de profondeur pouvait et peut toujours être interprété comme un éloge, en tout cas dans une certaine optique que ne désavouait pas Valéry, qui, ayant réfléchi quelque peu à la profondeur, en a conclu : « Profondes, insignifiantes, et d'autant plus insignifiantes que plus profondes, ces recherches qui ne cherchent que leurs limites.

« Il n'y a que les choses superficielles qui puissent ne pas être insignifiantes. Ce qui est profond n'a point de sens ni de conséquence.

« La vie n'exige aucune profondeur. Au contraire[11] ! »

Et la littérature n'est probablement pas loin de ressembler à la vie sous ce rapport.

Pour la jeunesse étudiante de 1966, au Québec, Hertel était inexistant comme auteur. Les jeunes ne l'avaient pas lu, ne le connaissaient pas, excepté ceux qui avaient entendu parler de lui par leurs parents... Tandis que pour les intellectuels de sa génération, il était toujours l'exilé au « rire amer ». (C'est bien connu, le rire de l'exilé ne peut être qu'amer, et Flaubert aurait pu mettre cette réflexion dans son *Dictionnaire des idées reçues.*)

Il est clair que Hertel était conscient de la situation : ses contacts avec les étudiants canadiens vivant à Paris, comme avec des touristes venus surtout du Québec, lui avaient fait comprendre depuis longtemps qu'il n'avait plus au Canada l'audience qu'il y avait rencontrée de 1940 à 1948. Les choses avaient bien changé au « pays des ancêtres ». Les valeurs intellectuelles et morales, encore cotées très haut durant la guerre et l'après-guerre, s'étaient démonétisées : l'esprit de famille, l'esprit de travail, le mérite personnel, le respect de l'autorité, etc., n'avaient plus la même importance dans la conduite de la vie. La foi religieuse, la vie paroissiale, et l'activité spirituelle découlant de l'une et de l'autre avaient considérablement diminué d'intensité, partout au Québec, en moins d'une génération. C'étaient bien là les effets les plus apparents d'une révolution inspirée par la pensée et l'action des disciples les plus libéraux du père Lévesque, révolution apparemment non violente mais dont le radicalisme avait de quoi surprendre les gens les mieux avertis, exacerbé qu'il était par les luttes politiques entre

[1] Le 5 novembre 1971, il adresse à Raymond cet appel à l'aide : « Je t'ai déjà parlé de mes difficultés actuelles. Elles sont très grosses. Je suis au bord de la ruine. J'ai écrit à certaines universités canadiennes, en vue de donner des cours d'été, l'an prochain ; mais il faut tenir jusque là. » Deux mois plus tard, soit le 4 janvier 1972, au même : « La bourse reprend un peu, mais j'ai pris trop de retard. Impossible à rattraper. (...) Le plus dur sera de tenir jusqu'au mois de mai. » Le 2 juin de la même année, au même : « Merci pour le pognon. » Toujours la même année, le 12 décembre, au même : « Merci bien pour le chèque. (...) Quand tu auras d'autres sous à m'envoyer, ne te gêne pas. Je suis un peu confus d'accepter ça. En fait, ça te revient. »

[2] *Rythmes et couleurs,* septembre-octobre-novembre 1966, sous le titre : « Le Flâneur de Paris ».

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

[5] Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur l'« influence » que l'éminent jésuite a pu exercer sur la pensée hertélienne.

[6] Ses rapports avec ces deux hommes de lettres, surtout avec le second, ne furent pas toujours empreints de la plus grande cordialité.

[7] Quand il m'avait annoncé à Vézelay, cette année-là, comme une chose allant presque de soi, qu'il envisageait un voyage de plusieurs mois au Canada (après avoir dit bien des fois et même écrit qu'il n'y retournerait jamais).

[9] *Littérature canadienne-française,* Fides, 1957, p. 352.

[10] *Ibid.,* p. 353.

[11] *Tel Quel, Analecta,* Gallimard, Paris, 1941, p. 270 et 271.

l'Union nationale et le parti Libéral, de 1959 à 1966, par un syndicalisme de plus en plus turbulent, de moins en moins conciliant, et par un nationalisme axé non plus sur la survivance et autres folklores, mais sur la seule conquête de la puissance politique. Dans ces conditions, les amusants paradoxes contenus dans *Mondes chimériques,* dans *Anatole Laplante, curieux homme* ou même les conclusions des récentes *Méditations* philosophiques ou théologiques n'étonnaient plus personne. Et c'est peut-être pourquoi l'écrivain, quand l'Université Queen's lui proposa en 1966 de remplacer Bessette, accepta la proposition. N'était-ce pas pour lui une occasion de s'affirmer de nouveau dans son pays d'origine ? Dans ce pays dont le destin ne lui était au fond indifférent ni au point de vue social ni au point de vue politique.

Il s'était remis, en 1963, à l'étude des problèmes politiques et constitutionnels canadiens. Ces nouveaux problèmes, soulevés par la formation, au Québec, du Rassemblement pour l'indépendance nationale, exprimaient des malaises croissants dans les rapports entre Québec et Ottawa, des tensions presque continuelles entre l'État fédéral et l'« État du Québec[12] ». Même le gouvernement Lesage, qui n'était pas moins libéral que le gouvernement Pearson, semblait parfois vouloir prendre ses distances à l'égard du pouvoir central, en faisant vibrer la corde nationaliste des Québécois avec le slogan « Maîtres chez nous », comme le ferait plus tard le gouvernement Bourassa avec sa fameuse souveraineté culturelle[13]. Hertel suivit alors (c'est-à-dire à partir de 1962 à 1963) les événements d'assez près pour consacrer au « séparatisme québécois » un grand article, dont la première partie parut dans *Rythmes et couleurs* de décembre 1963, et la seconde en mars 1964, dans la même revue. Il en fit un tiré à part afin de souligner l'importance qu'il attachait à l'évolution de la situation politique au Canada et au Québec en particulier.

François Hertel fut-il jamais séparatiste ?

Quelque paradoxale que paraisse notre démarche, il faudrait à mon avis, pour serrer ici la vérité de près, donner à cette question une réponse de Normand.

L'auteur de *Leur Inquiétude,* de *Nous ferons l'avenir,* de *Séparatisme québécois* et de *Cent ans d'injustice ?* fut en fait un théoricien de l'« indépendantisme » en ce que très tôt il a prévu la crise constitutionnelle canadienne de la fin des années 1970 et l'éclatement éventuel du Canada sous la pression de plusieurs facteurs conjugués et non pas seulement par suite d'un mouvement d'émancipation des Québécois. D'autre part, comme il n'a jamais été membre du P.Q.[14], on ne l'a jamais vu militer en faveur de ce parti, qui d'ailleurs, à aucun moment, ne l'a « revendiqué » comme un de ses « penseurs » ou de ses « stratèges ». Une seule fois, dans une interview télévisée en 1978, le chef du P.Q., monsieur René Lévesque, premier ministre du Québec depuis deux ans, a nommé François Hertel en évoquant l'époque où lui-même, René Lévesque, faisait ses études en Gaspésie. Le chef du gouvernement voulait tout simplement rappeler l'influence qu'avaient pu exercer sur sa génération certains historiens et écrivains nationalistes.

Nous verrons en leur lieu, au moment où elles devaient se manifester avec le plus de précision, les divergences qui existaient entre d'une part les tenants de l'indépendance, par exemple André d'Allemagne et Pierre Bourgault, et d'autre part l'auteur de *Cent ans d'injustice ?* qui avait d'abord intitulé son petit livre « Est-ce la fin du Canada ? » Pour l'instant, examinons brièvement les points sur lesquels Hertel et les « indépendantistes » s'accordaient, sans s'être consultés le moins du monde.

Le premier écrivait en 1966 : « Pour qu'une ethnie nouvelle ou renouvelée puisse naître ou renaître, il faut qu'elle soit enracinée dans ce que j'appellerais les entrailles de la nation, c'est-à-dire dans les aspirations populaires. Il faut que l'instinct profond des couches populaires sente un besoin irrésistible d'émancipation, de libération, qui ne soit pas le seul fait d'une élite pensante, mais une exigence unanime.

« Pendant longtemps, le mouvement séparatiste a piétiné parce qu'il n'était guère qu'une rhétorique ou qu'une dialectique d'une partie de la jeunesse instruite. Il semble qu'il se soit maintenant inscrit dans un contexte plus profond.

« Il y aura donc un jour un Canada français aux côtés du colosse américain et du Canada anglais, comme il y a une Finlande minuscule dans l'ombre de la Russie et de la Suède.

« … il ne s'agit pas de savoir si le séparatisme est une bonne ou une mauvaise chose, il s'agit de savoir s'il s'accomplira. Je prétends qu'il s'accomplira fatalement, si les *masses populaires* autant que les *élites* y aspirent[15]. »

La même année, André d'Allemagne, qui fut le premier président du R.I.N., affirmait : « l'aspiration à l'indépendance, c'est-à-dire à la liberté collective, est une constante de l'histoire de la nation canadienne-française, mais ressentie sourdement et obscurément par la population, cette aspiration n'a été pendant longtemps formulée que par des penseurs isolés ou des groupuscules hors de contact avec le peuple. À quelques occasions, cependant, l'indépendantisme québécois a trouvé des échos populaires : lors de l'insurrection de 1837, durant la Première Guerre mondiale et dans les années qui ont précédé la Deuxième. Dans tous ces cas, cependant, le mouvement nationaliste canadien-français a été amené à l'indépendance qu'il considérait non pas comme un objectif fondamental mais comme un ultime recours. Il faut attendre 1960 pour que l'aspiration indépendantiste, avec la formation du Rassemblement pour l'indépendance nationale (R.I.N.), prenne une forme précise, incarnée et permanente. Ce n'est que depuis cette date que le mouvement indépendantiste québécois est définitivement entré dans l'histoire du Québec, pour la marquer et dans une large mesure la déterminer[16]. »

En confrontant les deux textes précédents, on peut conclure que leurs auteurs n'étaient pas loin, en 1966, de s'entendre sur la manière dont pourrait se faire l'indépendance du Québec. Mais alors que chez les « indépendantistes » comme d'Allemagne et Bourgault, le seul problème véritable était celui des rapports de force, si l'on peut dire, entre le Québec et le Canada anglais considéré comme un ensemble homogène, la thèse de Hertel concernant l'éventualité, sinon la fatalité de l'indépendance québécoise, procédait d'une vision plus large de l'évolution politique de tout le Canada, qui finirait selon lui par éclater en plusieurs États, en plusieurs Canadas.

« La géographie physique, économique, humaine, s'oppose à un Canada indéfiniment soudé par un axe est-ouest[17]. » Cette phrase contient l'essentiel de la pensée de l'essayiste politique sur l'avenir du Canada. Plus loin :

« Il n'y a peut-être pas au monde cloison plus étanche entre entités géographiques (à part les océans) que cette mer intérieure : le groupe des Grands Lacs, le lac Supérieur surtout. Une barrière de plusieurs centaines de milles de profondeur sépare, en fait, l'Ontario du Manitoba. En outre, les distances énormes qui s'allongent jusqu'au Pacifique rendent relativement coûteux les produits de l'Ouest qui arrivent, par chemin de fer, dans l'Est. Cela va si loin qu'il coûte moins cher, et c'est ainsi qu'on procède en réalité, de faire venir par mer, via Panama, le bois de la Colombie-Britannique que de le recevoir par chemin de fer. (…) Voilà les obstacles de géographie physique qui condamnent le Canada actuel à l'éclatement[18]. »

La publication des articles et essais politiques de François Hertel provoqua naturellement des réactions de la part des souverainistes québécois et des fédéralistes. Or ni les uns ni les autres n'approuvaient vraiment le fond de sa pensée.

Bourgault fut un des premiers à réagir. En décembre 1966, il déclarait au magazine *Sept-Jours :* « La faute de monsieur Hertel est de diviser le Canada sur la carte, et cela ne correspond pas à la réalité. Seul le Québec peut s'ériger en État souverain, car il s'identifiera à une réalité très précise, très naturelle. Il y a une possibilité que le Canada se divise en deux : d'une part le Québec et d'autre part, les Canadiens anglais qui seraient, à cause de la crise du Québec, forcés de s'identifier vis-à-vis d'eux-mêmes. Nous aurions deux États souverains. Alors le Canada serait viable en tant que nation et non plus simplement en tant qu'entité géographique. »

De son côté, dans le même magazine, en janvier 1967, Gérard Pelletier attaquait la thèse hertélienne, et par la même occasion celle de Bourgault, et il les répudiait l'une et l'autre parce que reposant sur des « prophéties », « jeu périlleux ». Le futur ministre fédéral trouvait néanmoins Hertel plus nuancé que le militant souverainiste : « Car il connaît son histoire contemporaine, Hertel. Il sait que les travailleurs se méfient des aventures, celles surtout qui risquent d'enrichir ‹ les élites › et d'appauvrir les masses. Il sait bien, Hertel, que les enquêtes ont révélé une absence quasi totale d'aspirations séparatistes en milieu populaire. »

La polémique sur l'avenir politique du Québec dura peu de temps entre ces hommes qui, en 1966 et 1967, faisaient tous de l'action politique, excepté Hertel, qui demeurait un théoricien, et non pas un « doctrinaire » ainsi que Pelletier l'avait reconnu lui-même. Loin d'être un doctrinaire, à l'encontre de tout fanatisme il condamnait le terrorisme et la violence : « J'espère que les chefs actuels du mouvement indépendantiste comprendront qu'ils doivent se désolidariser complètement de tout ce qui ressemble à de la haine, à de la violence intempestive. » Le fait est que René Lévesque, dont le parti était dans l'opposition lors de la crise d'octobre 1970, a stigmatisé le terrorisme. « Tout ceci, ajoutait Hertel, est écrit évidemment dans la perspective d'une faillite de la Confédération. Que si on parvient à une formule aussi lâche que celle qui unit les cantons suisses par exemple, l'autonomie interne suffit et un Canada largement décentralisé peut subsister encore quelque temps. »

Comme il arrive d'ordinaire, les événements donnèrent partiellement raison aux partisans de l'une et de l'autre thèse. En 1976, les Québécois étirent un gouvernement sécessionniste, ce qui nourrit l'espoir des souverainistes ; mais quatre ans plus tard, le 20 mai 1980, les résultats négatifs du référendum sur la souveraineté-association renforçaient la position des fédéraux et mettaient en marche ce qu'on appelait à ce moment-là le « processus de la révision constitutionnelle ». De fait, une crise constitutionnelle venait de commencer, aggravée par des problèmes économiques et notamment par l'attitude de l'Alberta, qui voulait vendre son pétrole aux Canadiens au meilleur prix possible (entendez le plus cher possible). Les caricaturistes dans l'est du pays, représentaient les Albertains milliardaires sous les traits des Arabes (ceux des émirats, comme de juste).

Durant son séjour au Canada en 1966 et 1967, Hertel ne passa pas son temps à médire des chefs du mouvement souverainiste, même s'il n'aimait pas René Lévesque. Il estimait que parmi eux se trouvaient des gens d'un calibre intellectuel assez impressionnant. Toutefois, à mesure qu'il « s'impliquait » dans les revendications nationales en exprimant des idées anti-fédéralistes, il constatait le radicalisme de plusieurs partisans de l'indépendance ; et leur attitude, sans l'effrayer nécessairement, le rendit bientôt plus circonspect, si bien que lorsqu'on attaquait Trudeau et plus précisément son honnêteté intellectuelle, il s'empressait de défendre l'homme, affirmant qu'il respectait ses opinions, bien qu'elles fussent contraires aux siennes. Et il n'était pas le seul nationaliste à penser de cette manière. Pierre Vadeboncœur écrivait en 1970 : « Le cas de Trudeau est spécial. À l'encontre de bien des choses qui s'écrivent contre lui, je n'ai pas la moindre hésitation à affirmer qu'il ne trahit pas, qu'il ne peut pas trahir, mais qu'il est au contraire scrupuleusement fidèle à sa pensée, qui est rigide et qui est aussi droite qu'elle est, d'une certaine façon, étroite : ce fédéraliste est un fédéraliste[19]. » Hertel a rarement manqué l'occasion, par ses propos ou ses écrits, de remettre à leur place les forcenés et de donner une leçon de modération aux impatients. Nous verrons dans un chapitre subséquent que ses rapports avec les « purs » et les intellectuels du mouvement souverainiste se détériorèrent assez vite. Cela ne l'empêchait pas cependant d'avoir le plus grand respect pour des hommes publics tels que François-Albert Angers et tous les nationalistes qui, transcendant leur passion de l'indépendance, fondaient d'abord leur conduite et leurs déclarations sur des faits et des raisonnements.

Si le poète philosophe a vu, en 1966, dans la proposition qu'on lui fit de venir enseigner à Kingston, une occasion de s'affirmer de nouveau dans son pays comme professeur et comme écrivain, il ne faudrait pas en conclure que sa participation aux luttes « idéologiques » entre fédéralistes et souverainistes s'inspirait de l'opportunisme. Les idées qu'il défendit alors étaient depuis longtemps les siennes ; il n'eut qu'à les développer. En d'autres termes, il était impossible qu'il revînt au Canada sans être tenté de s'engager d'une façon ou d'une autre dans le grand débat qui s'était ouvert dès les années trente, et qui allait durer jusqu'au référendum de mai 1980, pour prendre à ce moment la forme d'une révision constitutionnelle.

À l'automne 1966, il ne fit que passer à Montréal, comme il l'avait du reste annoncé dès le mois de mai. Et il alla s'installer à Kingston, où il enseigna le français à un groupe d'étudiants anglophones, dont il fut, en somme, assez fier, car ils étaient éveillés et travaillaient bien.

Quoiqu'il ne s'ennuyât point à Kingston, il lui arriva, au cours de l'hiver 1966-1967, de quitter pour quelques jours cette ville universitaire et militaire, et de venir rendre visite à des parents et à des amis à Montréal, à Trois-Rivières et à Québec. Il revit ainsi sa sœur Isabelle, ses frères René et Raymond, ainsi que leurs enfants.

À Montréal, il rencontra maintes fois Jacques Hébert, qui s'occupa de la réédition de *Jérémie et Barabbas,* et aussi de la publication de l'opuscule *Cent ans d'injustice*? Pendant ce temps, plus précisément à la fin de 1966, paraissait à Paris, aux Éditions de la Diaspora française, un tout petit recueil (23 pages) intitulé *Poèmes ;* c'étaient des vers que Hertel avait « perdus et retrouvés », « revus et corrigés ». Il prépara en outre, quand il était à Montréal, en 1966 et 1967, la publication d'un autre recueil, celui-ci assez volumineux, *Poèmes d'hier et d'aujourd'hui* (1927-1967), qui était en fait une réédition revue et augmentée d'*Anthologie 1934-1964.* Cette œuvre fut publiée en 1967 par les Éditions de la Diaspora, conjointement avec les Éditions Parti pris, de Montréal. Donc, durant les deux années 1966 et 1967, le poète aura fait paraître six volumes : *Vers une sagesse, La Morte, Poèmes, Jérémie et Barabbas, Cent ans d'injustice ?* et *Poèmes d'hier et d'aujourd'hui.* Cette grande activité éditoriale correspondait à une amélioration de sa situation financière, qui n'avait pas été brillante en 1964, 1965 et jusqu'au début de 1966, année où il était « rendu à bout de souffle ».

« C'est alors, reconnut-il plus tard, que Queen's University, à Kingston, me sauva, en partie du moins, du désastre. Cette année d'enseignement à Kingston me remit donc à flot ; puis le Conseil des arts du Canada m'accorda une bourse substantielle, qui fit qu'à la fin de 1969, je donnai les titres de revues et des éditions à des amis, payai les dernières factures et me retirai des affaires avec la satisfaction du devoir accompli[20]. »

Mise à part la « farce » des étudiants qui, un jour de l'hiver 1967, l'enlevèrent à Kingston pour le ramener à Montréal, deux événements marquèrent son séjour au Canada et contribuèrent à remettre l'écrivain dans l'actualité littéraire canadienne : le premier fut une « exposition » de ses œuvres à la bibliothèque Douglas de l'Université Queen's ; le second, sa conférence-choc à l'Université de Montréal.

L'exposition et la conférence eurent lieu à deux ou trois semaines d'intervalle, en février 1967.

Gérard Bessette, Peter Greig et plusieurs collègues de Hertel, dont Glen Shortliffe, organisèrent à la bibliothèque Douglas la manifestation littéraire évoquant une carrière philosophique et littéraire de quarante années, et ils y participèrent activement. Dans une présentation sous forme de dépliant contenant la liste des œuvres de l'écrivain, Gérard Bessette retraça les faits saillants de cette carrière et fit en ces termes un portrait sommaire mais saisissant de son ami : « … François Hertel a toujours refusé de s'asseoir longtemps sur les sommets – ecclésiastiques, philosophiques ou théologiques. Fidèle au rôle d'éveilleur, d'« inquiéteur » qu'il jouait déjà avant son départ, en 1948, il éprouva le besoin de se jeter dans la mêlée ; de secouer les assis, ministres du culte ou ministres tout court ; de faire tiquer ou bondir les sclérosés de vingt ou de quatre-vingts ans – qu'ils soient anglo, franco ou franglophones. » Il terminait par un souhait qui n'aurait guère de chances de se réaliser : « Espérons que pour François Hertel (qui refoule après tant d'années le sol natal), ce séjour ne constituera pas un simple *Canada Revisited,* mais bien un Canada réhabité en permanence. »

Les relations entre Hertel et Bessette étaient alors les meilleures que l'on puisse imaginer entre deux écrivains de grand talent. Deux ans plus tard, en 1968, dans son livre sur le « métalangage », le premier rendait hommage au second en soulignant la valeur de ses *Poèmes temporels ;* il en citait trente-deux vers parmi les plus beaux, ajoutant : « Après avoir relu de tels poèmes, avec tout ce qu'ils comportent de sacral, dans leur expressivité allusive et secrète à la fois, inclus qu'ils sont dans cette prison du verbe délivré, dont la pleine possession demeure une quasi-impossibilité à l'homme voué au conceptualisme, après avoir goûté au fruit de l'Arbre de la science du mot alchimisé, il ne me reste plus qu'à m'en prendre au sorcier qui en est l'auteur. Sait-on assez le sort tragique de cet alchimiste du verbe, qu'est le poète ? On ne saurait trop la proclamer, à la face d'un monde léger, cette absolue solitude du créateur de poésie, de tous ceux qui ont tenté l'aventure du verbe. » C'est ici le lieu de signaler les démarches et les écrits de François Hertel en faveur de Bessette, quand il fut question de la candidature de celui-ci à l'Académie canadienne-française. L'aîné s'employa à faire valoir l'importance des œuvres du cadet, mais les résistances qu'il rencontra dans cette entreprise étaient trop fortes[21].

Avant que ne débute l'exposition de ses livres et manuscrits à Kingston, Hertel avait rencontré Adrien Thério, auteur de plusieurs ouvrages et directeur général de la revue *Livres et auteurs canadiens,* dont le numéro résumant l'activité littéraire de 1966 allait comprendre quatre articles sur Hertel : un de Robert Vigneault sur *Jérémie et Barabbas,* un de Guy Robert sur *Poèmes,* un de Roland Bourneuf sur *Vers une sagesse,* et un de moi sur le style de l'écrivain et l'art de vivre du philosophe. Thério avait recruté à l'époque, pour former l'équipe de ses collaborateurs habituels, des professeurs et des gens de lettres aussi compétents qu'Odette Leroux (Odette Legendre), alors directrice de la section de littérature de jeunesse.

Albert Legrand, qui dirigeait un service destiné aux lettres québécoises, à l'Université de Montréal, avait invité Hertel à y prononcer une conférence. Celle-ci ne s'adressait pas uniquement aux étudiants, le public y était également invité. Ce soir-là (fin février 1967), la salle était presque pleine. Plusieurs amis et collègues du conférencier se trouvaient dans l'assistance : Victor Barbeau, Jean Éthier-Blais, Normand Leroux, Kathy Touchette et bien d'autres encore. Il y avait aussi un certain nombre d'étudiants en lettres, qui ne connaissaient du conférencier que son nom. Le thème qu'il avait choisi avait de quoi le faire pendre, si l'on se souvient de la francophobie que manifestaient les milieux intellectuels québécois depuis le mouvement patoisant de 1964.

On avait annoncé un titre de conférence très général et peu compromettant. Mais au dernier moment le conférencier avait décidé d'improviser, de parler sans texte, et de développer le sujet suivant : Nous ne sommes rien sans la France (au point de vue littéraire, bien entendu).

Ainsi dès le départ il avait dressé contre lui la moitié de l'auditoire. Comme il était particulièrement en verve, il faisait des étincelles. Ses boutades, ses saillies, le sort qu'il fit aux préjugés qu'on entretenait au Québec contre la littérature française, le fait également de souligner l'importance toute relative de notre littérature eu égard à l'ensemble des lettres françaises, l'éloge de nos propres « classiques » tels que Paul Toupin et deux ou trois autres seulement, ses réponses habiles et spirituelles aux questions de quelques audacieux, tout cela réjouit fort ceux de ses amis qui pensaient un peu comme lui et braqua en même temps contre eux le reste des auditeurs, qui n'avaient jamais entendu discours plus « impertinent ». Il atteignit le comble de l'« impertinence » quand il déclara qu'ayant enfin lu le dernier roman en date de Marie Claire Blais[22], il l'avait trouvé très ennuyeux. Il profita de la circonstance pour fustiger le misérabilisme où semblaient se complaire, depuis quelque temps, les jeunes auteurs québécois. Quant à lui, ce n'étaient pas les œuvres des poètes québécois qu'il analysait avec ses étudiants de Queen's, mais celles de Mallarmé et de Valéry.

Les propos du conférencier, surtout le ton et la désinvolture qui les avaient accompagnés, furent peu goûtés des gens en place à l'Université de Montréal. Et nul d'entre eux ne s'avisa par la suite de l'inviter de nouveau à y prendre la parole. Les étudiants, pour leur part, répondirent en trois mots à la conférence improvisée : « Hertel est mort », annonça peu après *Le Quartier latin.* Ce qui signifiait : nous, étudiants de Montréal, ne voulons plus rien savoir des réactionnaires de son espèce.

Si les paroles qu'il avait prononcées en ce soir de février n'avaient pas surpris ses amis, elles avaient en revanche indisposé beaucoup de monde. La presse en général ne les souligna d'aucune façon. Son silence était probablement une manière de marquer son désaccord.

L'écrivain retourna donc à Kingston pour y terminer son cours sur l'art de Mallarmé et de Valéry ; puis, en avril, il s'embarqua sur un paquebot et regagna la France, heureux de son expérience avec les étudiants ontariens. D'autre part, il était passablement déçu du climat intellectuel qui caractérisait alors le Québec, climat qu'il avait trouvé aussi froid et aussi désagréable que l'hiver de 1967.

Le 3 mai, il nous adressait de Paris ces mots :

« Enfin, je suis en terre civilisée. Quelle douceur après tant de dureté ! (…) J'arrive de Vézelay… en fleurs. Les glycines couvrent les deux maisons. Ça sent bon.

« Je crois que je reviendrai en août, sur le *France,* pour deux ou trois mois. Ça dépendra de bien des choses. Je ne suis pas sûr. (…) L'Expo semble bien démarrer. On en parle beaucoup ici. »

Je le revis en juin à Paris, chez Lucille O'Leary, rue du Ranelagh, quelques jours après le décès du chanoine Groulx, dont il évoqua la vie et les œuvres avec bienveillance, tout en précisant qu'il n'avait pas toujours été d'accord avec l'historien.

Ce ne fut pas sur le *France,* ce fut à bord du *Sylvania* qu'il revint au pays à la fin d'août 1967. Le but de son voyage, cette fois, était manifestement la publication et le lancement de son « autobiographie approximative », dont le titre est *Louis Préfontaine, apostat.* Il avait commencé cet ouvrage en 1949, année de son installation définitive à Paris. Il y travaillait encore pendant l'été de 1967, ainsi que le laisse entendre un mot qu'il envoyait à ma femme le 16 août : « Je viens, pour deux mois, secouer les puces de mes concitoyens. Mon autobiographie – complètement remaniée – paraîtra bientôt. Mes derniers poèmes[23] sont probablement déjà en vente, chez Tranquille, par exemple. »

Il confia le manuscrit de son « autobiographie » à Jacques Hébert, qui le publia au début de l'automne. Et il rentra en France au cours de novembre après avoir accordé à la télévision une 1 entrevue qui ne serait pas la première ni la dernière.

Sitôt revenu à Paris, il se remit à la rédaction d'un livre qu'il avait sûrement entrepris avant son voyage, sur les principes du langage[24], comme on le constate à la lecture d'une lettre de Paris en date du 2 février 1968 – qu'il m'adressait ainsi qu'à ma famille :

« Je suis très avancé dans la composition de mon livre sur la philosophie du langage, dont la plus grande partie paraîtra d'abord dans *Rythmes et couleurs.* (…) J'espère que vous êtes tous en forme. Pour ma part, forme excellente, surtout les semaines où je vais à Vézelay. Le printemps est pratiquement arrivé. Heureux pays ! »

Il semble bien que dès ce printemps-là il avait résolu de revenir à Montréal. En juillet, à l'occasion de l'envoi d'un de mes bouquins, qu'il dut recevoir fin juin, il m'informa de son retour prochain :

« Merci pour votre essai, que j'ai lu avec plaisir. Nous en causerons à mon retour, en fin d'août. Je devais vous amener une petite française[25]. Je suis incorrigible. J'en suis déjà las. Donc je viendrai seul. (…) Je vous enverrai, dès sa parution imminente, *Du Métalangage.* »

Sa revue littéraire lui coûtait « bien cher », me confiait-il dans le dernier paragraphe de cette lettre datée du 16 juillet 1968, et il me demandait un abonnement de soutien.

Avant d'empiéter tout de bon sur les années 1967 et suivantes, qui annoncent le temps de la souffrance, mais aussi celui de la sérénité et de la sagesse dans cette vie d'homme de lettres, arrêtons-nous pour faire le point. Il y aura peu de chances de nous égarer si nous voulons bien ne pas perdre de vue la haute idée qu'il se faisait de l'expression orale et écrite.

En effet, l'expression orale et écrite était chose si importante pour notre philosophe qu'il est nécessaire, je crois, de consacrer presque entièrement à ce souci majeur les premières pages de la dernière partie de ce récit.

---

[12] Expression dont se servaient habituellement les « indépendantistes » pour désigner la province de Québec.

[13] Daniel Johnson avait de son côté atteint la limite du radicalisme tolérable pour le reste de la Fédération canadienne en proposant à Ottawa un programme, pour ne pas dire un « marché », fondé sur la formule « Égalité ou indépendance ».

[14] À moins qu'il ne le fût secrètement, ce qui me semblerait une absurdité ; car s'il fut toujours discret, « secret » sur sa vie sentimentale, il n'a jamais fait mystère de ses opinions politiques. Au reste, il a défini sans équivoque sa position face à l'« indépendantisme » québécois dans *Cent ans d'injustice ?* opuscule d'une centaine de pages, paru aux Éditions du Jour dans le premier trimestre de 1967 : « Suis-je pour ou contre le séparatisme ? En bon historien du « futur » – que je compte demeurer – je n'ai pas d'opinion préjugée. Je crois toutefois qu'une réconciliation des frères ennemis que sont les deux Canadas serait plus facile si les deux ethnies qui s'opposent étaient chacune chez elle. »

[15] *Cent ans d'injustice ?* p. 59 et 60. Les mots soulignés l'ont été par Hertel.

[16] *Le Colonialisme au Québec,* les Éditions R.-B., Montréal, 1966, p. 149.

[17] *Cent ans d'injustice ?* p. 65.

[18] *Ibid.,* p. 65 et 66.

[19] *La Dernière heure et la première,* L'Hexagone / Parti pris, 1970, p. 53.

[20] *Souvenirs, historiettes, réflexions,* p. 40.

[21] De retour à Paris, en 1967, Hertel publia dans sa revue littéraire un éloge de Bessette, « cet excellent écrivain canadien », qui avait été refusé par ses collègues à lui Hertel. L'auteur de *Poèmes temporels* et du *Libraire* est considéré dans ce texte non seulement comme un très bon romancier, mais encore comme « un grand poète », un de ceux qui révèlent le monde au monde, un de ceux qui, Annonciateurs par le Mot, nous font sentir un peu de cet ineffable qu'est l'inexprimable ». *L'éloge de Bessette* comprend en outre un hommage à la mémoire du docteur Roméo Boucher, décédé quelques mois auparavant, et à qui Bessette aurait succédé à l'Académie s'il y avait été reçu. « Humaniste, polémiste, grand diagnosticien et non moins grand vivant, écrivait Hertel à propos du fondateur de *L'Information médicale,* Boucher incarnait la joie de vivre, l'art d'être toujours de bonne humeur. Ce n'est pas un mince mérite – il en eut d'ailleurs bien d'autres – en un pays et à une époque où le misérabilisme intellectuel semble de rigueur. »

[22] *Une saison dans la vie d'Emmanuel,* prix Médicis 1966. Hertel, on le sait, n'a jamais connu d'ivresse littéraire à lire Anne Hébert ou Marie-Claire Blais. Il n'en fut pas moins toujours très libéral. Et c'est pourquoi il ne s'opposa nullement à ce que son collaborateur, Paul Bay, deux mois après la conférence à l'Université de Montréal, fît dans *Rythmes et couleurs* un compte rendu d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel.*

[23] *Poèmes d'hier et d'aujourd'hui 1927-1967.*

[24] *Du Métalangage.* Nous examinerons plus loin cet ouvrage et ceux qui l'ont suivi de près. Ils sont les productions d'une des périodes les plus fécondes du prosateur.

[25] Par discrétion, comme toujours dans les cas du même genre, il s'abstenait de nommer la jeune femme en question, dont il m'avait parlé une fois déjà. De qui s'agissait-il ? Pour l'instant, Dieu seul le sait.

QUATRIÈME PARTIE
1968 - 1985

LES DERNIERS COMBATS ET LES DERNIÈRES ŒUVRES : SOLITUDE, SAGESSE, SÉRÉNITÉ

CHAPITRE IX

CONTRE LES PATOISANTS. LES LIVRES SUR LE LANGAGE

> «Pour éviter le point zéro dans la communication, qu'on se plonge dans toutes les formes de singularité!»
>
> FRANÇOIS HERTEL

IL AVAIT ÉTÉ longtemps professeur de lettres. Il avait fait des études gréco-latines approfondies chez les Jésuites, où il compléta sa formation d'humaniste. Il avait continué en Europe à étudier les auteurs grecs et en particulier Pindare. Il s'était frotté même à l'hébreu. Il possédait aussi des notions d'allemand. Il avait donc fait, jusqu'au delà de la cinquantaine, plus que s'intéresser aux problèmes de langage. La morphologie, l'étymologie, la syntaxe, la grammaire en général, avaient souvent occupé ses veilles. Le problème du style le passionnait. L'expression de la pensée, dans les livres comme dans la vie, était pour lui de toute première importance. Clarté, simplicité et concision étaient à son sens les principales qualités de l'honnête homme, celles en tout cas de l'écrivain honnête. Il faut reconnaître qu'elles faisaient partie des siennes propres, comme auteur. Comme causeur, il ne pouvait évidemment pas être concis. Il a toujours été terriblement bavard. Mais il avait l'art d'éveiller l'attention d'un cercle, de réchauffer les tièdes, de secouer les indifférents, de stimuler les paresseux et surtout d'amuser tout le monde. Au fait, dans la conversation, rien ne l'agaçait autant qu'un interlocuteur qui cherchait ses mots ou faisait des cuirs. Un monsieur qui bafouille, bredouille, patauge, pensait-il, ne mérite pas qu'on l'écoute puisqu'il ne respecte personne : ni vous ni lui. Pour cet homme de goût, la plus belle fille du monde perdait une partie de son charme si son ramage ne valait pas son plumage. Il devait se dire parfois : quand on aurait de l'esprit à revendre, comment le montrer si l'on manque de vocabulaire ou que l'on ignore le sens des mots? Il fallait l'entendre tonner contre les «muets» ou contre les personnes qui n'articulent pas. C'était un vrai plaisir. Et c'était un enchantement de le voir étriller la coterie patoisante du Québec, vers 1965. Les défenseurs du jargon ne trouvaient pas facilement grâce à ses yeux. Avec quelle verve il envoyait au diable ces jean-foutre qu'André Langevin appellera «les banquiers d'une fausse monnaie dont ils sont seuls à vivre[1]».

Hertel était pourtant bien loin de réprouver l'audace en matière de langage parlé ou écrit. Il n'existe pas dans nos lettres de plus sincère admirateur de Rabelais, de Victor Hugo, de Lautréamont, de Jarry. Il a défini la langue de Rabelais comme un «anti-langage-habituel-qui-ne-cesse-pas-de-scandaliser[2]».

Il fait plus qu'approuver ce mode d'expression, il en vante la valeur poétique, tout comme il loue la prose puissante et mélodique de Flaubert. Il est reconnaissant à l'auteur du *Dictionnaire des idées reçues* d'avoir éreinté les plagiaires inconscients qui, à force de les répéter, ont transformé en clichés les expressions les plus originales. Plus que tout autre il a souhaité l'avènement de l'invention verbale dans les lettres françaises contemporaines. Chaque fois, d'ailleurs, qu'elle s'y est manifestée, que ce fût chez Valéry ou chez Aragon, il l'a saluée avec enthousiasme, comme il s'inclinait, encore adolescent, sous le regard de sa mère critiquant ses premiers poèmes, devant la splendeur des images de Nerval et l'ampleur des vers les mieux inspirés d'Émile Nelligan. Il a rêvé d'une langue littéraire qui fût pour ainsi dire en état d'évolution créatrice. Idéal assez éloigné du classicisme. Il a du reste jugé sans ménagements la rigueur excessive du style XVII^e siècle, la prose guindée, compassée, de certains écrivains trop longtemps tenus pour des modèles. À l'exception de Racine, dont l'art est unique, il aurait donné toute la poésie et toute la prose françaises, de 1560 à 1680, pourvu qu'on lui laissât *Cyrano*.

«Sans doute suis-je un être assez futile et pas sérieux du tout, puisque je n'ai aucun plaisir à relire Montaigne, ni Pascal, ni même Descartes et que je me délecte toujours dans Rabelais, dans Cyrano de Bergerac, voire dans les contes de Voltaire[3].» À un moment il se demande : «Serait-ce qu'il faut devenir «alcofribesque» ou «ubuesque» pour s'élever au-dessus du cliché? Pourquoi pas[4]!» Tout de suite après : «Je crois que tout langage à résonances, fût-il anti, est préférable à l'inexpressivité des rhéteurs. Il n'est de connaissance profonde que du singulier (...) Pour éviter le point zéro dans la communication, qu'on se plonge dans toutes les formes de singularité[5]!» Il ne pouvait cependant tolérer que la création littéraire se fît au détriment du génie de la langue. Il s'était bien rendu compte, dès 1964, que des écrivailleurs accéléraient en quelque sorte, par leurs romans illisibles, la dégradation du langage au Québec. Partisan de l'originalité, de la singularité sous toutes ses formes, mais ennemi des barbarismes et plus encore de la barbarie quel qu'en soit le genre, il ne pouvait rester de glace devant le spectacle de mauvais goût que nos littérateurs à la manque étaient en train de donner au monde, en cherchant à assassiner le français pour le remplacer par un abominable patois. Il réagit donc contre ce mouvement qui s'inspirait beaucoup plus de la politique que d'une nouvelle conception de l'art. Il dénonça d'abord dans des articles, puis dans ses livres, la nouvelle chapelle bêtifiante de Montréal.

Pour bien comprendre sa réaction, qui fut également celle, aux nuances près, de plusieurs de ses aînés, dont Victor Barbeau, et de quelques-uns de ses cadets parmi lesquels Jean Marcel figure en bonne place, il importe de s'imprégner, s'il se peut, de l'atmosphère de l'époque. L'air que l'on respirait dans les cercles littéraires comme dans les livres, en 1965 et même avant cette date, était déjà vicié : l'inspiration se raréfiait; on suffoquait presque. Le courant d'énergie créatrice qui avait produit tant d'œuvres valables, entre 1930 et 1960, particulièrement dans le genre romanesque, était épuisé. On lisait *Un homme et son péché, Trente arpents, Mathieu, Félix, Poussière sur la ville, Les Témoins, Louise Genest, Au-delà des visages, Bonheur d'occasion, Solitude de la chair* et *Les Plouffe,* en attendant un nouveau souffle ou un nouveau frisson. Il y eut le pamphlet du frère Desbiens pour secouer notre torpeur intellectuelle, puis l'ascension de Marie-Claire Blais, pour nous donner l'illusion que notre littérature était toujours vivante. En fait, elle était bien malade : elle souffrait d'indigence intellectuelle et morale. De jeunes écrivains avaient découvert Marx, ils avaient essayé de le lire et il leur était resté de travers dans la gorge. Ils firent de la fausse misère du peuple et de leur propre indigence un système littéraire et politique. Et, comme pour donner plus de force à leurs pauvres idées, ils les présentèrent dans une langue bâtarde qui n'avait presque plus rien de commun avec le français. Le pivot de leur esthétique était la recherche de l'identité nationale. Que trouvèrent-ils au bout du compte? Après avoir fait du chahut dans la presse écrite, à la radio et à la télévision, afin d'attirer l'attention du monde entier sur la misère du peuple québécois, ils découvrirent que leur philosophie était peut-être un peu courte et que le dialecte dont il se servaient pour la faire valoir, dialecte que de savants professeurs appelaient le «québécois», n'était qu'une mode, une mode comme les autres et peut-être plus sotte que les autres. Certains d'entre eux renoncèrent à la «littérature», d'autres se mirent à écrire en français. Il importe aussi de rappeler que les mauvais écrivains de l'école de 1965 se donnaient tous pour des novateurs, avec une audace voisine du délire. Ce qui est extraordinaire, c'est que ces novateurs n'ont rien inventé.

Plus extraordinaire encore est le fait que personne ne s'aperçut qu'ils n'avaient rien inventé en reproduisant dans leurs écrits les formes les plus viles du parler bourgeois, populaire et faubourien. Richepin en France avait fait beaucoup mieux, avec infiniment plus d'art et sans détruire la langue française. Au Québec même, Émile Coderre (Jean Narrache) dans ses recueils populistes, et le père La Débauche dans le journal *La Presse* avaient écrit trente ans avant le mouvement patoisant de 1965. En somme, sans le savoir ou affectant de l'ignorer, nos révolutionnaires de 1965 ressuscitaient le passé tambour battant. Ils n'en étaient pas à une contradiction près, et ils ressemblaient étrangement, sous ce rapport, au capitalisme bourgeois auquel ils auraient voulu tordre le cou.

Hertel résumera clairement la situation en une phrase :

«On confond dorénavant, écrira-t-il dans ses ‹réflexions› de 1972, les aspirations à l'indépendance politique avec une régionalisation qui va jusqu'à l'admission de la création progressive d'une langue nouvelle.» Retenons en effet que les «novateurs» voulaient créer une littérature absolument originale. Rien de moins. Une littérature libre de toute «aliénation». D'où le besoin chez eux d'inventer aussi une langue. La raison politique est toujours la meilleure : un peuple en voie de libération ne doit-il pas rejeter tous les impérialismes, tous les moyens dont ses maîtres ont usé pour l'asservir, y compris ceux de l'expression de la pensée? Si ta langue te scandalise, coupe-la. Aberration résultant de l'ignorance des uns et de la mauvaise foi des autres, nos révolutionnaires affirmaient tranquillement que nous avions été doublement colonisés : par les Anglais, naturellement, ce que tout le monde savait, mais aussi, avant l'arrivée des Anglais, par les Français de France, depuis François I^er jusqu'à Louis XV, ce que tout le monde devrait savoir. On oubliait tout simplement de dire la vérité toute simple : colons français nous-mêmes ou descendants de colons, nous fûmes les colonisateurs de la plus grande partie de l'Amérique du Nord. Mais cette vérité n'était pas bonne à dire. Il valait mieux la taire. Elle n'était pas politiquement rentable dans un climat de libération nationale. Elle risquait même d'être nuisible. Qui oserait assimiler les bonnes gens, le saint peuple du Québec, aux colonisateurs esclavagistes et aux impérialistes?

Les partisans du «québécois» auraient admis, bien entendu, «la création progressive d'une langue nouvelle», mais à condition qu'ils demeurassent les maîtres d'aider la nature, de donner à cette création, à ce phénomène, un sérieux coup de pouce, de manière que dans sa marche il brûlât les étapes; bref, à condition de faire, d'une réalité que le temps seul construit et révèle, une chose qui dépendît entièrement de la volonté de quelques hommes. À la vérité, pour un certain nombre de nos écrivains d'alors, le seul moyen de rendre leur littérature indépendante de la littérature française, était d'écrire désormais dans une langue autre que le français.

«À défaut de quoi, se disaient-ils, nos lettres seront toujours considérées comme un compartiment négligeable des lettres françaises.» Ils ne raisonnaient pas si mal, au fond. Malheureusement, il leur manquait l'argument décisif, c'est-à-dire le génie-mère qui aurait créé, avec une langue nouvelle, les éléments essentiels d'une nouvelle littérature. On ne trouve pas un Homère ou un Dante à tous les carrefours. En outre, l'atmosphère intellectuelle de 1965, dont nous avons signalé la mauvaise qualité, était pleine d'odeurs suspectes. Un remugle anti-français d'une insupportable âcreté vous prenait à la gorge. C'est que les Québécois de l'époque mangeaient du Français comme les anticléricaux mangent du prêtre. Comme il fallait faire vite puisqu'on était en pleine révolution, et comme les gens n'auraient certainement pas eu le temps d'apprendre le yiddish ni même l'espéranto pour bien marquer qu'ils ne voulaient plus rien savoir de la France, on adopta la solution la plus simple : on se mit à écrire comme on parlait, donc en patois et même en jargon. Ce fut sublime et transcendant. Sublime de cacophonie. Transcendant en confusion mentale.

Hertel manqua peu d'occasions de moucher proprement les jeunes morveux qui massacraient le français à dessein et à plaisir. En 1972, lorsque le jargon eut envahi la presse écrite et la publicité, il constatait :

«... nous commettons une erreur grave en insistant pour assimiler au nom de la francophonie des gens qui sont menacés, s'ils nous imitent, de parler patois (...) De plus en plus, surtout dans la bourgeoisie récente, le mot anglais, la formule contaminée par l'américain, surgissent en cours de conversation. On a du *fun,* on a des *chums,* on est versatile (...) on appelle dans nos universités rongées par les mites, crédit ce que toutes les universités de langue française (même celle de Dakar) appellent des certificats... Décidément, la négritude blanche est plus dégradante que la négritude noire.»

La réforme de l'enseignement ne fut évidemment pas de nature à inspirer l'amour du français aux élèves des collèges d'enseignement général et professionnel, non plus qu'aux étudiants, dont les notes de cours et les travaux, même à la faculté des lettres, étaient parsemés de fautes grossières. Une étude de Lysiane Gagnon sur le français des nouveaux collégiens et des nouvelles collégiennes montra, quelques années plus tard, jusqu'où pouvait aller leur ignorance de cette langue (après tout, leur langue maternelle). Certes, l'école avait besoin, en 1960, d'être dépoussiérée à tous les étages. On a malheureusement sacrifié, dans ce grand ménage, des meubles de valeur que rien ne pouvait remplacer. La démocratisation s'est faite au détriment des programmes et des cours. Il aurait fallu concilier les deux points de vue : rendre l'instruction publique accessible au plus grand nombre d'élèves et d'étudiants, tout en maintenant au plus haut degré possible le niveau intellectuel de cette instruction. Il aurait fallu que l'école publique, comme c'était le cas en France, devînt aussi bonne, sinon meilleure, que l'école privée. Faute de pouvoir atteindre à cet idéal, on aurait dû y renoncer et conserver l'idéal humaniste, qui, bien que galvaudé au point de ressembler trop souvent à une imposture, avait, nous le répétons, produit dans presque tous les domaines des personnalités transcendantes.

Hertel, pédagogue doué d'une intuition d'artiste, connaissait bien la jeunesse. Il adorait bavarder avec les jeunes, leur parler du présent et de l'avenir, les écouter. Chaque fois que, de 1966 à 1970, il vint au Canada, il voyait des jeunes gens et des jeunes filles qui lui manifestaient de l'amitié et de l'intérêt. L'ignorance de nombreux élèves l'affligeait cependant.

«Ils savent tout des chansonniers et rien des écrivains», déplorait-il.

Il m'arrive un soir dans un état de grande agitation. Moins contrarié que bouleversé, il me dit, avec dans les yeux un reste de stupeur :

— Mon cher, ce que j'ai à vous raconter est absolument invraisemblable. Vous connaissez le fils de N*** ?

— Depuis toujours.

— Quel âge a-t-il?

— Quinze ans.

— Figurez-vous que cet adolescent, qui va quand même à l'école depuis son enfance, et dont les parents ne sont pourtant pas des abrutis, ignore le nom d'Homère.

— Il y a un bon moment, vous savez, que les auteurs grecs ne figurent plus au programme. Le grec et le latin, c'est du luxe aujourd'hui. Il n'y en a plus, paraît-il, que quelques «attardés» qui en fassent encore dans les collèges privés.

— Eh bien! moi, mon vieux, à partir d'aujourd'hui je ne veux adresser la parole qu'à des gens qui ont étudié le grec et le latin!

Cette boutade, il l'a servie par la suite à des éducateurs, à des écrivains et à des journalistes, pour le plaisir de voir leur mine ahurie.

Il avait fait le projet, en 1965, de fonder en Ontario une maison d'enseignement indépendante de l'État. Des mécènes auraient financé l'entreprise. Comme on le voit à cette nouvelle illusion, sa naïveté était sans bornes et il rêvait encore à soixante ans. On aurait accueilli dans cette maison, après enquête sur leur milieu familial, les élèves les plus doués du Canada français. Seuls ceux qui auraient manifesté la volonté de travailler plus et mieux qu'on ne le faisait ailleurs, y auraient été admis. Les principales matières auraient été le latin, le grec, les mathématiques, le français, l'histoire et la géographie, les beaux-arts, enfin l'histoire de la philosophie et des religions. Hertel parlait de l'histoire actuelle des religions, non de leur histoire ancienne, «tissu de racontars qui ne résistent pas à une analyse sérieuse». Toutefois, l'histoire actuelle, «quand elle est objective, sans préjugés préconçus, comme celle de Pastor en ce qui concerne le christianisme, est valable, mais elle ne prouve ni ne cherche à prouver que le fait religieux est un fait valable. (...) L'historien de Jésus que fut Guignebert[6], absolument incroyant mais totalement impartial, admet, par exemple, comme probable l'existence historique du Christ, mais avoue implicitement qu'il ne pourrait produire une preuve absolument irréfutable de cette existence».

Dans cette abbaye de Thélème selon son cœur, Hertel aurait favorisé la pratique des sports. Il s'agissait d'un pensionnat où la discipline, expliquait-il sérieusement, aurait été à peu près inutile, vu le désir des élèves d'étudier le plus possible, vu également l'émulation. L'on n'en serait sorti qu'une fois par année, début juillet, pour les vacances. Elles se seraient terminées au plus tard le 20 août. Le collège aurait-il été mixte? Très probablement. Il aurait pu l'être dès la seconde (belles-lettres). On aurait fouetté, dans cette cuisine du savoir, la «crème» de Brébeuf, de Stanislas, de Notre-Dame, de Bourget, de Marie-de-France, etc. À ceux qui accusaient notre Rabelais moderne d'encourager l'«élitisme» et prétendaient qu'il fallait «promouvoir» la culture des masses, il répondait en se tordant de rire : «La culture des masses? Vous ne savez sûrement pas en quoi ça consiste. Je m'en vais vous le dire : ça consiste à donner de grands coups de masse dans la culture.»

Il me parla de la fondation d'un établissement privé en Ontario comme d'un désir longtemps caressé. Puis il apprit la mise en vente du séminaire de Nicolet et sa transformation en école de police. La nouvelle le stupéfia. Il aurait dû s'y attendre pourtant. La réforme de l'enseignement et la diminution des vocations religieuses expliquaient assez la disparition, à plus ou moins brève échéance, de nos séminaires et autres collèges classiques. Loin d'abandonner son rêve, plus déterminé que jamais à réaliser un si beau projet, il entreprit alors des démarches, notamment à Trois-Rivières, pour le mettre en route. Elles échouèrent comme avait échoué, vingt ans plus tôt, son dessein d'une université libre à Montréal.

On se demandera maintenant : pourquoi vouloir ouvrir un collège en Ontario plutôt qu'au Québec? Ce choix est conforme aux idées nationalistes de François Hertel. Nous avons entrevu, à la fin de ses études classiques à Trois Rivières, l'orientation qu'il donnerait à son nationalisme, doctrine moins radicale que celle de ses maîtres. Un homme qui était canadien-français avant d'être québécois pouvait parfaitement justifier le choix en question. «C'est peut-être bizarre, disait-il, mais je n'éprouve aucune honte à me considérer comme Canadien français, en tout cas je suis assez fier du nom français et je ne cherche pas à l'escamoter.» Il précisera sa pensée à cet égard, en 1971, après son tour du monde : «(...) je suis devenu plus Français que Québécois», écrira-t-il dans son récit de voyage, «et je m'en excuse humblement auprès de mes concitoyens – mais, parmi eux, malgré des points de vue diamétralement opposés, je ne me prive pas de discuter avec acharnement, de me battre de toutes mes forces pour les ramener à une conception plus vaste des choses de l'esprit.» Quelques lignes plus loin il affirme : «Nul moins que moi n'est anti-*Canadian* (comme on dit aujourd'hui au Québec).» Enfin, toujours dans le même récit, son nationalisme fait brusquement plusieurs bonds en avant : «J'ai décidément renoncé à l'appellation province de Québec ou Canada français. Les Québécois que j'ai rencontrés récemment, aussi bien en France qu'en U.R.S.S. et au Japon, quand j'ai prononcé le mot Canadien-français, ont aussitôt rectifié : Québécois.» La formule de De Gaulle : Français du Canada, lui plaisait sans doute. Lui, qui fut nationaliste et même séparatiste, ne le fut pas, nous l'avons vu dans les chapitres précédents, à la manière de Joseph Gélinas et de Lionel Groulx, ni à celle de Paul Bouchard, des frères O'Leary ou de Pierre Bourgault, encore moins à celle de René Lévesque, dont la francophobie l'irritait. Le séparatisme hertélien n'était pas pressé. Il s'est rapproché, à un moment bien précis (en 1967), de la politique de souveraineté-association. Souvenons-nous en effet de cette phrase déjà citée (III^e partie, chap. VIII) : «Que si on parvient à une formule aussi lâche que celle qui unit les cantons suisses, par exemple, l'autonomie interne suffit et un Canada largement décentralisé peut subsister encore quelque temps[7].» Il développe sa pensée de la façon suivante : «À mon modeste avis, toutefois, il est trop tard pour envisager cette hypothèse, qui était encore possible il y a trente ans, quand j'ai commencé à m'intéresser à ce problèmes[8].»

«La marche à la dislocation m'apparaît irrésistible. Le devoir de l'heure est de se préparer, des deux côtés de la ‹barrière›, à une collaboration féconde[9].»

Même si, dans ses essais de politique, Hertel avait prévu l'éclatement à long terme non seulement du Canada mais de toute l'Amérique du Nord, dont l'évolution ethnique et politique finirait, selon lui, par donner lieu comme en Europe à la naissance d'un grand nombre d'États indépendants, il n'était pas prêt à sacrifier les minorités francophones de l'ensemble canadien vivant hors des frontières québécoises. Comment aurait-il consenti qu'on les abandonnât à leur sort? Il ne pouvait, en nationaliste modéré, que songer à leur salut en tentant de renforcer leur culture par une ré-affirmation de la «présence française» chez elles. La fondation d'un collège à vocation humaniste aurait été en Ontario d'abord, dans la région bilingue de la province, le symbole le plus vivant de cette présence. Sans doute se souvenait-il d'avoir écrit dans *Leur inquiétude :* «Ces derniers temps en particulier, l'idée de la Laurentie à venir se précise, s'affirme, grandit. Elle plaît à la majorité des jeunes du Québec. Elle surprend, blesse au cœur les jeunes Canadiens français du reste du pays.» Ce texte est pour nous l'occasion de rappeler à nos lecteurs que le séparatisme québécois n'est pas né avec le R.I.N. en 1960, mais près d'un quart de siècle plus tôt, grâce aux articles et aux pamphlets de Dostaler O'Leary, de Paul Bouchard et de quelques autres militants.

Après la publication de *Cent ans d'injustice,* Hertel rencontre, en avril 1967, à Montréal, rue Saint-Matthieu, chez Noëlla Desjardins, un groupe d'indépendantistes. Or le théoricien du «Canada éclaté» a une discussion assez vive, presque orageuse, avec André d'Allemagne et Lysiane Gagnon, sur le sens et l'opportunité de la souveraineté pour le Québec. Il sort de cette passe d'armes passablement déçu : le radicalisme de ses interlocuteurs l'a effrayé. Puis, les semaines passeront, il rentrera en France et son attention se détournera peu à peu des problèmes politiques pour se concentrer sur ceux du langage.

Chez lui le langage, ne l'oublions pas, est un sujet de constantes préoccupations. La politique ne vient que loin derrière. Il n'est certainement pas exagéré d'affirmer qu'après les beaux-arts, le langage comme expression orale et écrite de la pensée fut le grand souci de François Hertel.

Là encore il est de son temps. Notre époque, en effet, si singulière à tant d'égards, annoncée en Allemagne par les travaux philologiques de la fin du XIX^e siècle, aura été jusqu'à un certain point, comme la période alexandrine, dominée par des cinglés du détail. La période alexandrine le fut par les scoliastes et les grammairiens, la nôtre l'aura été par les linguistes.

Hertel ne fut pas linguiste au sens strict. Il a même été dans les années 1950 un de nos rares écrivains à dénoncer les abus de la linguistique, car cette discipline avait tendance, nouvelle théologie, à se prendre pour la reine des sciences. D'un autre côté, malgré son cri d'Archimède : «Voilà que je me découvre moi-même structuraliste!» il s'est aussi méfié du structuralisme, qui pouvait avoir de loin l'apparence d'une philosophie mais qui, de près, avait toutes les caractéristiques d'une mode littéraire. «Il y a autant de systèmes qu'il y a de soi-disant structuralistes, écrit-il dans *L'Information médicale* du 15 mars 1977. Je ne m'appesantirai d'ailleurs point sur cette dernière de mes bêtes noires, l'ayant anathématisée maintes fois dans ce journal et dans certains de mes ouvrages récents (...) Le structuralisme, dans son désir de transformer la linguistique, c'est proprement l'assassin du langage, de la philosophie, de l'humanisme, voir mes prises antérieures de position à ce sujet!» Pour n'être pas tout à fait linguiste, il n'a pas moins des aperçus originaux sur le langage, et il lui arrivera, entre 1950 et 1966, de les exposer dans les journaux ou dans sa revue littéraire, sans leur donner encore la forme d'une théorie. Il a fait en quelque sorte, durant ces seize années de labeur, le tri de ses opinions sur le problème, et il laisse mûrir celles qu'il a retenues. Elles s'affermissent rapidement et constituent un germe dans son esprit, si bien qu'en 1966 et 1967, à l'occasion de ses nouveaux contacts avec le milieu universitaire canadien, elles font naître chez lui une idée générale qu'il développe dans son essai intitulé *Du Métalangage.*

Le livre, imprimé à Paris, fut lancé à Montréal le 7 octobre 1968 à la galerie Morency. Ce fut un événement mondain. Le gratin s'écrasait dans la vieille maison de la rue Saint-Denis, à côté du cinéma; il fallait sortir et se répandre sur le trottoir pour respirer et pouvoir causer un peu.

Camille Souyris avait fait la postface de l'ouvrage[10]. *Du Métalangage* est d'abord une œuvre philosophique. L'auteur tente d'y établir, contre le post-kantisme et le positivisme, la possibilité d'une métaphysique. On pourrait la construire par le détour d'un langage qui, dépassant l'objet et le temps, essaie d'atteindre l'«en-soi essentiel», la fibre même du cosmos, en un mot l'esprit-matière. La nature exacte de ce langage? On nous le décrit comme un effort vers l'expressivité totale, vers la poésie : «Qui dit langage, dit concepts, dit temps. Les concepts morceleurs s'épanouissent dans le temps ou, à tout le moins, s'y succèdent. Il faut arriver à dissocier le temps morceleur de la durée féconde. Un poème réussi, c'est une durée poétique qui va au-delà des mots[11]. «Hertel, encore une fois, est ici assez près de Bergson. Plus près en tout cas de *L'Évolution créatrice* que des thèses de Barthes ou de Foucault. Voici à ce propos une phrase non équivoque : «La voie intuitive, qui s'ouvre à des cheminements, non pas vers l'être, mais vers le pittoresque de l'être, n'est peut-être que celle qu'indiquait Bergson, ce géant incompris de la fulgurance verbale[12].» Pas si incompris que ça quand même. En 1968, on voyait depuis longtemps en Bergson un maître de la prose française et plus spécialement un parfait artisan de la métaphore nouvelle.

À la fin de son essai, Hertel amorce un «retour au personnalisme». Il rend hommage à quelques philosophes, ses guides sinon ses maîtres à certains moments de sa vie : Maine de Biran, Arnaud Dandieu, Emmanuel Mounier. Il ne peut toutefois déboucher sur une perspective chrétienne, contrairement à l'esprit de son premier ouvrage sur le sujet : Pour un ordre personnaliste[13]. L'unique valeur de l'homme, à ce nouveau stade de la pensée de Hertel, est la possibilité de s'exprimer en beauté. Il se fait une idée plutôt pessimiste de la condition humaine, que seuls, à son sentiment, rachètent nos élans vers l'idéal esthétique réalisé par l'œuvre d'art, par le poème achevé.

---

[1] *Le Devoir,* 17 octobre 1974.

[2] *Du métalangage,* Éditions de la Diaspora française, Paris, 1968, p. 100.

[3] *Nouveaux souvenirs, nouvelles réflexions,* Éditions de la Diaspora française, Paris, 1973, p. 73.

[4] *Du Métalangage,* p. 100.

[5] *Ibid.,* p. 101 ; c'est Hertel qui souligne.

[6] Voir *Le Christianisme antique,* par Charles Guignebert, Ernest-Flammarion, Paris, 1922, et aussi, du même auteur, *Le Christ,* Éditions Albin-Michel, Paris, 1943.

[7] *Cent ans d'injustice?* p. 90.

[8] *Ibid.*

[9] *Ibid.*

[10] Il collabora longtemps à *Rythmes et couleurs* avant d'en devenir le directeur au début des années 1970 et d'en changer le nom. La revue continua donc de paraître sous le nom de *Fer de lance.* Et, comme au temps où Hertel la dirigeait, des auteurs québécois y publièrent des articles et des poèmes.

[11] *Du Métalangage,* p. 14.

[12] *Ibid.,* p. 103.

[13] En 1942, lorsque ce livre parut à Montréal après avoir fait l'objet d'un examen sérieux

de la part des Jésuites, l'auteur était sur le point de quitter la Compagnie.

Comme d'habitude depuis l'exil volontaire de l'écrivain, la presse montréalaise reste muette sur l'essai, sauf à en signaler la publication. Elle ne fait aucun effort pour le présenter, l'expliquer ou l'analyser. Les critiques littéraires, en cette année 1968, s'occupent beaucoup plus de contestation que de littérature. Si le mouvement de mai fut un échec politique en France, il s'est rattrapé sur le plan des idées. À l'ombre de la sociologie, du marxisme, de la doctrine de Marcuse et des affiches réclamant la liberté sexuelle pour tous, les lettres et les arts font peau neuve partout dans le monde français. Les préoccupations d'ordre esthétique ou technique, seules valables pour les vrais artistes, sont largement « dépassées » dans l'esprit des jeunes. Le beau est inutile. (On ne croyait pas si bien dire.) Une grange peinte en rouge par une pauvre paysanne ignorante vaut n'importe quel tableau du Louvre. Seul l'ouvrier, pourvu qu'il soit syndiqué, est digne du nom d'homme, voire du nom d'artiste.

À Montréal, même son de cloche, aussi bruyant et aussi creux. Un des scribouilleurs qui sévissent dans les journaux à sensation écrit bêtement : « La beauté est fasciste. » La critique officielle se passionne pour la chansonnette, les « boîtes à chansons », le message des Beatles et le music-hall. Elle célèbre les bonimenteurs, les baratineurs et les chansonniers comme des poètes nationaux. Elle assimile les faiseurs de chansons à des bardes. Elle consacre des articles dans les quotidiens, des pages entières dans les hebdos et même des livres à des amuseurs qui n'ont pas réussi quatre couplets dans leur vie. Les revuistes et les directeurs de troupes présentent des spectacles dont la médiocrité et la vulgarité sont bien au-dessous de tout ce qu'on a vu jusque-là sur les scènes montréalaises. Notre théâtre, qui n'était pourtant pas sans reproche, commence alors à s'encanailler pour de bon. D'abord par le biais de la « participation », qui politise le public, puis, après 1975, par la présentation de tous ces sous-produits de l'art si détestable de Michel Tremblay, qui fit école – art dont l'histoire littéraire se souviendra comme d'une série d'erreurs et qu'elle appellera sans doute théâtre de la québécitude, de l'hébétude et de la turpitude.

Dans le climat intellectuel si particulier à 1968, Hertel ne pouvait attendre d'un journal que le minimum : trois lignes au bas d'une page. Après le lancement de l'œuvre, rue Saint Denis, l'auteur, qui en est à son troisième retour consécutif au Canada, la présente officiellement à ses lecteurs de Québec et de Trois-Rivières : il se rend dans ces villes en tant que conférencier.

Si les réactions de la presse écrite furent à peu près nulles, la télévision, chose étonnante, s'empara du livre et en fit un événement. Elle parla langage et métalangage. On vit Hertel au petit écran, au cours de plusieurs émissions, tantôt avec d'autres écrivains, tantôt avec des jeunes qui l'interrogeaient sur sa vie et ses œuvres. Il fit même, à la chaîne de Radio-Canada, une apparition d'une dizaine de minutes avec Jacques Normand et Roger Baulu. L'ancien jésuite avait l'air tout à fait à son aise en compagnie de ces princes du music-hall et des variétés.

Le 24 juin 1973, on le revit à la télévision. Radio-Canada nous le montra cette fois à Vézelay, où il s'entretenait avec Charles Temerson. L'interview eut lieu sans doute durant un des derniers séjours de Hertel dans l'Yonne. Le 15 décembre 1974, ce fut au tour de Radio-Québec de le présenter aux téléspectateurs. Paul-André Comeau, à cette occasion, l'interrogea pendant une heure sur sa vie à Paris et ses idées philosophiques. Entre-temps, l'écrivain publia une sorte d'appendice à son livre sur le métalangage. Il fit paraître en effet, en 1969, *Divagations sur le langage,* toujours aux Éditions de la Diaspora française. Plus littéraire que le précédent par le ton, par l'humour qui s'y donne libre cours et par une désinvolture qui flatte l'esprit du lecteur, ce livre s'apparente aux « mélanges », genre propre aux essayistes. Hertel cultiva ce genre mieux que personne. La plupart de ses ouvrages en prose sont des mélanges.

Une de ses amies, Kathy Touchette, femme de lettres, auteur de pièces de théâtre dont une sur Montezuma II, et de plusieurs films, s'occupa personnellement du lancement de *Divagations.* Le livre fut lancé le 8 octobre au Centre culturel de Verdun. Ce fut une fois encore une grande réunion mondaine. Le poète philosophe y revit beaucoup de ses vieux amis, dont Gérard Bessette, François Péladeau et Michel Moine, qui était de passage à Montréal.

Hertel revient dans *Divagations* sur certains sujets politiques, histoire de faire savoir une fois pour toutes que s'il est séparatiste, et séparatiste « convaincu », il n'en estime pas moins Pierre Elliott-Trudeau : « Je ne suis pas de son avis et je ne le serai peut-être jamais ; mais, en langage vrai, par rapport à moi, c'est tout simplement un homme d'opinion différente, auquel la plus élémentaire décence ne me permet pas de prêter des motifs peu avouables. » Dans ces mélanges qui ressemblent tant à la conversation de leur auteur, celui-ci, abordant en effet une grande diversité de sujets, s'emploie souvent à combattre les préjugés les plus tenaces. Il y crève bon nombre de ces ballons de baudruche que sont les mythes du monde actuel. Ainsi se moquera-t-il avec un bon sens moliéresque, et de la statistique et des enquêtes que mènent en son nom les soi-disant spécialistes de l'économie. À propos de ce qu'il appelle le « faux langage des statistiques », il raconte : « Dans les barèmes des niveaux de vie, confectionnés aux États-Unis, on vous demande – je viens de passer en France cette sorte d'examen fort rigolo – si vous avez réfrigérateur, télévision, automobile (toutes choses que je répudie). On vous demande si vous consommez beaucoup de savon (je ne me lave guère qu'à l'eau parce que je ne me salis jamais et me lave souvent), si vous empruntez beaucoup de livres aux bibliothèques publiques (je possède 15 000 volumes) ; mais on ne s'informe pas si vous achetez des œuvres d'art, si vous dépensez de l'argent en frais de taxis, si vous achetez des livres, si enfin, vous donnez aux œuvres de toutes sortes... Résultat : ont un niveau de vie élevé, les amateurs de gadgets, qui achètent souvent à crédit. Ont un très bas niveau de vie ceux qui administrent eux-mêmes leurs biens et qui encouragent les arts pour au moins un tiers de leur revenu. »

Divagations sur le langage contient un petit résumé historique de la littérature québécoise. C'est un morceau de choix, que pourtant peu de nos écrivains et de nos critiques semblent avoir goûté. On y trouve sur Anne Hébert ce jugement qui n'est pas tout à fait inoffensif : « (Elle) est, de tous les poètes canadiens, celle qui est le plus estimée à l'heure présente. Espérons que cette élue du temps le sera aussi de l'éternité. » Du fait de cette gentillesse, Hertel doubla le nombre de ses ennemis. Ce n'était pas la première fois qu'il égratignait la poétesse, dont l'art ne l'a jamais ému, non plus du reste que l'art de Saint-Denys Garneau. Il traita bien souvent de littérature canadienne, leitmotiv chéri, qui n'a malheureusement donné lieu qu'à peu de variations d'un livre à l'autre, excepté dans ses *Mémoires humoristiques et littéraires* de 1977, comme nous le verrons plus loin.

André Major écrivait dans son feuilleton littéraire du *Devoir,* le 18 octobre 1969 : « François Hertel aime se faire des surprises : une année, il publie à Montréal, l'année d'après à Paris, à la Diaspora française. Pour donner une suite à son essai sur le *Métalangage,* il vient de nous confier ses *Divagations sur le langage,* suivies de quelques discours aux sourds, même s'il n'entretient aucune illusion à leur sujet. Chose qui en étonnera quelques-uns, il se considère encore comme ‹ l'enfant terrible des lettres canadiennes ›. » Le jeune critique ne semblait pas se douter que Jean Le Moyne, Anne Hébert et les admirateurs de Saint-Denys-Garneau, par exemple, ne s'étonnaient plus des coups pendables de l'enfant en question, et qu'ils avaient tout intérêt à demeurer « sourds » à ses dernières frasques, comme ils avaient été muets sur les précédentes.

CHAPITRE X

QUAND UN PHILOSOPHE FAIT LE TOUR DU MONDE

« Faut-il justifier le voyage ? »
François Hertel

HERTEL a soixante-quatre ans lorsqu'il commence, en 1969, l'étude du russe. Il songe sans doute, encore que vaguement, à un séjour en Union soviétique. Le plus grand pays du monde et le plus divers aussi ne peut qu'attirer un écrivain curieux de tout. Il admire depuis sa jeunesse les créateurs de la littérature russe moderne, notamment Dostoïevski et, chez celui-ci, ce livre bouleversant intitulé *Souvenirs de la maison des morts*[1]. Peut-être même rêve-t-il alors de parcourir, à l'exemple de Tchekhov, « toutes les Russies », de Moscou jusqu'à l'île de Sakhaline. Il suivra en effet cet important itinéraire presque d'un bout à l'autre comme voyageur du Transsibérien. Il a fait jusqu'ici plusieurs voyages en Europe et en Amérique du Nord. Il a visité l'Angleterre, l'Italie, la Grèce, l'Allemagne septentrionale. Il garde un souvenir ému de Lübeck, où Thomas Mann a situé l'action des Buddenbrooks.

[1] En juillet 1979, dans un de ses billets destinés à *L'Information médicale,* il affirmera que cette œuvre l'a « médiocrement intéressé ». Il oubliait, à soixante quatorze ans, l'éloge qu'il en avait fait trente-cinq ans plus tôt devant ses élèves d'André-Grasset.

Il est allé aussi en Afrique noire. Il s'est pris à aimer d'amour cette terre si vieille, ces pays du manioc et des bananiers ; son cœur a élu le Cameroun, lui a fait une place à part, l'a chanté même. Mais, pour l'instant, le voyageur infatigable étudie le russe à raison de deux heures par jour. Il découvre peu à peu les secrets de cette langue harmonieuse dont les difficultés stimulent son esprit. « À côté du russe, estime-t-il, l'allemand est une langue facile. Seul le latin, avec ses pièges à la Tacite, offre des difficultés analogues. » Il fait donc des exercices de conversation russe, tout en se rappelant les tableaux de mœurs et les paysages qu'il doit à ses lectures sur Saint-Pétersbourg, Moscou et Vladivostok. Il se représente leurs avenues, leurs perspectives, leurs immenses places, l'animation des cabarets où l'on danse jusqu'à trois heures du matin et où la vodka coule à flots. De toute manière, s'il ne s'interdit pas à l'occasion ces évocations un peu livresques, ses efforts en vue de mémoriser les déclinaisons russes, tant d'expressions et de mots nouveaux, l'auront vite ramené à des préoccupations moins frivoles que l'envie, si jamais elle lui est venue, d'une promenade à la Fontaka. Car, pendant qu'il se soumet à la discipline rigoureuse de l'assimilation d'une langue étrangère, l'idée d'un séjour en U.R.S.S. prend la forme d'un projet bien arrêté. Ce projet se greffera d'ailleurs sur un autre, non moins vaste, qu'il caresse depuis plusieurs mois : une tournée de conférences dans quelques universités canadiennes. Il commencerait par Simon-Fraser, en Colombie-Britannique. Les contacts établis en 1966 et 1967 avec le milieu universitaire anglophone lui auront été fort utiles.

Traverser l'Europe et toute l'Union soviétique, puis le Pacifique, cela n'équivaut-il pas à faire déjà plus de la moitié du tour du monde ? Ce sera ensuite la tournée de conférences, d'où la nécessité de traverser aussi le Canada d'ouest en est. Enfin, il faudra bien rentrer un jour à Paris. On aura donc fait un tour complet du globe ? Pourquoi pas ? La perspective est séduisante. Des pays charmants, tels le Danemark et la Finlande, ou ravissants comme le Japon, sont pour ainsi dire sur votre chemin. Mers intérieures, monts et plaines, lacs d'azur, ports exotiques et fugitives escales, que de tentations pour une imagination poétique et même pour un esprit spéculatif ! De Nakhodka, à l'extrémité orientale du monde soviétique, notre voyageur se rendrait à Yokohama, séjournerait au Japon, d'où il gagnerait Vancouver, puis Montréal. Il rentrerait à Paris par Le Havre après un périple de près de 25 000 kilomètres en bateau et en chemin de fer. Car, original en tout, il n'a jamais encore pris l'avion. « Notez que je ne prends pas le moindre avion », nous précise-t-il dans un mot daté du 28 février 1970, où il nous annonce sa décision de faire le tour du monde. Il ne veut s'y risquer à aucun prix[2]. S'il nage très bien, il ne sait pas voler. C'est là sa réponse à ceux qui s'étonnent ou se moquent, bien à tort, de sa « trouille incoercible » de l'avion. Ambroise Lafortune avait la même phobie. Il disait : « Certes, je ne mourrai que lorsque mon jour sera venu. Mais quand je suis dans l'avion, qui peut m'assurer que ce n'est pas le jour du pilote ? »

[2] La première fois qu'il s'y risquera, ce sera en juillet 1976 pour venir consulter le docteur Saine à Montréal.

Son projet ainsi conçu, le philosophe *globe-trotter* le réalisera complètement. À un seul moment il a failli être contraint de le modifier. Il eut un mal fou, au Japon, à trouver un bateau en partance pour l'Amérique. Everett Travel Bureau résolut le problème. Le client put monter sur le *California,* cargo mixte à destination de Portland, gagnant du même coup son pari : faire le tour du monde sans prendre l'avion une seule fois. En un sens, c'est plus fort que Tintin. Ô scoutisme, que d'exploits !...

Au cours de ce voyage de quatre mois, Hertel va naturellement nouer des relations, des amitiés. Il retrouvera d'anciens confrères. Il observera, méditera et prendra aussi beaucoup de notes. Elles deviendront ces brillants aperçus, ces traits parfois si acérés dont son prochain livre sera plein. Il le publiera en 1971 sous le titre : *Tout en faisant le tour du monde*[3]. L'œuvre, divisée en trois parties, tient à la fois du reportage et de l'essai philosophique.

[3] Il va de soi que la matière du présent chapitre vient en majeure partie de ce volume.

Il quitte Le Havre le 12 juillet 1970 à bord du navire soviétique *Estonia* qui fera une première escale à Londres.

Cet homme à l'esprit si français ne se sent nullement dépaysé dans la vieille Angleterre. Il ne l'a pourtant pas vue depuis vingt ans. Elle n'a que peu changé, malgré la frénésie d'une jeunesse encore influencée par les Beatles.

En remontant la Tamise, il observe les quartiers populaires rongés par un paupérisme chronique. Un car le conduit jusqu'au centre de la capitale, après avoir traversé l'East End dont les maisons sinistres, aux murs noirs de suie, l'attristent passablement. À côté de cela, soupire-t-il, « le nord de la France et le pays minier de la Belgique nous apparaissent tout de même auréolés d'un sourire de verdure occasionnelle ». En philosophe qui a déjà beaucoup voyagé, il admire quand il y a lieu d'admirer. Il n'a rien du touriste béat tout frais arrivé de sa province. Des touristes, il en a tellement vu à Paris, il en a tellement fui qu'il ne se pardonnerait pas de leur ressembler. Il ne s'étonne de rien. Il ne médit pas des autochtones pour se rendre intéressant. Il accepte d'emblée leurs us et coutumes. Il s'acclimate vite. S'il se permet des comparaisons, presque toujours justes, souvent avantageuses pour la France, c'est moins dans le dessein de juger tel pays par rapport à celui qu'il adoptait voici vingt-deux ans, qu'en vue de river leur clou à certains de ses compatriotes ignares. En effet, il se trouvait encore, en 1970, des Canadiens français qui, avec un mépris égal à la gravité de leur complexe de parents pauvres, considéraient la France comme la dernière nation de l'Europe. Hertel n'a jamais toléré cette attitude. Il l'a ridiculisée tant et plus. S'il s'est promené dans White Chapel, on ne saurait lui reprocher d'y avoir rêvé de verdure ni même d'avoir évoqué celle qui enjolive quelquefois les bourgs du nord de la France.

Sans doute se demande-t-il en souriant comment on peut être anglais. La question n'est cependant pas pour lui un simple lieu commun à l'usage des auteurs de guides touristiques. Il regarde avec amusement ces anciens conquérants devenus presque inoffensifs. Les Français, songe-t-il, raffinés jusqu'au bout des ongles, sont bien les Hellènes du monde actuel ; pourquoi les Anglais, leurs ennemis héréditaires, n'en seraient-ils pas les Perses ? Il aime ce peuple jadis si fier, qui est resté grand en dépit de ses malheurs, malgré la décadence rapide et la fin d'un empire dont il garde la nostalgie. Il aime les Anglais pour leur courtoisie et leur hospitalité. Il les trouve moins sympathiques hors de chez eux. Ces êtres étranges ne sont pas, dit-il, un « article d'exportation ». Cette allusion au colonialisme britannique n'échappera certainement à personne. Hertel ne fut quand même pas un adversaire fanatique des empires coloniaux. Il n'a jamais cru que tout y fût mauvais ou pourri, loin de là, et nous le savons par son reportage sur l'Afrique. Les « métropoles » de ces vastes ensembles économiques d'Afrique et d'Asie auraient dû, dès la fin du XIXe siècle, mettre l'accent sur l'amélioration des conditions sociales d'une main-d'œuvre qui n'en serait devenue que plus efficace. Les colonisateurs ont payé cher leurs injustices et leurs erreurs. L'esprit de lucre les a égarés, et à vouloir tout gagner ils ont tout perdu. Quoi qu'il en soit, dans la littérature canadienne d'expression française, l'Angleterre était un sujet scabreux. Hertel n'a pourtant jamais hésité à l'aborder. Son opinion là-dessus, ou plutôt son sentiment a cependant évolué comme dans d'autres domaines. Quand il enseignait l'histoire de la littérature contemporaine, et qu'il en arrivait à l'œuvre de Léon Bloy, il ne manquait pas de citer de cet auteur un mot terrible sur l'Angleterre. Léon Bloy appelait Albion la maquerelle aquatique. Et notre professeur de lettres considérait ce mot comme une trouvaille. Il était nationaliste en 1940, ainsi que la plupart de nos éducateurs. En 1970, l'expérience des voyages et plus de vingt ans d'Europe ont fait de lui un homme d'une grande ouverture d'esprit, un sage qui n'a pas la prétention de résoudre les problèmes politiques, un observateur qui, devant la mauvaise foi de certains de ses compatriotes vis-à vis de la souveraineté du Québec, soit qu'ils la combattent comme fédéralistes, soit qu'ils la défendent comme séparatistes, a renoncé à l'action directe, mais qui estime que le meilleur moyen de comprendre une situation est de chercher à la dominer, à tout le moins du regard.

La deuxième escale de l'*Estonia* fut Copenhague. Hertel découvrit cette capitale avec ravissement. « De toutes les villes du nord que je connaisse, c'est la plus séduisante », écrit-il dans ses notes. Le voici donc chez les Danois, ces « méridionaux des pays nordiques », ces « individualistes » décontractés, pacifiques et sereins, au sourire si facile. La beauté des Danoises ne le laisse pas indifférent. Il la remarque, même si ce n'est pas le genre scandinave qui l'attire le plus. En revanche, il ne jette qu'un coup d'œil aux vitrines où s'étalent des publications et des photos pornographiques. Ce faux érotisme, qui devenait alors général par la diffusion, dans tous les pays occidentaux, de livres « lestes » et d'illustrés impossibles, n'impressionne pas du tout le promeneur, qui préfère aller prendre un demi dans un bistrot du port. « Je ne suis pas encore assez vieux, se dit-il, pour avoir besoin de ces tuteurs dérisoires de l'érotisme à la mode. »

Les grands ports de mer dégagent en général, avec leurs brumes, une poésie douce et familière. Celui de Copenhague a la sienne, qui le singularise au point que tous les voyageurs s'accordent à lui reconnaître un charme unique. Hertel y succombe à son tour : « C'est le port le plus propre que j'aie jamais vu. » Et il évoque le souvenir d'Andersen et de la Petite Ondine. Comment, en effet, ne pas être sensible à la chaude atmosphère de telle rue aux estaminets fraîchement repeints et hauts en couleur, où le zinc semble au soleil se changer en or ? Ne débouche-t-elle pas sur une forêt de mâts blancs, bleus ou ocre, d'où sortent de temps en temps le souffle haletant et le cri des sirènes ? Dans le seconde moitié de juillet, il visite la charmante Helsinki et « Leningrad la morte » ; il découvrira ensuite « Moscou la vivante ».

D'abord, il est frappé de la ressemblance entre Helsinki et Québec ; ce phénomène le trouble. Malgré la distance entre elles, ce sont pour lui des villes sœurs. Elles se ressemblent effectivement par l'importance de leur population, par leurs environs peuplés de forêts, de collines et de lacs, et par leurs ports situés à proximité de mers intérieures, la Baltique dans un cas et dans l'autre le golfe Saint-Laurent. La comparaison ne s'arrête pas aux deux villes, elle s'étend aux deux pays. Bon géographe, il établit dans Tout en faisant le tour du monde[4] un parallèle d'une justesse stupéfiante entre la Finlande et le Québec ; d'autres auteurs, après lui, ont développé ses idées. Il n'est pas jusqu'au destin politique des Finlandais qui ne lui paraisse exemplaire de celui des Québécois : « Forte de son indépendance politique, la Finlande conserve sa langue, comme nous conservons la nôtre et comme nous la conserverons quelles que soient les péripéties du futur[5]. » Ce dernier trait d'optimisme dépeint bien le penseur qui croit tout possible, voire quelquefois l'impossible.

[4] Voir *Tout en faisant le tour du monde,* p. 24.

[5] *Ibid.*

À Leningrad, le penseur n'a pas le temps de philosopher ni le philosophe de penser : il admire. Ce qui le séduit le plus ici, c'est la majesté des palais. Il passe cinq heures de suite au Musée de l'Ermitage, « sanctuaire » qui, à son sentiment, est aussi beau sinon plus que ce qu'il renferme. Puis, après une visite à l'ancien palais des tsars de Pouchkine, il prend le train à destination de Moscou.

La capitale l'impressionne peut-être par son modernisme, par son activité intellectuelle et par l'importance que l'État attache aux sports. Il sera cependant assez féroce à l'égard des Moscovites : ils sont graves et mornes. Ils sont bourrus. Pour les femmes soviétiques et les robustes appas de certaines d'entre elles, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas flatteur. Aurait-il cherché à se venger en jugeant ainsi les Russes, hommes et femmes, de l'accueil un peu frais qu'ils lui firent trop souvent ? C'est peu probable. Il n'est pas un géronte ombrageux ou aigri. Il ne prend pas si facilement la mouche. Il n'est pas davantage cet atrabilaire rongeant son frein, que ses ennemis ont décrit pour montrer combien, à leur avis, il était malheureux. Il a presque toujours été liant, sociable. C'est pourquoi les mines grises le déconcertent. Un soir, dans un restaurant de Moscou, il attend qu'on le serve depuis un quart d'heure. Le silence lui pèse encore plus que les lenteurs du service. À quelques reprises déjà il s'est tourné vers son voisin, également seul, et qui lit *la Pravda.* Va-t-il engager la conversation ? Il en a bien envie même si on lui a dit qu'il parle russe avec un fort accent anglais. Qu'à cela ne tienne, il se jette à l'eau :

— Bonsoir, monsieur, fait-il en saluant le client.

Celui-ci s'arrache enfin à son journal, lève les yeux, regarde longuement son interlocuteur et semble tomber des nues. Hertel se demande quelle gaffe il a commise. Bien sûr, on ne dit plus monsieur en Russie. Il aurait fallu dire : camarade ou citoyen. Mais enfin, les gens ne vont pas se formaliser pour un détail de ce genre. « J'ai sans doute un accent à couper au couteau », pense notre philosophe, qui continue néanmoins :

— Excusez-moi de vous importuner, c'est la première fois que je viens à Moscou... vous êtes Russe ?

L'autre se renfrogne, reprend son journal et se détourne. Demander à un inconnu, en plein Moscou, s'il est russe, c'est peut-être au fond une question indiscrète. Comme Hertel ne jure pas plus souvent en russe qu'en français, il conclut philosophiquement qu'il a affaire à un muet, et n'insiste pas. Malheureusement, il a constaté qu'il y avait beaucoup de muets à Moscou : « Vous avez beau supplier, dans votre meilleur russe, qu'on vous écoute ou qu'on vous serve, on s'en f... éperdument. Chose bizarre : vous êtes moins mal vu si vous parlez carrément anglais (la seule langue seconde un peu connue) que si vous vous efforcez de parler russe. À la première hésitation, ou vous rembarre. On a l'air de se dire : « Mais ils veulent aussi nous voler notre langue. » Il se peut également – Hertel s'en avisa par la suite – qu'on l'ait pris pour un Russe blanc ! Ces situations sont tout à fait propres à donner de l'humeur au touriste le mieux disposé.

Lorsqu'il part pour l'Union soviétique en juillet 1970, il ne peut avoir qu'un préjugé favorable envers ce pays : non seulement il s'y intéresse depuis sa jeunesse, mais encore il a abandonné ses idées préconçues et jusqu'à ses convictions d'autrefois au sujet notamment du stalinisme, ère qui lui apparaît maintenant comme un mal nécessaire. D'ailleurs, il ne se scandalise plus de l'athéisme propre à une révolution depuis longtemps terminée. Si, durant son séjour à Leningrad et à Moscou, il a pu souffrir d'une espèce de hauteur ou plutôt de froideur des citoyens soviétiques, qui le regardaient parfois de travers parce qu'ils détestent tous les touristes y compris ceux venant d'autres régions de leur pays, ces petits inconvénients n'ont pas faussé son jugement sur l'U.R.S.S. en général, son régime politique et les réalisations de l'État. Il se moquera sans doute encore du Paradis rouge. Or combien de Soviétiques, en 1970, ne s'en moquaient-ils pas déjà, la nouvelle bourgeoisie et la jeunesse russes se contenant alors de rêver d'un confort à l'américaine ? Hertel ne condamnera pas le communisme en tant qu'idéal de vie. Plusieurs années plus tard, il s'en prendra dans ses articles au « tabou » du marxisme, à l'idéalisme un peu sot de Karl Marx, qui n'a pas compris que l'homme n'est ni un saint ni un ange et que tout égalitarisme est impossible sans une abnégation totale de chacun[6] ». En 1970, toutefois, il n'attaque pas encore délibérément la doctrine communiste. Dans sa critique intitulée « Voyage intérieur de François Hertel »[7], Jean Éthier-Blais semble croire que l'auteur dit plus de mal qu'un autre du communisme. Il m'est difficile d'admettre cette interprétation, que certaines réactions du voyageur, il est vrai, pourraient à la rigueur justifier. De fait, dans son récit de voyage, Hertel reconnaît que l'Union soviétique, grâce au « courage » et à l'« abnégation » de sa population, et « malgré ses insuffisances actuelles, dues en partie à un retard historique et aussi à un bureaucratisme centralisateur aberrant (...) atteint à un niveau de productivité hors de proportion avec ses moyens de production ». Il affirme dans le même livre : « Que si cet univers (...) n'a pas encore rejoint l'Europe ni l'Amérique du Nord, dans le domaine du confort et surtout du luxe, on sait désormais qu'il n'est nullement un univers de miséreux. » Que d'autre part les gens soient distants ou bougons, qu'il y en ait de mal élevés, c'est peut-être là un signe que le bonheur ne court pas les rues, ce n'est pas la preuve d'un abrutissement systématique des masses. Ce qu'à la vérité l'écrivain condamne, c'est ce qu'il appelle l'« antihumanisme » du régime, c'est le marxisme « mitigé » et « abâtardi », la « tricherie » généralisée de l'administration supérieure qui n'aspire, semble-t-il, par une propagande continuelle, qu'à sauver la face devant le reste du monde. Ce qu'il dénonce également, ce sont les sacrifices humains, que Soljenitsyne décrit par le menu dans *L'Archipel du Goulag.* Ces vices ou ces tares ne sont pas le fait du seul communisme : on les rencontre partout où l'homme abuse de la démocratie. Les dieux la vengent de nos trahisons en nous privant peu à peu du sens et de l'usage de la liberté.

[6] « Trois tabous qu'il est temps de démythifier », dans *L'Information médicale et paramédicale,* 15 mars 1977, p. 10.

[7] *Le Devoir,* 30 septembre 1972.

Évidemment notre voyageur, pas plus en Russie qu'au Canada, ne se laisse marcher sur les pieds. Son agacement se manifeste d'ordinaire par des plaisanteries acidulées qui paraissent souvent méchantes. Là où Éthier-Blais a eu parfaitement raison dans son jugement sur les réactions de Hertel à l'égard du communisme à la russe, là où le critique a bien saisi toute l'envergure du dilemme : ou bien liberté humaine = désordre, ou bien nécessité politique = tyrannie, c'est dans ce bref passage : « Lui (Hertel) l'optimiste, se rend compte en Russie que l'humanité, loin d'être perfectible, n'est, le plus souvent, qu'un jouet entre les mains d'hommes assoiffés de pouvoir. » La soif du pouvoir est générale quel que soit le régime politique qu'on envisage ; seulement elle nous paraît plus aiguë dans les pays où l'ordre public dépend moins du respect de l'autorité que de son exercice. Enfin, on sera d'accord à nouveau avec Éthier-Blais quant au jugement qu'il porte sur l'ensemble du livre : « Récit étonnant de précision, écrit-il, de verve, de notes d'autant plus cruelles qu'elles viennent d'un homme bon. »

Un des meilleurs endroits de l'ouvrage est celui où l'on fait une sorte de portrait de famille à même les éléments fournis par la psychologie de quatre générations de Soviétiques. Il s'agit d'une analyse de la société soviétique des années 1970, analyse dont l'importance est primordiale au point de vue historique.

C'est quand il quitte Moscou fin juillet, à destination de l'Extrême-Orient, que l'aventure commence vraiment pour Hertel. Il mettra plus de sept jours à parcourir comme voyageur du Transsibérien une distance qu'il aurait franchie en quinze heures comme passager de l'Aeroflot. Il n'est pas un touriste ordinaire, nous le savons. Il se considère lui-même sous ce rapport comme un homme du XIXe siècle. Le train et le bateau sont ses moyens de transport habituels. Il a peur non seulement de l'avion mais aussi de l'automobile, et là encore comment ne pas lui donner raison ? S'il lui est arrivé quelque fois, avec un ami qui l'y avait invité, à faire en voiture les 220 kilomètres qui séparent Paris de Vézelay, c'est que dans chaque cas il avait pris soin de se renseigner sur l'état du véhicule et les habitudes du conducteur[8].

[8] Il eut deux automobiles dans sa vie : une Packard et une Plymouth. Jamais il ne réussit à passer l'examen du permis. Il y fut « recalé » à trois reprises. On lira l'amusant récit de ses aventures en auto dans *Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge,* Montréal, Stanké, 1977, p. 120 à 123.

Après la singulière expérience de la conversation à Moscou, il n'aurait pu supporter un silence de huit jours, ce à quoi l'exposait la traversée de la Sibérie seul avec des Soviétiques. En fait, il voyagea le plus souvent en compagnie d'étrangers comme lui. Il eut d'abord pour interlocuteurs un Suisse, un Français et un Allemand. Le Suisse descendit en cours de route et fut remplacé par un Australien. Hertel a bavardé aussi avec un Américain. Causeur intarissable, il mène de main de maître ce jeu de société qui consiste à parler de tout avec élégance et pittoresque, à écouter longuement les autres et à lancer des idées comme pour en éprouver la valeur. Les questions de langage le préoccupent toujours, et il songe naturellement aux conférences qu'il va donner au Canada sur le sujet.

Mais, quand on a parlé trois heures dans un compartiment, on éprouve le besoin de changer d'air et de place. Que fait-on alors ? On appelle la préposée au wagon, et comme elle ne vient pas tout de suite, on va la chercher au bout du couloir, on lui demande de servir le thé une demi heure plus tôt si cela est possible, si cela ne la dérange pas trop. On l'interroge sur les habitants du prochain bourg, sur leurs coutumes, sur l'industrie locale. Les réponses seront évasives, et il ne faudra surtout pas exiger des précisions. La moindre insistance de votre part risquerait d'être mal interprétée. Que fait-on d'autre ? On absorbe de prodigieuses quantités de bière : c'est encore l'été dans ce pays où la chaleur, pendant cette saison, est quelquefois plus intolérable que le gel en hiver. On boit aussi du « champagne » russe ; pas souvent : le prix en est inabordable.

Aux arrêts du train, Hertel est le premier à descendre pour se dégourdir les membres sur le quai de la gare. Il y a plus de quatre-vingts gares entre Moscou et Vladivostok. Il profite de ces haltes, qui peuvent durer jusqu'à un quart d'heure, pour jeter un coup d'œil sur les bâtiments voisins et les spécimens humains qui circulent autour. Il achète un journal. Peut être aussi un peu de fromage qu'il mangera, le soir, dans le wagon-restaurant. Il ne prend pas de photos. Ce n'est pas qu'il craigne que les autorités ne lui confisquent son appareil, c'est plutôt par principe. Photographier, pense-t-il, empêche de voir. Il ne fait pas partie de cette catégorie de voyageurs qui « ont acquis des masses de cartes postales », « ont photographié tout ce qu'ils ont négligé de voir » et « n'ont pas avancé d'un centimètre dans la connaissance du monde et d'eux mêmes ». Pharisaïsme intellectuel ? On pourrait l'en accuser s'il n'était pas sincère, si ses propos lui étaient dictés par une attitude, un parti pris. Mais nous le savons sincère. Nous savons que son originalité l'immunise contre les modes.

Le chef de gare sort de son bureau, s'avance sur le quai. Le départ est imminent. De nouveaux voyageurs montent dans le train. Hertel y remonte à son tour, réintègre le compartiment numéro 12, et le paysage recommence à bouger, à se dérouler sous ses yeux comme un film monochrome.

La campagne est en effet moins variée qu'en Europe. L'Oural n'est pas le massif des Alpes. Au-delà comme en deçà, c'est la plaine infinie, éternelle, la « plaine rude » de la chanson populaire. Hertel évoque probablement le personnage de Michel Strogoff et sourit à ce souvenir littéraire comme à bien d'autres. N'est-ce pas également en Sibérie, cette « terre de bénédiction » ainsi qu'il est dit dans l'avant propos des *Souvenirs de la maison des morts,* que Dostoïevski épousa, en 1857, dans la commune de Kouznetsk, Marie Dmitrievna Issaiev ? Et peut-on s'empêcher, quand on parcourt ces espaces familiers à tant de littérateurs russes et étrangers, de penser à Korolenko et aux personnages si vivants du *Songe de Makar ?* Peu de Québécois avaient jusque-là visité la Sibérie. Gérard Filion s'y était arrêté au début des années 1950. Sans doute quelques-uns de nos journalistes, hommes politiques, hommes d'affaires ou industriels, s'y sont-ils rendus entre 1955 et 1970. Mais jusqu'à 1970, Hertel fut à ma connaissance le seul écrivain québécois à franchir en chemin de fer la distance Moscou-Khabarovsk. Et il fut jusqu'à cette date et même après, le seul de nos auteurs avec son ami le poète et essayiste Pierre Trottier, qui comme diplomate séjourna quelques années à Moscou, à publier des livres qui rendent compte d'expériences faites en Union soviétique.

Et le Transsibérien de poursuivre sa route à travers une campagne de plus en plus monotone. Selon l'habitude que depuis longtemps il a prise dans le train qui, bon an mal an, le ramène une fois la semaine de Vézelay à Paris, Hertel tenterait bien de faire des mots croisés ; malheureusement, les journaux soviétiques les plus répandus en sont avares. Il a d'ailleurs mieux à faire : il médite sur la condition de l'ouvrier agricole en U.R.S.S. ; il réfléchit sur celle des femmes qu'il a pu observer dans les gares, dans les champs, et qui « font peine à voir » tant elles sont mal vêtues.

Plus de quarante-huit heures après le départ de Moscou, le train a fait à peu près le tiers du chemin, et l'on arrive à Novossibirsk, en Sibérie occidentale. Cette agglomération hétéroclite apparaît à Hertel plutôt comme un « vaste chantier » que comme « une grande ville moderne ». Son esprit critique le rend peu sensible à la propagande et même réfractaire à toute forme de publicité. La vue de Novossibirsk, malgré tout le bien que l'on fait dire de cette ville, ne lui fera donc pas pousser des cris d'admiration. S'il fallait juger de la santé mentale d'une personne à l'imperméabilité de son cerveau à la propagande, je n'hésiterais pas à soutenir que François Hertel fut un des esprits les plus sains de sa génération.

C'est encore la plaine, toujours la plaine, rien que la plaine, sur des milliers de kilomètres jusqu'à Irkoutsk, sise aux marches de la Mongolie extérieure. La splendeur du lac Baïkal retient l'attention du voyageur, qui n'en continue pas moins de philosopher, mais qui sera frappé du changement d'aspect que subit la nature à mesure que l'on se rapprochera des grandes mers, dont celle du Japon, qui annoncent le Pacifique. La montagne succède en effet à la plaine : c'est l'Extrême-Orient soviétique. Toujours vers l'est, plusieurs heures avant d'arriver à Khabarovsk, on traverse les monts Iablonovyï et Borchtchovotchyi, puis ceux de la Boureia. Si vous regardez alors vers le soleil levant, vous avez sur votre droite la frontière chinoise, que le Transsibérien longe entre Raitchikhinsk et Birobidjan. La proximité de la Chine est pour Hertel l'occasion de réflexions sur l'inimitié entre Soviétiques et Chinois. Ce sont là propos de grand reporter, qui fait rapidement le point d'une situation politique. Au fond, sur le fleuve Amour, Hertel a un peu vécu et même intensément parfois, puisqu'il y croisait des Mongols et des Mandchous, le beau rêve qu'il fit un jour, pendant son noviciat, de visiter la Chine, et qu'il refit par la suite chaque fois qu'un de ses aînés, religieux ou laïque, partait pour ce grand pays ou en revenait. Alain Grandbois y était allé, il y avait vécu, il y publia un ouvrage. Rappelons-nous la genèse du premier roman de Hertel, qu'il a dédié à son ami Léo-Paul Bourassa, missionnaire en Chine. Si rien ne prouve qu'en 1970 il ait songé à mettre Pékin ou Tcheoukeou-tien sur son itinéraire, tout porte à croire qu'il en avait singulièrement envie, comme on le voit aux nombreuses allusions que dans son récit il fait à la Chine. Son admiration pour la civilisation chinoise n'éclatera vraiment qu'en 1975, dans *Mystère cosmique et condition humaine,* où après avoir constaté l'échec du communisme en U.R.S.S. et à Cuba, il écrit : « La seule réussite communiste me semble être la révolution chinoise. Qu'on l'appelle culturelle ou d'un autre nom, elle a permis à ce très grand peuple – tant par le nombre que par une qualité spécifique – de ressusciter pour la nième fois. Qu'on veuille bien comprendre cependant que la Chine est un monde absolument à part, trônant sur cinq mille ans de civilisation connue, habitué depuis toujours tant à l'austérité qu'aux sacrifices humains de toutes sortes et qui est fort de sa civilisation hermétique et d'ailleurs incommunicable… Le grand regret de ma vie sera de ne jamais avoir été en Chine. »

Au point de vue des formalités, il était beaucoup plus simple de voyager dans le Transsibérien que de traverser l'empire de Mao, quand ce n'eût été que de Ngai-houen à T'ien-Tsin. Et s'il dut renoncer à la Chine au profit du Japon, il n'eut pas comme touriste le sentiment d'y perdre au change. Un séjour à Pékin l'aurait enchanté, mais les difficultés qu'à l'époque il lui aurait fallu vaincre pour passer la frontière sino-soviétique, même muni d'un visa en bonne et due forme, l'auraient découragé peut-être. De toute façon, à la pensée de découvrir le Japon, monde si différent du « Paradis rouge » soviétique, il ne se tient plus de joie.

Il voit tout de suite que « passer sans transition du pays de l'extrême désobligeance à celui de l'extrême politesse constitue un contraste d'envergure ». La grâce nipponne conquiert d'emblée le poète : « Il y a toujours une fleur au bon endroit. » Au Japon, ce ne sont pas les habitants qui sont « muets », c'est le touriste, qui ne connaît pas un seul mot de leur langue. Mais il a des yeux pour voir le sourire des femmes et des oreilles pour l'entendre. Il dit qu'il ne sait pas si les Japonais sont heureux ou malheureux, bien qu'il sache, comme tout le monde, que leur pays est un de ceux où l'indice du suicide est le plus élevé. Il se contente d'observer la foule et conclut que ce peuple a la « dignité du sourire », forme de stoïcisme qui ne peut que plaire à un vrai philosophe pour qui « les vrais problèmes, disait Valéry, sont ceux qui tourmentent et gênent la vie, et sont vrais comme des sensations ».

Il débarque à Yokohama et se dirige immédiatement vers Tokyo, qui le séduit dès qu'il entre dans ce « monde bruyant, coloré, odorant ». Il trouve la ville très belle et, contrairement au préjugé occidental, il s'aperçoit qu'elle n'est nullement américanisée : « Rien ne choque ici. Les gens sont si polis, si affables que le plus humble estaminet resplendit. » Les pages du récit consacrées au Japon furent inspirées à l'auteur par le raffinement, le goût exquis et cette sérénité de la vie et de l'art nippons, par toutes ces qualités délicieuses que les étrangers apprécient d'habitude, où qu'ils se trouvent dans cette province du soleil, que ce soit sur les boulevards, au théâtre, au restaurant ou dans un jardin. Hertel n'a pu résister au charme des jardins japonais. Et un soir, après s'être attardé dans l'un d'eux, il rentra précipitamment à l'hôtel New Otani pour coucher sur le papier ses impressions encore toutes fraîches et se dire à lui-même ce qu'il était dans l'impossibilité de dire aux Japonais. « Dans la chaleur torride de cette nuit d'été, écrit-il alors fébrilement, les cigales chantent ; des canards – émigrés de Sibérie, nous dit-on – se promènent sur des lacs minuscules. Des amoureux japonais, tendrement, mais discrètement enlacés, se faufilent, rêveurs, à travers les allées secrètes (…) Jamais, en Europe, en Afrique, ni ailleurs, je n'ai senti, avec tant de force, ce poids du cosmos envoûtant et serein. »

Avant de quitter Tokyo envahi par les touristes en cette première moitié d'août, il va saluer ses anciens maîtres les jésuites à l'université Sophia. Il est heureux de l'accueil qu'on lui fait dans cette maison. « Les jésuites, observe-t-il, ont un point commun avec les Japonais ; ce sont (en général !) des gens bien élevés. »

Il visite ensuite Kyoto, où, n'arrivant pas à trouver une chambre d'hôtel, il « s'incruste » chez les dominicains, qu'il appelle les « méridionaux du catholicisme », dont les jésuites sont à son sens les « nordiques ». Il loge donc à l'Institut Saint-Thomas-d'Aquin où il revoit, après cinquante et un ans, le père Pouliot, directeur de l'établissement. Il n'est pas long à se rendre compte que les dominicains travaillent toujours avec ardeur, amour et patience, comme les moines du Moyen Âge. Parmi les travaux en cours à cette époque, donc en 1970, il y avait la traduction de la *Somme* en japonais ! « Il faut le faire », commente le visiteur redevenu parisien pendant une seconde.

Puis on ira voir quelques temples bouddhistes. On fera même *Kyoto by night* en compagnie du père Pouliot, qui en plus de maîtriser le japonais connaît la ville comme s'il y était né.

C'est au Japon que pour la première fois pendant son long voyage Hertel se plaint vraiment de la chaleur. Si frileux que l'on soit, on retire ses tricots par 39 ° à l'ombre. Pour se rafraîchir, on prend du thé, bien sûr, mais aussi du café. L'hôte des dominicains, amateur de café, le trouve exquis au Japon. Des voyageurs lui avaient dit qu'on n'y buvait que du thé. Cette demi-vérité lui donne de l'humeur, d'où cette petite phrase cinglante : « Il faudrait assassiner tous les voyageurs, sourds et aveugles, qui parcourent des pays où ils n'ont rien à faire, rien à voir, rien à comprendre. » Après les « muets », voici que les « sourds » et les « aveugles » en prennent pour leur rhume.

Osaka sera la troisième grande ville nipponne qu'il aura visitée. Il se rend à l'exposition universelle qui bat son plein en août. Il regarde, observe, compare. Les pavillons du Canada et du Québec lui plaisent par le bon goût qui s'y manifeste partout. Dans l'ensemble, l'Exposition d'Osaka lui apparaît, au regard de celle de Montréal, en 1967, comme « autre chose » : on a mieux aménagé l'espace à Osaka ; en revanche, il n'y a pas ici ce charme que Montréal devait à ses eaux.

Il retrouve à Kobé, quelques jours avant son départ, un peu de l'atmosphère de Kyoto. Il y passe une soirée merveilleuse de douceur dans un parc qui domine la ville. C'est à Kobé qu'il s'embarque à destination de l'Amérique, à bord du *California* qui, après une escale à Nagoya et un dernier arrêt à Yokohama, se dirige sur Portland.

La traversée du Pacifique dura plus de dix jours en raison d'un détour par le nord, vers l'Alaska, pour éviter un typhon. Le cargo mixte ne transportait que onze passagers. La plupart étaient américains. Hertel y passa son temps à réfléchir, à écrire des poèmes, dont un sur les temples, les chrysanthèmes et la mer – ainsi qu'à causer avec une Suissesse et le commandant d'un sous-marin. Son estomac s'accommodait mal cependant de la cuisine du bord. Trop poli pour se plaindre de la soupe, il ne lui restait qu'à s'en moquer. Il le fit avec ironie et discrétion. Ses plaisanteries sur la qualité de la langue que l'on parlait autour de lui ne manquent pas de sel non plus. Il y aura dans le récit qu'il a commencé à rédiger un chapitre intitulé Les Américains ne savent plus l'anglais. Ces pages inénarrables se terminent par cette réflexion : « Aux États-Unis, on soupçonne un homme qui sait parler d'être un *crooke,* au Québec d'être un inverti. »

À l'exception de Vancouver, ville qu'il trouve aussi belle que Québec, et où il séjourne en raison de ses conférences à l'Université Simon-Fraser, les agglomérations de l'Ouest canadien le laissent à peu près indifférent au point de vue esthétique. Il en est ainsi de l'Ontario septentrional, qui ressemble à la steppe sibérienne.

« Enfin ! » soupire-t-il : le revoici à Montréal. On ne fait que l'y apercevoir à la mi-septembre, car il repart presque aussitôt pour Sudbury. Il se rendra ensuite à Toronto pour y donner une ou deux leçons à l'Université York. Il reparaît à Montréal en octobre. Le Québec, alors secoué par des convulsions politiques consécutives à l'enlèvement d'un diplomate anglais et à l'assassinat de Pierre Laporte, cherche péniblement son équilibre. Hertel revoit à Montréal des amis comme Paul Toupin, qui se porte comme un chêne après avoir failli, deux ans plus tôt, être emporté par une maladie du ventre, Jean Éthier-Blais, professeur à McGill et critique au *Devoir,* Raymond Fafard, qui fut son locataire à Paris, rue de la Croix-Nivert. Il revoit également l'antiquaire Claude Dufour. Il l'avait fortement encouragé, en 1966, à se lancer dans le commerce des objets d'art anciens et des tableaux. Il ne manque pas de rendre visite à ses vieux camarades Ménard et Tranquille. Ils ont chacun leur librairie, à deux cents mètres l'une de l'autre, rue Sainte-Catherine. Il les connaît depuis toujours et il sera leur invité à la campagne.

Il loge tantôt chez un ami, tantôt dans un de ces petits hôtels pour touristes, rue Tupper. Il dîne quelquefois chez sa sœur, madame Poirier, ou encore chez le couple Alvarez et Carlotta. Il profite des *week-ends* pour aller à Québec, chez son frère Raymond, et à Trois-Rivières chez son frère René.

En semaine, il traite des affaires, cherche à vendre des livres de luxe aux bibliothèques publiques[9], s'informe auprès de son éditeur, Jacques Hébert, de la vente de trois ou quatre ouvrages qu'il a publiés chez lui, mais qui ne sont pas des succès de librairie.

[9] Il s'agit d'éditions de très grande qualité, du XVIIIᵉ siècle, qu'il possède à Paris ou à Vézelay, et dont il commence à se défaire, en vue ou bien d'arrondir ses fins de mois ou bien d'alléger sa propre bibliothèque, dont il devra un jour faire transporter à Paris la partie se trouvant à Vézelay.

Au début de 1970, il avait collaboré au *Devoir* assez régulièrement. Cette collaboration cessa bientôt, la direction du journal lui ayant fait savoir qu'on n'avait pas les moyens de payer un correspondant à Paris. Hertel prit rendez-vous à la mi-octobre avec Claude Ryan, que les problèmes politiques du Québec accaparaient depuis dix jours. Le directeur du *Devoir* fixa le rendez-vous aux environs du 21. L'entretien fut amical, Hertel en garda une bonne impression. Les choses se passèrent autrement au journal *La Presse.* Accueilli froidement dans l'immeuble de la rue Saint-Jacques par un sous-fifre qui n'avait que faire des articles d'un « maudit Français », ou plutôt d'un traître [10], Hertel le traita de crétin devant son supérieur hiérarchique et il sortit en claquant la porte.

[10] En ce temps-là, les Canadiens français nés au Québec, mais qui allaient travailler et vivre dans d'autres pays, étaient accusés de félonie par certains de leurs compatriotes xénophobes. Car, pour ces derniers, quitter le Québec, c'était s'expatrier, et s'expatrier c'était trahir.

Pendant de très nombreuses années, il collabora régulièrement à *L'Information médicale et paramédicale,* fondée en 1948 par le docteur Roméo Boucher, qui la dirigea jusqu'à 1966, alors que son amie et collaboratrice, le docteur Lorraine Trempe, en devint le rédacteur en chef. Ce fut au Canada la seule publication qui resta pour ainsi dire fidèle à ses collaborateurs parisiens, dont Hertel fut un des plus assidus. Tous les autres journaux auxquels il adressait des billets ou des chroniques, entre 1950 et 1970, le laissèrent tomber. C'est pourquoi l'écrivain, au cours de l'automne 1970, tenta de rétablir le contact avec diverses rédactions, d'autant plus que la mort récente de Jean-Charles Harvey, dont l'amitié et la protection lui avaient été précieuses auprès de la presse montréalaise, le privait d'un solide appui. Ses démarches n'aboutirent point et l'on ne vit plus sa signature dans nos journaux, sauf dans *L'Information médicale* [11]. La nouvelle génération de journalistes -ceux qui avaient eu vingt-cinq ans en 1965 – était formée en partie de gens archipolitisés qui ne se souciaient même plus d'écrire en français. Plusieurs écrivaient en style phonétique imitant la prononciation défectueuse des Montréalais. Pourquoi cette attitude ? Dans bien des cas, c'était pour masquer l'indigence intellectuelle, le manque de culture ou, plus simplement, l'ignorance des règles élémentaires de la grammaire française. Dans d'autres cas, c'était pour faire « peuple » : donc, à bas la littérature et vive la politique ! C'est dans cet air raréfié que Hertel dut se débattre alors ; il finit par suffoquer et abandonna la partie.

[11] Il publiera encore un article ou deux dans *Le Devoir.* Le 13 mars 1971, il y signe des réflexions sur la linguistique, « cette soi-disant science infaillible qui se donne une importance démesurée dans un langage d'ailleurs à peu près incompréhensible » ; il nous définit dans la même page l'« académicien normal » qui est, selon lui, « un homme qui s'attache jusqu'à la mort à l'immortalité ».

Le 25 octobre, avant-veille de son départ pour Le Havre à bord du *Pouchkine,* il vint dîner chez moi avec quelques amis que ma femme avait réunis pour lui souhaiter une heureuse fin de voyage. C'était jour d'élections municipales. Le maire Drapeau allait être réélu à la suite d'une campagne dont la fin se déroula dans la peur collective provoquée par l'assassinat de Pierre Laporte et par les autres actes de terrorisme du Front de libération du Québec. Pendant tout ce mois, le F.L.Q. avait fait chanter les dirigeants politiques du pays et de la province.

Hertel, auteur d'une foule d'articles sur l'avenir du Canada et l'indépendance du Québec, ainsi que de trois essais politiques : *Nous ferons l'avenir, Du séparatisme québécois* et *Cent ans d'injustice?* manifesta naturellement le plus vif intérêt pour les événements dont la région de Montréal était le centre depuis trois semaines. Nationaliste modéré à tendance de plus en plus socialiste, bien qu'il ne fût jamais dupe du désintéressement des purs, il ne pouvait évidemment pas être un partisan forcené de l'ordre établi, surtout quand on cherche à le conserver coûte que coûte. Il était loin, d'autre part, de proposer l'assassinat politique comme panacée. La conduite de la campagne électorale qui venait de se terminer, certaines déclarations « invraisemblables » des candidats et des élus, que l'on voyait à la télévision au fur et à mesure que se déroulait le dépouillement du scrutin, tout cela parut finalement lui inspirer de l'amertume.

La mémoire encore pleine des beautés, des réalités et des mirages de son périple, il nous raconta les moments qu'il avait le plus intensément vécus au cours des trois derniers mois. « Et quelles conclusions, lui demanda quelqu'un, tirez vous des expériences que vous avez faites dans tous ces pays ? » – « C'est très simple, répondit-il, je suis de plus en plus convaincu qu'il n'existe dans le monde actuel que trois civilisations véritables : la française, l'anglaise et la japonaise. Hors de là, point de salut pour les barbares. »

Les aperçus, les raccourcis de ce genre abondent dans le récit intitulé Tout en faisant le tour du monde. C'est d'ailleurs plus qu'un récit. C'est un livre écrit rapidement et spontanément, par une plume débridée qui galope avec fougue, sautant avec grâce les obstacles, brûlant les étapes et ne s'arrêtant que bien au-delà – dans une cabriole inattendue – de la ligne d'arrivée. L'ouvrage donne en effet à réfléchir longuement, après qu'on l'a fermé, car il contient en plus des deux premières parties consacrées au voyage proprement dit, une troisième partie d'environ quarante pages, qui sont le résultat de recherches sur le langage et sur certains problèmes philosophiques contemporains, directement liés à la phénoménologie. Les tout derniers chapitres renferment des considérations théologiques où l'auteur réaffirme, tout en les nuançant, ses positions en matière d'exégèse, d'histoire de l'Église et de métaphysique. C'est dans ces chapitres qu'il voit le Cosmos comme *natura naturans.* D'aucuns en auront conclu que l'athée est ici plus près de Dieu qu'il ne le fut jamais. Parfois le texte, ciel fauve et tourmenté, est traversé d'éclairs, parfois aussi de fusées aux trajectoires incandescentes ; le plus souvent il resplendit comme un jour ensoleillé, quoique dans cet air limpide on sente de proche en proche siffler des flèches meurtrières, dont aucune ne rate sa cible. C'est de la bonne, de l'excellente prose. La grande faiblesse du livre est dans sa composition, qui m'a toujours semblé un peu lâche. Il aurait fallu refondre les deux premières parties en un seul bloc – intégrer à la première, qui est une narration, les jugements contenus dans la deuxième. Ainsi l'œuvre aurait-elle gagné une cohésion d'autant plus forte qu'une transition très habile amène la troisième partie.

Le tour du monde de notre philosophe né suscita aucune réaction de la presse politique et n'intéressa que médiocrement la critique littéraire officielle. Quant aux amis de l'écrivain, s'ils en lurent la relation avec plaisir, ou ils se turent, ou ils exprimèrent des réserves. Seuls Éthier-Blais (nous l'avons déjà cité à ce propos) et Camille Souyris se montrèrent enthousiastes, en tout cas en ce qui concerne la forme. Dans la revue *Fer de lance,* numéro de septembre 1971, Souyris reproduisit le préambule de *Tout en faisant le tour du monde* sous ce bref mais élogieux commentaire :

« Parler du voyage après tant d'autres poètes, penseurs ou aventuriers illustres, semblait bien une gageure. François Hertel n'a pas craint de la soutenir ni d'en faire une belle « aventure poétique[12]. » Son dernier livre (…) nous donne la preuve d'une originalité incontestable d'observation, de sens critique et de réflexion. Et plus encore, sous une nonchalance affectée de dilettante, nous découvrons sans peine une étonnante maîtrise de l'écriture et du récit. »

[12] Les mots « aventure poétique » sont mis ici entre guillemets par allusion à un autre article de Souyris, qui paraissait dans le même numéro précisément sous le titre : « L'Aventure poétique ».

L'année 1971 sera pour Hertel une année difficile. Une santé chancelante, des ennuis financiers consécutifs à la baisse de la Bourse, l'amèneront à envisager en novembre, après une perte de vingt mille francs en dix ou onze mois, un retour définitif au Canada. « J'y serai bientôt contraint », me confia-t-il quand je le revis à Paris vers la fin de 1971. L'échec de ses tentatives auprès des journaux montréalais était le signe de nouveaux temps qui se caractériseraient par leur dureté.

CHAPITRE XI

LES DERNIÈRES ŒUVRES

> « Je continuerai jusqu'à la fin à témoigner par l'écrit. »
>
> François Hertel

APRÈS AVOIR PUBLIÉ le récit de son voyage autour du monde, il fait paraître, en 1972, *Souvenirs, historiettes, réflexions,* ouvrage commencé durant l'automne de 1971. Puis, toujours dans la veine des anecdotes, des portraits et des épigrammes, il lance en 1973 *Nouveaux souvenirs, nouvelles réflexions.*

Le premier volume, *Souvenirs, historiettes, réflexions,* est en majeure partie autobiographique. L'écrivain, sans doute habitué à certaines réactions, à certains coups de la critique, défend son œuvre dans un court avant-propos : « Encore un livre, écrit-il, où il y aura de tout, n'est-ce pas ? Ce genre, en apparence démodé, depuis l'avènement plutôt récent (dix-septième siècle) de l'ouvrage à sujet unique, sera au moins aussi disparate que les œuvres de Rabelais, de Montaigne et plus tard de Joseph de Maistre. » Ces « mémoires de (ses) années récentes » nous aident à pénétrer dans l'intimité de l'auteur, mais pas trop loin car il y veille et reste malgré tout un « homme secret ».

Le second volume, écrit dans le même esprit que le premier, donc appartenant au « genre où il n'y a pas de genre », éclaire et dissèque, comme le regard d'une intelligence infatigable, tous les objets qu'il enveloppe. La brièveté des réflexions résulte ici de la concentration de la pensée et non de la lassitude. Le livre des nouveaux souvenirs et des nouvelles réflexions est jusqu'alors, de tous ceux de Hertel, celui qui résume peut-être le mieux sa philosophie des valeurs, le syncrétisme de sa doctrine en matière d'histoire religieuse, son hédonisme et son esthétique. Le style nerveux, net, léger, sans détours et non sans nuances, est bien à l'image de l'auteur. Force et dépouillement sont les principales qualités de cette prose. C'est l'écriture d'un pamphlétaire inspiré, toujours maître de ses moyens comme de son enthousiasme et de ses colères. Quant à sa poésie – on trouve dans ce volume le poème intitulé « Solitude humaine » – la forme en est presque toujours très belle.

Ces deux ouvrages qui auraient pu n'en former qu'un, s'ils nous découvrent un François Hertel plus philosophe que jamais, nous font voir également et mieux que jamais peut-être le conteur passionnant que ce philosophe a toujours été depuis *Mondes chimériques.* Faut-il cependant ajouter foi à la narration de ces aventures tantôt lugubres, tantôt fantasques, mais toujours extravagantes, où le conteur se met en cause avec des personnages féminins qui semblent parfois sortir d'une histoire extraordinaire d'Allan Poe ? Quel crédit convient-il d'accorder à ces récits plus ou moins fantaisistes ? Nous le saurons peut-être dans quelques années, et alors il deviendra possible de faire la part de la fiction et celle de la réalité, de voir exactement ce que la matière a d'autobiographique et jusqu'où la forme donne le change.

Son voyage autour du globe à peine terminé, Hertel commence à ressentir divers maux. Il aura bientôt de sérieux ennuis de santé. Il s'en amuse d'abord. Les pages que déjà il a consacrées à Gustave, son ver solitaire, sont parmi les plus divertissantes qu'il ait écrites [1].

[1] Voir « La Mort de Gustave », dans *Souvenirs, historiettes, réflexions,* Éditions de la Diaspora française, Paris, 1972, p. 79 et suivantes.

Je le revis donc à Paris en octobre et novembre 1971. Sa maladie fut une des raisons de mon voyage. Y avait-il lieu de s'inquiéter ?

Au cours de l'été, des maux de ventre dont il s'était déjà plaint, réapparurent plus intenses. Raymond Fafard était allé chez lui pendant les vacances, en juin, et l'avait trouvé si mal en point qu'il redoutait le pire. C'est au récit qu'il me fit de sa visite au 23, rue Blanche, que je décidai de retourner à Paris. Je profitai de mon passage dans cette ville pour revoir Émile Cioran et m'entretenir avec Louis Rougier, deux écrivains avec qui je m'étais lié par correspondance.

Lorsque je retrouvai Hertel, il n'avait pas si mauvaise mine, pour la simple raison qu'il n'était pas en état de crise. Moins souffrant que durant l'été, il était en revanche d'une prudence extrême, rare chez lui, en ce qui concerne l'alimentation. Il ne mangeait plus que du riz bouilli, ne buvait plus que de l'eau minérale. Il n'éprouvait pas de douleur particulière. Il sentait seulement, me confia-t-il, une « fatigue », une « lourdeur constante » à l'intestin. Ce malaise continuel le gênait énormément quand il s'installait à sa table pour écrire. Il ne pouvait y demeurer plus de trois quarts d'heure de suite. Au bout de ce temps il se levait, arpentait sa chambre et soudain s'allongeait sur le parquet pour y faire des exercices de détente. Il se remettait ensuite au travail, tentant de prolonger le plus possible son effort, qu'il devait interrompre de nouveau après une demi-heure pendant laquelle il avait souvent soupiré d'impatience. Son humeur n'en était pas altérée. Il restait gai. Il faisait des bons mots et je ne lui en trouvais pas plus mauvais caractère.

Il était angoissé cependant. Il avait souvent changé de médecin, s'étonnant, chaque fois, qu'on ne lui eût rien découvert d'anormal. Au printemps de 1965, on lui avait fait un bilan de santé : peut-être des malaises du même genre lui avaient-ils donné du souci ? Il voulait en avoir le cœur net, car, comme tout le monde, il craignait le cancer. L'examen de 1965 fut négatif à cet égard, ce qui naturellement le rassura jusqu'au moment où, six ans après, il souffrit du ventre.

Lorsque je le revis à Paris le 22 octobre 1971, ni ses affaires ni sa santé n'allaient bien. Quelques jours après, il lui suffit d'un *week-end* à Vézelay pour se remettre, retrouver sa gaîté et son allant.

Je l'accompagnai donc à Vézelay le 23 octobre 1971. Nous y passâmes les plus beaux jours de ce merveilleux automne, où le temps chaud de juillet semblait être revenu. Nous nous promenâmes longuement sur le chemin de ronde. Nous embrassions du regard la paisible campagne du Morvan, ces champs, ces boisés qui s'étendent sur des milliers et des milliers d'hectares entre Auxerre et Avallon.

Dans la vieille maison qu'il occupait encore au sommet de la pente, mais que déjà il envisageait d'abandonner à cause du loyer, ainsi qu'il m'en informa pendant nos promenades, un jeune homme, Alexandre Maliguine, se chargeait de l'entretien des pièces et du chauffage. Il faisait aussi les courses.

Alexandre Maliguine était un amateur d'échecs avec qui nous fîmes d'interminables parties. L'après-midi du 24 octobre, comme il était en train de jouer avec Hertel, celui-ci se lève brusquement, s'étend sur le plancher et se met à faire des exercices de yoga. Visiblement, le mal se réveillait. Il se remit vite de cette attaque, et quand nous rentrâmes à Paris il allait beaucoup mieux.

Le 2 novembre, j'allai dîner avec lui dans un restaurant où l'on ne servait que des « aliments naturels », puisque sur les conseils des médecins il s'était mis au régime. Je passai le reste de la soirée rue Blanche. Il était dans une forme physique et intellectuelle assez surprenante chez un nouveau « végétarien ». Il me raconta une foule d'anecdotes qui allaient former plusieurs chapitres de ses *Souvenirs, historiettes, réflexions.*

Dans une lettre datée du 12 février 1972, il m'apprend qu'il a cessé de fumer et qu'il souffre de maux de toutes sortes. Un homme qui grille une quarantaine de gauloises par jour ne rompt pas si brusquement avec le tabac. Je me doute bien qu'il a simplement cessé de fumer une fois de plus. Comme Mark Twain, il aurait pu dire : « Ce n'est pas difficile de cesser de fumer : ça m'est arrivé des milliers de fois dans ma vie. »

Plus d'un an après, le 22 septembre 1973, une autre lettre de lui m'informe qu'il ne se porte pas très bien. Il s'y plaint encore d'« une abominable lourdeur au côté droit ». Il ajoute : « Je continuerai jusqu'à la fin à témoigner par l'écrit. »

Il songera, en 1974, à faire une cure à Vichy. Il attribue pour l'instant ses malaises à un virus qu'il aurait attrapé en Afrique bien des années auparavant. De l'été 1971 au printemps 1975, son état de santé connaît des hauts et des bas. Mon fils François, qui lui rend visite en mai et juin 1973, constate que malgré une alimentation déplorable le poète se porte assez bien. Or un an plus tard exactement, un des vieux amis de Hertel, le journaliste François Péladeau, est à Paris à l'occasion des élections présidentielles. Il l'emmène déjeuner et lui trouve mauvaise mine. Un mal que les médecins n'arrivent pas à diagnostiquer est évidemment une source d'inquiétude perpétuelle pour le malade.

Ce qui n'angoisse pas moins l'écrivain, c'est l'état de ses finances depuis les reculs spectaculaires de la Bourse en 1970 et 1971. De janvier à octobre 1971, il y a perdu environ cinq mille dollars. Il a vendu *Radiesthésie – Psychic Magazine,* en 1969 ; il cédera *Rythmes et couleurs,* comme on le sait, à Camille Souyris en janvier 1970. Il appréhende une catastrophe, peut-être la misère et, rappelons-le, pour y échapper il envisage un moment un retour définitif au Canada. En 1974, il renonce définitivement à Vézelay : le loyer de la maison historique est désormais au-dessus de ses moyens.

Ce qu'un autre aurait considéré comme des épreuves insurmontables n'est pour lui qu'une série de contretemps. Ennuis de santé ? Soucis financiers ? Fi donc ! Cela ne l'empêche pas d'écrire. Il travaille avec acharnement. Enfermé dans sa chambre comme un moine dans sa cellule, il n'en sort plus que pour aller, une ou deux fois par jour, prendre un café dans un bistrot voisin de l'église de la Trinité. La plupart du temps il se fait la cuisine. Il ne dépense presque rien, sauf son énergie. Et même si le fait d'écrire lui est pénible, les feuillets s'accumulent sur sa table. Vers la fin de 1973, il veut écrire un livre qui résumera sa pensée philosophique « actuelle » ; il en rédige soigneusement le plan. Cette synthèse, il la fera pour répondre au désir des lecteurs et des critiques qui la lui demandent depuis des années. Il la fera aussi parce qu'il sent le besoin de réunir, dans un même ouvrage, les éléments épars d'une cosmologie et d'une éthique qu'il a exposées, de 1950 à 1972, dans de nombreux articles et courts essais, le plus souvent sous forme de réflexions et de méditations. On trouve ce genre de pensées philosophiques et théologiques jusque dans ses récits de voyage. L'« être protéïforme », l'homme insaisissable qui sème ses idées aux quatre vents, a résolu une fois de plus de s'arrêter pour faire le point. À ce stade de ses pérégrinations spirituelles, il va satisfaire ceux qui lui reprochent sa dispersion : il créera une œuvre qui, après Leur inquiétude, Pour un ordre personnaliste et Vers une sagesse, sera le quatrième jalon de son cheminement dans les régions de la pensée pure. Il y travaille allègrement en 1974 et jusqu'à la fin du printemps 1975, puisque pendant cette période il retrouve une apparence de santé. Les problèmes financiers de la publication lui seront épargnés : son livre sera publié aux Éditions La Presse, à Montréal, dans la collection « Écrivains des deux mondes ». Les Éditions La Presse assumeront les frais de l'entreprise (édition et diffusion) avec l'aide du Conseil des Arts du Canada, qui subventionnera l'éditeur.

Le manuscrit intitulé *Mystère cosmique et condition humaine* est prêt en avril 1975, peut-être même avant. Dans les mois qui suivent, l'auteur manifeste une certaine impatience : son éditeur le laisse apparemment sans nouvelles pendant des semaines. Les remous que subit le monde de l'édition, au Québec, entre mars et juillet 1975, ne sont pas pour rassurer les auteurs. Plusieurs ne verront jamais sortir leurs livres des quatre ou cinq maisons auxquelles ils en ont confié le manuscrit, et qui sont toutes menacées par la pénurie de papier. Elles le sont également par une hausse excessive du prix des volumes qui entraîne la mévente.

Bien que les Éditions La Presse ne soient pas à l'abri des coups durs, leurs difficultés sont surtout d'ordre administratif. Elles semblent financièrement plus solides que la plupart de leurs concurrentes. Hertel n'a donc rien à craindre, son livre paraîtra, peut-être avec un peu de retard mais il paraîtra. On était censé le voir en août à la devanture des librairies ; de fait, je m'en procure un exemplaire en septembre.

Je le parcours en une matinée. À peine suis-je sorti de cette première lecture, que je me sens aussi remué qu'après mon premier contact avec certaines grandes œuvres d'art. Comme dans *L'Évolution créatrice,* je retrouve dans le texte de *Mystère cosmique* une puissance de synthèse, une organisation et une maîtrise si peu communes des matières, que je n'en puis conclure qu'une chose : on a affaire ici à un vrai philosophe et à la fois à un écrivain majeur. Le ton de l'ouvrage, d'où sont absents tout esprit partisan et toute polémique, n'a pas cessé depuis de me ravir.

Dans *Mystère cosmique et condition humaine,* Hertel répond à un certain nombre de questions que, malgré son « spiritualisme athée », il ne pouvait pas ne pas se poser à propos de ses attitudes en matière de religion et de philosophie ; on se les posait d'ailleurs à son sujet depuis fort longtemps. Il y répond d'une manière satisfaisante pour l'esprit, d'une manière cohérente. Ses réponses, si elles sont une justification de son évolution religieuse et philosophique, n'en sont pas une justification à tout prix. Car le philosophe ne regrette rien. Il n'a pas de remords. Pourquoi renierait-il ce qu'il a écrit avant 1948 ? Pourquoi rougirait-il de son passé chrétien ?

« … comme Dieu me paraissait un postulat évident, je m'inclinais », raconte-t-il au début de la deuxième partie du livre. « Des années passent, poursuit-il, je suis étudiant, puis professeur chez les jésuites. J'appartiens à l'Église enseignante. J'ai de nombreux moments d'anxiété (rien de déchirant, mais des inquiétudes intellectuelles). » Plus loin : « Entre temps, je me suis retiré de l'Église. J'ai obtenu un bref de sécularisation. Je n'ai nulle honte des sacrements que j'ai reçus et que je considère comme de beaux symboles, qui font partie d'un folklore, celui de la civilisation occidentale, tout imprégnée de christianisme. Enfin, je n'ai de rancune, ni de haine, pour personne. Je comprends fort bien qu'on soit croyant. je n'en veux pas à ceux qui m'anathématisent. Ils sont de bonne foi. »

L'auteur a tenu le même langage dans d'autres essais ; jamais toutefois il ne l'avait fait avec autant de détachement et d'objectivité. Ce n'est plus le pamphlétaire ou le polémiste qui parle, c'est maintenant un sage. S'il reconnaît la bonne foi de ses adversaires, il leur sera bien difficile, pense-t-il peut-être, de ne pas reconnaître la sienne.

Le livre est beaucoup plus qu'une justification devant une opinion que l'écrivain aurait pu mépriser. Ce dernier montre de la noblesse dans le fait de tenir compte de cette opinion. Par sa loyauté, il s'élève au-dessus des mesquineries littéraires, sans devenir inaccessible pour autant. Il acquiert simplement, à ce grand jeu de la vérité qu'il joue sans tricher une seule fois, une sorte d'invulnérabilité morale.

Les diverses parties de *Mystère cosmique* s'enchaînent harmonieusement, obéissant à un plan plus rigoureux qu'il n'y paraît, comme les actes d'une pièce de théâtre bien construite. Le style est énergique, habituellement très dense. Des fusées éclairantes jettent constamment une lumière crue sur toutes les choses dont le texte est plein : « La vraie joie, c'est de se contenter du peu que l'on est. » « On rencontre peu de vieillards chez les gens qui ont peu de curiosité d'esprit. » « Soyons curieux, nous vivrons vieux. » Ces pensées nous rappellent les considérations que Cicéron, dans son traité de la vieillesse, met dans la bouche de Caton : « Croïez-moi, pourvû que les Vieillards se conservent l'habitude de l'étude et de l'application, leur esprit demeure dans son entier[2]. »

[2] *Les livres de Cicéron, de la vieillesse et de l'amitié, avec les paradoxes,* chez Jean-Baptiste Coignard fils, à Paris, M.DC. LXXXXI, sans le nom du traducteur.

Il y a des redites, c'est vrai, mais elles ne sont pas des « répétitions stériles ». Elles procèdent d'une méthode de l'auteur qui, d'un livre à l'autre, développe souvent les mêmes thèmes au moyen des mêmes éléments. Il se répète donc ? Si. Seulement il se répète en améliorant, chaque fois, sa manière de dire les choses. Il ne les redit, en somme, que pour les mieux dire : c'est le mouvement naturel d'un esprit toujours en quête d'une plus grande précision, et c'est là un des caractères de l'esprit philosophique.

Hertel, une fois de plus, se défend de présenter ici « un système philosophique complet ». Il veut être philosophe à la manière de Platon plutôt qu'à celle de Kant, et c'est en effet ce qu'il est. Cela ne l'empêche pas, dans *Mystère cosmique,* d'exposer ses idées plus systématiquement qu'ailleurs, avec une logique qui leur communique une force qu'elles ne pouvaient pas toujours avoir dans d'autres ouvrages, à cause de leur dispersion soit d'un essai à l'autre, soit dans les limites d'un même essai.

Mystère cosmique et condition humaine ne passa pas inaperçu au Canada. Si la critique officielle se montra, comme d'habitude, plutôt réticente, la publication de l'ouvrage fit assez de bruit à Montréal, à Québec et ailleurs, grâce à plusieurs entretiens radiophoniques et télévisés au cours desquels l'auteur s'expliqua parfois longuement avec ses interlocuteurs, en insistant sur ce que j'appellerais l'aspect pascalien de sa philosophie : le néant de l'homme. On vit même le philosophe, fin décembre 1975, au journal télévisé de Radio-Canada. Il y fit une apparition percutante. Les yeux brûlants de fièvre, les traits ascétiques, il résuma sa pensée de manière qu'aucune équivoque ne pût subsister sur son ancienne croyance en Dieu : il s'est imaginé croire, mais depuis très longtemps il ne croit plus ; la seule chose qui réunisse tous les caractères de l'existence et de l'essence, c'est l'univers éternel, c'est le cosmos, fait d'*espritmatière*[3]. Le cosmos est lui même un mystère devant lequel il faut s'incliner, sans chercher à l'expliquer.

[3] L'expression « esprit-matière » se trouve dans Teilhard de Chardin, avec un trait d'union entre les deux mots : « L'étoffe du monde est l'esprit-matière. » Voir « La représentation de l'univers », dans *La France et les Français*, *nrf,* Bibliothèque de la Pléiade, p. 675. Hertel a supprimé le trait d'union afin de joindre, plus intimement encore dans son esprit, les deux réalités exprimées par ces mots.

Six semaines auparavant, André Gaulin avait fait paraître dans *Le Soleil* un article dont Raymond Dubé, qui me le signala, me parla en termes élogieux. Il s'agit d'un texte qui, sans être une réponse méthodique à une critique plus ou moins désobligeante publiée dans *Le Devoir,* « récapitule sommairement » l'œuvre de l'« essayiste »[4]. André Gaulin y souligne ce qu'il nomme l'« humanisme hertelien ». Cet humanisme se présente, dans la synthèse du critique, comme une morale non pas de l'identité mais de la conciliation des contraires : la seule vraie joie est la joie d'être, la seule catastrophe est la mort, qui nous prive d'un spectacle agréable. Il faut nous arranger de cette situation en visant à la sérénité. Le critique rappelle en outre que le philosophe oppose à l'humilité chrétienne l'« humilité cosmique », qui consiste à reconnaître tout simplement que l'homme n'est rien et que, malgré ses aspirations et ses rêves, l'immortalité lui est refusée. Le texte d'André Gaulin comporte une trentaine de vers tirés de divers recueils, notamment de *Poèmes européens.* Ces citations mettent en lumière l'idée de la mort, un des principaux thèmes de la pensée philosophique de François Hertel.

[4] « Une certaine ferveur de vivre, une certaine froideur de mourir », *Le Soleil,* 8 novembre 1975.

Le bruit que l'on fait autour de son nom et de son œuvre ne saurait étourdir notre philosophe[5], qui consacre les derniers mois de 1975 à la rédaction de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, dont il envoie des extraits, sous forme de billets, à *L'Information médicale et paramédicale.*

[5] « Qu'on parle davantage de moi, ça ne me fait ni chaud ni froid ; mais si ça peut ramener les gens au goût de l'écriture honnête et correcte, c'est une bonne chose. » Lettre du 17 janvier 1976 à Janine Tétreau.

Il ne se contente pas d'écrire ses souvenirs, il écrit aussi « quelques nouvelles ». Les portraits qu'il fait à cette époque des membres de sa famille, surtout de son père, sont probablement fort ressemblants, mais ils sont par endroits d'un cynisme qui en dit long sur les distances que l'auteur a prises avec les siens comme avec le monde en général. C'est le cynisme d'un vieillard stoïque, à qui l'expérience a donné le droit de juger la vie, et qui n'en attend plus rien.

En janvier 1976, les inquiétudes que lui avait inspirées jusque-là sa santé se dissipent : « … on m'a trouvé des traces d'arthrose ; mais comme c'est une maladie des articulations et que je n'ai mal qu'au ventre, ce n'est pas encore ça. (…) Je ne suis ni plus malade ni moins qu'avant ; mais je suis résigné. Je me rends compte que subsister, malgré un malaise constant, vaut encore mieux que crever[6]. »

[6] *Ibid.*

Il croyait « en avoir fini avec la poésie ». Or il m'adresse, toujours en janvier 1976, deux sonnets datés du 19 et intitulés « Mes songes » et « Expression ». Quelques jours plus tôt il nous avait dédié, à ma femme et à moi, un autre sonnet qui a pour titre « Le verbe est mon amante », et qu'il nous présentait comme une simple ébauche, bien qu'il fût parfait, à l'exception de la dernière rime, qui est fausse.

Il y a aussi, dans *Mystère cosmique* (car il convient d'y revenir), un élan qui participe du lyrisme commun à Descartes (dans ses *Méditations*) et au Pascal des *Pensées.* On sentait également ce lyrisme dans *Vers une sagesse.* Mais jamais encore, ai-je dit à l'auteur quelques jours après la publication de *Mystère cosmique,* le frémissement de sa pensée n'avait atteint à cette intensité dans la communication, à cette passion ou à cette fièvre qui force la sympathie et l'adhésion.

Il va donc continuer ce qu'il a commencé, selon toute vraisemblance, avant l'automne 1974 : la rédaction de ses souvenirs d'enfance, qu'il publie au fur et à mesure qu'il les écrit[7]. Il a, bien sûr, une longue habitude du travail quotidien, et ses souvenirs avancent vite. Mais il se surmène : en octobre 1975, nouvelle alerte. Il ne s'agit plus d'une « lourdeur persistante », le malade souffre réellement de douleurs à l'intestin. Et comme le mal l'empêche de travailler, il fera tout pour s'en débarrasser. Il doit donc se résoudre à subir une série d'examens, ce qui nécessite l'hospitalisation.

[7] D'une lettre qu'il m'adressait en novembre 1975 : « Je vous conseille d'aller consulter la collection de *L'Information médicale,* depuis au moins un an. J'ai commencé, en effet, dans ce journal, à publier des souvenirs d'enfance. Ces textes ne sont d'ailleurs que les brouillons d'un ouvrage que je prépare. Titre provisoire : *Souvenirs du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge.* Il faudra lire entre les lignes… ! » Le titre n'était pas provisoire, il était définitif.

Il est à Lariboisière dans la semaine du 20 octobre. Il attend fébrilement le résultat des analyses. Le mercredi 22, Madeleine Gobeil va le voir. Il lui accorde une interview émouvante.

Il récapitule, dans cet entretien du 22 octobre 1975, les espoirs qu'il avait mis en Dieu et en l'homme pendant sa jeunesse, puis les déceptions qu'il éprouva dans le commerce des hommes. Il y évoque son enfance, sa famille, le temps du collège, de la camaraderie et des sports, une crise religieuse où il perdit la foi, à dix-huit ans, sa conversion deux ans plus tard, son entrée chez les jésuites. Il parle de son amour pour ses élèves, et aussi de son amour de la langue française. Il s'attendrit au souvenir de sa mère et, du poème qu'il lui dédia, il cite ces vers :

> « Nous ressusciterons un jour dans quelque fleur. »

Il ne craint pas la mort, dit-il, mais la souffrance, car la souffrance – s'il ne le dit pas, on sent qu'il le pense – est un arrêt de l'activité normale, elle force le malade à se concentrer sur un point de son corps au détriment du reste de sa personne et du reste du monde.

Ce qui le vexe le plus, quelques jours après, c'est qu'on le renvoi chez lui sains l'avoir opéré, puisqu'on ne lui a rien trouvé !

Je lui téléphonai le 2 novembre. Il s'était remis au travail.

Son moral ne paraissait pas trop bas.

Son dernier voyage au Canada s'était terminé à la fin d'octobre 1970. Il y revint après six ans d'absence pour un séjour de deux mois.

Il arrive à Montréal le 12 juillet 1976, cinq jours avant l'inauguration des jeux Olympiques. Il souhaitait assister au moins à une compétition. Son état de santé ne le lui permit pas. Médaillé des jeux de Londres de 1948 pour ses « poèmes à la gloire du sport », il se contenta d'accorder un entretien à Jean Sarrazin, animateur de l'émission radiophonique « Le Carnet arts et lettres », réalisée par Raymond Fafard.

Ses malaises l'inquiètent sans doute plus qu'il ne le dit. Il marche avec lenteur ; l'immobilité prolongée lui est insupportable. Quand il reste assis plus de dix à quinze minutes, ses maux de ventre, probablement assez vifs, le gênent au point qu'il doit quitter son siège. Alors il fait une promenade d'une heure. Encore faut-il l'accompagner, car, seul dans la rue, il éprouve de l'angoisse, sensation qui provoque chez lui des pertes d'équilibre. Sa démarche est souvent celle d'un homme ivre. Il s'appuie sur le bras de la personne qui l'accompagne, surtout la nuit. En plein jour, il marche plus facilement. Une promenade de trois kilomètres le fatigue moins que le fait de demeurer assis dans un fauteuil pendant un quart d'heure.

Il n'aurait pu normalement s'offrir un voyage au Canada, ses revenus étant insuffisants. Il avait déjà fait le nécessaire auprès des autorités françaises pour bénéficier des avantages sociaux destinés aux personnes âgées, et il ne projetait nullement de quitter la France. Mais au printemps, le réalisateur Jean Faucher, de passage à Paris, était allé le voir et lui avait demandé de participer à la série télévisée « Propos et confidences ». L'écrivain accepta de se soumettre aux exigences techniques d'un enregistrement de plusieurs heures. Il fut très bien rémunéré pour ce travail, ce qui lui permit d'envisager un nouveau voyage au Québec, où il reverrait un médecin qu'il connaissait très bien, le docteur Saine, dont les cures étaient assez renommées.

Ce médecin le soigna pendant plus d'un mois. Il lui administra un traitement au venin d'abeille. Le malade en ressentit parfois les bienfaits, sans se croire guéri pour autant. Sa sœur Isabelle l'avait invité à s'installer chez elle, rue Filion, dès qu'elle eut appris la nouvelle de son retour. Il logea donc d'abord chez Isabelle et son mari, Robert Poirier, puis chez son vieil ami Alvarez. Il reprit contact avec Paul Toupin, cet autre « exilé de l'intérieur » qui venait de publier une nouvelle excellente dont l'action se passe en Espagne. Il revit également trois anciens libraires, monsieur et madame Ménard, et Henri Tranquille, qui tout en préparant la publication de ses *Lettres d'un libraire* présidait les lundis des gens du livre au restaurant Le Gobelet[8]. Il séjourna en outre chez son frère Raymond, à Québec, tandis que son frère René, malade, se trouvait à Montréal.

[8] Ces réunions littéraires avaient commencé en 1962. Elles naquirent, selon Jean-Claude Trait, « sous l'impulsion de trois personnes : le sculpteur Robert Roussil, l'écrivain Jean-Jules Richard et le libraire Henri Tranquille. (…) On y parlait presque exclusivement culture. Malheureusement, peu de gens en étaient informés, ce qui fait que ce fut, pendant plusieurs années, une manifestation pour ainsi dire intime ». Voir *La Presse,* 8 juin 1974.

Il était arrivé depuis près d'une semaine quand nous nous retrouvâmes à mon domicile, le 17 juillet. Il m'offrit à cette occasion, dans une édition du XVII^e^ siècle contenant des notes manuscrites de grands critiques français, une traduction du *Traité de la vieillesse* de Cicéron (cité plus haut). Il fit cet été-là une brève excursion à la campagne, dans la localité de Sainte-Dorothée, où j'avais loué un chalet.

Il avait remis à un premier éditeur montréalais, les Éditions La Presse, le manuscrit de *Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge (mémoires humoristiques et littéraires)*. De fait, le livre parut chez Stanké à la fin de janvier 1977. Réginald Martel, critique au journal *La Presse,* en fit un compte rendu le 12 février. « Homme d'hier, écrivait-il, François Hertel est aussi un homme d'ailleurs. Il nous ressemble encore, bien sûr, puisqu'il a vécu parmi nous pendant plus de quarante ans. Il serait d'autre part mesquin de lui reprocher d'avoir choisi de vivre sous d'autres cieux ; la planète est à tout le monde. Quelles que soient les vraies raisons de son exil, on ne peut s'empêcher de penser qu'il a voulu, comme bien d'autres intellectuels québécois, à l'époque où tous les horizons étaient bouchés, sauver sa peau. Il existe peu de gestes aussi sains et ce qui frappe le plus, à la lecture de ces nouveaux souvenirs, c'est justement la santé de l'homme[9]. »

[9] « Autoportrait d'un artiste très flatteur », *La Presse,* 12 février 1977.

Le titre *Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge* nous invite presque à en évoquer un autre, *Les Trois Âges de la vie intérieure,* ouvrage qui eut en son temps plus d'une heure de gloire. Spirituels chacun à sa manière, ces deux livres diffèrent sous tant de rapports que l'esprit de l'un est aussi loin de celui de l'autre que notre galaxie l'est de la Grande Nébuleuse d'Adromède.

Dans ses *Souvenirs et impressions,* écrits alors que la maladie le diminue physiquement, Hertel s'abandonne avec encore plus de détachement, de sérénité et de désinvolture, qu'il ne l'a fait dans ses *Souvenirs, historiettes, réflexions.* L'homme « secret » consent enfin, à soixante et onze ans, à nous entretenir non seulement de sa vie intime, ce qu'il avait fait dans d'autres ouvrages, mais de sa mère et de son père, de ses frères et de ses sœurs, de ses grands-parents, de ses oncles, de ses tantes, et souvent de son cousin, l'abbé Mercier, dont l'ouverture d'esprit était remarquable, surtout en matière de littérature. Ces mémoires humoristiques et littéraires n'ont de philosophique que leur sagesse souriante. Vers la fin, dans un bref chapitre sur la littérature canadienne d'expression française, l'auteur expose les conditions nécessaires à la naissance de toute littérature véritable, dont l'existence est liée, comme il le démontre d'ailleurs, à la rigueur du style, ainsi qu'à la maîtrise d'une langue douée d'une grande capacité d'expression. Il conclut qu'un écrivain canadien d'expression française est un homme ou une femme qui, après s'être « approprié » cette langue, est devenu un écrivain à part entière. La critique québécoise s'est gardée, semble-t-il, d'attirer l'attention du public sur ce chapitre dont un seul journal, à ma connaissance, a cité un passage.

Après un séjour de neuf semaines au Québec, il rentra en France le 14 septembre. Il arriva le lendemain à Paris « complètement épuisé » : il lui avait été « impossible de dormir dans ce monstre d'inconfort qu'est le DC-8 ».

CHAPITRE XII

LA SOLITUDE COMME ÉPREUVE ?
PEUT-ÊTRE. MAIS LA SÉRÉNITÉ
POUR RÉCOMPENSE – ASSURÉMENT.

> « La présence à soi, c'est une sorte de paradis sur terre. C'est la joie de se posséder pendant qu'il en est temps et que l'indice de destruction n'est encore qu'en marche.
>
> « Le philosophe ne songe même pas à se regretter quand il ne sera plus. Il profite du moment. »
>
> François Hertel

IL PASSE ENCORE plusieurs semaines à Québec en 1978. Son frère Raymond et la femme de celui-ci l'y accueillirent amicalement, comme d'habitude, avant que madame Ménard, l'automne venu, ne l'amenât à Montréal où, avec son mari, elle s'occupa de lui, veilla sur lui à cause de son état de santé et l'accompagna chez les médecins. Fin septembre, l'écrivain, rentré à Paris avec mon fils François comme secrétaire, entretient toujours le projet de publier son théâtre. Il s'était adressé à ce sujet, durant l'été, à la maison Leméac, puis à Fides ; malheureusement, les négociations n'aboutirent point. Fit-il de nouvelles tentatives auprès d'autres éditeurs ? C'est vraisemblable. Je crois cependant qu'il abandonna bientôt ce projet de publication.

Le manuscrit de ses pièces une fois mis au net, il limite son activité littéraire à la rédaction de ses courts articles pour *L'Information médicale.* Au risque de jouer les Cassandre, il y défend des positions traditionalistes en éducation et en littérature. Sa collaboration au journal de Lorraine Trempe cessera en 1980, à la suite, semble-t-il, de problèmes de trésorerie que la direction du périodique, depuis quelque temps déjà, n'arrivait pas à résoudre[1].

[1] L'entreprise, dirigée par le docteur Lorraine Trempe jusqu'au début d'octobre 1980, fut reprise par la maison McLean-Hunter sous le titre *Le Courrier médical* ; l'ancien titre fut néanmoins conservé. Le docteur Trempe continua de s'intéresser au journal en tant que conseiller.

Il lit beaucoup, surtout des romans. Ceux de Pierre Benoit et de Vicki Baum sont parmi ceux qu'il préfère. Il a presque renoncé aux lectures plus sérieuses : elle exigent une tension d'esprit qui le fatigue trop. D'autre part, comme le fait d'écrire lui est pénible, il dicte son courrier ; et lorsque, privé de secrétaire en septembre 1979 par suite du retour de mon fils à Montréal, il sera contraint de reprendre la plume, ses lettres se feront beaucoup moins fréquentes. Il continuera cependant d'écrire à peu près régulièrement à Raymond Dubé. Celui-ci l'avait mis en rapport avec un philatéliste français, monsieur Berthier. Nous l'avons dit, monsieur Berthier se rendait tous les vendredis rue Blanche pour y « pousser du bois » avec le philosophe, qui, en 1980, devenait de plus en plus seul.

Hertel n'avait presque jamais regardé la télévision. Vers 1977 ou 1978, il se procura un poste afin d'y suivre le déroulement des grandes compétitions sportives. Il lui arriva par la suite de regarder d'autres émissions. Certaines le faisaient enrager. « Actuellement à

Paris on nous passe à la télé une sorte de séquence intitulée Frédérick. C'est d'une grossièreté atroce ; mes amis français ne comprennent à peu près rien et moi non plus[2]. »

Outre monsieur Berthier, il recevait de loin en loin quelques visiteurs. C'étaient tantôt de vieux camarades, comme Toupin, tantôt des gens qui, ne l'ayant pas oublié, désiraient le revoir, comme monsieur Robitaille, ancien secrétaire de Henry Miller, tantôt des étudiants ou étudiantes, Français ou Québécois, comme Guylaine Massoutre, qui préparait, en 1979, une thèse sur son style, ou Chantal Bouchard, étudiante en linguistique, qui allait quelquefois lui tenir compagnie et lui emprunter des bouquins.

Naturellement, fidèle à une amitié de près de trente ans, Annie Charbonnet lui rendait visite de temps à autre. Elle le revit au moins une fois en 1980 : il venait d'avoir soixante quinze ans.

On imaginera facilement qu'un être aussi sociable que François Hertel n'ait pas accepté de gaîté de cœur la solitude, lot des vieillards, dont l'univers se dépeuple à mesure que s'éloignent d'eux ou disparaissent leurs parents, leurs collègues, leurs amis. La solitude lui fut probablement une assez dure épreuve, et l'angoisse dont il souffrait dès 1976, quand il eut atteint le troisième âge, avait sans doute pour cause principale le dépeuplement de son univers, sans compter, chez un homme que ses forces abandonnent peu à peu, la perspective de la mort, échéance toujours trop prochaine quel que soit l'âge que l'on a.

Que pensait-il de la mort, quand les loisirs lui eurent rendu plus fréquentes les occasions d'y penser ?

« (...) si la mort est la fin de tout pour la personne pensante que je suis en ce moment, la mort est plus affreuse que tout. Notre seul bonheur, notre seule joie, notre seule richesse, c'est notre être, c'est nous-mêmes. Quand nous ne serons plus ce que nous sommes, quand nous n'attribuerons plus l'existence à ce « je » actuel, qu'adviendra-t-il de nous ? Que nous soyons plus ou moins récupérés par quelque grand tout ne nous avance à rien. C'est la mort du moi, son passage d'être à néant qui est notre catastrophe, l'objet de notre angoisse et de notre désespoir anticipé. (...) Personne n'a jamais apporté une réponse valable à la pourriture où sombre la personne humaine, ce merveilleux microcosme temporaire, cet éblouissant miroir qui s'est trop souvent pris pour une grimace de Dieu[3]. »

Une certaine crainte de la mort est donc manifeste chez lui, comme elle l'est chez les gens normaux ; seulement, elle prend chez lui une forme philosophique, elle y reçoit une manière d'explication qui permettra au sage, en dépit de son anxiété, malgré son coeur qui se serre à l'approche de la « catastrophe », d'envisager sa propre fin avec sérénité.

De la part d'un philosophe arrivé au sommet de la pente difficile, la sérénité n'est certes pas une attitude ; elle apparaît au détachement dont il fait preuve à l'égard de la renommée, comme de tout ce qui est trop humain, trop petit, trop mesquin pour mériter autre chose qu'un regard objectif et froid. Jointe à des méditations infinies sur l'homme et l'univers, une longue expérience de la vie, des passions et de l'art, est la vraie source de ce calme, de cette tranquillité de l'âme qui lui sont venus comme une récompense. Il goûte cet état de bien-être moral, savoure le présent, « profite du moment ». Serein, oui, il l'est devenu ; mais, vivant de peu, n'ayant presque plus de besoins, il reste assez près de la réalité pour conserver le goût de la vie ; aussi soigne-t-il sa santé délicate. En août 1980, il ira aux eaux de Châtelguyon, dans le centre de la France, où l'on traite les troubles gastriques. De retour à Paris à la fin de l'été, il se porte un peu mieux que d'habitude ; il y retrouve ses livres, son vieil appartement, le quartier de la Trinité, où il continue, jour après jour, à faire ses courses et à recevoir des visiteurs, de moins en moins nombreux, il est vrai.

* * *

Si l'on excepte son théâtre, dont plusieurs personnages sont gouvernés par l'égoïsme, l'ambition, l'appât du gain, ou affichent un cynisme propre aux milieux mondains, ou expriment ce « nihilisme souriant » qui nous empêche de les prendre tout à fait au sérieux, François Hertel nous donne par son œuvre la démonstration peut-être la plus parfaite d'une aspiration constante à la paix de l'esprit. J'entends ici par son œuvre l'ensemble de ses écrits poétiques et philosophiques. Même son théâtre ne fait pas entièrement exception à la règle, puisque sa première pièce, *Vers la sagesse,* est au fond, elle aussi, une recherche de la sérénité.

À propos de sa poésie, une remarque s'impose, qui peut à la rigueur servir de guide à quiconque étudie l'ordre chronologique des productions : trois moments ont marqué l'art du poète au point de vue technique ; le premier se caractérise par l'emploi du vers régulier, notamment l'alexandrin et l'octosyllabe ; le deuxième, par l'emploi du vers libre, et le troisième par un retour à la versification classique.

Il fait encore des poèmes en vers réguliers plus de dix ans après avoir commencé à rimer, des poèmes magnifiques, par exemple ce « Nocturne sur Baudelaire », publié en 1936, qui se termine ainsi :

« En écrivant ces vers en l'honneur du vieux Maître
Un soir de spleen atroce et de mortel ennui,
J'ai cru voir son fantôme errant à ma fenêtre
Comme un oiseau de feu se dresser dans la nuit. »

Souvent il évoque, dans des strophes romantiques, les grands poètes symbolistes : non seulement Baudelaire, mais Rimbaud et Nelligan, sans pour autant s'inspirer de leur art, dont en fait il s'éloigne en prenant des libertés de plus en plus grandes avec la prosodie, en disloquant même le mètre, ainsi qu'on peut le voir dans ce quatrain du « Cantique du printemps », où l'on fait rimer la préposition sur avec azur :

« Le sacre du printemps a beau sommer l'azur
De rendre hommage au sein des grappes de cytises,
Mon cœur désaffecté n'a plus d'emprise sur
Le prince trop lointain des clartés et des brises. »

De 1937 à 1952, il pratique beaucoup le vers libre, technique personnelle reposant sur des éléments physiologiques tels que la respiration et l'organisation nerveuse, qui conditionnent le rythme jusqu'à un certain point. Il atteint dans « Le Chant de l'exilé »[4] à une parfaite maîtrise de cette technique, maîtrise doublée d'une inspiration d'où sortent des élans et des cris où le beau voisine avec le sublime. Dans ses « Petits poèmes à la gloire du sport », qui datent d'avant 1946, il en est un, le dernier, intitulé « Le sport et le monde », dont la seconde partie pourrait facilement devenir une manière d'art poétique ou, plus précisément, le résumé d'un art du vers libre, pour peu que l'on substituât aux mots corps, sportifs et jeux, les mots verbe, poètes et poèmes :

« Prendre son corps bien en jambes, comme un coursier,
S'établir au-dessus de soi-même,
Et se dominer de l'intérieur de cette sorte de centaure,
Voilà la grande purification sportive.
Attentive, l'altitude est requise
Et la précision est reine.
Beaucoup moins le muscle pour lui-même voulu
Que l'aptitude à l'utiliser avec rythme.
Beaucoup plus l'ascèse que le plaisir.

Pureté par suite de ce dominateur des éléments
Qui s'est lui-même d'abord conquis.
Les sportifs ont, des fakirs, l'attitude hiératique
Et la même patience de fourmi studieuse
S'acharnant à la technique possédée. »

*

Jeux, reflets d'une divinité joueuse
Qui a inventé le grand jeu du monde,
Vous qui ne possédez d'essentiel que d'être
Et d'être fidèle à l'harmonie, vous m'élevez vers
Celui qui est l'auteur des techniques et des harmonies,
Et qui n'a Lui aussi d'autre raison d'être que d'être. »

On aurait pu croire que cette métrique rebelle, qui refuse de se soumettre aux lois, favorisait chez lui l'exaltation, l'explosion de certains sentiments, en un mot le lyrisme, on aurait pu le croire en effet s'il n'avait publié en 1952 ce merveilleux poème qu'est « Jeux de mer et de soleil », dont la force, la densité, la lumière et les symboles font de ces alexandrins les plus beaux vers, peut-être, qu'il ait jamais écrits. Ce poème annonçait le retour définitif aux formes classiques, dont le poète ne s'est à peu près jamais écarté dans la suite. Non, il n'est pas moins lyrique dans les pièces en vers réguliers que dans les autres. On en jugera mieux à ce huitain, tiré justement de « Jeux de mer et de soleil » :

« À jamais enlacés dans leur rêve de joie,
Les amants ont perdu leur âme au bord du ciel ;
Nul geste n'est trop vif lorsque l'amour l'octroie :
L'étreinte a mis en fuite, un moment, le réel.
L'univers est conquis, la terre est mon empire.
J'ai découvert un monde en l'absence du moi.
Je me plonge, multiple, en mon vaste délire,
Dans l'éternelle extase où l'homme se conçoit. »

Nous ne pouvons pas tout citer. À travers cet art si personnel, les vers abondent qui nous donnent l'impression – mieux : qui nous font bien sentir et comprendre que le poète a réalisé, dans sa maturité, l'idéal de paix spirituelle vers lequel il tendait sans doute depuis ses premières créations, depuis l'adolescence et la jeunesse.

Comment les générations qui étudieront nos poètes au siècle prochain jugeront-elles l'auteur de « Jeux de mer et de soleil » ? Comment son art sera-t-il reçu de ceux qui, grâce à un certain recul, seront en mesure, mieux que nous, d'en voir les qualités et les défauts ? Il est bien difficile de le dire. Car cette question n'est autre que celle de la valeur intrinsèque de la poésie de François Hertel. Je n'en crois pas moins que, tout comme ceux d'Émile Nelligan, de Paul Morin et d'Alain Grandbois, ses vers résisteront au temps. Mes raisons de le croire se fondent sur le fait que cette poésie est plus souvent inspirée qu'elle n'est fabriquée. Elle répond en outre à l'attente du lecteur qui, au-delà du mirage des mots, au-delà même de leur musique, quoique mirage et musique soient ici nécessaires, cherche dans un poème un écho de la nature imprégnée d'humanité. La matière de cet art est l'homme et l'uni vers. Non point l'homme : de telle époque, de tel pays. Mais l'homme, particule pensante et frémissante au sein du Tout. Au reste, le courant métaphysique qui traverse cette poésie électrise : les cerveaux, bronze les cœurs, suscitant chez l'auditeur un sentiment d'appartenance à l'être, de participation cosmique ; et l'admiration qui naît alors en lui n'est pas moindre, sans être pour autant du même ordre, que celle qu'il peut éprouver à la découverte des splendeurs du « Paon d'émail », à la contemplation des paysages intérieurs surgissant des *Îles de la nuit* dites par Jacques Auger, ou encore à l'audition des somptueuses tonalités de « La Romance du vin » interprétée par François Rozet.

La place de François Hertel dans la poésie française du XXᵉ siècle n'est pas à mon sens, même si l'on peut la lui disputer pour mille et une raisons, au-dessous de celle des meilleurs sinon des plus grands : Saint-John Perse, Jules Supervielle, Émile Nelligan, Paul Morin, Alain Grandbois. À bien des critiques actuels ce jugement paraîtra trop enthousiaste, excessif même. Si je le formule, c'est que je crois, bien entendu, qu'il a toutes les chances d'être ratifié par nos descendants, pourvu qu'ils aient le sens de la beauté et le goût de lire.

Comme penseur, enfin, Rodolphe Dubé aura été à la fois le plus audacieux et le plus original dont puisse faire mention l'histoire des idées en Amérique française. Cette affirmation brutale, je le sais, contredit un certain nombre de jugements non moins sommaires, contenus dans quelques-uns de nos manuels d'histoire de la littérature. Car si Hertel procède, lui aussi, de saint Thomas, en raison de la formation scolastique qu'il a reçue des jésuites, il s'est tout d'abord employé non pas à le simplifier mais bien à le comprendre ; puis, construisant son propre système de pensées par une réflexion sur le cosmos, il a modestement renoncé à expliquer l'inexplicable pour nous donner une vision du monde et une interprétation du phénomène humain qui, se complétant l'une l'autre, sont également l'une et l'autre assez éloignées de la philosophie scolastique. Si du reste on avait besoin d'un point de repère, afin de situer le mieux possible l'hertélisme dans l'histoire de la pensée occidentale, on songerait plus volontiers à Spinoza qu'à Thomas d'Aquin : le cosmos selon Hertel n'est pas sans affinités avec cette substance incréée, éternelle et infinie, où il nous est loisible de voir Dieu, être dont l'essence enveloppe l'existence. Il y a aussi, dans la plupart des écrits philosophiques de Hertel, un côté polémique qui rappelle vaguement le style des traités de Spinoza, spécialement *L'Éthique ;* je ne parle pas de la forme géométrique donnée à *L'Éthique :* j'ai à l'idée, plutôt, l'esprit de défensive dans lequel l'œuvre semble avoir été composée. Le caractère polémique, il est vrai, disparaît presque totalement des derniers ouvrages de Hertel pour faire place à une sérénité conquise de haute lutte, ainsi que je l'ai fait observer à propos de *Mystère cosmique*.

Ce que je viens de dire au sujet de l'aspect polémique et de l'aspect apollinien, olympien si l'on veut, de l'hertélisme, serait sûrement plus clair si des textes appropriés l'illustraient tout de suite. C'est pourquoi je propose au lecteur deux exemples de style, dont le premier est l'expression de l'esprit combatif, le second l'expression d'un état non seulement où l'on aspire, mais d'où l'on accède à la tranquillité d'esprit. Le premier texte est tiré de *Vers une sagesse* (p. 83), le second est un extrait de *Mystère cosmique* (p. 255).

I. « Du mouvement »

> « Il est extrêmement curieux que de bons esprits, qui ne demanderaient pas mieux que de croire à l'indéficience du cosmos, soient arrêtés sur cette voie par l'existence du mouvement. Malgré qu'ils en aient, le Premier Moteur Immobile est là, dans l'ombre qui les guette.
>
> « Cette effarante aberration dialectique pour expliquer le mouvement ; le faire sortir de l'immobile – qui est sa négation même – n'a pas fini d'abuser les chercheurs.
>
> « Pourtant, la présence même, non pas du mouvement en soi, qui est une abstraction, mais des choses qui se meuvent, de la mobilité essentielle à tout ce qui existe devrait attirer l'attention dans le sens d'une indéficience de la mobilité cosmique. Cette indéficience admise, puisque le mouvement, au cœur des choses mues, est essentiel à ces mêmes choses, il ne resterait qu'à conclure que le propre des choses est la mobilité. Une mobilité qui varie et qui ne devient action immanente que dans ce qu'on est convenu – dans l'état actuel des sciences – de nommer vivants. »
>
> « Les choses, étant, se meuvent. Sion ne veut pas accepter le créationisme, on ne peut éviter l'éternité cosmique. Éternité mouvante certes et d'un mouvement qui crée sans cesse d'autres mouvements... « Rien ne se perd, rien ne se crée. » Ce proverbe est en partie démodé. Rien ne se perd, soit ; mais tout continue de se créer. L'univers est en continuelle, indéfinie et éternelle expansion. »
>
> « C'est nous qui commençons et qui finissons, nous hommes, qui ne sommes qu'un moment de l'éternelle durée. Quand nous ne sommes plus là, ce qui fut nous est absorbé et résorbé dans la grande masse matière-esprit qu'est le Cosmos.
>
> « Donc il faut penser d'une manière saine, c'est-à-dire dynamique, le mouvement. Il faut faire un effort énorme de sublimation pour dégager notre grossier esprit déductif de ses œillères de myope. »
>
> « En somme, il n'existe qu'un en soi, qu'une réalité sans cesse mouvante et ascendante, le dynamisme éternel du cosmos indéficient.
>
> « Si on n'admet pas la réalité de l'éternel dynamisme cosmique, on n'a qu'à sauter sur les genoux de Dieu le père. »

II. « De la croyance et de l'incroyance »

> « Il n'y a pas de doute que l'on est conditionné au départ par l'hypothèse spirituelle (mythologique) qu'on a connue et apprise enfant. Il est extrêmement difficile, si on ne fait pas une étude sérieuse et exhaustive du processus, de sortir du champ des croyances dont on a, pour nous, précocement, tracé les limites. »
>
> « (...) Toute opinion sincère me paraît éminemment respectable, même si elle est parfois le fruit d'une acceptation aveugle qui craint les révisions déchirantes. Quant à moi, je ne doute plus. Je suis sûr hélas ! du néant où nous allons tous. Ce n'est certes pas gai, mais j'accepte cette fatalité de la condition humaine. On peut d'ailleurs demeurer humaniste, même si l'on sait que l'humanité n'est qu'une animalité améliorée.
>
> « Cette fatalité d'un destin destructeur n'empêche nullement de jouir de la vie tant qu'elle dure. Si elle devient une source de douleurs ou de décrépitudes intolérables, j'admets très bien qu'on en finisse comme le fit récemment Montherlant.
>
> « Vivre sans autre espoir que celui de jouir de la vie tant qu'elle sera capable de procurer joies ou plaisirs n'est nulle ment désespoir pur. C'est plutôt l'acceptation sereine d'un fait inéluctable.
>
> « Enfin, être incroyant n'implique pas du tout ce qu'on entendait autrefois par être athée. Ce mot a pris peu à peu une signification péjorative d'anti-religion. Pourtant, être athée, ce n'est qu'être sans Dieu, c'est ne pas croire à un être suprême autre que le cosmos éternel.
>
> « Je n'ai donc aucun goût pour ce qu'on a appelé l'athéisme militant, c'est-à-dire toutes les formes d'anticléricalisme. Je respecte les clercs qui sont sincères et croient à ce qu'ils enseignent. Quant à moi, je n'enseigne plus rien, je livre à mes lecteurs le fruit de mes recherches. »

La nouvelle orientation que prend sa pensée à partir de 1948, au moment où il va rompre avec son passé, ne sera rien de plus, à ses yeux, que la poursuite de son aventure intérieure, qu'il assimile à une évolution philosophique naturelle.

Nous l'avons cité plus haut au sujet de ce passé dont il ne regrettant rien. En fait, il n'éprouva jamais le besoin de justifier logiquement ses nouvelles options en métaphysique ou en théologie. Et s'il y eut dans son cas, comme dans celui d'autres chercheurs, des « révisions déchirantes » rendues nécessaires par l'abandon d'une doctrine observée depuis l'enfance, il est certain que l'inconfort accompagnant ces révisions résultait moins de la crainte d'être taxé d'incohérence, que d'une nostalgie bien compréhensible chez tous ceux qui, ayant sincèrement aimé et vénéré le christianisme, ont cessé d'y croire un jour.

En face des grandes synthèses philosophiques telles que l'aristotélisme, le cartésianisme, le spinozisme, le bergsonisme, quelle que soit d'ailleurs la valeur de leurs prémisses, on est frappé de la rigueur des développements qui s'enchaînent d'une proposition à la suivante, d'un paragraphe à l'autre, d'un livre à l'autre ; et l'espèce d'harmonie résultant de cette systématisation des idées plaît à la sensibilité autant qu'à la raison. Il se dégage de ces vastes ensembles une impression de solidité, indépendamment, encore une fois, de la valeur réelle de leurs principes, qu'il est toujours possible d'attaquer. Aristote, Thomas, Descartes, Spinoza, Bergson, ne sont évidemment pas à l'abri des erreurs ou des contradictions, tant il est humain de se tromper ; néanmoins, dans l'ensemble, leurs œuvres contiennent une force persuasive qui leur vient d'une cohérence interne, laquelle n'est pas sans rappeler la déduction mathématique. Ces philosophes forment une famille d'esprits que l'on peut appeler dogmatiques ou classiques. Sans être totalement étranger à cette famille de penseurs, sans échapper complètement à l'ordre des philosophes de la rigueur logique, puisque après tout sa formation logique et métaphysique s'inspirait fortement de l'épistémologie et de l'ontologie de certains d'entre eux et non des moindres, Hertel a été amené, et par l'originalité même de sa vision du monde, et par sa méthode fondée sur l'intuition plus que sur la déduction transcendantale, à faire partie d'une tout autre famille spirituelle. Pas plus que Montaigne ou Nietzsche, qui étaient artistes autant que philosophes, ne diluaient leur pensée, car bien au contraire ils la ramassaient souvent en maximes et observations saisissantes, Hertel n'est homme à développer une seule idée en deux cents pages : il préfère lancer des fusées, selon le terme de Baudelaire ; il procède plus souvent par éclairs que par lumière diffuse ; il le fait d'ailleurs instinctivement, et ce ne sera qu'une fois contraint par la peur d'être mal compris qu'il consentira, du reste à la demande de ses lecteurs, à résumer en un seul livre toute sa philosophie, tout en lui donnant au moins l'apparence d'une systématisation. Néanmoins, en dépit des deux courants divergents qui caractérisent cette philosophie – le courant d'inspiration chrétienne d'avant 1948, et le courant agnostique, quoique spiritualiste, des années 1960 – jamais il ne se croira obligé de réfuter systématiquement, à la lumière de nouvelles découvertes ou de nouvelles convictions, des thèses qu'il a antérieurement exposées et défendues. En somme, il ne s'est jamais longuement expliqué sur ce qu'il pouvait considérer comme ses « erreurs », contrairement à Kant, par exemple. Celui-ci avait établi, en 1763, le fondement possible d'une démonstration d'ordre métaphysique, dont la fameuse preuve ontologique par l'être nécessaire, preuve reposant sur la définition nominale suivante : « est absolument nécessaire ce dont le contraire est impossible en soi ». Or dix-huit ans plus tard, dans la « Dialectique transcendantale », qui est une des parties essentielles de la *Critique de la raison pure,* il démolit méthodiquement le raisonnement par lequel il avait fondé la possibilité de prouver rationnellement l'existence de Dieu : il ne lui restait plus qu'à conclure à l'impossibilité de la preuve ontologique[5]. À un certain point de vue, il y a similitude de situation entre le cas de Kant d'une part et d'autre part le cas de tous ces penseurs qui, comme Hertel, auraient pu se voir dans l'obligation de rectifier le tir au bout d'un certain temps, bref de se « rétracter » par suite de nouvelles prises de position qui ne paraissaient plus conformes aux opinions primitivement adoptées par eux. Ce que justement il y a d'intéressant dans le cas de Hertel, c'est qu'il ne voit pas de problème :

« (...) je ne répudie absolument pas mes œuvres philosophiques de cette époque (celles d'avant 1948). Je leur accorde le bénéfice des circonstances atténuantes. Je ne les écrirais certes plus, mais je n'ai nulle honte de les avoir écrites.

« J'ai eu la chance ou, si l'on préfère, je me suis offert le luxe d'évoluer mais je crois avoir été sincère, quoique parfois naïf, dans toutes les phases de mon évolution[6]. »

Serait-ce à cause de l'ambivalence inhérente à son œuvre philosophique[7], que François Hertel n'aurait pas de disciples ou qu'il en aurait peu ? Certainement pas. Si sa pensée n'a pas été recueillie par un groupe de « fidèles » qui l'auraient interprétée et probablement déformée, c'est tout simplement parce que l'époque répugne à ce genre de phénomène, plus fréquent dans les siècles passés, quand l'autorité d'un maître était respectée. De nos jours, s'il existe toujours des maîtres en littérature, dans les beaux-arts ou en philosophie, il est bien difficile de trouver des gens disposés à jouer le rôle de l'élève soumis. Les suiveurs sont plus que jamais mal vus. Notre siècle a toutes les chances d'être considéré, par les historiens futurs, comme le siècle de la révolte. Or la révolte généralisée n'est pas que je sache la condition la plus favorable à l'éclosion de ces écoles où l'on se voue à l'étude d'une œuvre unique. Bergson aura sans doute été le dernier aussi à avoir eu des disciples, en fort petit nombre du reste – et disciples à la rigueur tels que Le Roy et Blondel[8]. »

D'ailleurs, l'idée d'avoir des disciples horripilait Hertel. N'eût-il pas été singulier que cet homme, qui enseignait aux jeunes gens la nécessité de penser par eux-mêmes, leur eût imposé sa propre manière de se représenter Dieu, le monde et l'homme ?

Non seulement il n'eut pas de « fidèles », mais en dehors de son action pédagogique qui s'étendit sur une douzaine d'années, soit entre 1936 et 1948, il n'eut à peu près pas d'influence comme philosophe ; ce qui ne signifie pas que ses écrits politiques et même philosophiques n'aient pas suscité le plus vif intérêt chez plusieurs de nos meilleurs hommes de lettres. Il est cependant permis de croire que, si les événements confirment les vues politiques qu'il exposa notamment dans *Nous ferons l'avenir* et dans *Cent ans d'injustice ?* alors on redécouvrira sa pensée et politique et philosophique ; à cette occasion, son influence s'exercera de nouveau, non plus en tant que pédagogue ou éveilleur d'esprits, mais comme philosophe : sa conception de l'univers sera ainsi partagée par des dizaines de penseurs, qui l'étudieront, l'analyseront, la critiqueront et par là même la répandront dans le monde. Le peu d'influence que d'ordinaire les philosophes modernes ont de leur vivant – Nietzsche n'en est-il pas l'exemple le plus célèbre ? – tient aussi à l'isolement volontaire, si nécessaire à la méditation. On parle souvent de la solitude du poète, celle du penseur n'en est pas moins totale, *a fortiori* quand on est à la fois poète et philosophe, comme le furent Nietzsche et François Hertel.

Pour m'en tenir uniquement à ceux qui, au Canada français, ont en notre siècle fait de la philosophie une étude presque quotidienne, l'ont cultivée comme une science et ont livré au public le résultat d'une réflexion personnelle sur les problèmes essentiels, je n'hésiterais pas à affirmer que l'isolement, la demi-obscurité d'une vie vouée à la recherche et surtout le sentiment de prêcher dans le désert furent leur dénominateur commun. Hertel ne fut certes pas le plus méconnu de nos penseurs. Au contraire, il est celui dont on a peut-être le plus souvent parlé, en dépit de son éloignement du pays et de son influence philosophique à peu près nulle jusqu'à présent. D'autres, en dehors de leur chaire à l'université ou de la tribune du professeur, ne rencontrèrent que l'audience d'un public fort restreint, audience nullement proportionnée à la valeur de leurs travaux. Il n'est évidemment pas question de dresser ici le catalogue de nos philosophes ni celui de leurs œuvres. Il suffit pour mon propos de rappeler le nom d'Hermas Bastien, auteur des *Énergies rédemptrices,* et qui durant au moins un demi-siècle a traité de philosophie et d'histoire de la philosophie dans de nombreux articles de journaux et de revues. Il était de la génération de Hertel, bien qu'il fût de sept ou huit ans son aîné. Vianney Décarie est de la même génération lui aussi, quoique plus jeune que Hertel. Après avoir fait paraître une remarquable étude sur la métaphysique selon Aristote, il a donné une traduction de l'*Éthique à Eudème,* version qui nous permet de mesurer les progrès accomplis dans l'interprétation de la pensée d'Aristote depuis les travaux de Barthélemy-Saint-Hilaire.

Deux autres philosophes de formation scolastique, Venant Cauchy et André Dagenais, chacun ayant des idées personnelles et du style, bien que loin l'un de l'autre au point de vue doctrinal, ont produit des œuvres d'une grande élévation de pensée. Le premier, érudit, servi par une science étonnante du Moyen Âge, est un interprète intelligent et extrêmement subtil de l'Aquinate, notamment dans *Désir naturel et béatitude chez saint Thomas.* Le second apparaît tout d'abord comme un critique du thomisme *(Vingt-quatre défauts thomistes) ;* puis, au bout d'une dizaine d'années au cours desquelles il a écrit sur des sujets de politique ou de morale, il publie, en 1974, *Le dieu nouveau,* dont le principal mérite, à mon sens, est d'avoir redonné au problème de Dieu et à la métaphysique en général la place qui leur revient en philosophie moderne, place qui ne saurait être que la première. Aucune question philosophique ne semble étrangère à Dagenais, esprit doué d'une puissance d'analyse et d'une capacité de synthèse peu communes.

Quelles furent les relations entre Hertel et ces philosophes ? Seule leur correspondance nous en donnerait une idée, à condition, bien entendu, qu'ils se soient écrit, ce dont je doute. Assurément, ces hommes se connaissaient, savaient à quelles enseignes ils logeaient les uns par rapport aux autres, et aussi s'estimaient-ils assez pour ne point se dénigrer. Pas décisif dans la voie de la compréhension mutuelle, l'estime ne va pas nécessairement jusqu'à l'adhésion. Car elle n'empêche pas les gens de se juger et de se trouver différents, surtout quand il le sont autant que Vianney Décarie l'est de François Hertel et celui-ci d'Hermas Bastien.

La solitude quasi tragique de nos vrais philosophes, de ceux qui ont osé penser par eux-mêmes et livrer à leurs contemporains le fruit de leur réflexion, tient principalement au fait que, prisonniers d'une tradition dogmatique dont chacun savait, d'expérience, qu'il lui en cuirait de s'évader, ils ne s'en sont tous éloignés qu'avec une prudence capable de décourager toute inquisition. Même Hertel, le plus audacieux de tous, n'a pas mis moins de dix ans à faire savoir ce qu'il pensait vraiment de Dieu et de la vie humaine. Et lorsque les précautions oratoires devinrent inutiles, par suite d'une révolution intervenue dans les consciences, lorsque la libéralisation des mœurs eut autorisé toutes les opinions, toutes les affirmations, voire les énormités, nos philosophes avaient dit l'essentiel de ce qu'ils avaient à dire, et ils ne crurent pas qu'il fût absolument indispensable de le répéter.

---

[2] D'une lettre à Janine Tétreau, datée du 7 septembre 1980.

[3] *Mystère cosmique et condition humaine,* p. 202 et 203.

[4] Dernier poème de *Mes Naufrages* (1951) ; les autres morceaux du recueil sont en vers réguliers.

[5] Il me paraît évident que, dès 1763, dans l'opuscule intitulé *L'Unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu,* le philosophe aurait pu faire le raisonnement qu'il fit dans la « Première Critique », c'est-à-dire aller jusqu'à démontrer l'impossibilité de la preuve. Bien entendu, je n'entrerai pas dans les raisons de son abstention ou de sa prudence, car ces raisons sortent manifestement de mon sujet. Je me contenterai de réaffirmer que la croyance (un peu trop commode à mon goût), selon laquelle il existerait un Kant d'« avant le sommeil dogmatique » et un Kant d'« après le sommeil dogmatique », opinion que le philosophe contribua lui-même à accréditer par son attitude, n'est au fond qu'une fable, comme je l'ai soutenu ailleurs (voir « L'Esprit de Kœnigsberg », dans *L'Action nationale,* vol. LXVIII, nº 8, avril 1979, p. 688 à 713).

[6] *Mystère cosmique,* p. 16.

[7] Entre la doctrine contenue dans la première synthèse, *Pour un ordre personnaliste,* et la pensée qui a produit la seconde, *Mystère cosmique,* je ne vois pas de contradiction formelle. Tout ce que l'on peut dire, à mon avis, sur le « paradoxe » de l'hertélisme, c'est que le sens de la première synthèse est un sens chrétien, tandis que le sens de la seconde n'est plus chrétien. *Mystère cosmique* ne contredit pas nécessairement *Pour un ordre personnaliste* : il en diffère assez radicalement. De toute façon, comme on observe ici deux significations distinctes, il y a forcément ambivalence.

[8] Cela ne veut pas dire que les philosophes contemporains n'aient pas d'influence sur les divers courants d'idées. On cite très souvent Bachelard, Teilhard de Chardin, Husserl, Heidegger, Jaspers, etc. Quant à leurs vrais disciples, je les cherche encore.

Hertel termina officiellement sa vie d'écrivain en 1978-1979, quand il eut mis au point le manuscrit de ses pièces de théâtre, et il termina un an plus tard, vers le milieu de 1980, sa carrière de journaliste, quand il cessa de collaborer à *L'Information médicale.* Ses dernières années sont celles d'un sage qui doit soigner le mieux possible une santé pour le moins fragile, et qui doit aussi composer avec les hauts et les bas d'une existence qu'il accepte telle qu'elle est, en songeant que « le seul moyen de ne pas mourir, c'est de vieillir ». Il s'étonne d'ailleurs, sans doute à cause de son état de santé, d'être toujours vivant à soixante-quinze ans : « Je n'aurais jamais cru vivre si vieux, écrivait-il à ma femme le 10 décembre 1980. Pour moi la vie est une sorte de vaste blague dont je m'accommode avec un sourire à la Voltaire. »

Cette bonne humeur et cette sérénité ne dureront que trop peu. Bientôt le vieillissement du corps et particulièrement du cerveau s'accélère chez ce vieillard qui, jusqu'à 1982, ressemblait si peu à un vieillard. Son écriture se déforme. De moins en moins lisible, elle renseigne, à partir de 1983, son frère Raymond, ma femme, moi et sans doute quelques autres correspondants, sur la détérioration de l'état psychique du malade. La déformation du graphisme s'accompagne de certains symptômes d'alexie (incapacité de comprendre ou d'utiliser le langage écrit).

Si Hertel était de plus en plus oublié au début des années 1980, des événements se rapportant soit à sa personne, soit à ses œuvres, se produisirent pourtant dans les trois ou quatre dernières années de sa vie.

À l'automne 1982, les Éditions Leméac publient un roman de Jean Éthier-Blais intitulé *Les Pays étrangers.* L'auteur y fait entre autres choses un portrait de François Hertel, sous le nom du père Bergevin, dont il raconte la carrière d'enseignant, d'écrivain et d'ami des arts et des artistes. L'action se situe à l'époque où l'auteur de *Pour un ordre personnaliste* allait quitter les jésuites. C'est un roman aristocratique – certains diraient « élitiste » – quoique l'on y peigne le milieu des riches bourgeois dominé par les femmes, qui donnaient le ton dans le domaine des arts et des lettres. Il s'agit d'une des bonnes œuvres romanesques de notre littérature. Ce roman bien conçu, bien composé, est un prodige d'« équilibre des masses », comme on dit en peinture. La critique en général l'accueillit fort bien. Hertel ne prisa pas du tout les écarts de conduite du père Bergevin, une fois que le personnage eut quitté la communauté religieuse à laquelle il avait appartenu.

Après qu'il m'eut fait part de son mécontentement, dans des termes assez virulents (« Je n'ai jamais touché à ça », m'avait-il écrit, ça signifiant les prostituées), je tentai de lui expliquer que, se connaissant mieux que personne en procédés d'invention ou de composition littéraire, il ne devait pas en vouloir à Éthier-Blais qui, comme romancier, n'était peut-être pas tenu à une fidélité absolue à son modèle, ni à une reproduction exacte de la réalité.

Le même automne, plus précisément le vendredi 5 novembre 1982, au cours d'une séance de l'Académie canadienne-française, sous la présidence de Jean-Guy Pilon, Jean-Pierre Duquette prononça l'éloge de François Hertel, à qui il succédait. Ce discours officiel et du reste objectif ne manquait pas de simplicité et rendait justice, pour l'essentiel, à l'œuvre pédagogique et littéraire du prédécesseur.

Moins d'un an et demi plus tard, le 10 février 1984, à l'Université de Paris-Sorbonne, Guylaine Massoutre soutenait la thèse à laquelle elle avait consacré plusieurs années et qui avait pour titre *Unité et diversité dans l'œuvre de François Hertel.* Raymond Dubé, un mois après, m'écrivait : « Les dernières nouvelles au sujet de Hertel sont excellentes. La jeune madame Massoutre a remporté haut la main son doctorat. Hertel est ravi de son succès et surtout, me semble-t-il, très flatté de tout ce qu'elle a dit de lui. »

De passage à Paris au printemps de 1984, mes deux fils, François et Philippe, revoient le vieil ami qui les a vus grandir. Ils le trouvent non seulement vieilli, mais affaibli par une alimentation insuffisante et peu soucieux d'améliorer son sort. Luc-André Biron va lui rendre visite lui aussi rue Blanche, quelque temps après, et trouve lamentables les conditions matérielles dans lesquelles il vit (mauvaise aération de lieux empoussiérés, etc.) Hertel, de plus en plus seul, ne voit plus que de loin en loin ses amis, dont le cercle se rétrécit rapidement. Il a l'humeur chagrine et se brouille vite avec ceux qui veulent l'aider.

Le 20 juin, étant à Paris depuis l'avant-veille, nous allons à notre tour, Janine et moi, frapper à sa porte. Il nous accueille avec sympathie. Il ne semble pas souffrant. Sa conversation, en revanche, sans être incohérente, souffre de fréquents trous de mémoire. Il ne se rappelle plus le nom de son banquier ; il a oublié celui de Pierre Trudeau, celui également de Camille Laurin, l'un et l'autre ses amis, dont j'évoque brièvement la carrière en sa présence. Les souvenirs littéraires sont cependant intacts. Il nous parle notamment de Paul Toupin et de Roger Duhamel.

En politique, lui qui, jadis, avait été socialiste, déteste à présent le gouvernement qui dirige les destinées de la France depuis mai 1981. Il se sent si mal à l'aise dans son pays d'adoption, qu'à mon étonnement il déclare ne voir aucune objection à rentrer au Canada.

À peine sortie de chez lui, Janine entreprend des démarches auprès de l'ambassade en vue de son rapatriement. Il faut le rapatrier, me dit-elle, avant qu'il ne soit trop tard, étant donné son état de santé.

Nous retournons chez lui le lendemain. Annie Charbonnet lui tenait compagnie. Il était heureux de ces retrouvailles à quatre.

Nous le revoyons dans la première semaine de juillet. Il est seul et malade. N'ayant pas eu de réponse de l'ambassade, ma femme alerte la Délégation du Québec et aussi les autorités du IXe arrondissement, pour que des médecins ou des infirmières s'occupent de le soigner.

* * *

Un employée de l'ambassade, Sharron Maillot, et son mari, le peintre Philippe Maillot, qui étaient de ses amis, veillent sur lui après notre départ de Paris, pendant le reste de l'été 1984. Ils lui prodiguent des soins et, de concert avec la mairie du IXe arrondissement, font en sorte que des gens fassent pour lui courses et ménage. Fin août, une lettre de Sharron Maillot à Janine, en date du 28 du mois, nous apporte des nouvelles un peu plus rassurantes.

Pendant des semaines, des mois, Hertel n'est plus capable d'écrire des lettres, donc de nous tenir au courant de sa situation à tous égards. Nous serons à peu près sans nouvelles de lui jusqu'à la fin du printemps de 1985, époque où mes fils, étant retournés en France, le trouvent dans un centre hospitalier de Villiers-Le-Bel, à 40 kilomètres de Paris, établissement où il a été accueilli sous le nom de François Dubé.

À Montréal et à Québec, on parle de plus en plus de son rapatriement. Le docteur Joseph Saine, qui l'a soigné en 1976, voudrait le voir rentrer au pays, et il se met en rapport à ce sujet avec Micheline Ménard, Raymond Dubé et Janine. Raymond Dubé entreprendra en mai les démarches nécessaires, d'abord à Paris, puis à Villiers-Le-Bel, et il ramènera son frère au Canada.

Hertel sera hospitalisé à Cartierville à la fin de juin, après un bref séjour à la clinique du docteur Saine et chez les Ménard. Bien qu'il semble encore souffrir d'amnésie et de confusion mentale, il peut converser. Sa conversation, bien sûr, est centrée sur lui-même, car il se sent prisonnier de l'hôpital. Il n'a pas toujours l'air de comprendre que son état de santé ne lui permet pas de se promener dans la rue. Ses proches et quelques amis le visitent assez régulièrement, dont sa sœur Isabelle, le mari de celle-ci, Robert Poirier, Micheline Ménard et ma femme. Un jour Camille Laurin va le voir ; il lui montre un livre et lui dit : « C'est vous qui avez écrit ce livre… vous vous souvenez ? » Le malade ne semble pas comprendre qu'il s'agit d'un de ses ouvrages. Le docteur Laurin lui en lit alors quelques pages.

Nous pouvions espérer que, grâce à une meilleure alimentation, sa santé finirait par s'améliorer. Mais ce sera bien tôt le dérèglement des fonctions, l'anarchie dans l'organisme, en un mot le délabrement.

Les quinze dernières semaines de sa vie, qu'il a passées à l'hôpital du Sacré-Cœur, ont été manifestement pour lui des plus pénibles, car il y a continuellement souffert d'angoisse, sans parler de ses autres maux.

A-t-on bien fait de le ramener au pays ? N'oublions pas que lui-même souhaitait rentrer. C'était sûrement là une raison suffisante pour que son frère décide d'aller le chercher. Bref, si c'est un avantage que de mourir dans sa patrie, près des siens, on n'a certainement pas eu tort de le ramener à Montréal.

François Hertel s'est éteint à l'hôpital du Sacré-Cœur, le vendredi 4 octobre 1985 à neuf heures du matin, en présence de son beau-frère Robert Poirier, qui fut le témoin de ses derniers moments. La fin s'annonçait depuis quelques heures, et ma femme se rendit à son chevet dans la nuit du 3 au 4 ; elle y resta jusque vers 7 heures du matin.

La radio fut la première à annoncer le décès du poète philosophe, le jour même où il est survenu, donc le vendredi 4. Le lendemain, une notice biographique paraissait dans les principaux journaux de langue française du Canada, notice dont les éléments essentiels furent repris par la radio et la télévision dans la journée.

Le lundi 7, un office religieux eut lieu à l'église Sainte-Odile à la mémoire du disparu. Les proches parents du défunt et un assez grand nombre de ses amis y assistèrent parmi lesquels se trouvaient Henri Tranquille, Pierre Lefebvre, François Péladeau, Lucille O'Leary, Micheline Ménard, Raymond Fafard, Camille Laurin, Joseph Saine, Luc-André Biron, Guylaine Massoutre et Pierre Trudeau. Cette cérémonie funèbre surprit beaucoup de gens, qui en avaient lu l'annonce dans les journaux du 5 octobre. Car les prises de position du défunt en matière théologique et philosophique étaient bien connues de ceux qui avaient suivi, à travers ses derniers livres, son évolution intellectuelle. C'est pourquoi ils s'étonnaient que l'on célébrât une messe pour le repos de l'âme de celui qui avait écrit *Méditation théologique* et *Mystère cosmique et condition humaine.*

À un journaliste qui, le 13 octobre, lui demanda, à l'antenne de Radio-Canada, de dire pourquoi son frère avait été ainsi l'objet d'une cérémonie religieuse, Raymond Dubé répondit qu'il avait eu le sentiment de ne trahir personne en prenant deux décisions au sujet de François Hertel : d'abord celle de le faire incinérer, puis celle concernant la messe funèbre, cette dernière décision ayant été prise « pour des raison d'ordre familial ». François Hertel, d'ajouter par la même occasion Raymond Dubé, souffrait vers sa fin de trop de confusion pour pouvoir rétracter quoi que ce soit de ce qu'il avait dit ou écrit.

* * *

Sans trop d'erreur et sans faire injure à sa mémoire, on pourrait, je crois, appliquer au plus original de nos philosophes, qui a poussé jusqu'au lyrisme l'exploration de la pensée humaine, le mot de Péguy sur Descartes : ce chevalier qui partit de grand matin d'un si bon pas.

* * *

LISTE DES NOMS CITÉS

A

Abetz (Otto)
Alfaric (Prosper)
Allais (Alphonse)
Allard (Aurèle)
Alvarez
Andersen (H. Christian)
Angers (François-Albert)
Anjou (Joseph d')
Antonuk (André)
Aragon (Louis)
Archambault (J.-P.)
Archimède
Aristophane
Aristote
Arnauld (Antoine)
Arsenault (Réal)
Asselin (Olivar)
Asselin (Paul-André)
Auger (Jacques)
Ayotte (Léo)

B

Bachelard (Gaston)
Bacon (Francis)
Baillargeon (Pierre)
Baillargeon (Samuel)
Balzac (Honoré de)
Barbeau (Marius)
Barbeau (Victor)
Barbey d'Aurevilly (Jules)
Baril (Marcel)
Barrès (Maurice)
Barthélemy-Saint-Hilaire
Barthes (Roland)
Bassompierre (François de)
Bastien (Hermas)
Baudelaire (Charles)
Baulu (Roger)
Baum (Vicki)
Bay (Paul)
Beatles
Beaudon (Jacques)
Beaulieu (Paul)
Beaulieu (madame Paul)
Beaulne (Guy)
Beaumarchais (Pierre de)
Beckett (Samuel)
Bégin (Léonide)
Bélanger (Magloire)
Belkacem (Krim)
Bellavance (Samuel)
Bellefleur (Léon)
Ben Bella (Ahmed)
Benoit (Pierre)
Berdiaeff (Nicolas)
Bergeron (Raoul)
Bergson (Henri)
Bernard de Clairvaux
Berthier (Michel)
Bertrand (François)
Bertin (Pierre)
Bessette (Gérard)
Bèze (Théodore de)
Biron (Luc-André)
Blain (Maurice)
Blais (Marie-Claire)
Bleau (Paulin)
Blondel (Maurice)
Bloy (Léon)
Boileau (Nicolas)
Bonheur (Rosa)
Bontempelli (Guy)
Borduas (Paul-Émile)
Bosquet (Alain)
Bouchard (Chantal)
Bouchard (Paul)
Boucher (Roméo)
Boulanger (Jean-Baptiste)
Bourassa (Henri)
Bourassa (Léo-Paul)
Bourassa (Robert)
Bourbeau (Maurice)
Bouret (Jean)
Bourgault (Pierre)
Bourget (Ignace)
Bourguiba (Habib ibn Ali)
Bourneuf (Roland)
Bovey (Wilfrid)
Brault (Victor)
Brayer (Régis)
Breton (André)
Brien (Roger)
Brind'Amour (Yvette)
Brown (Madeleine)
Brunet (Berthelot)
Buck (Pearl)
Burchard (Michaela)

C

Calas (André)
Calvet (Jean)
Camus (Albert)
Cardinal (Jean-Guy)
Carlotta
Cartier (Jacques)
Casanova (Jean-Jacques)
Casgrain
Cassat (Mary)
Caton l'Ancien
Cauchy (Venant)
Céline (Louis-Ferdinand)
Chabannes (Jacques)
Chabrillan
Chamfort (Nicolas de)
Chamson (André)
Chaput (Gérard)
Charbonnet (Annie)
Charles-Roux (Edmonde)
Charmet (Raymond)
Chateaubriand (F.-René)
Chaussegros (Armand)
Chevalier (Willie)
Chiniquy (Charles)
Chopin (René)
Choquette (Robert)
Churchill (Winston)
Cicéron
Cioran (Émile)
Claraux (Théophile)
Claudel (Paul)
Cloutier (François)
Coderre (Émile)
Colette
Comeau (Paul-André)
Corneille (Pierre)
Couture (Théothyme)
Couturier (Marie-Alain)
Cyrano de Bergerac

D

Dagenais (André)
Dagenais (Pierre)
Dallaire (Jean-Paul)
D'Allemagne (André)
Dandieu (Arnaud)
Dante Alighieri
Daudet (Léon)
Daveluy (Marie-Claire)
Décarie (Vianney)
Declève (Frédérique)
De Funès (Louis)
De Gaulle (Charles)
De Grandmont (Éloi)
De Grandpré (Pierre)
Delbos (Victor)
Delisle (Philippe)
Denis (Marie-Louise)
Denis (Maurice)
Desbiens (Jean-Paul)
Descartes (René)
Désilets (Guy)
Desjardins (Noëlla)
Desrochers (Alfred)
D'Hérelle (Félix)
Diaghilev (Serge de)
Diderot (Denis)
Dollard des Ormeaux
Dostoïevski (Fiodor)
Dragon (Antonio)
Drapeau (Jean), maire
Drapeau (Jean), abbé
Dubé (Césarie)
Dubé (Germaine)
Dubé (Isabelle)
Dubé (Joseph) grand-père
Dubé (Joseph) père
Dubé (Marie-Antoinette)
Dubé (Marie-Joséphine)
Dubé (Mathurin)
Dubé (Raymond)
Dubé (René)
Dubé (Rodolphe)
Du Bellay (Joachim)
Dubuc (Carl)
Ducaux (Annie)
Dufour (Claude)
Dugas (Marcel)
Dugré (Marcel)
Duhamel (Roger)
Dulong (Gaston)
Duplessis (Maurice)
Duplessis (Nérée)
Duquette (Jean-Pierre)
Durand (Lucile)
Dussault (Jean-Claude)

E

Eliot (Thomas Stearns)
Elliott Trudeau (Pierre)
Emmanuel (Pierre)
Éthier-Blais (Jean)

F

Fabre (Jean-Henri)
Fafard (Raymond)
Faucher (Jean)
Faulkner (William)
Ferron (Jacques)
Fichte (Johann Gottlieb)
Filion (Émile)
Filion (Gérard)
Flaubert (Gustave)
Fontenelle (Bernard de)
Fortier (D'Iberville)
Fortin (Marc-Aurèle)
Foucault (Michel)
Fouchet (Max-Pol)
Fournier (Jules)
Fowler (Diane)
Francheville
François de Sales
François 1er
Fréchette (Louis)
Frégault (Guy)
Freud (Sigmund)

G

Gagnon (Lysiane)
Galilée
Galipeau (Jacques)
Gariépy (Hormidas)
Gariépy (Madeleine)
Gascon (Jean)
Gaulin (André)
Gaulin (H.)
Gauthier (Albert)
Gélinas (Joseph)
Genest (Jean)
Gerlier (Pierre)

G

Gervais (Euclide)
Ghéon (Henri)
Gide (André)
Gilson (Étienne)
Giroux (André)
Gobeil (Madeleine)
Goulet (G.)
Grandbois (Alain)
Gravey (Fernand)
Greig (Peter)
Grenier (Raymond)
Grignon (Claude-Henri)
Groffier (Jean)
Groulx (Lionel)
Guèvremont (Germaine)
Guignebert (Charles)
Guilbault (Fernand)

H

Hamelin (E.)
Harvey (Jean-Charles)
Hayworth (Rita)
Hébert (Anne)
Hébert (Casimir)
Hébert (Ernest)
Hébert (Gérard)
Hébert (Jacques)
Hébert (Jeannine)
Hébert (Michel)
Heidegger (Martin)
Herriot (Édouard)
Hertel (François)
Hertel (Jacques)
Hitler (Adolf)
Homère
Hudon (Paul-Henri)
Hugo (Victor)
Husserl (Edmund)

I

Ignace de Loyola
Issaiev (Marie Dmitrievna)

J

Jaillard (Lucien)
James (Henry)
James (William)
Jarry (Alfred)
Jaspers (Karl)
Jaurès (Jean)
Jean XXIII
Jeanmaire (Renée)
Jeannotte (Jean-Paul)
Johnson (Daniel)
Jouhandeau (Marcel)
Jury (Paul)

K

Kant (Emmanuel)
Kattan (Naïm)
Kessel (Joseph)
Kierkegaard (Soren Aabye)
Klausz (Ernest)
Korolenko (Vladimir)

L

La Bruyère (Jean de)
Lacasse (Pierrette)
Lacroix (Benoît)
Laflèche (L.-F.-Richer)
Lafleur (Benoît)
La Fontaine (Jean de)
Lafortune (Ambroise)
Lagier (André)
Lalande (Louis)
L'Allier (P.)
Lamarche (Antonin)
Lamarche (Gustave)
Lamennais (Robert de)
Lancelot (Claude)
Langevin (André)
Langis (Pierre-Paul)
La Palme (Robert)
Lapointe (Ernest)
Laporte (Lucien)
Laporte (Pierre)
La Rochefoucauld (F.)
Lasnier (Rina)
Latourelle (R.)
Laurencin (Marie)
Laurendeau (André)
Laurendeau (Arthur)
Laurendeau (Fortunat)
Laurin (Camille)
Lautréamont
La Violette
Leary (Timothy)
Leclaire (Guido)
Leclerc (Félix)
Leclerc (Michel)
Lefebvre (Pierre)
Léger (Fernand)
Léger (Jean-Marc)
Léger (Odette)
Legrand (Albert)
Leibniz (Gottfried W.)
Lemelin (Roger)
Le Moyne (Charles)
Le Moyne (Jean)
Léonard de Vinci
Leroux (Normand)
Leroux (Odette)
Le Roy (Édouard)
Lesage (Jean)
Letarte (Jean)
Lévesque (Alice)
Lévesque (Georges-H.)
Lévesque (Louis)
Lévesque (René)
Lévesque (Varina)
Levy
Lizotte (Alfred)
Lointier (Claude)
Loisy (Alfred)
Louis XV
Luchaire (Corinne)
Luchaire (Jean)
Luchaire (Julien)
Lumumba (Patrice)
Lusignan (Alphonse)
Lussier (Charles)

M

Madaule (Jacques)
Maeterlinck (Maurice)
Maine de Biran
Maillet (Antonine)
Maillet (Roger)
Maillot (Philippe)
Maillot (Sharron)
Maistre (Joseph de)
Maistre (Xavier de)
Major (André)
Maliguine (Alexandre)
Mallarmé (Stéphane)
Maltais (Marcelle)
Mann (Thomas)
Mao Tsê-Tung
Marcel (Gabriel)
Marcel (Jean)
Marchand (Clément)
Marchand (Gérard)
Marcotte (Gilles)
Marcotte (Hector)
Marcuse (Herbert)
Marie de St-Clémentin
Marie-Victorin
Marie-Yvonne
Maritain (Jacques)
Martel (Réginald)
Martin (Claire)
Martin du Gard (Roger)
Marx (Karl Heinrich)
Massoutre (Guylaine}
Mathieu (André)
Mathieu (Georges)
Mathieu (Jean)
Maupassant (Guy de)
Mauriac (François)
Maurois (André)
Maurras (Charles)
Ménard (Micheline)
Ménard (Paul-André)
Mercier (Camille)
Mercier (Désiré-Joseph)
Mercier (Luc)
Mercier (Margaret)
Merleau-Ponty (Maurice)
Miller (Henry)
Milton (John)
Miron (Gaston)
Moguy (Léonide)
Moine (Michel)
Molière
Molinari (Guido)
Monette (Amédée)
Montaigne (Michel de)
Montezuma II
Montherlant (Henry de)
Montigny (Louvigny de)
Morin (Paul)
Morisot (Berthe)
Mounier (Emmanuel)
Müller (Émile)
Myers (Richard)

N

Nasser (Gamal Abdel)
Naud (Julien)
Nelligan (Émile)
Nerval (Gérard de)
Nietzsche (Frédéric)
Normand (Jacques)
Normandeau (L.-Pierre)

O

O. Henry
O'Leary (Dostaler)
O'Leary (Lucille)
O'Leary (Walter)
O'Neill (Eugene G.)
Ostiguy (A.)
Ouvrard (Jean)
Ovide

P

Panneton (Philippe)
Papillon (E.)
Paquette (Jean-Marcel)
Paradis (Suzanne)
Parent (Alphonse-Marie)
Parent (Mimi)
Pascal (Blaise)
Pastor (Ludwig)
Paul
Paul II
Payette (André)
Pearson (Lester B.)
Péguy (Charles)
Péladeau (François)
Pellan (Alfred)
Pelletier (Gérard)
Pépin (Clermont)
Pétain (Philippe)
Petit (Henri)
Phipps
Pierre
Pilon (Jean-Guy)
Pindare
Pino della Selva
Pisan (Christine de)
Platon
Plaute
Poe (Edgar Allan)
Poirier (Robert)
Poirier (Isabelle)
Pommier
Poulet
Pouliot (Vincent-M.)
Provencher (Jules)
Pucheral (René)

R

Rabelais (François)
Racine (Jean)
Radar (Edmée)
Raymond (Alice)
Raymond (H.)
Renan (Ernest)
Renouvier (Charles)
Richard (Jean-Jules)
Richard (Pierre)
Richepin (Jean)
Richer (Léopold)
Rimbaud (Arthur)
Ringuet
Riopelle (Jean-Paul)
Rivard (Adjutor)
Rivarol (Antoine)
Robbe-Grillet (Alain)
Robert (Guy)
Robitaille (Gérald)
Robitaille (Louis-Bernard)
Rolland (Roger)
Rolland (Romain)
Rollinat (Maurice)
Rougier (Louis)
Rouleau (Raymond)
Rousseau (Jean-Jacques)
Roussil (Robert)
Roy (Camille)
Roy (Gabrielle)
Rozet (François)
Ryan (Claude)

S

Sachs (Maurice)
Saine (Joseph)
Saint-Denys-Garneau (H.)
Sainte-Beuve (Charles A.)
Sainte-Hélène
Saint-John Perse
Saint-Louis (Rose-Aline)
Saintonge (Frédéric)
Saint-Simon
Sand (George)
Sarraute (Nathalie)
Sarrazin (Jean)
Sartre (Jean-Paul)
Schopenhauer (Arthur)
Schultz (Leff)
Schwarz-Abrys
Scott (Frank)
Seguin (Fernand)
Shaw (George Bernard)
Shelley (Percy Bysshe)
Shortliffe (Glen)
Sideleau (Arthur)
Simard (Jean)
Simon (Suzanna)
Simon (Yves)
Socrate
Soljenitsyne (Alexandre)
Sophocle
Souyris (Camille)
Spinoza (Baruch de)
Stendhal
Supervielle (Jules)
Swift (Jonathan)
Sylvestre (Guy)

T

Tacite
Tchekhov (Anton)
Teilhard de Chardin (P.)
Temerson (Charles)
Tessier (Albert)
Tétreau (François)
Tétreau (Hubert)
Tétreau (Janine)
Tétreau (Philippe)
Tetu
Thériault (Yves)
Thériault (Yvon)
Thério (Adrien)
Thiollier (Éliane)
Thomas d'Aquin
Touchette (Kathy)
Tougas (Gérard)
Toupin (Paul)
Trait (Jean-Claude)
Tranquille (Henri)
Tremblay (Michel)
Trempe (Lorraine)
Trottier (Pierre)
Trudeau (Pierre Elliott)
Trudel (Marcel)
Tschombé (Moïse)
Turmel (Joseph)
Twain (Mark)

V

Vadeboncœur (Pierre)
Valadon (Suzanne)
Valensin (Auguste)
Valéry (Paul)
Vanier
Vauvenargues
Vérinque (Lucie)
Verlaine (Paul)
Veuillot (Louis)
Viau (Lucien)
Vigée-Lebrun (Élisabeth)
Vigneault (Robert)
Vigneau (Roger)
Vigny (Alfred de)
Ville (Roger)
Villeneuve (Rodrigue)
Villiers de l'Isle-Adam (A.)
Voivenel (Paul)
Volkoff (Boris V.)
Voltaire

W

Whitman (Walt)
Willen (Albert)

Y

Yourcenar (Marguerite)

Z

Zaki (Hamid)
Zitrone (Léon)

* * *

BIBLIOGRAPHIE DE FRANÇOIS HERTEL

Les Voix de mon rêve (poèmes). Éditions Albert Lévesque, Montréal, 1934.
Leur inquiétude (essai). Éditions Jeunesse, Montréal, 1936, réédité en 1949.
Le Beau Risque (roman). Fides, Montréal, 1939.
Mondes chimériques (contes). Bernard-Valiquette, 1940, réédité en 1944.
Axe et parallaxes (poèmes). Éditions Variétés, 1941.
Pour un ordre personnaliste (essai). Éditions de l'Arbre, 1942.
Strophes et catastrophes (poèmes). Éditions de l'Arbre, 1943.
Anatole Laplante, curieux homme (récits). Éditions de l'Arbre, 1944.
Nous ferons l'avenir (essai). Fides, 1944.
Cosmos (poèmes). Serge-Brousseau, 1945.
Journal d'Anatole Laplante. Éditions Serge, Montréal, 1948.
Quatorze (sonnets). Éditions Debresse, Paris, 1948.
Six femmes, un homme (roman). Éditions de l'Ermite, Paris, 1949.
Un Canadien errant (récits). Éditions de l'Ermite, Paris, 1950.
Mes naufrages (poèmes). Éditions de l'Ermite, Paris, 1951.
Jeux de mer et de soleil. Éditions de l'Ermite, Paris, 1951.
Claudine et les écueils (pièce). Éditions de l'Ermite, Paris, 1954.
Afrique (reportage). Nouvelles Éditions de l'Ermite, Paris, 1955.
Ô Canada, mon pays, mes amours (essais) comprenant *Le Canada, pays de curiosités, pays de contrastes.* Éditions de la Diaspora, Paris, 1959.
Jérémie et Barabbas (mémoires imaginaires). Éditions de la Diaspora, Paris, 1959.
Journal philosophique et littéraire. Éditions de la Diaspora, Paris, 1961.
Poèmes européens. Éditions de la Diaspora, Paris, 1962.
Méditations philosophiques (essai). Éditions de la Diaspora, Paris, 1962.
Du séparatisme québécois (essai). Éditions de la Diaspora, Paris, 1963.
Anthologie 1934-1964. Éditions de la Diaspora, Paris, 1964.
La Morte (pièce). Éditions de la Diaspora, Paris, 1965.
Méditation théologique. Éditions de la Diaspora, Paris, 1965.
Poèmes. Éditions de la Diaspora, Paris, 1966.
Vers une sagesse. Éditions de la Diaspora, Paris, 1966.
Jérémie et Barabbas (mémoires imaginaires). Éditions du Jour, Montréal, 1967.
Louis Préfontaine, apostat. Éditions du Jour, Montréal, 1967.
Poèmes d'hier et d'aujourd'hui. Éditions de la Diaspora, Paris, 1967.
Cent ans d'injustice ? Éditions du Jour, Montréal, 1967.
Du métalangage. Éditions de la Diaspora, Paris, 1968.
Divagations sur le langage. Éditions de la Diaspora, Paris, 1969.
Tout en faisant le tour du monde. Éditions de la Diaspora, Paris, 1971.
Souvenirs, historiettes, réflexions. Éditions de la Diaspora, Paris, 1972.
Nouveaux souvenirs, nouvelles réflexions. Éditions de la Diaspora, Paris, 1973.
Mystère cosmique et condition humaine. Les Éditions La Presse, Montréal, 1975.
Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge. Éditions internationales Alain-Stanké, Montréal, 1977.

Hertel, l'homme et l'œuvre,
essai de Jean Tétreau (1923-2012),
est paru au Cercle du livre de France,
à Montréal, en 1986.
ISBN : 2-89051-307-6

La présente édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-219-0

© Janine Tétreau et Vertiges éditeur, 2020

– 1220 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org